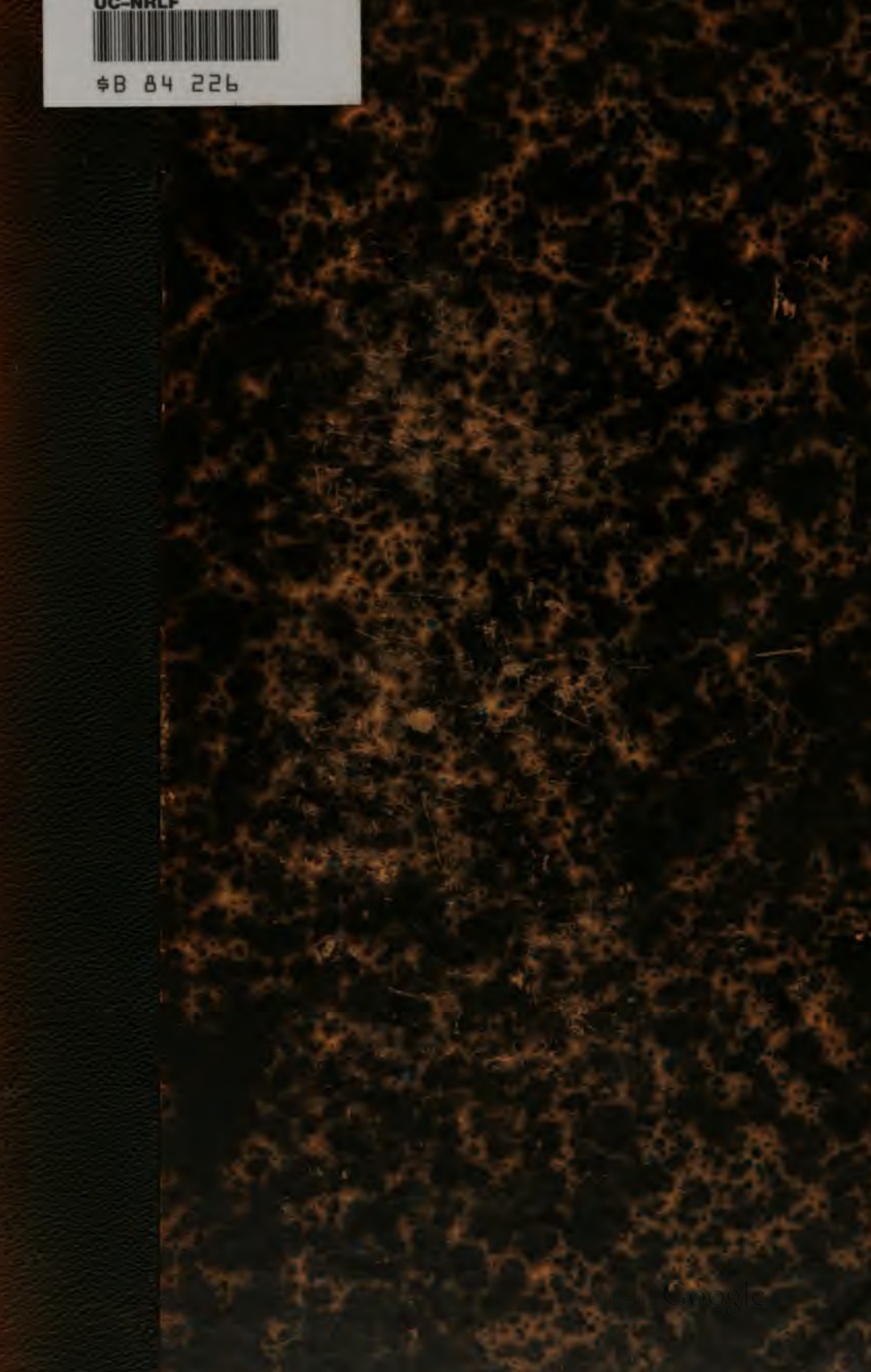



REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Class
Digitized by Google



TERQUEM RE

ANACHARSIS

CLOOTS

2506. — Paris, Impr. Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

ANACHARSIS

CLOOTS

L'ORATEUR DU GENRE HUMAIN

PAR

GEORGES AVENEL

Paris! France! Univers!

—

TOME PREMIER

—



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & Ce, ÉDITEURS

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

Même maison à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

—

1865

La vie d'Anacharsis Cloots, mise en lumière ici pour la première fois, comprend ces deux volumes, dont la matière se divise en six livres :

I. Le livre du **Philosophe du Val-de-Grace**, — où sont écrits l'enfance, l'éducation, la jeunesse et les premiers jeux philosophiques du personnage, ainsi que ses voyages et aventures avant 1789. C'est une manière d'introduction qui n'embrasse pas moins de trente-quatre années. Rien qu'en suivant l'homme qu'il raconte, l'auteur a pu donner un tableau presque achevé de la société française au dix-huitième siècle, et faire un léger crayon de l'état politique de l'Europe à l'époque de la Révolution.

II. Le livre de l'**Orateur du Genre humain**. — C'est l'arrivée du philosophe à Paris après la prise de la Bastille; ses débuts comme journaliste; son apparition devant l'Assemblée constituante à titre d'ambas-

sadeur des souverains opprimés ; et sa débaptisation : récit de douze mois qui dit tous les éblouissements, qui fait goûter toutes les ivresses de cet âge d'or de la liberté.

III. Le Clubiste. — Après l'enthousiasme de l'heure présente, on cherche le mot de l'avenir. Chacun de dire le sien. Dans la Ville libre, tous les systèmes se produisent et se bataillent. Anacharsis engage la lutte avec Claude Fauchet, chef des mystiques révolutionnaires, et révèle pour la première fois la doctrine Parisienne-Cosmopolite, pure interprétation des Droits de l'Homme. Mais tout le travail de l'Idée est troublé par la fuite du roi à Varennes, — interrompu par le massacre du Champ de Mars. C'est aussi le terme assigné par l'auteur à cette troisième partie de son œuvre.

IV. Le livre de la Propagande armée. — D'accord avec la cour, l'Europe féodale menace d'étouffement la Commune centrale de la France départementalisée. A la coalition des rois, Anacharsis veut qu'on oppose l'insurrection morale, c'est-à-dire l'appel aux consciences sur le continent tout entier. Il combat la politique pacifique de Robespierre, il conseille l'As-

semblée, il souffle les généraux, il offre sa fortune, il clame dans les journaux, il groupe les réfugiés; et, le premier, dès que l'Europe met pied sur la rive gauche du Rhin, il crie la déchéance du roi, du haut de l'autel même de la Patrie, 14 juillet 92. Quelques jours après, l'ère de l'Égalité était proclamée, et le Prussien Cloots était non-seulement décrété citoyen français, mais acclamé député à la Convention : Réplique aux envahisseurs! — La Révolution française sera le commencement de la révolution du monde.

V. Le Conventionnel. — On verra dans ce livre le rôle d'Anacharsis à la Convention, son action dans le comité diplomatique, et sa rupture avec les Girondins-Brissotins-Rolandistes, dont la tactique antiparisienne est suivie dans toutes ses évolutions jusqu'aux journées des 31 mai et 2 juin 1793.

VI. Vient enfin le livre de la Sans-Culotterie. — L'auteur y fait l'histoire complète du triomphe éphémère de l'Idée parisienne, subitement étouffée par le Comité de Salut public, — qui nationalise la Révolution, — pour complaire à l'Europe féodale, — dont il est

dupe. Présidence jacobine, expulsion du sein de la Société-mère et de la Convention, emprisonnement, procès et mort, telle est la part faite au philosophe cosmopolite dans ce récit. Et c'est à côté le jeu diplomatique du Comité de Salut public, le mouvement du culte, l'insurrection cordelière, et l'affaire dite des Hébertistes, — toutes choses que, pour la première fois, on **MONTRE**.



ANACHARSIS CLOOTS

LIVRE I

LE PHILOSOPHE DU VAL-DE-GRACE

1755 — 1789

CLOOTS vint au monde noble, Prussien et millionnaire. A peine au monde, on le fit catholique... Mais il vécut selon l'Humanité et mourut pour elle : voilà pourquoi nous racontons son histoire.

Ce fut donc trente-sept ans et trois mois avant l'ère dite de justice, le vingt-quatre juin de l'an de grâce mil sept cent cinquante-cinq, que madame la baronne de Cloots enfanta (1).

L'événement arriva au château de Gnadenthal, à quel-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile,* nouvelle édition, 1786. — Et *Chronique de Paris,* journal, 1790.

ques milles de Clèves, dans ce duché que Frédéric de Prusse appelait indifféremment son parc ou son paradis, parce qu'il n'est habité, disait-il, que par des bêtes (1). C'était la patrie de Candide; ce fut aussi celle de Cloots.

A la différence des autres barons de Westphalie, M. le baron de Cloots, conseiller privé de Sa Majesté Prussienne, était riche. Non-seulement son château avait une porte et des fenêtres, mais le vaste domaine en pleine culture qui l'entourait témoignait encore de la fortune du châtelain. Ce n'était pas toutefois au service du roi son maître que le conseiller s'était enrichi. Le roi son maître n'avait guère la main à la poche, et souvent même oubliait de payer les gages. Sa fortune, M. le baron l'avait gagnée, aussi bien que son titre, — héréditairement.

Quatre cent cinquante ans de noblesse, quatre générations honorées du titre de baron, voilà ce qu'indiquait l'arbre généalogique de la famille. Mais noblesse ne dit pas richesse; et si les Cloots étaient parvenus à faire remonter leur commencement de maison à la chevalerie, leur blason n'en sentait pas moins le comptoir. Ils étaient de Hollande, et même une des branches de la famille s'était ouvertement adonnée au commerce maritime. Les anciennes maisons d'Amsterdam gardaient encore mémoire de Jean-Baptiste, baron de Cloots, premier du nom, homme de son vivant fort respectable, et par sa naissance, et par ses vertus, et par les navires qu'il avait sur toutes les mers : c'était le grand-oncle. Le petit-neveu se consolait aisément de cette origine de fortune en pensant que le commerce ne déroge plus, aujourd'hui surtout qu'on fait une grande différence entre le marchand et le négociant; or

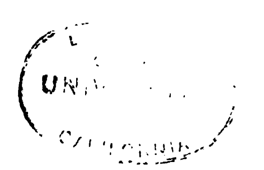
(1) Voltaire, Correspondance avec le roi de Prusse.

le grand-oncle était négociant. Il jugea même convenable, le 24 juin 1755, d'évoquer le souvenir de son ancêtre, et voulut, pour lui rendre hommage, qu'on baptisât son fils, *in sacello Vallis-Gratiæ*, du nom de Jean-Baptiste (1). Mais, cela fait, il se crut quitte envers le passé et se donna tout à l'avenir — de sa maison, bien entendu! D'origine hollandaise, il chercha non-seulement à germaniser sa race, mais encore à franciser sa noblesse, pour que son nom pût s'offrir de lui-même à la langue toute française de son roi Frédéric. Grand problème qu'il parvint à résoudre! Ses paysans ne le saluaient jamais que Seigneur de Gnadenthal; le baron traduisit, et bientôt, à Potsdam, on l'annonça : Baron du Val-de-Grâce. Ce jour-là il n'eut plus qu'à mourir.

Jean-Baptiste, en effet, était né au sein de la plus belle et de la plus agréable des vallées possibles. On pouvait croire que son enfance s'écoulerait, comme s'écoulait la vie de ses compatriotes, calme et paisible, sans qu'aucune sensation vive ou fâcheuse en vînt troubler la parfaite quiétude. Il n'en fut rien. Les sens de Jean-Baptiste s'ouvrent à peine que voilà son âme assaillie d'émotions. Son beau pays de Clèves, cette vallée d'élection, ce Val-de-Grâce, se change soudain en une vallée de larmes. Le tambour bat, le canon gronde; on brûle, on pille, on tue autour du château, par toute la vallée, dans la province entière. Et pourquoi? Les Clévois de toute la province n'en savaient guère plus que Jean-Baptiste au maillot (2).

Ces laboureurs avaient l'esprit le plus simple, les mœurs les plus douces, mais l'âme indépendante. Naguère

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Guerre de Sept ans.



baptisés Prussiens par la diplomatie, ils payaient les impôts dont ce titre les grevait comme on paye un tribut, sans plus se soucier du gouvernement que la politique des princes leur avait octroyé. C'est en vain que le borusse Frédéric-Guillaume avait essayé d'introduire dans sa nouvelle province ce qu'il appelait le régime poméranien. Le jour où les recruteurs de Potsdam voulurent attacher le collier rouge aux enfants des Clévois, une émigration spontanée laissa toutes les charrues veuves. « Ils ont des nuques hollandaises, » dit Guillaume; et Guillaume fut contraint de capituler avec les paysans, qui, maîtres de leur corps, retournèrent à leurs charrues (1).

Ils y retournaient pour toujours : ces bonnes gens le croyaient. Ils le crurent pendant cinquante ans. Quand, à leur grande surprise, un beau matin, voilà l'ennemi, leurs voisins les Français !

Sa Majesté Prussienne d'alors, qui cultivait les Muses, s'était permis un alexandrin contre la stérile abondance d'un cardinal-poëte favori d'une fille entretenue par Sa Majesté Très-Chrétienne le roi de France. Le roi de France faisait donc mettre à sang la belle vallée de Clèves, qui, pays frontière, se trouvait à sa main. A quelque temps de là, le roi Frédéric ayant rimé contre la fille elle-même, nouvel envoi de troupes, redoublement de pillage (2). Il y avait plus d'un demi-siècle qu'un jésuite français avait osé dire qu'un Allemand n'est jamais qu'une bête (3). Les Prussiens se rappelant le propos : « Nous prendrait-on pour des Clévois? » firent-ils; et, pour prouver à ceux de France

(1) Cloots, *Dépêche du Prussien Cloots au Prussien Hertzberg*, 1791.
(2) Voltaire, Mémoires.
(3) Bouhours.

qu'ils pouvaient bien rivaliser d'esprit, ils rivalisèrent d'horreurs (1). Pendant le massacre, les princes eurent le mot pour rire. Chargé par la France de demander, comme condition de paix, la cession du pays même qu'on pillait, Voltaire, le grand esprit, ne vit à dire qu'une chose à l'ami Fédéric : « Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner sur ces gens-là ; les peuples de Westphalie sont des sots : donnez-les à qui les voudra. — S'il me fallait céder au roi de France, répondit l'ami Fédéric, tous les sots de mon royaume, je courrais risque de n'avoir plus qu'un désert. Mais j'échangerais pourtant volontiers le pays des bœufs westphaliens contre celui des moutons champenois. Qu'en dites-vous (2)?... » — Et tous de rire ; puis le chœur de reprendre : Tue ! pille ! égorge ! brûle ! — Pauvres Clévois !...

Et pourtant, heureux Jean-Baptiste !... Le spectacle si varié de tant d'infamies héroïques l'arracha brusquement à l'engourdissement de l'enfance. Ses organes, trouvant ample matière à s'exercer, se perfectionnèrent vite ; son esprit acquit de bonne heure une activité singulière, et son imagination un degré de chaleur inconnu jusqu'alors au climat moral de la Westphalie. Ce n'est pas tout. Le vieux baron de Cloots, qui se souciait fort peu qu'on brûlât son château, qu'on violât la baronne, qu'on égorgeât son fils et lui-même, pour les *pohësies* du roi son maître, avait accueilli, portes ouvertes, les gentilshommes français. Ces messieurs, brigands au dehors, faisaient montre, à la table du baron, de tant de savoir-vivre et de si belles manières, que Jean-Baptiste, émer-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Voltaire, Correspondance avec le roi de Prusse.

veillé, se mit d'instinct à leur école. Toute sa petite personne se polit à leur contact. Si bien qu'à l'âge de sept ans, n'était la candeur germanique qu'il tenait de ses pères et qu'aucune de ses qualités acquises ne put jamais altérer, notre Prussien n'avait plus rien d'allemand, pas même la langue : Jean-Baptiste parlait français (1).

La plus belle langue du monde! disait le baron. — Aussi fut-ce en épelant les contes bleus de Charles Perrault que son fils dut apprendre à lire, et en récitant le catéchisme de l'abbé Fleury qu'il entreprit la conquête enfantine du monde bleu lui-même, le ciel, dont le chapelain du château ne se lassait de lui chanter merveilles (2).

Mais quels étonnements n'eut pas Jean-Baptiste quand, un jour, il entendit : « La paix est faite ! »; qu'il vit ses amis les ennemis plier soudain bagage et disparaître; que toute la vallée fut en fête, lui si triste, et qu'il s'aperçut d'un mot que la plus belle langue du monde qu'il parlait n'était rien moins que l'idiome de son pays. Hors conquête, il put se croire chez d'autres!... Comme il sentit alors qu'il n'était pas fait pour vivre où il était né ! Comme il le déclara hautement ! et comme son père, glorieux d'une pareille révolte, signe de race, se plut à lui conter que, par droit de naissance, il était appelé, en effet, à une bien autre vie que celle des champs : la vie des cours! C'est pourquoi son fils s'exprimait selon la ville par excellence, Paris.

Ah! Paris! Ah! la cour! Ah! le ciel!... voilà bien quelles furent ses aspirations d'enfance, et qui s'ima-

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain,* 1791.
(2) Cloots, *République universelle.*

gèrent à ses yeux en une trinité de personnes : M. de Voltaire, Dieu, le roi de Prusse. Car, n'en déplût au roi de Prusse et à Dieu, M. de Voltaire, pour lui, alla devant. Voltaire ! c'était le nom que les gentilshommes au service de France lui avaient fait bégayer religieusement dès le berceau. Voltaire ! c'était le nom que le baron ne pouvait s'empêcher d'accoupler chaque jour à celui du roi son maître. Et ce nom : Voltaire ! sitôt prononcé, éveillait toujours et chez tous — quelle magie pour l'enfant ! — un sourire, une joie, une gaieté, un bien-être ! Or, qui portait ce nom ? Ni Dieu, ni roi, mais un homme, son semblable, vivant en lieu humain, à la ville, à Paris. Visible celui-là ! et les Clévois eux-mêmes pouvaient en témoigner. Quelque vingt ans en çà, et dans la vallée même, il avait apparu. Tous les jours Jean-Baptiste pouvait toucher des yeux le château de Mailand, où le philosophe, en effet, était venu saluer Frédéric un dimanche de 1740 (1). Ah ! si à Bethléem, le jour de Noël, le ciel s'était avisé jadis de renouer société avec la terre, dans la vallée de Clèves, ce dimanche-là, une non moins belle impossibilité s'était produite : l'esprit d'examen et l'esprit d'autorité avaient essayé leur premier baiser fraternel.

Donc, quand le chapelain disait à son disciple : « Priez ! un jour vous irez au ciel, et vous verrez Dieu » ; quand le baron disait à son fils : « Soyez digne ! bientôt vous irez à la cour, et vous verrez le roi ; » — « Oui, répliquait l'enfant, mais avant tout je veux aller à Paris, chez M. de Voltaire. » Jean-Baptiste avait neuf ans quand on lui dit qu'il irait à Paris.

On l'emmenait, en effet, pour lui faire commencer cette

(1) Voltaire, Correspondance avec le roi de Prusse.

belle éducation qui devait répondre à son rang. L'enfant était joyeux de partir, s'imaginant de courir au loin, de voir du pays, et bientôt Paris; mais de tout cela il ne vit guère. Selon l'usage, il allait en captivité. On l'enferma bonnement en compagnie d'enfants de son âge, d'abord à Bruxelles, sous la férule de prêtres ; puis à Mons, sous la férule de jésuites ; puis à Paris — est-il bien à Paris, chez M. de Voltaire? — sous la férule d'ecclésiastiques (1). Pendant sept ans on lui fit épeler une langue qu'on ne parlait plus, bien que certains la chantassent encore ; on lui prêcha d'autorité une doctrine d'amour qui lui fit peur ; on le condamna à des études sans attraits, à des pratiques sans vertu ; on confisqua sa raison naissante au profit d'une règle inflexible, il n'entendit jamais qu'un mot : Devoir. L'enfant n'apprit rien, s'ennuya : il n'avait pas ce qu'il avait rêvé.

Cependant il fut tout d'abord frappé de la résignation de ses camarades à leur sort; mais il eut vite, hélas! le secret de cette résignation; car, au contact de la vie commune, ses sens s'allumèrent vite. Il est impossible, en effet, que des corps électriques revêtus de houppes nerveuses puissent se mouvoir ensemble sans éprouver de fréquentes détonations. C'est une loi de nature dont aucun gymnase n'est exempt, puisque le foyer du mal existe dans chaque individu. Jean-Baptiste trouva donc Lesbos partout, aussi bien à Paris, au collége du Plessis, qu'à Bruxelles et à Mons ; et quand son sang eut des mouvements d'effervescence, lui-même connut cette amitié d'enfance qui a ses baisers, ses larmes, ses effusions comme l'amour. Assurément Jean-Baptiste aurait

(1) Cloots, *République universelle*.

succombé tout à fait, s'il n'eût eu pour préservatif que les commandements de Dieu et de l'Église : la défense non motivée ne sert jamais que d'aliment au plaisir. Mais, ô bonheur ! ses yeux rencontrent un livre intelligible à tous, livre de faits et non de foi, manuel d'hygiène, non de prières ; guide de la santé, non plus du salut, et qui, s'adressant droit à l'instinct conservateur de l'individu, lui montre en un langage humain par quelles pratiques fâcheuses l'organisme s'altère, l'intelligence s'épuise. Et Jean-Baptiste, épouvanté rationnellement par les menaces d'un médecin suisse, échappe à l'embrasement général. Il voulait être grand et robuste, il voulait réussir au manége, à la danse et au maniement des armes, il aimait passionnément l'exercice de la mémoire ; les vérités du docteur lui causèrent une impression ineffaçable. Lecture faite, il put défier qui que ce fût de le surpasser jamais en économie de la liqueur essentielle : « Ah ! s'écriera-t-il vingt ans plus tard, tout entier encore à la reconnaissance, c'est l'*Onanisme* du docteur Tissot qui devrait être le premier livre de l'éducation nationale (1) ! »

La chaste résolution qu'avait prise Jean-Baptiste le transfigura soudain. Dès ce jour il sentit en lui le germe de l'homme. Son jugement se forma, sa volonté se noua, sa personnalité prit corps ; il eut conscience et s'estima. Ce n'était plus déjà l'élève des prêtres. Aussi, las de l'étude des mots à laquelle on le condamnait, il réclama l'étude des choses, ou, tout au moins, la connaissance des faits. Alors on le fit taire ; alors Jean-Baptiste protesta ; sa nuque hollandaise se redressa, l'esprit de révolte l'animait toute. Ce ne fut qu'un éclair, mais les maîtres en

(1) Cloots, *Dépêche du Prussien Cloots au Prussien Hertzberg*, 1791.

virent assez. Cet enfant-là leur échappait; en conséquence il finirait mal.

Les cuistres de Sorbonne avaient raison. Le désir de connaître s'empara peu à peu, sourdement, de tout l'être de Jean-Baptiste. Exilé du présent, il se réfugia dans le passé, et la vue de l'Olympe mit en fête son imagination. Mais, avec le culte du beau, bientôt se manifestèrent les premiers symptômes de la lèpre philosophique dont il devait mourir. Car chaque fois qu'on le ramenait au présent il avait horreur, et le païen devenait impie.

Si, pour avoir mangé sans beaucoup de scrupule une omelette au lard un vendredi, Des Barreaux, à vingt ans, fut à tout jamais convaincu d'athéisme, que dut-on augurer de Jean-Baptiste, qui, à quatorze ans, mangeait l'omelette au lard avec moins de scrupule encore, invitant ses amis à partager son crime? Un beau samedi, jour de congé, qu'ils étaient quatre à faire fricot chez le traiteur, l'oncle de l'un des convives entra. Voilà le neveu souffleté et Jean-Baptiste apostrophé : « Monsieur, dit Jean-Baptiste, quoique je n'aie pas de compte à vous rendre, je vais néanmoins vous prouver qu'il n'y a nulle impiété dans notre fait. Ecoutez le discours que j'ai tenu à ces amis: Vous refusez, chers camarades, de venir vous délasser avec moi des fatigues de la semaine autour d'une friture lardée, sous prétexte qu'étant samedi l'Église nous le défend? Hé! cette défense peut-elle s'étendre sur des étudiants de cinquième? Avez-vous la capacité de discuter si l'Église a droit de vous commander? L'incertitude nous rend certains d'une chose, c'est que le débat de ce procès n'est point à notre portée. Or faire une action qui, en soi-même innocente, ne devient criminelle que par la défense, ce n'est pas pécher, quand on ne peut savoir si cette dé-

fense émane d'un tribunal légitime ou non. En attendant donc que nous soyons en théologie, mangeons l'omelette au lard. » — Vraiment, l'enfant Jésus au Temple ne raisonnait pas mieux. L'oncle, interdit, tourna le dos, et la victoire fut célébrée avec une seconde omelette (1).

— Encore de la graine à philosophe, dit un cuistre dès qu'il eut vent du scandale.

— C'est bien le neveu de son oncle, reprit un autre cuistre.

— Il mourra comme Labarre, ajouta un troisième.

Qui est Labarre? Que fait mon oncle? Que veut dire philosophe? A ces questions qu'il s'adressa Jean-Baptiste ne put avoir pleine réponse que chez M. Vandenhyver. C'était un riche banquier, d'origine hollandaise, et grand ami de la famille Cloots. Non-seulement il payait la pension du jeune Gueldro-Prussien, mais il faisait accueil au pauvre dépaysé quand venait l'heure de l'*exeat* (2). Jean-Baptiste apprit donc à la table du banquier que Labarre était un jeune homme presque aussi jeune que lui et qu'on avait brûlé légalement pour une inobservance presque aussi grave que la sienne; que les philosophes, tous ennemis des prêtres et des cuistres, étaient de grands écrivains raisonneurs dont on brûlait légalement les écrits, dont on emprisonnait légalement les personnes et qu'on pouvait pendre tout aussi légalement, en vertu d'un vieil édit que le roi Louis XV avait fait revivre en 1756 (3); que l'oncle dont on avait parlé était le chanoine Cornélius de Pauw, lui-même un philosophe, mais qu'il restait

---

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*
(2) Cloots, *Appel au genre humain,* 1793.
(3) Muyart, *Lois criminelles.*

en terre prussienne, où, loin d'être menacé de la corde, il se voyait une des gloires de la cour, car le roi Frédéric, grand philosophe aussi, ne réservait pas son estime au seul prince des philosophes, M. de Voltaire. — Au fait, M. de Voltaire?... — Ah! proscrit de Paris celui-là! Et s'il habite la France, encore n'est-ce que d'un pied.

— Qu'on me ramène en Prusse alors, s'écria Jean-Baptiste, que ces révélations ne firent qu'exalter. Et l'humeur du neveu de Cornélius de Pauw devint plus révolutionnaire que jamais, à la grande admiration de ses camarades Lafayette, Gorsas, de Montesquiou, Millin de Grandmaison (1).

Mais, en vérité, l'enfant n'eût pas attendu qu'on le ramenât en Prusse; lui-même eût pris soudain l'escampette pour regagner sa vallée de Clèves, s'il eût pu connaître ce que projetait justement à cette heure M. de Voltaire, dans le château lointain qu'il habitait, mais d'où il ne cessait de veiller sur le monde.

On était au plus fort de la bataille philosophique. Les hommes de la foi et les hommes de la loi faisaient rude chasse, à Paris même et de toutes parts, aux hommes du pourquoi. Menacé jusque dans son refuge, Voltaire rêva de s'affranchir à jamais, et, avec lui, ses malheureux frères. Or il avait gardé mémoire de cette vallée délicieuse, le plus beau lieu de la nature, disait-il aussi, où, vingt-six ans auparavant, il avait vu pour la première fois Son Humanité le roi de Prusse. Il se rappelait ce château d'où l'on jouissait d'une vue supérieure à celle de Meudon, avec ses allées d'arbres en pente douce, ses bassins de

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.* — *Chronique de Paris, Courrier de Gorsas, etc.*

marbre et sa cascade dont les eaux s'en allaient par un beau canal, au travers d'une vaste prairie, se confondre à l'horizon avec les eaux du Rhin (1). Voltaire rêva d'en faire l'asile des philosophes (2). N'attendait-elle pas ses fidèles, cette statue de Minerve qui se dressait déjà symboliquement au milieu des jardins solitaires de Mailand (3)? Qu'il serait doux de vivre ensemble cinq à six sages, dans ce beau château, loin des parlements, des prêtres et des cuistres, sous la protection d'un roi philosophe lui-même! On imprimerait ce qu'on voudrait, on catéchiserait à loisir sous les ombrages; on aurait une cour de disciples, on tiendrait école pendant que l'*Encyclopédie*, l'œuvre du siècle, serait refondue pure de tout alliage. Trois ans au plus d'un tel apostolat, et le monde serait éclairé, et l'Infâme serait écrasée.

Et voilà le poëte philosophe dans l'enthousiasme! Vite, il fait appel à ses frères de Paris, Diderot, d'Alembert, d'Holbach; vite, il écrit à Son Humanité le roi de Prusse. Assurément c'est affaire faite! — O surprise! de Paris, nulle réponse! Et de Berlin, quelle réponse! « Ni château, ni jardins, ni statues. La faute en est à la guerre de Sept ans. Tout est en ruines dans la vallée. Restent bien quelques fermes, mais Fédéric a loué. Ce n'est pas qu'il refuse asile aux philosophes ses frères, autre part, où qu'on veuille, mais pourvu qu'on soit sage, modéré, paisible, aussi pacifique que le beau nom dont on se pare le sous-entend (4)... » Cette réponse du disciple couronné, non moins que le silence des autres, interdit Voltaire. Mais

(1) Voltaire, Épître à madame Denis.
(2) Voltaire, Correspondance générale.
(3) Voltaire, Épître à madame Denis.
(4) Voltaire, Correspondance avec le roi de Prusse.

il écrit de nouveau à Berlin pour qu'on s'explique, mais il redouble d'instances à Paris pour qu'on parle. Seul Fédéric répond encore, et de sa part plus d'équivoque : c'est bien d'un roi ; il a peur. Et non-seulement il a peur qu'on ne ménage pas assez ceux qui doivent être ménagés, mais il pousse même jusqu'à demander plus de décence dans les écrits. Dépité, Voltaire allait se rabattre sur quelque tyranneau allemand, comme il en avait toujours de réserve (1), quand enfin lui arrive une lettre de Diderot, que dis-je? un mémoire. Le Platon moderne disait et démontrait « que le roi Frédéric ne voudrait pas donner asile et que, comme roi, il aurait raison; que les philosophes ne voulaïent pas quitter Paris, et que comme philosophes ils avaient bien aussi raison: que se concentrer, c'est s'affaiblir. Point d'Église, point de chaire; imprimons. Soyons occultes, gardons le masque, conspirons, et nous tiendrons le monde. Oui, qu'on nous imprime à Londres, à Bruxelles, à Genève, à Amsterdam; mais restons à Paris, quoique sous le couteau. » Et Diderot démontra si bien, que Voltaire dut se rendre, mais en versant des larmes sur la Clèves des philosophes qu'il avait rêvée et qui alla rejoindre l'Atlantide de Platon, l'Uranienbourg de Thomas Morus, la cité du Soleil de Campanella et autres vieilles lunes (2).

Pauvre Jean-Baptiste! Pourquoi Voltaire n'avait-il fait qu'un rêve? Jean revint du collége le corps sain, l'esprit sauf : c'était déjà miracle! Quelle fortune plus singulière encore, s'il eût trouvé, au lieu même de sa naissance et grâce à un nouvel envahissement de Français, soldats de

(1) Voltaire, Correspondance générale.
(2) Voltaire, Correspondance générale.

l'idée ceux-là et non du roi, la terre promise des philosophes pour laquelle même il était né! Comme il eût vite pris rang parmi les disciples! Comme il eût avancé l'heure de sa perfection! Mais il était écrit que la montagne n'irait pas à lui; qu'il irait à elle, au hasard, en profane comme la plupart y vont.

— O bonheur! s'écria M. le baron de Cloots quand il revit son fils; il a l'esprit français et il aura cinq pieds six pouces, une taille de grenadier! C'est un Prussien accompli. L'heure est venue d'en faire un héros précoce. Et Jean-Baptiste apprit qu'aux exercices religieux allait succéder pour lui l'exercice à la prussienne, qu'il entrerait à l'École militaire de Berlin (1). Se couvrir de gloire, plaire aux belles et servir son roi, quand ce roi-là surtout s'appelle le Grand Frédéric, est-il au monde plus noble avenir? Jean-Baptiste laissa dire et se laissa conduire. Sans résistance? Sans résistance aucune. Et les chefs de la maison royale établie sur la Sprée furent les premiers surpris de cette bonne volonté; car, en dépit de son bel uniforme, le jeune Westphalien ne montra nulle vocation pour le pas géométrique et la charge en douze temps (2). C'est en vain que M. de Boaton, capitaine suisse, chargé de l'instruction, lui vanta le métier des armes (3); c'est en vain qu'il lui faisait admirer à la parade un Anglais de sept pieds, enlevé au milieu même de Westminster par des recruteurs prussiens, et qu'il lui répétait qu'un jour, lui, — le baron de Cloots, — commanderait à de tels hommes (4); Jean-Baptiste lui déclara

(1) Cloots, *République universelle.*
(2) Cloots.
(3) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(4) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

ingénûment qu'il n'avait envie de commander à personne, quelle que fût la taille.

Mais alors, pourquoi s'être laissé conduire à Berlin si docilement? Pourquoi? Parce que Berlin avoisinait Potsdam, et qu'à Potsdam c'était son roi, c'était son oncle, philosophes tous deux, et qu'il les voulait voir. Il les vit, et la surprise fut belle pour le jeune homme de se trouver en face d'un roi sans étiquette, ni ministres, ni culte; d'autant plus grand qu'il lui apparut simple et faisant amitié avec l'oncle de Pauw, qui lui parlait franc (1). Ah! quel roi! Mais aussi quel oncle! Sa vue seule lui révéla certains mystères de sa propre nature. Car, si Jean-Baptiste tenait de ses ancêtres paternels le rang et la fortune, ne devrait-il pas, par un hasard singulier, au sang maternel seul cette virilité d'âme qui déjà lui pointait? Il apprit, en effet, qu'en Hollande il y avait bien des tonnes d'or et des marchands, mais qu'on y comptait aussi des caractères, des citoyens, et que chez les de Pauw le stoïcisme était de race. Jean-Baptiste s'appelait Jean-Baptiste par reconnaissance envers l'ancêtre aux écus; l'oncle Cornélius de Pauw se nommait, lui, Cornélius, en mémoire d'un bien autre parent : Cornélius de Witt, martyr de la liberté républicaine (2). Non moins de trempe que les de Witt avait été cet Adrien de Pauw, si redouté de Mazarin, ennemi juré du prince d'Orange, et qui avait signé comme plénipotentiaire de la Hollande au traité de Westphalie (3). Quant au frère de madame la baronne de Cloots, il n'avait en rien dégénéré, quoique à

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain,* 1791.
(2) *Biographie des Hommes vivants*, 1805.
(3) De Garden, *Traités de paix*.

la cour de Prusse; car Frédéric disait de lui : « C'est le premier homme qui ne me flatte jamais (1). »

Le jeune homme se sentit donc heureux et fier d'être aussi près d'un pareil oncle; il s'acclimata dans l'école par amour aussi pour M. de Boaton, qui faisait les vers non moins bien qu'il enseignait l'exercice (2); bientôt même il se laissa gagner par l'étude dès qu'il vit que, exercice à part, les éléments de la guerre parlaient tout à l'esprit. Ce n'était plus en effet des mots qu'il apprenait, mais quelque chose. Mathémathiques, histoire, droit naturel philosophie wolphienne, Jean-Baptiste put toucher à tout, délicatement, c'est vrai, mais assez pour le mettre en goût de connaître davantage (3). Une supériorité qu'il ne se sôupçonnait guère, et qu'il eut seul sur tous ses camarades, fut de n'avoir pas à désapprendre l'idiome de son pays. S'il bégayait l'allemand, il phrasait merveilleusement bien le français, et cette langue était d'ordonnance à l'école de Berlin, comme à l'école militaire de Paris c'était l'allemand (4). A trois cents lieues hors de France, Jean pouvait donc encore se croire en France.

Or un jour que, tout chaud d'un problème résolu, il se rafraîchissait d'air à la fenêtre : — Qu'est-ce cela? Des cadavres dans la rivière!... Il appelle. — Ah! que voulez-vous! ce sont des soldats. Jean-Baptiste ne comprit rien à cette réponse, qui avait toute l'obscurité d'un problème. A quelque temps de là, un soir qu'il étudiait le droit naturel de Vattel (5) : — Qu'entends-je? Une

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

(3) *Encyclopédie méthodique*, art. ÉCOLE MILITAIRE.

(4) *Encyclopédie*, art. ÉCOLE MILITAIRE.

(5) Vattel, édition Pradier Fodéré, préface.

décharge de mousqueterie du côté de la place d'armes! Ce n'est pourtant pas l'heure de l'exercice. — Et le lendemain il apprenait que douze à quinze braves légionnaires s'étaient brûlés la cervelle aux oreilles mêmes du roi. — Ils se sont suicidés? — Oui, les uns préfèrent leur fusil, les autres la rivière, à moins qu'ils n'aiment mieux commettre un délit qui les conduise à l'échafaud : en ce cas, ils meurent chrétiennement, puisque c'est la main d'un autre qui les tue, celle du bourreau. — Mais, encore un coup, pourquoi mourir? — Mais l'ennui... — L'ennui? — Oui, l'ennui, le dégoût dévoraient la plupart de ces beaux grenadiers que M. de Boaton lui faisait admirer à la parade (1). — Où suis-je donc? commença à se dire Jean-Baptiste. — Sous le despotisme militaire, hélas!... Et ce qu'il n'avait pas vu d'abord, ébloui par les vertus philosophiques de son oncle et par la simplicité d'allures de son roi, lui surgit en spectacle de toutes parts. Or quel spectacle! Dans la rue, des mendiants, vieux, meurtris, loqueteux, avec des restes d'uniformes. Ceux qui ne sont pas morts d'ennui ou sur le champ de bataille, les voilà mourants de faim. Il passe devant un corps de garde : cris d'enfant, ou de comédien, ou de garçon de boutique. Un père, un intendant, un maître les a dépêchés aux soldats pour être roués de coups. Justice à la turque! Quel est cet homme d'une physionomie si intelligente, mais d'une tenue si gauche sous l'habit bleu et qu'un sergent insulte? Professeur arraché de sa chaire, enrôlé par ordre. Et cet autre qui reçoit la schlague? Curé que le général Wolfersdoff a enlevé de son presbytère, enrôlé de force.

(1) *Chronique de Paris*, journal, 1792, ou *Feuille villageoise*, journal, même année. Article de Cloots.

Jean-Baptiste gagne la campagne et il est témoin de l'arrestation de deux superbes capucins : ils iront porter le mousquet à Potsdam dans le premier bataillon des gardes. Il entre chez une paysanne; son fils est venu au monde tout contrefait. Il plaint la pauvre mère : — « Monsieur, lui répond la femme, votre mère est plus à plaindre que moi, car vous ne porteriez pas l'uniforme si vous aviez le bonheur d'être estropié. — Ce même jour, en rentrant à Berlin, il rencontra une bande de recrues. Sur la poitrine de chaque homme était tracé à la craie le nombre de pieds et de pouces qui faisait à tous leur malheur. C'étaient pour la plupart d'anciens détenus. Quelque temps avant l'expiration de leur peine, on les avait nourris de harengs salés, et ils n'avaient eu un verre d'eau qu'après avoir signé leur engagement comme soldats. Au moment où ce troupeau de recrues qu'on menait à la caserne passait la porte de la ville, un troupeau de bœufs qu'on menait à la boucherie se présenta. Jean-Baptiste n'hésita pas à préférer le sort de ces derniers (1). Dès lors Berlin, son école, et les sciences qu'on y apprenait, et la langue même qu'il y parlait, et l'uniforme qu'il y revêtait, tout lui devint odieux. « Quelle est donc cette patrie, disait-il, où la bonne mine et la riche taille sont regardées comme une malédiction? où l'on expose les vieillards comme on fait en Chine les nouveau-nés (2)? Que me fait cette école où l'on m'enseigne les mathématiques, le droit naturel, l'histoire, avec l'intention de me confisquer un jour toutes les forces acquises par l'étude au profit de cette barbarie même? Et cette langue, que

(1) *Chronique de Paris*, 1792.
(2) *Chronique de Paris*, 1792.

j'estimais comme le truchement le plus parfait de mes pensées, dois-je ne la pratiquer jamais que pour me distinguer des hommes à qui je commanderai, que pour mieux me faire craindre? » Puis, regardant son uniforme : « Je le croyais un symbole de camaraderie, quelle enseigne de servitude!... Ah! comme il me pèse!... » Ainsi Jean-Baptiste repassa dans son esprit, et chaque jour davantage, car sa raison se fortifiait avec ses organes. Et c'était en dépit de M. de Boaton, qui lui répétait sans cesse : « Puisque vous ne serez jamais le battu, que vous serez toujours le battant » ; en dépit de son oncle aussi, qui parfois lui murmurait : « Mon neveu, soyez officier comme je suis chanoine ; prenez toujours le titre ; » en dépit du baron son père enfin, qui, conseiller privé, tranchait de l'homme d'État et lui écrivait : « Mon fils, vous êtes d'une monarchie qui se fonde. Attendez pour mieux voir. »

Mais l'ennui, sans plus attendre, s'emparait déjà du jeune homme. Ennui plus vif que jadis au collége, car cette fois il y avait plus à mordre ; ennui de grenadier!... Il allait donc s'anéantissant de jour en jour, comme tant d'autres ; il était près de perdre tout ressort : ses espiégleries même d'enfance ne lui revenaient plus en mémoire, — quand, un matin, en classe de philosophie, comme on commentait avec toute la monotonie disciplinaire Cicéron et Platon, M. Sulzer, le professeur, qui avait été embrigadé aussi de force à l'école, leur dit à tous : « Messieurs, souvenez-vous bien, souvenez-vous toujours que la voie d'autorité est une voie de perdition (1). » Ah! cette parole fut une lumière qui soudain éclaira son néant. Que dis-je? ce fut en lui comme un coup de tonnerre qui l'é-

(1) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.

branla, qui l'éveilla. Oui, à cette proposition, émise simplement, dans une salle d'étude, par un jour obscur, Jean-Baptiste eut une pleine secousse de résurrection. Par quel miracle? Par ce simple fait que la conscience du professeur, étouffée aussi sous un programme, avait senti d'intuition qu'elle avait en face d'elle une sœur non moins comprimée qu'elle, et par un élan d'inspiration soudaine, irrésistible, elle s'était communiquée. — La voie d'autorité est une voie de perdition, répéta pendant longtemps Jean-Baptiste comme étourdi; et, dès qu'il put, il alla crier le mot à son oncle. — M. Sulzer a bien dit, exclama Cornélius. — Mais qui conduit à la liberté? répliqua le jeune homme. Est-ce la philosophie? — La philosophie est la liberté même, cria le philosophe à son tour. Et il ajouta, comme s'il eût voulu lui commenter Sulzer: — Prends refuge en toi!

Aussitôt Jean-Baptiste, qui jusqu'alors s'en était tenu à l'autorité de ceux qui l'avaient instruit, brisa les liens de tous les *credo* de son enfance. Du jour au lendemain il nia, persifla, fit l'esprit fort, se dit philosophe et se moqua du reste. Mais pardon! Etait-ce là faire usage de cette raison qu'il trouvait en lui et qu'il allait prendre désormais pour guide? Quelle confusion n'eut-il pas, lorsque, au lendemain, il tomba par hasard en société de savants et qu'il essaya d'élever la voix! Il tombait bien! C'étaient savants en *us* qui, avec non moins d'humeur que les prêtres, voyaient s'écrouler l'obscur sanctuaire de la latinité. Savants donc de l'écouter sans réplique, sans trop entendre, par condescendance, voilà tout, — magistralement. Que répondre, en effet, à un jeune homme qui faisait preuve à chaque période d'une ignorance totale des premiers axiomes du logicien; qui ne savait pas qu'*à parti-*

culari ad particulare non valet consequentia, aussi bien qu'*à particulari ad universale ;* qui se plongeait à tout moment dans le sophisme *de genere ad genus;* qui s'abîmait dans celui qu'on appelle *à non causâ pro causâ;* qui échouait contre l'écueil *à non sufficienti enumeratione partium,* et périssait avec le sophisme *à dicto secundum quid ad dictum simpliciter.* Tant de logomachies et de paralogismes! Ce n'était là qu'un petit libertin, un sansonnet, une engeance dont ces messieurs repoussaient également la monstrueuse copulation, la promiscuité impossible, la connexion la plus légère, les dérogeantes compromissions, en un mot, l'indigne *emmortaise* (1). Savants donc de le forcer à l'écart.

Il ne fallait rien moins qu'un aussi rude achoppement à l'enivré de la veille pour lui faire comprendre toute la platitude de son génie, toute la débilité de sa judiciaire. Il vit alors que sur les ruines de son passé il devait se bâtir toute une vie nouvelle, et seul, par un long travail, tout à son plaisir, mais à l'aveuglette. Eh bien, il n'hésita pas, lui, le neveu de Cornélius de Pauw! Il se mit à l'œuvre, résolu de régler sa conduite sur des principes évidents et clairs, de n'admettre, ni de ne rejeter rien sans avoir recours à la sonde de l'examen et au flambeau de la logique, et de n'adopter un système qu'après l'avoir passé et repassé scrupuleusement au creuset. Quelle gloire, le jour où il pourrait dire : « Je professe telle opinion dont le triomphe est assuré dans l'avenir! Je la soutiens envers et contre tous, et même *usque ad mortem,* la mort faisant l'objet principal des méditations du philosophe (2)! »

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*
(2) Cloots, *Certitude,* supplément.

Donc il se débaucha de ses études réglementaires, et puisant dans la bibliothèque de son oncle, écremant tous les libraires de Berlin, il lut avec hâte, avec fièvre, tout ce qu'il put, mais au hasard de la fourchette. Mais, surprise! les livres qu'il prenait et qui, légers, maniables, semblaient d'eux-mêmes s'offrir à sa main, n'avaient non plus rien de lourd, de dogmatique dans la matière ni la manière. Clairs, vifs, gais, sains, fruits du siècle, fruits nouveaux, quelle saveur! Tous, tombant de l'arbre de science à la soif de l'homme; et leur chair, leur cœur, l'idée, n'ayant jamais qu'une même enveloppe, ta langue française, ô Jean-Baptiste! L'arbre avait ses racines à Paris.

A peine eut-il goûté qu'il fut vite au fait de la bataille du siècle; car, vraiment, il y avait bataille. On ne recherchait plus, en effet, la vérité pour l'amour de Dieu, ni pour la vérité même, mais par amour de l'homme. Les élus du monde imaginaire, maîtres jusqu'alors du monde réel et qui ne faisaient qu'entre eux seuls société, criaient, plus menaçants que jamais, au troupeau, au rassemblement humain : *Crede!* tandis que les terre-à-terre de la raison, rêvant société pour tous, répliquaient hardiment aux masques, non plus par le timide *quid credendum?* (que croire?) de Luther; mais par le *quare credendum?* insurrecteur (pourquoi croire?), et ils invoquaient la Nature, l'*alma parens*.

Jean-Baptiste se demanda donc : Pourquoi catholique? Et le voilà méthodiquement alors qui s'enquiert des livres de Confucius, des Lamistes, des Parsis, des Foïstes, des Indous; il étudie non-seulement le polythéisme, mais les religions de Brama, de Zoroastre, de Numa, de Thaut, de Pythagore, de Mahomet, et même du poisson Oannès.

En quelques mois il avait fait table rase de son catholicisme et pouvait constater : 1° que toutes les preuves du révélationisme sont communes à toutes les sectes ; 2° que la morale est la même dans toutes les religions ; 3° que, par conséquent, la morale est indépendante de toute révélation... — Mais alors le révélationisme est donc une absurdité ? — Jean-Baptiste n'osait encore conclure, quand un jour, lisant l'*Examen critique des Apologistes de la Religion chrétienne*, il tomba, ch. XII, sur cet argument en trois propositions :

« Une religion dont les preuves ne sont point à la portée de tous les hommes raisonnables ne peut être la religion établie de Dieu pour les simples et pour les ignorants.

« Or il n'y a aucune religion, de toutes celles qui se prétendent révélées, dont les preuves soient à la portée de tous les hommes.

« Donc aucune des religions qui prétendent être révélées ne peut être établie de Dieu pour les simples et les ignorants (1). »

En face de ce syllogisme, si simple dans ses termes, Jean-Baptiste fut pris d'une émotion égale pour le moins à celle qu'il avait éprouvée le jour où M. Sulzer avait parlé ! « Voilà bien l'arme de la certitude, s'écria-t-il. Les trois propositions sont vraies ; j'ai la pierre de touche ! J'ai ce grand argument ! »

Et sur l'heure il adora le grand Architecte de l'univers, et il abhorra le Dieu tyrannique du Juif, du Turc et du Chrétien. L'extase fut si pleine, il jouit alors d'un tel

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme*, — Fréret, *Examen critique*, etc.

repos béatifique, qu'il se crut aux colonnes d'Hercule de la philosophie. Ce n'est pas qu'il n'eût ouï dire que d'autres avaient poussé plus avant; mais, épuisé, il ne donna qu'un coup d'œil et recula devant l'athéisme comme devant un abîme, en s'écriant : « Oh! le sort du galérien est préférable à celui de l'athée! Comment résister aux réflexions accablantes qui doivent se succéder jour et nuit dans l'esprit perplexe de tels gens! Il en est d'eux comme des révélationistes; les arguments des uns et des autres sont inintelligibles aux neuf dixièmes des mortels. Fi des sectaires! » Et il récita, plein d'un nouveau transport, le poëme de la Loi Naturelle (1).

Mais, hélas! fut-ce une vengeance d'en haut, Juifs, Catholiques, Musulmans? Au moment même où le jeune homme venait de nettoyer son entendement de toutes les traditions irrationnelles qui l'obstruaient, une catastrophe acheva, comme d'un coup de foudre, son détachement du passé : à Gnadenthal, M. le baron de Cloots son père se mourait! Et Jean-Baptiste, découronné de son enthousiasme, se laissait emporter à travers l'Allemagne, traversait le Rhin comme en songe, pour ne se réveiller qu'aux acclamations des paysans de la vallée, qui le saluaient baron du Val-de-Grâce? Son père était déjà mort! mort sans avoir reçu le dernier adieu de son fils, mais heureux pourtant, à son heure suprême, de penser qu'il laissait sur terre un bien vivant qui allait hériter de son titre et de sa faveur auprès du prince. Pauvre agonisant! tu n'imaginais guère que la veille ce fils-là avait trouvé le grand argument, et qu'ainsi armé en guerre il s'apprêtait déjà à courir l'aventure dans un

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*

bien autre infini de merveilles que celui où les prêtres t'envoyaient, mort, entre quatre planches et deux planchettes!

Jean-Baptiste eut beau s'observer, le visage de Gargantua, pleurant sur sa femme Babedec morte et riant tout soudain pour son fils Pantagruel né, fut presque le sien. Il se lamentait de la perte de son père, mais il ne pouvait non plus s'empêcher parfois de sourire au grand argument découvert et qui lui traversait l'esprit. Avec sa mère il sanglota; triste à ses paysans il se montra; sur leur ignorance et leur misère il s'exclama; puis, s'arrachant à sa mère, à ses terres, à la mémoire de feu son père, il revint comme un fou à Berlin.

Est-ce croyable? Dès le lendemain du retour, il n'a plus le masque du deuil, il n'a non plus l'uniforme royal. Sa famille, son roi, il semble avoir tout oublié : il rit. Son oncle veut le présenter à Frédéric : — Plus tard! — M. de Boaton veut le ramener au devoir, à la discipline : — Laissons cela! — En vérité, est-ce que le malheur d'avoir perdu aurait?... — Oh! dites le bonheur d'avoir trouvé! Le grand argument surnage en lui. Entre autres lettres de condoléance qu'il reçoit, il s'en trouve une venant de Paris et signée d'un de ses anciens camarades au Plessis-Saint-Jacques, de Montesquiou. De Montesquiou, qui est de sa parenté, étudie, lui dit-on, en théologie : « Vite! s'écrie Jean-Baptiste, il faut lui envoyer par la poste le grand argument. » Et il envoie (1). Il se promène dans la rue : « Tiens! voilà un calviniste qui passe! l'autre qui le suit, — un frédérichsthaler, messieurs, qu'il est catholique?—Ah! vous voyez, je suis comme frère Robert le jaco-

(1) Cloots, supplément à la *Certitude des preuves du mahometisme.*

bin, qui reconnaissait les hérétiques à l'air seul et au ton de la voix! — Croyez-vous, vous? disait-il à chacun de ses amis qui se destinaient à l'Église? — Oui, je crois aux grands bénéfices, faisait l'autre. — Alors, quand vous aurez la pourpre...? — Hé! je ferai comme on conte de Laverdi, évêque du Mans; nous démasquerons le fantôme. — Bravo! Tous ceux que j'interroge disent de même! Adonc encore quelques années, et les fonctions du sacerdoce seront nulles. Personne ne pourra plus se dire chrétien. » Et Jean-Baptiste de se frotter les mains. Dans le nombre de ses amis, pourtant, il se rencontrait bien quelques endurcis, mais l'énergumène leur décochait aussitôt son fameux syllogisme et les mettait *à quia*.

Cependant il devint triste. « Point de réponse de Paris, dit-il. J'ai écrit et récrit: c'est étrange!... De Montesquiou craint-il?... » Mais quelques semaines après: « Ah! ah! il a répondu; mais il paraît qu'on n'est pas d'aussi bonne composition là-bas qu'à Berlin. Nous verrons cela de près. » Et il s'enferme, griffonne, rature. Au printemps il avait un beau manuscrit sous forme d'une lettre pour Paris: « Voilà, j'espère, qui est fait pour m'annoncer et prévenir en ma faveur, va-t-il dire à son oncle. — Qu'est-ce? fit Cornélius. — Hé! mon cher oncle, l'heure que j'attends depuis huit mois va sonner. Encore avril, mai, juin, et je serai majeur, et je suis philosophe, et je veux être libre, je m'en vais à Paris. — A Paris! — Oui bien, au berceau de la philosophie! » Et Jean-Baptiste de lui raconter comme quoi la recherche de la vérité lui a mis au cœur un amour profond pour la grand'ville; comme quoi l'activité intellectuelle qu'il se sent veut, pour s'exercer, un milieu non moins actif; comme quoi enfin il a la pierre de touche, et qu'il se croit invulnérable. Et ce fut en vain que son oncle

voulut lui faire envisager tout ce qu'il allait perdre : position toute faite, avenir tout accommodé, grâce aux fonctions que son père avait remplies, grâce à la faveur dont lui-même il jouissait ; et qu'il lui répéta qu'un vrai philosophe, loin d'être en goût de courir l'aventure, peut s'accoquiner de tous les régimes, par cela seul qu'il prend refuge en lui... Non ! Jean-Baptiste fut inébranlable ! « Mon oncle, dit-il, j'ai tout pesé, et les arguments d'un bonheur durable ont fait taire en moi tous les sophismes d'une ambition inquiète. Appartenir à un homme, au lieu d'appartenir à la raison, commander en sous-ordre, au lieu de commander par moi-même ; subordonner le choix de mon domicile et ma manière d'être à la volonté d'un individu? jamais! J'ai cent mille livres de rente; mon parti est pris; l'univers est à moi (1). » Et en même temps, pour prouver à Cornélius qu'il avait la tête non moins bien garnie que les poches, il lui lut le manuscrit. Cornélius ne répliqua mot ; mais il prévint son neveu de ne point trop ébruiter son projet, afin de ne pas donner l'éveil au roi philosophe, qui pourrait bien mettre obstacle au départ. De Prusse, en effet, on ne pouvait sortir presque qu'en fuyant. — Jean-Baptiste fit donc demander au roi par son oncle une faveur pour le défrichement de quelques-unes de ses terres : Frédéric accorda. Jean-Baptiste gagna Clèves, et de Clèves passa la frontière.

. . . .

Certes, la résolution qu'il avait prise était belle ! Voir enfin ce Paris, où, tout enfant, il était allé, mais sans voir ! Que dis-je? Rêver d'en prendre non-seulement la vue,

(1) Cloots.

mais la vie : celle de l'esprit. Projet d'autant plus louable qu'il y avait péril! Jean-Baptiste avait vingt et un ans et cent mille livres de rente; et Paris n'était pas le séjour des seuls philosophes. Il était à craindre qu'avec toute sa candeur il n'avisât d'abord que les beaux esprits et les jolies femmes; qu'emporté par le tourbillon, il ne laissât là le grand argument et le souvenir de l'oncle Cornélius; qu'enfin il n'en vînt un jour à préférer le rôle d'homme à la mode et de galant coureur à celui d'apprenti philosophe.

Ce ne furent pas, en effet, les sages du siècle qui, dès qu'il sauta de sa chaise, vinrent à lui les bras ouverts et le saluant de « mon adorable cousin! » mais les Voisenon, mais les Montesquiou, sauf le jeune théologien pour qui Jean-Baptiste était déjà un objet de scandale. Par alliance, en effet, ces deux maisons tenaient à sa famille, aussi bien que les Amelot et les Armenonville. La convoitise des tonnes d'or amassées par le grand-oncle hollandais Jean-Baptiste valait tous ces cousinages au petit-neveu Jean-Baptiste, qui se trouvait donc apparenté à des négociants en Hollande, à un philosophe en Prusse, et en France à de grands seigneurs (1). Mélange providentiel! Mais, à distance, le Prussien n'avait pu s'imaginer jamais tout le lustre de la greffe française. Aux approches il en fut ébloui. Aussi le vit-on se produire dans les salons, moins aux côtés de M. Vandenhyver, son ancien correspondant au collége, qu'à la suite de ses nobles cousins Voisenon et Montesquiou.

Comme il faisait figure — vingt et un ans! cent mille livres de rente! — les dames n'attendirent pas huitaine

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*—Et *Biographie des Hommes vivants,* 1805.

pour lui demander ce qu'il pensait du pays. Jean-Baptiste leur avoua que c'était vraiment le pays de la philosophie, et qu'il était heureux d'y être venu pour se former à la sagesse. Les dames furent enchantées de cette réponse, qu'elles trouvaient tout à fait galante, car elle avait du tour. Mais Jean-Baptiste ayant eu l'honneur de leur faire remarquer qu'il n'avait point parlé par antiphrase, on lui rit au nez de dépit, tout en lui déclarant que, pour son honneur même, on voulait bien n'en rien croire. Il eut beau dire alors qu'il avait du tempérament, mais qu'il avait aussi des principes : « Des principes à votre âge! et quand vous sortez à peine de tutelle! Ce serait un beau scandale, vraiment, que de voir un jeune homme étouffer sous le manteau de la philosophie tous lés agréments qu'il a reçus de la nature. Contentez-vous d'être aimable, et que votre cousin feu l'abbé vous serve d'abord de modèle. »

Le modèle était de choix. Feu l'abbé, dont on évoquait l'ombre, était de Voisenon. Au Temple, non du Seigneur, mais de M. de Vendôme, sa jeunesse avait été catéchisée; à Montrouge, Brochet-Lavallière l'avait promu à l'évêché de ses plaisirs; sa vie entière, feu l'abbé avait confessé madame Favart et prêché à l'Opéra-Comique; enfin, jusqu'à sa mort même, toujours en état de grâce auprès des dames, monseigneur l'évêque de Montrouge était resté greluchon (1). A l'ombre de l'abbé libertin qu'on lui présentait, Jean-Baptiste opposa sur l'heure la figure calme et grande de son oncle le chanoine philosophe. Et comme on voulut alors lui conter qu'Helvétius à vingt ans dansait à l'Opéra; que le marquis de Villette, élevé par Voltaire, ne répugnait non plus à l'entrechat; Jean-Baptiste, bien

(1) Voltaire, Correspondance générale.

qu'habile à la danse, remercia tout ce monde de ses premiers conseils, rentra vite en lui-même et s'en estima davantage.

Plus haut langage lui tint son cousin le marquis. C'était vraiment l'homme de France le plus intraitable sur l'antiquité de sa race que M. de Montesquiou-Fezenzac. Sans remonter au déluge comme certains, il trouvait bon pourtant de se faire modestement descendre de Clovis en ligne directe. « Pourvu qu'il me laisse le trône de France, » dit un jour le pauvre Louis XVI en apprenant que le Fezenzac forçait par jugement les Montesquiou-Laboulnède à renoncer au nom qu'ils partageaient avec lui depuis deux cents ans. Toute sa vie, en effet, le marquis devait l'employer à soutenir l'éclat de son nom; et c'est pourquoi il avait épousé une fille de finance (1).

Donc, au rebours des autres, le marquis de Montesquiou se flatta que Jean-Baptiste, ancien élève de l'école royale de Berlin, n'avait en tête que gloire et honneurs; que pour en obtenir davantage et plus vite, il venait se mettre au service de France, où l'officier prussien était en singulière estime. Et déjà le marquis faisait offre de tout son crédit à l'aimable cousin quand Jean-Baptiste lui répondit, comme il avait fait à M. de Boaton: « Mais je ne veux commander à personne. — Qu'est-ce à dire? Vous qui êtes de noblesse! — De noblesse! fit Jean-Baptiste. Ah! si l'on ne trouve pas en moi d'autre mérite que celui-là, je confesserai toujours que je suis plongé dans le néant jusqu'au cou; car le moindre petit talent personnel m'est plus précieux que tous les parchemins de l'univers (2). » Le brillant

(1) *Biographie des Hommes vivants*, 1805 — et Montgaillard.
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*, nouvelle édition.

marquis était confondu. Mais comme Jean-Baptiste ajouta : « Vous faites des vers, mon cousin, qui, mieux que ceux de M. de Boaton, sont marqués au coin du bon et du beau ; » le marquis se rasséréna et ne laissa pas de demander encore à son jeune parent en quoi il pourrait bien s'employer pour lui. — Quels jours s'ouvre au public la bibliothèque du roi? dit Jean-Baptiste. — Elle n'est ouverte que deux heures par semaine, dit Montesquiou. — Eh bien, mon cousin, faites-moi la grâce d'obtenir que j'y puisse entrer quand bon me semblera (1). »

Cette réponse, dont on fit grand bruit, cloua d'étonnement le beau monde. Venir du fond de l'Europe à Paris pour s'enfermer dans une bibliothèque, n'était-ce pas folie?... On crut pourtant que l'air de la cour évaporerait peut-être les idées du Prussien, à qui, du reste, on trouvait de l'étoffe ; car il n'avait en lui rien d'âpre ni d'assombri : sa candeur était toute sereine. On le mena donc à Versailles. Mais quand Jean-Baptiste fut dans la grande galerie, ses yeux, loin de se promener, éblouis, des cordons bleus aux cordons rouges, se fixèrent soudain sur un vieillard à longs cheveux blancs qui, seul, se montrait là vêtu de drap, sans poudre, sans épée, sans attitude ; et c'est à peine s'il le laissa du regard un moment, quand le roi, la reine, jeunes tous deux, apparurent. Le vieillard lui rappelait son oncle Cornélius. C'était en effet un philosophe, Benjamin Franklin ! Député par des insurgents d'outre-mer, il venait demander aide et protection à la France pour asseoir une société nouvelle sur de nouvelles bases, les droits de l'homme. Digne représentant d'une pareille cause, celui-là, qui par le seul jeu de

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

sa nature s'était fait! Aussi Jean-Baptiste revint de Versailles avec une impression tout autre que celle qu'on s'était imaginée.

Quelques jours après il se rendait à Passy. Emu, il se présentait devant le vieillard : « Monsieur, lui disait-il, je viens vous consulter, non comme un Indou consulte un brahmine, mais comme un jeune philosophe consulte un philosophe plus ancien. — Jeune homme, répondait le bonhomme, le premier conseil à vous donner à tous, c'est d'écouter le dictamen de la raison invariable et d'éviter les fautes de la vieillesse crédule (1). » Mon oncle Cornélius et M. Sulzer ne m'ont jamais conseillé autre chose, réfléchit Jean-Baptiste. L'oracle est le même partout. — Et le lendemain il prenait le chemin de la bibliothèque.

S'il avait trouvé, par hasard, le grand argument, s'il en avait d'instinct deviné les ressources et si les quelques épreuves qu'il avait déjà faites sur ses amis en attestaient bien la puissance, il était loin encore d'en connaître toute l'escrime. S'il avait entrevu que les preuves du révélationisme sont communes à toutes les sectes, il se sentait pourtant incapable de produire soudain une longue série de faits avérés à l'appui de sa démonstration. Enfin, s'il avait aussi pour axiome que l'examen de toutes les religions prétendues révélées est chose impraticable, il ignorait entièrement ce qu'il faudrait de temps et d'études à un homme de bonne volonté comme lui pour témoigner sciemment de cette impossibilité : c'est ce qu'il voulut savoir. « Mais c'est vouloir lire tous les Pères de l'Église ! lui dirent messieurs de la Bibliothèque. — Oui. —

(1) Cloots.

Tous les hérésiarques ! — Oui. — Tous les controversistes ! — Oui. — Tous les philosophes de tous les temps et de tous les pays ! — Oui. — Ajoutez à cela tous les voyageurs ! — Oui. — Car il est possible que Dieu se soit révélé ou qu'il se révèle à cette heure même dans un coin de la terre. — Oui. — Mais ce sera la première fois qu'on tentera pareille entreprise ! — Oui. — Mais fussiez-vous Bayle lui-même, vous y succomberez ! — Tant pis. — Et qui vous en sera reconnaissant ?... » Ah ! Jean-Baptiste vit le moment où ces savants en place et à traitements allaient, non moins gaiement que les étourneaux des salons, lui conseiller un plus doux emploi de ses loisirs, à lui si riche ! Indigné, il leur tourna le dos ; mais, inquiet, il revint rue Plâtrière (1), où il habitait ; puis, résolu, il entra, non point chez lui, mais dans une maison voisine de la sienne, et monta, leste, au cinquième. Le jour même de son arrivée, ne lui avait-on pas montré cette maison et désigné l'étage ? Là-haut, en effet, hors des hommes, comme en un lieu de refuge, veillait l'âme la plus épuisée, la plus tourmentée, la plus abîmée du siècle. Sous les toits, suivant de l'œil les nuages qui seuls lui rappelaient encore ses montagnes, ou plongeant du regard dans les profondeurs d'un ciel aussi bleu que les lacs de son enfance, celui qui était là, solitaire, chantait à cette heure dans le vague le chant des sinistres pressentiments, ta romance, ô Desdemona (2) ! Jean-Jacques prit-il Jean-Baptiste pour un espion dépêché par ses ennemis ? Non. Le jeune homme s'avançait si bien dans sa candeur que l'halluciné en eut comme un rafraîchissement. « Êtes-vous Français ? — Non. — Tant mieux.

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Grimm, *Correspondance.*

— Votre devise (1)? — *Veritas atque libertas,* » répondit Jean-Baptiste. A ces mots Jean-Baptiste vit ceci : Jean-Jacques palpiter ; une lumière profonde jaillir de ses yeux, et, tremblant, les mains dans ses mains, debout, ressuscité : *Veritas atque libertas!* épela-t-il bassement, mais de toutes ses entrailles ; *veritas atque libertas!* Oui, elle vaut la mienne : *Vitam impendere vero* (2) ! Et, comme il répéta fièrement : *Vitam impendere vero!* ce n'était plus l'infirme, c'était le citoyen de Genève qui baignait de tout son regard le néophyte et qui semblait lui dire : « Allez et faites ! Quoique affolé, quoique ébranlé, quoique détruit, moi, je ne me repens pas d'avoir cherché ! » Et c'est pourquoi, le lendemain, Jean-Baptiste retournait à la bibliothèque, bien décidé cette fois ! — Ni le persiflage des roués ses amis, ni la sottise des ignorants, ni la suffisance des lettrés en montre, rien ne put désarmer son zèle. Il ne se laissa non plus distraire par les plaisirs. Les spectacles de madame de Montesson ? Il y allait, mais il revenait aux livres. Les fêtes du Colisée? Il y allait, mais il revenait aux livres? Les soupers, les cercles, l'Opéra, les promenades, soit au Cours-la-Reine, soit au Palais-Royal ; le jeu même ? Il y allait, mais toujours revenait-il aux livres. Son application fut telle qu'il n'eut bientôt plus souci d'une fin, d'un but. Dans l'infinité même de ses études il se complut ; la soif de savoir lui ôta l'envie de produire. Et un an se passait, qu'il était encore là, cul sur chaise, feuilletant, fouillant, prenant des notes, — quand une immense nouvelle s'abattit sur la ville entière, éclata : Voltaire vient à Paris ! Ah ! si toutes

(1) J.-J. Rousseau, *Histoire des Dialogues.*
(2) Cloots, *Appel au genre humain.*

les têtes s'exaltèrent à ce coup, celle de Jean-Baptiste fut bien des premières à se mettre au vent. Quoi! le dieu de son enfance, celui après lequel il aspirait tant, qu'il était déjà venu chercher jadis! — il va le voir à Paris, tel qu'il l'a rêvé! Est-ce possible? Et il balaye ses livres, culbute sa chaise; il est dehors! C'était vrai! A quatre-vingt-quatre ans le vieillard accourait des frontières; le proscrit se risquait à Paris; l'impie venait se faire voir, miracle humain, comme s'il eût voulu que la grand'ville témoignât du miracle. Car il est toujours vivant, l'éternel malade; l'idée seule le conserve : *Ecce homo!...*

Cependant qu'à Versailles on dit: C'est un proscrit! Qu'on enfouisse cette guenille à la Bastille! pendant que dans les sacristies on dit: Vite! qu'il meure pour que nous jetions ses os à la voirie! — sous les fenêtres de l'hôtel Villette, où le patriarche avait descendu, s'élevèrent des cris de: Vive Voltaire! poussés par tout un monde de marchands, d'artisans, d'hommes de lettres, de basochiens, de femmes. Et tout ce monde escorta, enveloppa, le grand homme quand il se rendit à l'Académie; toutes les rues, toutes les places bouillonnaient de têtes quand il remonta en carrosse pour aller au théâtre, d'où il sortit au soir, couronné, porté, traîné, mangé. Quelle fête pour une royauté d'un siècle! mais elle était toute de l'idée, cette royauté-là! S'il se fût appelé Louis XIV, — ce vieillard à perruque, Paris l'eût couvert de boue (1)!... Avec tous, Jean-Baptiste le vit, l'acclama, l'approcha, le toucha, lui parla. Mais où? Quand? Comment? Et que lui répondit Voltaire?... Jean ne s'en souvint jamais.

---

(1) Grimm, Correspondance, — et *Les Mémoires du temps.*

L'enivrement qui le posséda pendant ces heures fut comme une extase, dont on jouit, mais sans rappel. Lui, Voltaire, Paris lui semblaient se confondre, et le nouveau monde aussi. Car l'octogénaire américain triomphait en même temps que l'octogénaire de Ferney : la France acceptait l'adoption de la jeune Amérique ; et toujours Voltaire, étendant les mains sur le petit-fils de Franklin, bénissait l'avenir au nom de la liberté.

Cependant un bruit naît que le triomphe du grand philosophe, loin de servir au triomphe de la philosophie, doit au contraire en marquer la défaite : on tolère le patriarche à Paris, c'est vrai ; mais parce qu'il s'est confessé. Et voilà qu'en effet, de maison en maison, et sur le Cours-la-Reine, les prêtres vont distribuant le bulletin. Dans les carrefours ils prêchent que les philosophes sont reniés par leur chef. Comme chacun, Jean-Baptiste prend le papier qu'on lui tend. Mais à peine un coup d'œil : Ah ! le bon billet ! Oui, Voltaire s'était confessé, mais pour sauver non point son âme de l'enfer, mais son corps de la voirie des prêtres, et, suprême ironie ! l'incurable incrédule s'était fait absoudre par l'aumônier des Incurables (1). — « Il n'en a pas moins fait pénitence, disaient les théophages. — A preuve qu'il se confesse encore et qu'il reçoit sans doute le sacrement, vinrent crier d'autres prêtres, M. de Saint-Sulpice est auprès de lui. » A ce surcroît de nouvelles, Jean-Baptiste court à l'hôtel de Villette. Mais on ne reçoit plus. Il revient le lendemain ; encore visage de bois. Le troisième jour seulement les portes se rouvrirent, mais la maison se trouvait sans dieu. Voltaire n'était plus à Paris, parce qu'il n'était

(1) *Mémoires du temps.*

plus à la vie. Il était mort ; et, comme pour le Christ, on avait dérobé, la nuit, son cadavre.

Quelques semaines après, dans un village, à quatre lieues de Paris, un jeune seigneur frappait à la porte du presbytère. « Monsieur, disait le jeune homme au vieux desservant, je viens vous demander l'hospitalité afin de faire mon salut. J'ai renié le culte de mon enfance ; j'ai suivi les erreurs de la philosophie, je ne crois plus du tout. Daignez accomplir sur moi le miracle qu'un prêtre aussi simple que vous, M. l'abbé Gauthier, a, dit-on, opéré sur M. de Voltaire. Convertissez-moi. J'ai du loisir (1). »

C'était Jean-Baptiste qui avait laissé les livres et la bibliothèque. La vue de Voltaire lui avait mis je ne sais quel diable au corps. Une impatience de se produire vaille que vaille s'était emparée de tout son être ; et la mort du philosophe n'avait fait que redoubler cette fièvre subite. Le jour même du deuil on l'avait vu batailler au milieu des groupes des Tuileries. — Un prêtre disait : Il s'est confessé ! — Lui répliquait : Il ne s'est pas confessé ! — Un prêtre disait : Il a vu M. de Saint-Sulpice. — Lui répliquait : Oui, auquel il a répondu : Laissez-moi tranquille ! — Un prêtre disait : Cependant l'abbé Gauthier... — Lui répliquait : Ah ! l'aumônier des Incurables ! Et de rire. Alors un autre prêtre : Vous avez bien raison, monsieur ! C'est un sacrilége ! En mourant il a mangé ses excréments comme Arius. Interrogez plutôt M. Tronchin lui-même, Voilà pourquoi personne n'est entré (2). — Mais un autre

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

(2) Brochure imprimée à Porrentruy, 1781 : *Voltaire*, Recueil de Particularités curieuses de sa vie et de sa mort.

soudain : Erreur ! erreur ! L'impie s'est confessé, repenti, converti ; et c'est à l'abbé Gauthier qu'en revient toute la gloire. Ah ! vous ne savez pas la puissance de la foi dans un simple prêtre. Humilier le superbe est dans les voies de Dieu... Ce dernier thème était indiscutable. Les jansénistes, qui s'en armaient, affectaient une gravité qui, du reste, emportait conviction. « Voilà un argument, se dit Jean-Baptiste, qu'on opposera bien souvent à toute ma science dans la lutte que je vais entreprendre. Il m'est indispensable de connaître par expérience la puissance de cette foi toute naïve. Éprouvons. » Et c'est pourquoi il était allé frapper à la porte du vieux curé de village.

Le vieux curé mena le jeune philosophe au jardin et lui montra le soleil. Il l'y ramena le soir et lui montra la lune et les étoiles : « *Cœli enarrant Dei gloriam,* fit le prêtre. — Je sais cela, dit Jean-Baptiste. C'est procéder justement comme nous autres déistes ; mais après ? — Après ? — Oui, parlons révélation. Supposez que je suis un juif et qu'il vous faut me démontrer la vérité de votre religion. — D'abord les juifs sont des athées, fit le bonhomme. — Des athées ! exclama Jean-Baptiste. — Oui, ils ne croient pas en Jésus-Christ qui est Dieu (1). » A cette réplique, le philosophe n'avisa pas de pousser plus loin. « Allons, dit-il en se couchant, l'ignorance par elle-même n'a rien d'édifiant. Passons aux actes ! » — Et les jours suivants il vit son hôte mâcher sa messe, réciter un sermon, confesser, baptiser, enterrer ses ouailles et prélever la dîme de leurs fruits avec toute la conscience d'un homme qui fait un métier, utile ou non, mais dont

---

(1) Cloots. *Certitude des preuves du mahométisme.*

il vit. Et ce fut pendant un mois, pendant deux mois toujours la même chose. Jean-Baptiste ne sentit rien de supernaturel dans ce train de vie animale, tout d'habitude. Alors, ayant pitié et changeant de rôle, il essaya de secouer l'intelligence engourdie du curé à l'aide de son grand argument; mais le bonhomme ne voulut rien entendre, eut peur qu'on remuât son fumier et répondit comme M. de Voltaire agonisant à M. de Saint-Sulpice : « Laissez-moi tranquille! » Jean-Baptiste le laissa tranquille. Quelques heures après pourtant, au presbytère, à l'église, au village, il y avait trouble. Sur une lettre pastorale de Monseigneur, le vieux prêtre se transfigurait et jetait feu et flammes : « Tonnez contre Voltaire, contre Rousseau, qui vient de mourir aussi! » mandait je ne sais quel jeune porte-mitre au vieillard porte-calotte. Et celui-ci, se colérant par ordre du supérieur, traitait des vieillards morts, et qu'il n'avait jamais ni vus ni lus, d'assassins, d'empoisonneurs, faisant ainsi connaître aux paysans qu'il était chargé d'instruire deux des plus grandes figures de l'humanité! A la vue de ce bonhomme devenu démoniaque par miracle hiérarchique, Jean-Baptiste comprit la force du système qui enlève à chacun sa propre conscience pour y substituer celle d'un voisin qui l'a plus vaste. Mais l'abêtissement qui s'ensuit l'écœura. « L'arme du ridicule dont s'est servi le patriarche est la seule à manier contre de pareils gens, » dit-il. Aussi, comme l'insolence du curé grandissait d'heure en heure et d'autant plus qu'elle était de commande; comme la confession de Voltaire, que le bonhomme acceptait pour vraie, ne faisait qu'ajouter encore à son mépris pour le grand homme :

— « Eh bien! s'il faut parler franc, lui dit un matin Jean-Baptiste le plus sérieusement du monde, Voltaire ne

s'est jamais confessé. Les philosophes se sont moqués de vous tous. J'étais là, moi, quand l'abbé Gauthier est venu à l'hôtel de Villette. Mais l'homme qu'il a trouvé au lit et qu'on lui a nommé M. de Voltaire n'était qu'un secrétaire du moribond. L'abbé Gauthier n'a confessé que M. Lafortune. En voici la preuve! » Et Jean-Baptiste, tirant de sa poche quelques feuilles barbouillées la nuit même, lut au vieux prêtre ébahi une série de scènes plus ou moins bouffonnes dans lesquelles M. le marquis de Villette, M. de la Harpe, un apothicaire et le secrétaire La fortune pasquinaient aux dépens de l'abbé Gauthier, du curé de Saint-Sulpice et de tous les curés du monde. Et comme le curé de campagne, qui n'avait jamais ouï parler de l'art dramatique, avalait tout comme paroles d'Évangile : — « Ceci, ajouta Jean-Baptiste en se levant, s'appelle *Voltaire triomphant ou les Prêtres déçus*. Faites-en part à M. votre évêque. » Sur ce le philosophe, plus endurci que jamais, prit congé de M. le curé, plus échaudé encore. Et voilà comme quoi, après avoir étudié les hérésiarques, les controversistes, les Pères de l'Eglise, etc., le jeune poursuivant de sagesse eut pour début littéraire une bouffonnerie dramatique, et comment le plus candide des incrédules qui fut jamais s'avisa d'une finesse à son entrée dans la carrière (1).

Si Jean-Baptiste avait surpris son monde en allant, frais débarqué, s'enfouir dans une bibliothèque, ce fut un bien autre étonnement quand, à l'automne, on le vit revenir seul et qu'on sut de quel lieu. Tout l'été, ses amis s'étaient imaginé qu'il avait pris campagne à

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*, 2e édition, suivis de *Voltaire triomphant ou les Prêtres déçus*, drame.

Maupertuis, dans les délicieux jardins de son cousin Montesquiou, et qu'il y passait de douces heures à deviser sur la terrasse, dans le temple des Muses, avec madame la baronne de Montesquiou, madame sa sœur la duchesse de Doudeauville et autres jeunes beautés de la cour (1). Point. Il avait vécu chez un curé, et c'était Voltaire qui en était cause !

« Mais, peste ! voyez un peu quel air il a maintenant ! Il aborde presque familièrement les philosophes accrédités. — Mon apprentissage est parachevé, fait-il à l'ami de son oncle, M. de Lalande. Je n'ai plus d'épreuve à subir. Vous allez me voir agir. » — Et déjà, en effet, produisait-il son grand argument devant des évêques et des docteurs de Sorbonne, quand ceux-ci de l'arrêter court : « Tout cela est beau, mon jeune ami ; mais il est facile de philosopher devant un bureau, de blasphémer en compagnie ! Nous aimerions à vous entendre entre deux draps mortuaires.— Comment ! mais je ne broncherai pas. — Vous ferez comme les autres. — Je ferai comme Voltaire. — Oh ! Voltaire ! nous savons le conte que vous faites. — Il ne s'agit pas de conte, mais de mon argument, qui est fort.— Oui, aujourd'hui il vous semble tel ; mais à la dernière heure (2) !... » — En vérité, Jean-Baptiste n'avait point songé à cette nouvelle objection, insurmontable, ma foi. Était-ce pour se moquer ? La fin de son apprentissage devait-elle être la fin de sa carrière ? Car si l'épreuve *in articulo mortis* était bien la dernière, comment la tenter et en triompher, à moins de suicide ? C'est en vain qu'il imagina toute une nuit qu'il était ago-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*. Lettre à l'abbé Brizard.
(2) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme*.

nisant et qu'il accourut, le lendemain, raconter, tout chaud, le soliloque philosophique qu'il avait tenu sous sa couverture. On lui répondit : « Il n'est pas en nous d'imaginer l'heure suprême! » — C'est en vain qu'il s'écria alors : « Si l'Église a eu des apôtres qui se sont fait égorger, la philosophie n'a-t-elle pas des serviteurs qui se font confisquer, proscrire, emprisonner? » — On lui répondit : « La confiscation, la proscription, l'emprisonnement n'est pas l'heure suprême. » — De sorte que Jean-Baptiste, à vingt-trois ans, en vint à souhaiter, pour la gloire de la philosophie, cette dernière heure.

O bonheur! elle arriva!... non pour lui, mais pour un de ses amis, chrétien de naissance aussi et philosophe aussi par conviction. Jean-Baptiste court au plus vite. Quelle consolation dans sa douleur! Il va, abbé Gauthier de la philosophie, faire l'essai décisif du grand argument. Un prêtre était déjà au chevet du mourant. Le mourant disait au prêtre de le laisser passer en paix. Le prêtre, sans écouter le mourant, parlait de l'enfer. Le mourant disait que la raison et l'étude l'avaient convaincu que tout cela n'est que chimères. — « Quoi! l'étude! s'écriait le prêtre. Que n'êtes-vous donc en état de lire un ouvrage qu'un de nos docteurs vient de composer : vous reviendriez de vos erreurs. Aussi croyez-moi, croyez Pascal, prenez le parti le plus sûr! » Et le prêtre démontrait, et le mourant se déconcertait, car la tête s'affaiblissait toujours. Alors Jean-Baptiste s'approchant : « Mon ami, souvenez-vous du grand argument. » A cette voix, à ces mots, la raison du mourant se raviva une dernière fois, et tout haut : « Une religion dont les preuves ne sont pas à la portée de tous les hommes raisonnables ne peut être établie de Dieu pour les simples et les ignorants. »

C'était bien la majeure du fameux syllogisme que récitait l'agonisant. Le prêtre fut interdit. — « Or il n'y a aucune religion, de toutes celles qui se prétendent révélées, dont les preuves soient à la portée de tous les hommes. » C'était bien la mineure. Le prêtre s'en prit à Jean-Baptiste. — « Conclusion. Donc aucune des religions qui prétendent être révélées ne peut être la religion établie de Dieu pour les simples et les ignorants. » Le prêtre avait disparu. Alors le moribond saisit la main de Jean-Baptiste. « Sans vous, j'étais séduit, » dit-il d'une voix tombante; et sa mort fut aussi exemplaire, aussi édifiante que celle de Voltaire et de Jean-Jacques (1).

« Ma dernière heure sera semblable, je le jure, fit Jean-Baptiste. L'argument a triomphé de la mort. J'ai bien la pierre de touche de la vérité!... — Hé! que ne le démontrez-vous donc par écrit? » répliquèrent cette fois les mitrés, croyant embarrasser le jeune Prussien. » Mais il leur répondit sans se troubler : « J'y songeais. » Et il se mit à réfléchir.

C'était dans l'*Examen critique des Apologistes de la religion chrétienne* que Jean-Baptiste avait trouvé le grand argument. Ce livre, attribué à Lévesque, avait paru en 1766, sous le nom du savant Fréret. Ton modéré, citations fidèles et curieuses, preuves claires, raisonnement vigoureux : le livre avait fait événement. « Il n'y a qu'un sot qui puisse y répliquer, » s'était écrié Voltaire (2). Et pourtant il avait fallu répondre, sinon l'Infâme se fût avouée vaincue, tant l'heure était suprême. Un moment déroutés, les philosophes s'étaient ralliés de nouveau à

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*
(2) Voltaire, Correspondance générale.

la voix de Diderot; tout le corps des incrédules donnait enfin d'ensemble. L'*Encyclopédie* montait, montait toujours sans confusion de langues, et de Hollande, de Genève, de Londres pleuvaient des boulets rouges sur l'Infâme : la *Théologie portative, l'Esprit du clergé, les Prêtres démasqués, le Militaire philosophe*, le *Tableau de l'esprit humain*... La panique était donc grande déjà chez les soldats de la foi, quand l'*Examen critique* était venu achever de confondre les plus effrontés, d'abattre les plus intrépides : Nonotte, Sabattier, Larcher, Riballier, Cogé *pecus*, tant cuistres que jésuites, l'état-major enfin se trouvait à son tour en déroute (1).

Alors, coup de Providence! avait paru Bergier. Principal du collége de Besançon, Bergier était docte, simple d'esprit et bien honnête. Il arrive de sa province, fait son travail lourdement, savamment, sans colère, et la *Certitude des preuves du christianisme*, miracle de modération, confond les philosophes, habitués jusqu'alors à la rage cléricale. Voltaire, interdit lui-même par tant de gravité, retire son brevet de sottise, répond, et pour la première fois de sa vie répond sans insolence. Dès lors Bergier fut le bouclier de la foi. Un jour il fait face à Rousseau, le lendemain c'est à d'Holbach, et toujours avec la même réserve. Rien ne l'émeut, il est une puissance (2)!... Eh bien, c'est avec cette puissance que Jean-Baptiste se mesurera, et pour sa première passe philosophique. Il rêve de terrasser Bergier avec l'argument même auquel le docteur croit avoir échappé pour toujours. Que dis-je? il ne rêve déjà plus. Sans respect aucun il a déjà la main sur le doc-

(1) Grimm, et *Mémoires du temps*.
(2) *Biographie Michaud*.

teur respecté de Voltaire lui-même; il s'en empare et l'habille en Turc. — En Turc? — Oui bien. Je dis : en Turc.

Après les Chinois, purs déistes, celui des peuples que le dix-huitième siècle aimait le mieux au monde, c'était le Turc. Le Turc était l'image de la tolérance, de l'abstinence, de la charité. Il pratiquait le mahométisme, la première, la plus pure, la plus répandue des religions révélées. Le mahométisme faisait chaque jour des progrès au Japon, en Cochinchine, aux Indes. Les jésuites revenant de mission le racontaient eux-mêmes, le chanoine Cornélius de Pauw le répétait dans ses ouvrages. Il n'est donc pas étrange que Jean-Baptiste fût persuadé de la vertu des mahométans en général et des Turcs en particulier. Au reste, comme il était à table un jour avec le prince Radziwill, qui revenait d'Orient, et comme il s'étonnait que le prince ne bût rien que de l'eau : « Mon ami, lui répondit ce gracieux seigneur, mon christianisme est heureux d'en avoir été quitte à si bon marché; car la concurrence de Mahomet l'avait mis à deux doigts de sa perte. Chez nous la vertu gît sur la langue ; chez les Musulmans, c'est dans le cœur (1). »

Donc, parce qu'il croyait aux croyants, Jean-Baptiste coiffa Bergier d'un turban, lui coupa le prépuce, le salua iman, et, retournant son nom, l'appela Ali-Gier-Ber. Puis il dit au masque : « Au temps où tu étais docteur en théologie, tu démontras savamment la certitude des preuves du christianisme; aujourd'hui que tu es alfaki, tu vas me démontrer dans les mêmes termes et par les mêmes raisons la certitude des preuves du mahomé-

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*

tisme. Sous le nom de Bergier tu prétendis réfuter le Déisme par lui-même; sous le nom d'Ali-Gier-Ber, tu réfuteras le Révélationisme par lui-même, et pendant la comédie, moi philosophe, mon argument en main, je fesserai rationnellement tous les Bergier du monde: iman, prêtre, lama, bonze, brahmine ou talapoin. Voilà, j'espère, un cadre où mon érudition pourra se produire tout à l'aise. On verra alors non-seulement si je sais mon catéchisme et celui des autres, mais si j'ai négligé d'étudier les livres de mes adversaires. »

A peine a-t-il conçu qu'il veut exécuter. Mais il lui faut le recueillement, la solitude. Le voilà en quête d'une Thébaïde. Eh bien! sa Thébaïde sera la vallée de Clèves. Oui, Jean-Baptiste se résout d'abandonner Paris, de s'exiler de France. Il jure de n'y revenir jamais qu'avec le titre bien reconnu cette fois de philosophe ou de s'ensevelir à toujours dans son château du Val-de-Grâce. Et d'une traite il arrive à Clèves; à peine arrivé il entre en cellule, à peine en cellule il se met à l'œuvre (1).

Avec quelle ardeur! quelle volupté! quelle abondance! Ardeur toute virginale! abondance toute germanique! Il va tout courant, sans se refroidir un moment ni se soucier des négligences de style. Plutôt l'incorrection que la platitude!

L'idée qu'il développe est si claire que ses nombreux germanismes ne sauraient l'obscurcir. Et les feuilles s'entassent, les notes se multiplient; chaque page écrite la veille se décuple le lendemain. Ce n'est pas une brochure qu'il lui faut, mais bien un volume; les semaines se passent, les mois aussi; il écrit encore; voilà cinq

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*.

cents pages. Achèvera-t-il jamais? Il achève enfin. — *Exegi monumentum perennius ære!* La justesse du grand argument, la vertu merveilleuse de la pierre de touche est prouvée d'une manière pleinement démonstrative et tout à fait irréfutable. C'en est fait du Révélationisme à mille lieues comme dans mille ans d'ici! « Ah! s'écria-t-il, si les imans, après avoir lu cet ouvrage-*ci*, persistent néanmoins à abuser les hommes, quelles épithètes ne mériteront-ils pas! L'aveuglement où leurs préjugés les jetaient ne les excusera plus désormais. S'ils étaient sages, ils avoueraient sincèrement leur défaite et tâcheraient de s'attirer une confiance réelle en abjurant des opinions justement discréditées. Après avoir présenté leur abjuration au souverain et demandé solennellement pardon à Dieu d'avoir enseigné des dogmes inférieurs à sa majesté, contraires à sa providence et pernicieux à l'homme, ils signeraient la Profession de Foi du Théiste. Après une démarche aussi sensée, ils pourraient continuer leur ministère sous le nom de moralistes... Un salaire honnête leur serait assigné, et le superflu de leurs richesses immenses formerait un fonds destiné à secourir les pauvres et les malheureux, une caisse de bienfaisance! Choisis parmi les citoyens intègres et vertueux, ces moralistes deviendraient l'admiration de l'univers! J'ose me flatter que nous ne sommes pas loin de l'époque heureuse où se réalisera ce que la vérité et l'humanité me dictent. Déjà quelques têtes couronnées rougissent de voir leurs trônes ternis des fumées de l'encensoir. Déjà plusieurs prélats ouvrent les yeux : les lumières de la raison commencent à éclairer l'auteur et la victime des préjugés, le peuple!... » Et, dans l'orgueil de l'enfantement, l'immortel auteur de la *Certitude des Preuves du Ma-*

hométisme rendit grâce à l'éternel Auteur de toutes choses (1)!

Mais pour opérer à mille lieues comme dans mille ans d'ici, tout manuscrit doit se faire livre. S'exprimer en français, n'imprimer qu'en Hollande, c'est le propre du libre penseur. Heureux Jean-Baptiste! la Hollande est à sa main : d'une poste il arrive à Maëstricht, chez le libraire Du Four. M. Du Four prend l'ouvrage, le feuillette, examine; il hésite. L'écriture est trop menue; M. Du Four demande du temps. Du temps! Jean-Baptiste ne saurait attendre. Il salue bien M. Du Four et prend la route d'Amsterdam (2).

Ah! le beau compagnon que c'était pendant la route! Quelle hardiesse d'allure! quelle aménité d'âme! Comme il a bien le contentement de soi-même! Son cœur est grand ouvert. Toutes les filles lui semblent belles, et tous les hommes sont vraiment bons. C'est avec bonheur qu'il offre au premier venu place dans sa voiture!... Et quand ce premier venu lui a volé sa bourse, il rit lui-même de l'aventure. — Manières de fou, direz-vous. — Non pas; tenue de philosophe! Jean-Baptiste avait travaillé pendant quatre ans, quinze heures par jour, à devenir tel, et tel il était bien. Sitôt imprimée, son œuvre en témoignera (3).

Viam le libraire imprima. Le volume fut de format in-12, comme l'ouvrage de Bergier qu'il réfutait, format de propagande, bien à la main, et pouvant se glisser sous le manteau. Mais quand Jean-Baptiste vit sortir la dernière feuille, qu'il eut corrigé la cinq cent vingt-sixième

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(3) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

page et rallongé d'un doigt la deux cent quarante-deuxième note, l'idée lui vint d'un supplément. Ce n'est pas qu'il fût pris de doute sur la solidité du grand argument : l'argument était assis au mieux sur les deux cent quarante-deux notes; mais Jean-Baptiste ne pouvait se résoudre à se séparer de son œuvre. Il tenait à prolonger le plaisir de se sentir imprimer pour la première fois, tout en songeant à racheter par l'épaisseur du livre la petitesse de son format. Son portefeuille regorgeait, il n'eut qu'à choisir. Il prit d'abord les deux lettres qu'il avait écrites, en 1775, au cousin Montesquiou le théologien; puis une protestation solennelle des philosophes en forme de dialogue; puis une dispute entre un croyant lettré et un incrédule sans lettres, puis encore un dialogue entre un jésuite et lui; puis son soliloque des plus singuliers, une complainte sacerdotale des plus bouffonnes, une harangue des plus éloquentes; il prit tout cela, c'était tout prendre : le portefeuille entier passa dans le volume. Enfin, après avoir fait preuve de tant de savoir, de logique, de critique, il ne fallait plus au débutant qu'afficher un peu de modestie afin de grossir encore sa gloire. Jean-Baptiste donna place à ce sentiment dans un petit avis au lecteur qui termina le livre, et le livre parut (1). Il parut, mais sous l'étiquette « Londres, » quoique publié à Amsterdam; mais avec le millésime 1780, quoiqu'on l'eût achevé d'imprimer en 1779 (2); mais signé seulement du pseudonyme, anagramme de Bergier, Ali-Gier-Ber. Bref il parut, mais comme doit paraître un livre dangereux, avec tout l'éclat du mystère.

---

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*

(2) *Chronique de Paris.*

Jusqu'alors on n'avait ouï parler que du philosophe de Sans-Souci, du philosophe de Genève, du philosophe de Ferney; un quatrième se présentait: le philosophe du Val-de-Gràce. Cent mille livres de rente, vingt-cinq ans, beau de taille et les sens bien ouverts. L'œil grand, le nez long, la bouche large et l'oreille; bon estomac, cœur chaud, voix claire et poumons sains, il allait, le jarret ferme, la tête haute, tout en dehors et ne savait s'offrir que tout entier. Sa personne respirait le bonheur de vivre et l'inspirait aux autres. Quelle recrue pour écraser l'Infâme (1)!

Au plus tôt, au plus vite, Jean-Baptiste expédia des exemplaires du livre à Paris. Toutes les mains, toutes les poches de bonne volonté furent requises pour la contrebande; et quand il crut qu'enfin la renommée le précédait, l'auteur philosophe en personne roula vers la grande ville. Ce fut avec la qualité de Français qu'il voulut traverser les Provinces-Unies. Qu'importe qu'il soit de terre prussienne s'il est d'idée française? Et qui douterait aujourd'hui de sa seconde naissance? Il a son livre. Aussi comme au passage il exigeait qu'on le saluât: Du Val-de-Gràce! faisant ainsi par esprit philosophique ce qu'avait fait son père par esprit de domesticité. Aussi comme il s'arrêtait à la vue de buveurs qui trinquaient en se disant: A vous! et grand merci!—comme il leur criait:—Savez-vous bien ce que vous dites? — Oui, c'est une exhortation à bien boire. — Mais est-ce votre idiome que vous parlez là? — Sans doute. — Eh! non, mes amis; je vous assure que c'est du bon français. — Puis, comme les Hollandais le regardaient: — A vous, continuait Jean-Bap-

(1) Ses portraits.

tiste, signifie *Aan u;* Grand merci, *Grothen dank.*—Puis, comme les Hollandais semblaient joyeux de posséder une langue étrangère sans s'en douter : « Une langue étrangère! exclamait Jean-Baptiste, dites la langue universelle. » Et il passait (1).

Dès qu'il se revit en France il fut pris de vertige. C'était comme une terreur enivrante et superbe, et qui ne le quitta plus : « A la production de mes impiétés, que doit dire le monde? murmurait-il. Assurément il y a scandale, et le livre sera dénoncé. » Et Jean-Baptiste rêvait mandement d'archevêque, censure de Sorbonne, réquisitoire de procureur, arrêt de parlement; son ouvrage flambait déjà devant le mai du Palais! Ah! que n'est-il Français né natif, pour avoir le bonheur de passer quelques mois à la Bastille : sa gloire de martyr serait complète!

Hélas! que d'illusions! Si nombreux que fussent les exemplaires expédiés, Paris n'avait guère en tête à cette heure le grand argument, tout grand qu'il fût. Les esprits étaient aux finances; tous les yeux sur le compte rendu de Necker; le banquier genevois tenait le dé. Qui donc songeait à l'œuvre du nouveau philosophe?... Jean arriva. Nul n'avait lu. Fallut attendre. Quel soufflet pour son orgueil!

Sur le coup Jean-Baptiste fut ébranlé. Un moment il douta de la force de son grand argument et crut qu'il eût mieux fait de s'ensevelir à toujours dans son château du Val-de-Grâce. « Ah! si encore mon cousin l'abbé de Voisenon n'était pas mort! se disait-il. Il me lirait au moins, lui qui avait l'habitude de dire qu'un argument théolo-

(1) Cloots, *Certitude,* supplément.

gique ne lui plaisait que quand il le trouvait faux (1). Que de jouissances je pourrais lui procurer! » Mais patience! voilà que de Berlin on lui jette une parole qui lui va droit au cœur : « Je ne sais pas de livre, lui crie l'oncle Cornélius, où se trouvent plus de logique et de choses! » Voilà qu'à Paris même un écrivain français, Mercier, que les incorrections de langue sont loin d'effaroucher, a lu l'œuvre, la relit et va répétant partout : « L'idole est à bas; c'est un livre immortel (2)! » A ce cri, à ces louanges, tout Jean-Baptiste se redressa. Qu'importe que Cornélius fût son oncle et que Mercier, admiré des Allemands, fît peut-être acte de reconnaissance en admirant un Prussien? c'étaient des louanges : elles eurent écho. On essaya du livre; l'auteur était jeune; les dames se mirent de la partie, et ce fut partie gagnée. Dès lors on eut des yeux pour le philosophe du Val-de-Grâce, qui n'ergotait pas contre une seule secte, celui-là, mais qui d'un seul coup, du premier, détruisait de fond en comble toutes les révélations passées, présentes et futures.

Non-seulement on eut des yeux, on eut aussi des oreilles. Il le fallut bien. Jean-Baptiste n'était pas de ces philosophes silencieux qui, réservés de bouche, laissent tout faire au livre. Bien au contraire. Le philosophe du Val-de-Grâce n'avait écrit que pour parler et parler haut. A table, au salon, où qu'il fût, il démontrait à pleine voix, commentait du geste, argumentait de cris, qu'on plaisantât ou non. La surprise fut grande. Tout d'abord on ne vit dans ces éclats qu'un délire de néophyte, c'était l'affaire de quelques jours. Les quelques jours passés, Jean-Bap-

(1) Cloots, Lettre sur les Juifs.
(2) Cloots, Lettre sur les Juifs.

tiste parlait encore et tout aussi haut; on reconnut que ce serait l'affaire de toute sa vie. Il avait un tempérament d'apôtre, il prêchait.

Cependant son triomphe était sans couronnement, c'est-à-dire sans scandale. Ni réfutation ni persécution; pas la moindre attaque ou critique. Les puissances semblaient ignorer qu'un gros volume eût paru contre Jésus-Christ. L'archevêque Juigné, l'avocat Séguier ne s'émouvaient non plus que le théologien Bergier.

— Hé! patience! disait-on à Jean-Baptiste inquiet; le pauvre Bergier est tellement étourdi du coup, que la plume s'est échappée de ses doigts. Laissez qu'il ressuscite! — Oui, patience, reprenait un autre. Un avocat général n'a plus l'œil aux philosophes comme voilà dix ans. Ces messieurs n'épouvantent guère aujourd'hui. Turgot le ministre était philosophe, M. de Necker est philosophe. — Alors, c'est sans danger?... — Non pas, mais le péril est moindre. — Hé! si petit qu'il soit, j'en veux ma part, exclamait Jean-Baptiste, qui voyait bien qu'on voulait ravaler son mérite. Et c'est pourquoi il s'avisa de se dénoncer lui-même.

Le 21 mars 1781, Séguier Brûle-Raison recevait une lettre de trois pères de famille profondément affligés. Cette trinité bourgeoise invoquait son zèle religieux et patriotique contre le torrent d'impiétés horribles, la chaîne d'arguments captieux, le tissu de sophismes imposants, le prestige d'une méthode nouvelle, qui constituaient le livre de la *Certitude des preuves du Mahométisme* (1). Et quelque temps après ce fut rumeur dans Paris que Séguier allait happer un philosophe. Jean-Bap-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*.

tiste palpitait déjà quand, ô déception! Séguier désigna Guillaume-Thomas Raynal pour les honneurs du réquisitoire. Avide de bruit non moins que Jean-Baptiste, Guillaume-Thomas s'était fait peindre et nommer en tête d'une édition nouvelle de l'*Histoire des deux Indes;* mais, plus habile que Jean, le vieux Thomas avait prié Brûle-Raison à dîner. Après boire, il avait obtenu poursuites contre lui-même (1). Le philosophe du Val-de-Grâce ne put cacher son dépit de se voir enlever ainsi la palme du martyre par un illustre qui n'en avait que faire. C'est en vain qu'on lui représenta que son tour allait venir et que Thomas n'avait passé le premier que pour cause politique ; Jean-Baptiste ne se paya point de ces raisons, et le 27 juin Séguier recevait une nouvelle lettre des trois pères de famille toujours profondément affligés. « L'éloquent Séguier n'a donc pas de foudre pour écraser l'impie? criait le masque trinitaire. Nous verrions donc l'audacieux Raynal briller encore dans les cercles, s'il s'était simplement contenté d'insulter à Dieu et au sacerdoce? Il semble qu'un gros volume contre Jésus-Christ n'excite pas plus le zèle de notre pieux sénat des Gaules qu'il ne l'aurait enflammé jadis chez le sénat païen de Rome (*sic*). Un petit mot contre la guerre présente, et on aurait vu paraître quelque beau réquisitoire, etc. (2). »—Oui. Aussi n'auras-tu pas de réquisitoire, jeune homme, dit Séguier le plus tranquillement du monde.

— Et tu n'auras pas de critique non plus, disait à la même heure Bergier, non moins tranquillement que Séguier. Comment Bergier?... Ah! loin d'être étourdi, Ber-

(1) Grimm, Correspondance, — et Camille Desmoulins, *Révolutions de France et de Brabant*, 1791.

(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

gierre posait. En récompense des services rendus à l'Église, il touchait du clergé deux mille livres de pension; il s'était pourvu d'un canonicat à Notre-Dame; les tantes du roi l'avaient choisi pour confesseur (1). — Vieux, son lit fait, n'ayant plus rien à attendre que la mort, Bergier reposait.

Une pareille indifférence en matière d'irréligion faillit faire perdre la tête au pauvre rationaliste, qui, après tant de veilles, revenait au jour, au monde où chacun, lui semblait-il, avait dû l'attendre. « Mais il me faut pourtant un adversaire pour argumenter! criait-il en désespéré. J'ai soif de contradictions! Un seul qui veuille bien éprouver mon grand argument, mais en public, hors des salons, dans une tribune! » Et comme il allait déjà quêtant partout, que son cerveau toujours s'allumait, qu'il prenait au collet tous les petits collets de rencontre,—ses amis, ses cousins résolurent de donner satisfaction à cette folie toute nouvelle, certains qu'ils étaient d'avance qu'une défaite amènerait guérison. Au mois de juillet donc, il se tint une assemblée dans le château de Saint-Germain. Les docteurs de Sorbonne y coudoyaient les docteurs de Navarre. A qui s'enquérait: — C'est une conférence, répondait-on, pour la conversion du philosophe du Val-de-Grâce. En effet le philosophe, que l'exercice de sa raison avait ramené à la loi naturelle, était à convertir de nouveau à la révélation. Et quoiqu'il y eût désavantage, humiliation même en apparence, — c'était lui qui avait ainsi réglé le combat, et contre le fameux récollet Lambert encore. Jean-Baptiste laissa le récollet prêcher tant qu'il voulut. Puis, quand ce fut à lui de dire, — s'étant cuirassé de sa Certitude du Mahométisme, il mania si bien son grand argu-

(1) *Biographie Michaud.*

ment qu'il triompha du récollet, à l'ébahissement des docteurs, de tout l'auditoire et du récollet lui-même. Le lendemain, où qu'il se présentât dans Paris, il y eut fête autour de sa personne (1).

Avec quelle distinction il fut alors accueilli rue Neuve-des-Mathurins, dans le salon philosophique de madame de Cheminot! Cette dame jeune et belle s'était fait un nom parmi les philosophes et les savants; mais elle le devait moins aux livres qu'elle avait lus qu'aux grands hommes qu'elle avait vus. Par toute l'Europe elle avait fréquenté (2)! La grosseur du livre de Jean-Baptiste n'avait guère endoctriné son cœur; ce ne fut qu'à la nouvelle de sa vigueur assaillante qu'elle fut éblouie du Prussien. Du Val-de-Grâce devint son protégé, et lui-même, à quelque temps de là, ne la saluait que sa très-chère amie! le plus platoniquement du monde (3). Auprès d'elle et dans son cercle il apprit enfin à écouter. Il vit venir là les combattants des anciens jours, Diderot, d'Alembert, d'Holbach, qui se laissaient vieillir sans secousse (4). Le commerce respectueux qu'il s'honora d'avoir avec ces grandes ombres fit perdre à ses ardeurs de leur brutalité, et le prime-saut de sa nature, loin d'en être dénaturé, n'eut qu'un plus beau relief. Au couvent de la Visitation, rue du Bac, on en put bientôt juger. — Au couvent? — Oui bien, au couvent. Mais c'était un couvent dont les frères visiteurs s'appelaient Bailly, Du Saulx, Lévesque, Soulavie, Robin, La Salle, Gudin, Cournand, Brizard, de Sainte-Aldegonde, de Brequini, de Gardanne, de Vi-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cousin Jacques, *Dictionnaire néologique.*
(3) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(4) Cousin Jacques, *Dictionnaire néologique.*

gneul, de Rochefort, Doyen, Bitaubé, d'Arnaud, Mercier, le cousin Jacques, Rétif de la Bretonne, —et dont le frère portier répondait au nom de chevalier Dorat-Cubières, car la recluse était Fanny de Beauharnais (1). Là vivait, en effet, la dixième Muse, la Sapho des Gaules, entièrement libre, quoique mariée, quoique au couvent, et toujours fidèle au delà du tombeau à son premier amant par le culte même qu'elle rendait à un second, nouvelle incarnation du mort (2). Au rebours de madame de Cheminot, qui jouait l'ignorance apprise et causait, Eglé, belle aussi, mais poëte, faisait des vers, des romans, du théâtre, imprimait. Et, chez elle, quelle admiration n'avait-on pas pour elle! Jugez! En elle on s'admirait. Pas un enfantement génial de la Muse auquel tous n'eussent fourni, au moins par des lectures. Car ayant à lire, elle, — chez elle on lisait. Et que lisait-on? Énigmes, logogryphes, rondeaux, rêves s'il en fut jamais, promenades, tableaux, lunes, Turlututu, Hurlubrelu (3). Tous les beaux faiseurs du temps, tous les sans-raison de la littérature avaient audience. Têtes fantasques, bizarres, frondeuses, pleines de visées parfois, mais sans issues; imaginations de petite fête, esprits de petite monnaie qui faisaient haut sonner leurs pièces pour se surfaire eux-mêmes. — Aussi déclamant, lacrymant, rancunant, bouffonnant, faisant spectacle; — mais nul de ces agités n'ayant le clair sourire des grands illuminés de la raison pure. Dès l'entrée Jean-Baptiste se laissa prendre à cette montre. Droit il alla aux phraseurs, laissant de côté Bailly, du Saulx, Cournand, Brizard, de Brequini, les causeurs. Et toute la

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*.
(2) Palmézeaux-Cubières, dit Dorat-Cubières.
(3) Mercier, le Cousin Jacques, Rétif, etc., Œuvres.

troupe abracadabrante de lui faire accueil comme à un des leurs : — Ah! le beau livre que votre *Certitude!* lui criait Rétif; tout en notes! Deux cent quarante-deux! Chef-d'œuvre! — Un livre où presque tous les substantifs ont la majuscule (1), reprenait le cousin Jacques; drôlerie sublime, nouvelle! — Oui, mais imaginer un duel baptismal, faisait Dorat-Cubières, c'est mieux encore. — Ah! concluait Mercier, avant tous je l'ai dit, il a notre ton, il a des audaces, le baron! Et vainement Jean-Baptiste leur eût voulu conter que, s'il avait produit deux cent quarante-deux notes, c'était uniquement en vue d'attester la valeur de son syllogisme. — Fi! — Que s'il majusculait la première lettre des substantifs, il ne fallait voir là qu'une habitude d'Allemand (2). — Allons donc! — Qu'enfin, s'il avait argumenté contre Lambert, il s'agissait vraiment d'une conversion sérieuse. — Non! Pas d'explication! Vous soulignez vos phrases, vous accentuez votre esprit, vous avez le mot! — Et Jean-Baptiste fut, comme monsieur Jourdain, tout surpris de son nouveau mérite, et comme monsieur Jourdain il en fut plus enflé sur le coup que de sa force réelle. N'avait-il pas tremblé jusqu'alors pour ses inhabiletés de style? Eh bien, voilà que sa difficulté même à manier la langue aide à ses triomphes! Il avait le néologisme si facile! et le néologisme, aux yeux des phraséologues, était tout! On parle de Jésus-Christ : — Messieurs, dit Jean-Baptiste, laissons là ce *miracleur!* — Miracleur! s'écrie Mercier, il a dit miracleur! — On énumère les qualités de la langue française : — Ce que j'estime surtout en elle, dit Jean-Baptiste, c'est sa *conversabilité!* — Conver-

(1) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*
(2) Cloots, *Certitude des preuves du mahométisme.*

sabilité! exclame le cousin, vous avez entendu, messieurs! — On se plaint comme gens de lettres font tous les quarts d'heure des traits envenimés de la médisance. — A manier cette arme, dit Jean-Baptiste, les sots se fatiguent *innuisiblement*. — Innuisiblement! Toute la bande, cette fois-là, de s'extasier tumultuairement (1).

En vérité, sous de telles ovations tellement inattendues, Jean-Baptiste aurait vite négligé le jeu simple, méthodique de l'idée, et se fût livré aux éjaculations de langage les plus excentriques, si l'atmosphère plus saine des entours de madame de Cheminot n'eût ramené au bon sens, plus d'une fois par semaine, le neveu de Cornélius de Pauw.

Ainsi à cheval sur ces deux sociétés qui se faisaient équilibre, Jean-Baptiste garda bien son aplomb. Comme les autres, chez Fanny, il eut ses lectures, mais c'était d'un dialogue ou d'une dissertation, toujours philosophique (2); il s'abouchait souvent avec Mercier, son premier admirateur, mais c'était pour adresser ensemble un acte d'adoration à la ville par excellence, que Jean-Baptiste saluait de tous les noms consacrés par l'histoire : Babylone des temps modernes, la Mecque des pèlerins philosophes, Rome des incrédules, Jérusalem nouvelle!... Un jour qu'il fut incité par Fanny à se rhabiller nommément, comme avaient fait MM. de Cubières et de Reigny : — Vous plairait-il alors, madame, dit Jean-Baptiste, de m'appeler désormais J.-C. du Val-de-Grâce? — Ah! mon Dieu! qu'est-ce là? un chiffre énigmatique? — Oui, madame, et qui vient en réplique au J.-C. de

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

Nazareth (1)!... — Mais l'étrange fut que, toujours en quête d'un vrai scandale philosophique, le jeune idéologue le dut aux phraséologues eux-mêmes, qui lui firent prendre le chemin du Musée dont ils étaient les principaux souscripteurs.

— Comprenez-vous? lui dirent-ils, une assemblée libre et publique d'hommes de lettres et de savants! Temple élevé dans Paris par la tolérance! les prêtres, les philosophes, les prédicants même y devisent en toute honnêteté! Là chacun a droit d'exposer ses vues particulières, en affrontant, bien entendu, les rapports de police qu'on ne peut empêcher et en se soumettant au règlement qu'on a dû s'imposer. Mais cela vaut mieux toujours, pour propager les lumières, que les séances académiques et les conciliabules de la loge des Neuf-Sœurs? — Ainsi il y a une tribune? fit Jean-Baptiste. — Non-seulement une tribune, mais un bureau de correspondance pour s'enquérir par toute l'Europe du progrès des sciences et des arts (2)!... — Le philosophe, sans plus hésiter, souscrivit; et dès qu'il fut entré au Musée, rue Saint-André-des-Arts, il crut bien être au lieu d'élection qu'il cherchait tant. Si l'auditoire comptait nombre de frocs et de soutanes, aux murailles du temple se voyaient, en guise de nouveaux saints, les images des libres penseurs, de Socrate à Voltaire. Sans aucun doute, en un tel sanctuaire les tonsurés étaient les profanes. Mais comme il dévisageait encore les bustes des sages, voici qu'on parle, et c'est quelqu'un qui prêche la science infuse et les merveilles du baquet et de l'harmonica du guérisseur Mesmer.

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) *Journal de Paris.*

— Qu'est-ce? — Puis un autre vient qui s'avise de dénommer au vol les adorateurs de la raison : secte encyclopédique! — Hein? Les antisectaires traités de sectaires par les sectaires eux-mêmes? — Par les sectaires! Chut! la religion a droit à des égards. — Et la philosophie donc? En ce moment l'orateur dit : — Le philosophisme! et nul ne répliqua. — Les gens de libre examen ne sont donc pas en force ici? fit Jean-Baptiste. — Mais le règlement défend d'attaquer la religion dans ses dogmes, dans ses mystères, dans ses prophéties, que voulez-vous? — Ce que je veux, je veux parler à ma guise, dit Jean-Baptiste. Je n'imaginais guère qu'il en serait autrement; mais puisque j'ai payé... — Ah! prenez garde!.. — Hé! mon devoir est de protester, et de vous dire ce qu'il faut faire de cette tribune et de votre argent.

Donc, quelques jours avant la Noël de 1781, le 20 décembre, J.-C. du Val-de-Grâce montait à la tribune du Musée : — « *Delenda est Roma* », commença-t-il à dire. Et il s'arrêta. Tout le monde connaissait ce cri du vieux Voltaire et que le patriarche avait toujours traduit par : Ecrasons l'Infâme ! On se regarda. Jean-Baptiste de poursuivre : « La philosophie a lieu sans doute de s'applaudir d'un nombre de victoires remportées sur l'erreur; mais elle n'a rien fait si elle s'endort sur ses lauriers... Veillons, messieurs, veillons.... N'imitons pas Annibal... Une Église qui défend l'examen de la doctrine qu'elle annonce est nécessairement intolérante... » Et le voilà parlant avec toute l'audace, toute la crudité que jusqu'alors les philosophes n'avaient eues que sous le masque. Et voilà tout le Musée en émoi. — Silence, monsieur! lui crie le président. Jean-Baptiste n'entend pas. — Vous allez faire fermer. — Jean-Baptiste va toujours. Il traite

de parasites, de sophistes sans caractère et sans mœurs ceux qui exaltent une secte qu'ils méprisent dans leur cœur; il désigne les prêtres comme bourreaux, il invoque Luther et Calvin... Faut-il qu'un silence coupable succède à tant de courageuses protestations! « O mânes des grands auteurs qui ont sacrifié leur repos et leur fortune pour nous ouvrir les barrières de la philosophie ! s'écrie-t-il en jetant un long regard d'admiration sur les bustes des grands hommes qui l'environnent, quittez les Champs Élyséens, tracez-nous de nouveau l'effrayant tableau de la tyrannie sacerdotale !... » Puis, revenant à l'auditoire: « ... Vengeance sur les transfuges, messieurs!... Que le mépris universel les confonde, qu'ils soient traités en vils espions de la police romaine ! — Mais vous oubliez où vous êtes? au Musée! lui répétait le président. — Au Musée! fit Jean-Baptiste. Ah! je ne connais aucune institution plus propre à cimenter, à étendre l'empire du vrai que l'illustre société qui a daigné m'ouvrir les portes de son sanctuaire, à moi qui n'ai d'autre mérite que celui d'aimer la vérité; mérite assez rare, il est vrai, partout ailleurs que dans les académies de la nature de celle-ci. Ce Musée, oui, messieurs, est une république, car il jouit du privilége d'exister sans protection aulique; car le bénitier, le prépuce et le turban n'y sont comptés pour rien, car le Musée tient à tout l'univers par ses ouvrages et par ses correspondances. L'univers sera donc instruit d'abord du résultat de nos opérations, des conquêtes de la vérité, de l'humiliation de l'erreur. Se trouve-t-il ici des partisans de Rome, nos discussions les éclaireront. Dans peu, grâce à nous, l'univers n'adorera plus des ombrageux fantômes. Quelle gloire, messieurs! le genre humain nous bénira ! Vous êtes le sénat de la raison!... » Et Jean-Baptiste

propose que tous les six mois quelques membres, tant regnicoles qu'étrangers, soient tenus d'adresser au président une notice raisonnée des livres nouveaux écrits pour ou contre le fanatisme, et qu'un comité se forme pour juger le procès. « Alors on saura quel temps il fait au monde ; on distinguera le temps vrai du temps moyen ; et notre almanach sera le plus curieux, le plus piquant, le plus utile, le plus répandu des almanachs. — Mais le gouvernement? lui crie-t-on encore. — Le gouvernement? reprit Jean-Baptiste impassible. Hé ! que nous importe le gouvernement, à nous citoyens du monde, à nous qui formons un cercle immense dont le centre est à Paris ! Travaillons à Paris, imprimons où bon nous semblera. Rien n'est plus facile aujourd'hui que l'empire du tolérantisme enserre presque de toutes parts le royaume de France. Genève et Maëstricht nous imprimeront au nom de la liberté, Neufchâtel au nom de Frédéric le Grand, Bruxelles au nom de Joseph le Sage ! » C'était parler à la Diderot ! Aussi, ayant promis à l'auditoire toute la reconnaissance de la postérité : « Quelle récompense ! s'écria-t-il. Si quelqu'un hésitait encore, vous seriez indigne, monsieur, de siéger dans le Musée et d'être compté parmi les hommes. J'ai dit, je me tais, agissons (1). »

Jean-Baptiste avait dit : Monsieur ! s'imaginant à peine qu'un seul encore pût hésiter. O déception ! Tous étaient indignes de compter parmi les hommes. A la tribune, emporté par son idée comme dans une gloire, il n'avait perçu d'en bas que deux interruptions, et il avait confondu les bourdonnements qui lui grondaient aux oreilles avec les bouillonnements de sa propre cervelle. Mais

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

quand il descendit, ce fut comme du ciel en enfer. Toute la nichée grouillait. On criait au scandale ! et on l'entoura, et on protesta ; non-seulement les porte-robes, mais les têtes à perruques, les cervelles à systèmes, les esprits à mystères, qui étaient là en troupe, au grand ébahissement de l'orateur. — Vous êtes un inconsidéré, lui clamaient-ils tous. Et plus haut que les autres clamait le propriétaire Lablancherie, qui lui désignait les auditeurs tonsurés : — Ces messieurs ne viennent pas ici pour s'entendre insulter. Ils ne souscriront plus ! — Mais alors pourquoi nous réunir à eux, répliqua Jean-Baptiste, si ce n'est pour les convertir? — Il ne s'agit pas de convertir, mais de converser, crièrent à leur tour les habitués du cercle de Fanny. — Mais alors pourquoi cette enseigne qui trompe? fit Jean-Baptiste en montrant les bustes des libres penseurs. Je suis dupé! Il prit son chapeau et sortit.

C'est alors que le philosophe se sentit un appauvrissement dans la volonté. Ses forces, jusqu'alors tendues vers un seul but, se débandèrent. Livre achevé, il avait un moment douté de la vérité du grand argument ; il s'interrogeait maintenant sur son utilité même ; et l'à quoi bon du dégoût de lui venir aux lèvres. Il eut presque une honte de se voir, pour ainsi dire, seul à la queue de ces vieux grands hommes dont il allait honorer les restes chez madame de Cheminot, et qui, après une campagne d'un demi-siècle, se trouvaient, lui semblait-il, sans œuvre. « Ah! s'écria-t-il en désespéré, que n'ai-je manié l'épée au lieu d'un syllogisme: j'occuperais déjà le monde de mon nom ! » Et il songeait à la gloire rapide, soudaine et sans apprentissage de son camarade Lafayette, qui, nourri par les Grâces, formé par les Amours, s'était

arraché des bras de Vénus pour aller outre-mer défendre la liberté d'un nouveau grand peuple. « Non, certes, je n'eusse pas hésité à franchir l'Océan, moi qui suis venu du fond de l'Europe pour m'enquérir d'un champ de bataille philosophique, mais qui me fuit, hélas! » Or, comme il disait ainsi, c'était l'hiver, rude au pauvre, mais si doux au riche. Autour de Jean-Baptiste riche, c'était l'hiver avec toutes ses ivresses. Pour échapper au malaise qui le tourmente, voilà le découragé qui brusquement dévie. Plus de neveu de Cornélius de Pauw, rue Neuve-des-Mathurins; plus de J.-C. du Val-de-Grâce chez les petits vivants de la rue du Bac. — Quoi! disparu? — Non, dissipé, messieurs! Cette sagesse-là ne pouvait durer. M. le baron de Cloots a mis bas le manteau de la philosophie! Allez à l'Opéra, au Palais-Royal! il est des mascarades, des soupers, courant les tripots. Et en effet: «Place, s'il vous plaît! ze suis de la bande, zézaye le nouveau venu aux aimables roués du jour. » Et sans hésitation, sans apprentissage : « Qui fait? A vous la main! Cinq cents louis! Je tiens! Banco! Tout saute! Ai-je de la veine! » — Quoi! c'est le philosophe?... — Oui, J.-C. qui a pris au vol le terme, le genre des petits-maîtres. Et leur cynisme donc! « Ah! ah! mes mahométans! qu'ils dorment!... Frétillon, toi qu'as d'la gueule, ma pa-ole d'honneur, siffle-nous donc cette petite ordure, à plein gosier, qui court, sans se faire prier, depuis deux jours dans Paris. » — Quoi! Jean-Baptiste ose... — Oui, Jean fait le Janot. Et c'est en vain qu'on lui crie un jour à la rencontre : « Réjouissez-vous, le musée Lablancherie est en faillite! — Ah! je me moque bien du musée Lablancherie. Je vais au bal. Mon domino! » Et qu'on vient lui dire en février : « Un autre

musée s'ouvre rue Sainte-Avoie, sur de nouvelles bases. Pilastre le chimiste a l'autorisation (1). Souscrivez-vous ? — Ah ! je me moque bien du musée Pilastre. J'ai des dettes — dettes de jeu, dettes d'honneur ! » Et l'hiver s'écoule, et s'ouvre l'été. Toujours même train de vie : Jean-Baptiste aux courses de Vincennes, tenant pari ; chez Legriel, à Saint-Cloud, payant matelote ; sur le boulevard, roulant carrosse, — quand un matin, fin juin, un cri le réveille : — Victoire ! Debout ! Hier, jour de la Saint-Pierre, on a fait en pleine église une sortie des plus terribles contre la *Certitude des preuves du mahométisme* (2) ! — En quelle église ? fit Jean-Baptiste hors du lit et déjà hors de lui. — A Saint-Sulpice, la plus belle de Paris. — Quel prédicateur ? — Un docteur de Sorbonne, le savant bibliothécaire des Grands-Augustins, le père Hervier (3). — Enfin ! — Et Jean-Baptiste sortit comme d'un rêve. Le philosophe avait reparu. Son éclat au musée datait de six mois ; il se crut être au lendemain du scandale même, d'autant mieux que le musée, cause première de son découragement, redevenait la cause même de sa résurrection ; car le père Hervier, souscripteur de Lablancherie, avait été un des auditeurs de Jean-Baptiste au 20 décembre ! Oui, grand partisan de la science infuse, épris d'une admiration toute janséniste pour les convulsions du baquet magnétique (4), le révérend père augustin s'était montré un des plus acharnés contre le jeune rationaliste ; mais, tête chaude, son humeur n'avait pas pris fin avec la séance. Après

(1) Cloots, *Lettre sur les Juifs.*
(2) *Journal de Paris.*
(3) Cloots, *Lettre sur les Juifs.*
(4) L. Figuier.

le discours, il avait voulu tâter du livre; effrayé de la méthode, il avait noté et s'était réservé de dire son fait au philosophe, un jour de grand prêche, en face d'un nombreux auditoire. — Ainsi l'auditoire était nombreux? dit Jean-Baptiste. — Nombreux et brillant. Mais sachez que le père n'a pas réfuté la moindre assertion de votre *Certitude*. — Ah! je l'en défie bien! — Plus habile, il a exhorté vivement nosseigneurs les prélats à remplir cette pénible tâche. — Le digne homme! — Et Jean-Baptiste n'eut point de relâche qu'il n'eût vu de ses yeux quelque chose du sermon, et il s'en procura, ma foi, des fragments. C'était dans la péroraison qu'il avait été dénoncé. O chère péroraison! Non-seulement il l'épela, la contempla, la répéta, mais il voulut encore, élan d'un noble cœur, faire hommage à sa patrie, à son berceau, de la première attaque qui témoignait de sa valeur. C'est pourquoi il envoya à Clèves le précieux morceau d'éloquence que le *Courrier du Bas-Rhin* produisit, aux yeux des nations, dans son numéro soixante (1).

Mais, cela fait, il garde la chambre pour nettoyer sa conscience, retrouve sa plume, rappelle ses idées déjà loin, les regroupe, et, dès qu'il se sent recomposé, il esquisse vite un commencement de bréviaire philosophique qui doit, à l'avenir, lui servir de règle quotidienne contre les égarements et les découragements (2). Puis il se prend d'un culte manifeste pour ces musées qu'il méprisait tant la veille. Il apprend que le musée Pilastre agonise, il se lamente (3); il a vent qu'un autre, vienne

(1) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.
(2) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.
(3) *Journal de Paris*.

l'hiver, doit surgir, le musée Court; et non-seulement il veut être des premiers à souscrire, mais il tient encore à bien en connaître le règlement, afin de préparer un sujet de harangue qui, cette fois, sera sans scandale. — Vous comprenez, va-t-il dire aux administrateurs, je ne voudrais pas, pour le coup...—Oh! mon Dieu! faites comme il vous plaira. Votre discours doit être écrit et il passera à la censure d'une commission qui vous autorisera pour la séance publique.—Cette bonne mesure préventive rappela soudain à Jean-Baptiste l'autre titre que le président, Court de Gébelin, avait déjà dans le monde : censeur royal! Mais il sourit, ne s'effraya, persuadé que la censure d'un protestant devait être plus douce que celle qu'eût exercée un catholique : or, M. Court était protestant. — Oui, doublement protestant, lui contèrent alors les habitués de la rue Neuve-des-Mathurins, auprès desquels il avait repris habitude; car M. Court proteste non-seulement contre le pape, mais aussi contre les philosophes : Voltaire, Rousseau, peu lui importe! Ah! voilà un homme, que M. Court! — Et tous de lui esquisser M. Court. Ce n'était pas un brochurier, un pamphlétaire. Depuis huit ans il imprimait, et toujours du même ouvrage, le *Monde primitif*. On s'était moqué de l'in-quarto d'Helvétius; on l'avait tenu pour le dernier, et M. Court en était à son dixième. Ajoutez que sa langue est lourde de trente idiomes, qu'elle hébraïse même, et vous jugerez quel dédain le pédant doit avoir pour la science claire et facile des philosophes modernes (1). Mais on eut beau dire, Jean-Baptiste déclara qu'il se sentait assez souple pour se glisser sous la censure de M. Court sans

(1) Cloots *Lettre sur les Juifs*.

trahir la philosophie. « Je fus audacieux; je ne serai pas moins habile. » Et en effet, à quelque temps de là, J.-C. du Val-de-Grâce présentait à la commission inquisitoriale du nouveau musée une belle petite lettre que M. Court et les autres déclaraient être le chef-d'œuvre du bon sens et de la prudence. C'était sur les Juifs.

Jusqu'alors il n'en avait pas été avec les Juifs comme avec les Turcs et les Chinois. Les proscrits du catholicisme n'avaient pas obtenu les honneurs de la réhabilitation philosophique. Bien au contraire. On avait jugé plus simple et de meilleure tactique d'exploiter le préjugé antijudaïque des Européens au détriment du catholicisme même. — Vous n'aimez pas les Juifs, disaient les rationalistes à l'Europe. Eh bien, les catholiques sont les héritiers directs de ces maudits, ne l'oubliez pas. Et Jean-Baptiste lui-même s'était mainte fois donné le jeu de confondre prêtres et rabbins. La race d'Abraham n'avait donc point de manne à attendre, d'où que soufflât le vent. L'Europe lui vaudrait toujours moins qu'un désert. J.-C. du Val-de-Grâce se chargea de réparer l'injure volontaire de la philosophie militante, — le pouvant sans scandale. Le *Journal de Paris* avait déjà préparé la voie depuis un an par l'éloge répété des fêtes religieuses que les Juifs d'Alsace avaient célébrées en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine (1). Le rhabillement d'aussi fidèles sujets était donc possible, et, le 22 novembre 1782, Jean-Baptiste le risquait dans le musée, avec permission.

« Si les Juifs ont survécu à la ruine de leur patrie, est-ce par décret d'en haut ? Non, messieurs, mais parce qu'ils

(1) *Journal de Paris.*

sont restés tout bonnement ce qu'ils étaient avant cette ruine : des commerçants. Loin de rêver la destruction de la nation juive, les autres nations n'en ont jamais voulu que la conservation. Il est impossible de détruire un peuple à qui tous les autres sont liés d'intérêts (1). » Telle était son thème, qui convenait merveilleusement, en effet, aux inventeurs de la lettre de change. Mais, sa lecture à peine commencée, commencent les murmures ; et Jean-Baptiste, qui, lorsqu'il déclamait, n'entendait guère, était tout oreilles, cette fois, qu'il lisait. Froidement, gravement, il veut poursuivre ; mais toujours les murmures. Alors il s'émeut, il ne lit plus qu'à demi ; ses yeux vont plus souvent plonger sur l'auditoire que se fixer sur le manuscrit ; et provoqué, excité, voilà qu'il laisse la lettre morte et censurée pour se livrer à une inspiration antiréglementaire ; le mot Evangile lui vient aux lèvres ; aussitôt de se pencher vers les frocs murmurants. « L'Evangile ! leur jette-t-il au nez, l'Evangile dont l'auteur lui-même s'est modelé sur les Esséniens ! » A cette phrase incidente, le feu prit encore au musée : « A l'ordre ! Il attaque la religion ! il discute les prophéties ! il insulte aux dogmes ! » Et le révérend dom Berthereau, de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, s'élance et crie que l'abjection des Juifs est d'ordre divin. Et tous les tonsurés d'applaudir. Mais Court de Gébelin quitte le fauteuil présidentiel et proteste contre la capucinade de dom Berthereau, et les gens de lettres d'applaudir à leur tour. Cependant M. Court n'en déclare pas moins que les Juifs sont des misérables qu'il faut distinguer des proscrits protestants ; puis, s'adressant à Jean-Baptiste :

(1) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.

« Monsieur, il vous est très-permis de vous former un cercle aussi nombreux que vous pourrez de gens que vous endoctrinerez à votre manière ; mais vous comprenez parfaitement que, comme le musée n'est point fait pour des indécences physiques, on y doit également en respecter le moral et n'y pas commettre d'irrévérences contre ce qu'on regarde comme la vérité, pas plus que nous n'y avons permis des plaisanteries contre les médecins (1). » En tout autre moment, Jean-Baptiste eût payé d'un sourire l'avertissement présidentiel; mais déjà stupéfait : — Quoi! dit-il, tant de bruit pour quelques syllabes malsonnantes ! Mais c'est d'une intolérance pire que l'an passé ! Toutefois, comme j'ai eu tort, qu'il ne s'agit plus d'un discours, mais d'une phrase, et que la phrase est courte, je dois me rétracter. — Gardez-vous-en bien, lui crièrent aussitôt ses amis. La phrase est courte ! six mots à peine ! c'est justement le cas d'être ferme ! Maintenez tout! soulignez! signez même! —Et ces messieurs, qui naguère avaient blâmé son discours insurrecteur et s'étaient vivement employés à en étouffer le bruit, — tous, cette fois, de souffler à pleins poumons, non pour éteindre, mais pour aviver le scandale. — Une chiquenaude faisant éclat! jugez quelle fortune pour vous, pour le musée! répétaient-ils. Un discours amènerait fermeture, mais en face d'une toute petite phrase la toute-puissance même hésite. Profitons-en! — Jean-Baptiste regardait, étonné. — Eh bien! imprimez-vous? vinrent-ils lui dire le lendemain, car il faut imprimer! — La lettre avait deux pages à peine; Jean-Baptiste crut qu'ils se jouaient de lui. Mais à quelques jours de là : — Tout va bien, lui

(1) Cloots, *Lettre sur les Juifs*, et *Vœux d'un Gallophile*.

contèrent-ils : on s'agite, même à l'Evêché ! Jean-Baptiste douta moins que jamais qu'on ne voulût le mystifier. Aussi, qu'il fut surpris quand, vingt-quatre heures après, l'archevêque lui-même, M. de Juigné, faisait avertir sous main le philosophe ! L'affaire était sérieuse (1). « Qu'est cela? s'écria-t-il. Pour une ligne, un mot, un excès de langue, la menace d'un mandement m'arrive en poste ; et pour mon gros volume, une œuvre, nul regard, nul égard ! Tel est donc le train du monde? »

Pressé par ses amis, il résolut néanmoins d'accepter comme Zadig la destinée. La destinée lui jetait aux jambes un archevêque, un protestant, un bénédictin. Il répondit fièrement à l'archevêque par sa devise : *Veritas atque libertas* (2) ! Puis, du prêtre passant au ministre, il écrivit à M. Court, pour lui reprocher, avec tout le respect que le monde primitif est en droit d'attendre du monde moderne, de l'avoir blâmé si hautement après l'avoir applaudi si chaudement. Enfin il envoya à dom Berthereau un exemplaire de la *Certitude*, avec prière d'en donner communication à ses confrères de l'Abbaye et des Blancs-Manteaux. M. de Juigné ne répondit mot ; dom Berthereau promit de lire ; quant à M. Court, qui venait de se mettre au lit, il répliqua, avec l'humeur non-seulement d'un savant, mais encore d'un malade, que tout ce que M. de Cloots pouvait dire lui importait peu ; que les philosophes modernes ne voyaient dans l'univers que matière, corruption, pourriture; et que, puisqu'ils aimaient cette puanteur, ils y restassent (3). « Vite, une riposte

(1) Cloots.
(2) Cloots.
(3) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.

à cette réplique! conseillèrent les amis; et Jean-Baptiste de riposter pendant que les amis clabaudaient, cabalaient. Ils clabaudèrent, cabalèrent si bien, que le pauvre Court fut culbuté de son fauteuil le 16 décembre, et que le lendemain ils vinrent crier à Jean-Baptiste : — Victoire! nous aurons Cailhava (1)! — Cailhava! fit le philosophe ébahi. — Oui, à la place du vieux pédant, — Cailhava d'Estandoux, le Molière de la Comédie Italienne, l'auteur d'*Arlequin-Mahomet!* — Hé! que me fait Cailhava? exclama Jean-Baptiste indigné, honteux même de voir enfin qu'il avait aidé au jeu, non d'une idée, mais d'une intrigue.

Il eut comme un remords de la catastrophe gébeline. Il en écrivit même à son oncle Cornélius, par manière de confession, et son oncle, qui le félicita d'avoir aidé au renversement du Cotin des sciences (2), ne lui enleva point encore tout scrupule. Pour prouver qu'en cette affaire il n'avait agi que par entraînement purement philosophique, il imprima sa lettre juive et son colloque avec M. Court, en encadrant les pièces d'une belle apologie du caractère israélite et d'une liste des grands savants de la nation maudite. Puis, à la suite, non-seulement il mentionna le sermon dénonciateur du père Hervier, mais il se fabriqua une page d'injures modèle contre lui-même, et qu'il attribua au carme Bernier, dont le nom consonnait à Bergier. Manière de dire : « Au-dessus des intrigues, tout à mon argument, voilà les combats qu'il me faut et que je rêve (3)! »

(1) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.
(2) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.
(3) Cloots, *Lettre sur les Juifs*.

Ah! les combats qu'il rêvait il les eut sur l'heure, cette fois, lui, le premier défenseur des juifs et qui s'affichait tel. Sur la première page de sa brochure il avait, en effet, aventuré les initiales de son nom. Il est vrai qu'au-dessous de cette bravade il y avait une marque de prudence : la brochure et son auteur s'annonçaient venir de Berlin, afin de recourir, sans doute, en cas d'alerte, à la protection du roi philosophe. Mais, sauf M. de Juigné seul, qui, ce voyant, eut un sourire, nul au monde n'avisa l'adresse.

J.-C. du Val-de-Grâce fut donc enfin harcelé de toutes parts et où qu'il allât? Chez son cousin de Voisenon, l'abbé Genest, vieil auteur d'une métaphysique versifiée, l'entreprit (1) ; dans les salons de M. le comte de Montesson, un monsieur de Saint-Foix, qu'on surnommait l'avocat des capucins, fit lecture d'un discours contre le grand argument ; aux Tuileries, dans l'allée des philosophes, dom Berthereau voulut se mesurer encore avec l'audacieux du musée ; un docteur de Navarre, l'abbé du Bois, essaya mainte fois d'entamer le jeune aguerri, tant par écrit que de bouche (2) ; un célèbre Polonais, le comte Oginski, le combattit avec la foi du charbonnier (3). Bref, Jean-Baptiste, qui jusqu'alors avait eu disette de critiques, en eut à faire une débauche. Son nom surgit, grandit, s'épandit, si bien qu'un jour il recevait une lettre; c'était d'un président : « Monsieur, j'ai lu votre *Certitude ;* je suis converti, vous êtes mon libérateur! » — J'ai donc mon couronnement! s'écria le philosophe, — car bientôt les conversions abondèrent non moins que

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(3) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*, exemplaire avec annotations manuscrites.



les critiques. Alors, plein de reconnaissance, il courut à l'hôtel du marquis de Villette pour adorer le cœur de Voltaire ; il se rendit en pèlerinage à Ermenonville, près du tombeau de Jean-Jacques (1); il souscrivit un des premiers, tant il était heureux ! pour racheter de la Force le pauvre Court, endetté, grâce au musée, de quarante mille livres (2) ; puis il crut devoir témoigner sa gratitude à la langue française en concourant pour le prix proposé tout à sa gloire par l'Académie royale de Berlin (3). Enfin, voulant dignement célébrer son triomphe philosophique, il commanda chez Legriel une matelote (4) à laquelle il convia, non plus des petits-maîtres, comme l'an passé, mais ses plus chers collègues du musée, mais les plus beaux lettrés du cercle Beauharnais, mais quelques fortes têtes du salon Cheminot. Ils se trouvèrent soixante autour d'une table chargée de plus de cent plats ! Au dessert, J.-C. du Val-de-Grâce se leva et leur annonça qu'il avait un projet : — Parle, philosophe! s'écrièrent-ils tous. — Messieurs, dit l'amphitryon, je me propose d'adresser au roi une supplique pour arriver à constituer une religion nationale, qui, bien entendu, ne doit être que la religion naturelle. Que le roi convoque une assemblée ; qu'on m'accorde trois séances pour confondre les plus fameux prélats ou les plus simples docteurs ; que mes conférences, imprimées au Louvre, soient répandues dans le royaume avec la sanction royale, je ne demande rien de plus. Le nombre de mes adversaires ne m'épouvante pas. Mes vœux seraient accomplis en voyant

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(3) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(4) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

siéger devant moi des docteurs romains, grecs, calvinistes, socinistes, juifs, mahométans, guèbres, lamistes, etc. « O Louis XVI! ô roi bienfaisant! exclama-t-il en guise de péroraison; ces trois jours délivreraient à jamais vingt millions d'hommes de l'esclavage superstitieux et fanatique (1)! » A ces étranges paroles il n'y eut pas de murmures d'impatience, ni même de sourires d'incrédulité. On était à table, et l'auditoire auquel il s'adressait avait, à cette heure, toute la lucidité requise pour comprendre la grandeur du dessein. Les vapeurs de la pâque philosophique avaient monté les têtes au même degré d'exaltation que la cervelle de Jean-Baptiste. Aussi tous crièrent qu'ils signeraient; tous le jurèrent, et, quand on se sépara, ce fut à qui répéterait le plus haut au proposant: « Rédigez vite! » Mais le lendemain, tous retombaient dans leur ornière et de toute leur lourdeur. Seul Jean-Baptiste veillait encore et rédigeait.

Ah! le vin de l'idée ne se cuve point, s'il enivre. Aussi ne fut-ce pas d'assoupissement ni par hésitation que la plume lui tomba des doigts aux premières lignes. Il dut s'arrêter, oui, mais sous la violence d'un événement terrestro-céleste, qui fit secousse même chez les engourdis. Jean-Baptiste goûtait toutes les ivresses de l'enthousiasme, il en eut alors le vertige. Il croyait qu'il avait tout dit en écrivant au roi, et voilà soudain qu'il peut s'écrier sans hyperbole et qu'il s'écrie: «A notre tour visitons les dieux (2)! car une merveille d'invention humaine monte de terre et se produit dans le ciel: le miracle de la mongolfière. — Ah! fi du grand argument! fi de ma supplique! La so-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

lution du problème qui me pèse est trouvée! Escaladons le ciel, allons chercher les dieux dans leur vide. » Et Jean-Baptiste de courir avec tout Paris au faubourg Saint-Antoine, à la Muette, aux Tuileries, à Versailles, pour assister aux premières expériences aérostatiques. Et pendant un mois il ne vit, ne pensa, ne parla, n'écrivit, ne rêva plus que ballons. « Je crois que Paris et moi en deviendrons fous, » disait-il (1).

Bientôt, en effet, il en vit en imagination, non plus un seul allant chercher là-haut la clef des mystères, mais des milliers qui montaient, descendaient, avançaient, reculaient, se mêlaient, flocons de neige dans un ciel bleu! Puis c'en était une flotte, une escadre, des régiments! Et au-dessus des nuages, sous les rayons d'un large soleil, il assistait à un combat mongolfien, le dernier entre les hommes. Alors, à ses yeux de l'esprit apparaissait d'en bas la terre transfigurée. Plus un coin du globe inconnu! plus de contrées désertes! plus de champs incultes! plus de frontières! plus de barrières! plus de corvées! Tout village abordable comme un port de mer! L'aisance et le bonheur chez tous les peuples et pour tous les individus, grâce à la circulation universelle, incessante de la navigation aérienne. Dans un paradis sublunaire se jouait l'humanité (2).

Mais, hélas! quand l'utopiste se releva de tous ses rêves, cette belle navigation sublimée n'était pas encore en pratique. Il lui fallut, en attendant, revenir, bon gré mal gré, à la supplique, au grand argument. Mais comme son projet lui parut fade alors! combien petit le grand ar-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

gument lui-même ! Que dis-je? Du roi sur qui le philosophe avait compté Jean-Baptiste n'avait non plus conscience. Il avait perdu le sens du présent, du réel. Aussi, comme Jean-Jacques, voulant déposer dans un lieu sacré son manuscrit des *Dialogues,* allait par avance inspecter Notre-Dame, Jean-Baptiste, avant de supplier, se glissa en inquisiteur au château.

Il avait mainte fois entendu les propos de la domesticité royale. Ses cousins mêmes en édifiaient volontiers ses oreilles. Mais — est-ce parce qu'il était encore palpitant d'idéal ou qu'il se préparait à un devoir? — il eut, ce jour-là, des étonnements d'enfant en face du cynisme des courtisans. Jusque dans les appartements du roi ce n'était, en effet, que brocards contre les personnes sacrées. Plus il approchait de l'idole, plus il l'entendait ravaler. Et l'Autrichienne par-ci, et d'Artois par-là; et de l'enfant royal, et de l'impuissance du sire. Jean se rappela sa première visite : le roi, la reine, si jeunes alors et tant aimés! Puis le souvenir de Franklin, du philosophe lui revint à la suite : toujours respecté, lui! — « Mais pourquoi donc êtes-vous si assidus à l'Œil-de-Bœuf, demanda Jean-Baptiste, le plus naïvement qu'il put, à l'un des plus insolents des domestiques? — Pour traire la vache, parbleu (1)! »

Cette parole fut pour le philosophe comme un foudroiement. Il dévala du château sans plus rien demander. Son enthousiasme mongolfien lui avait fait rêver tout innocemment un autre monde sur cette terre; l'indignation, cette fois, lui fit dire tout crûment : « Comment culbuter celui-ci? » Et toujours, comme Jean-Jacques assailli d'une

(1) Cloots, *République universelle.* 1792.

vision sur le chemin de Vincennes, Jean-Baptiste, dans son trouble, eut en route une vue soudaine, claire du milieu où jusqu'alors il s'était agité. Il vit que les nobles et certains rois ne s'étaient montrés d'abord si bons amis des apôtres du libre examen que par soif de l'autorité même. Il vit qu'ils avaient excité au jeu les esprits forts uniquement pour faire brèche à la toute-puissance du clergé leur rival. Il vit qu'à l'apparition d'un certain livre ayant pour titre *Système social* les rois comme Frédéric avaient mis vite une sourdine à leur exaltation philosophique. Il vit que la noblesse de France avait suivi l'exemple de Sa Majesté Prussienne dès que le premier philosophe ministre, Turgot, avait fait mine de vouloir mordre à leurs priviléges. Mais il vit aussi qu'une nouvelle puissance était née, grandissait d'heure en heure au souffle du libre examen : l'Opinion publique. Et c'était afin de dérouter cette Majesté et de la captiver comme l'ancienne que les nobles criaient maintenant : « Nous sommes tous philosophes ! laissons en paix les prêtres ! » Et les prêtres : « Nous sommes tous tolérants ! fraternisons, libres penseurs ! » cependant qu'à leur suite, noblesse et clergé nourrissaient les clameurs des éclopés mystiques : « Meure le philosophisme ! Meure la secte encyclopédique ! » Mais, sans se laisser prendre à ce jeu, un monde de consciences affranchies bégayaient déjà tout à part : « Nous sommes nation !... » Et c'était à ces consciences plutôt qu'au roi qu'avait recouru Franklin parlant droits de l'homme. Et c'était déjà sous leur contrainte que le roi lui-même avait dû rendre ses comptes et faire constater par tous l'impuissance de la grâce divine à gérer les affaires de ce monde ! — Ayant ainsi vu pour la première fois, Jean-Baptiste se mit en quête de l'opinion publique.

Encore un coup, dans les salons on n'eut plus nouvelles du philosophe du Val-de-Grâce. Au bout d'un mois, quelqu'un annonçait qu'il avait rejoint ses compagnons de débauche de l'an passé, car on l'avait vu au café; or le café touche au tripot.

Oui, Jean-Baptiste fréquentait le café, mais pour vivre de l'idée, et jamais il n'en avait tant vécu! Il était au café Procope, en plein quartier de la jeunesse, pays latin des plus français, car l'opinion publique avait là le plus de langues.

Au café étaient maintenant les croyances et non plus aux sanctuaires, étaient maintenant les principes et non point à la cour. Aussi la place qu'occupait Jean-Baptiste humant une bavaroise lui valait mieux qu'un banc d'école ou qu'un fauteuil d'académie. — Autour de lui, sans règlement, sans programme, sans ordre du jour se produisaient, se croisaient toutes les questions et sous toutes formes, hardiment, entre hommes. A la porte, le savant laissait son dogmatisme de coterie, l'homme de lettres ses turlutaines de salons. Et tous avaient le coudoiement de l'égalité. Aux nobles déclassés, aux prêtres décrassés, aux avocats fils de bourgeois qui se succédaient là du matin au soir, il importait même peu que Jean-Baptiste eût ou n'eût pas cent mille livres de rente. S'ils faisaient nombre déjà autour de la table que tenait le Prussien, c'est que le Prussien avait fait événement dès son entrée par son mérite seul.

Le premier jour, il s'était abouché au hasard avec un des seuls hommes qui, fidèles même en un tel lieu au bonnet de docteur dont ils s'étaient coiffés, phrasassent doctoralement : les physiocrates. Prédicants d'une science nouvelle, ces capucins de l'*Encyclopé-*

die (1) avaient toute la morgue des latinistes d'autrefois. Comme ils n'argumentaient, disaient-ils, qu'après avoir constaté, ils ne cessaient de dire : « Il est incontestable ! » A cette incontestabilité, Jean-Baptiste, en humeur de réforme, se laissa prendre. Mais quand il entendit l'apôtre d'une doctrine née du libre examen lui clamer aux oreilles l'avénement du despotisme légal ; quand il le vit se déclarer, au nom du produit net, non-seulement l'ennemi du luxe, des manufactures, du commerce, mais aussi de la ville par excellence, Paris ! — Jean-Baptiste poussa le plus beau cri de stupeur qu'on eût encore ouï au café Procope. Toutes les têtes se retournèrent, toutes les oreilles se dressèrent, toutes les conversations cessèrent. « Quoi ! prétendre que Paris est le gouffre où la France trouvera son tombeau ? disait-il. Mais vous parlez comme le czar Pierre Ier du haut des tours de Notre-Dame, monsieur. Mais il n'est pas étrange que la czarine Catherine ait appelé un des vôtres en consultation. Mais en détruisant Paris vous anéantiriez non-seulement l'Ile-de-France, mais la France entière. Ah ! répétez plutôt avec Bernardin de Saint-Pierre qu'il ne faudrait pas d'autre ville en France que Paris ! » Et le voilà récitant le passage : « J'aime Paris !... non-seulement parce que cette ville est le centre de toutes les jouissances du royaume, mais parce qu'elle est l'asile et le refuge des malheureux. C'est là que les ambitions, les préjugés, les haines et les tyrannies des provinces viennent se perdre et s'anéantir ; là, il est permis de vivre obscur et libre ; il est permis d'être pauvre sans être méprisé. L'homme affligé y est distrait par la gaieté publique, et le faible s'y sent fortifié des forces de la multi-

(1) Grimm, Correspondance.

tude (1). » — Jean-Baptiste récita ces choses avec l'accent d'une foi si forte que tous les habitués s'étaient rapprochés. Et comme il ajouta en demi-ton : « Il ne faut pas confondre Versailles avec Paris, » tous applaudirent. Aussi, quand il leur eut appris de sa propre bouche que le fameux adversaire de M. Court, l'audacieux apologiste de la nation juive et le maître en l'escrime du grand argument n'était autre que lui-même, Jean faillit être embrassé par le groupe, tant ils l'enveloppèrent d'une admiration semi-bouffonne, semi-sincère. Il eut donc aussitôt sa marque, son titre; et quelques semaines après, s'étant préparé, ayant écouté, il bataillait comme les autres *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Le fait est qu'il mit au service de toutes les questions pendantes, politiques et sociales, toutes les forces d'une argumentation employée jusqu'alors au développement d'un syllogisme unique. Le fait est qu'il n'avait encore eu de vues que sur les consciences prises individuellement et qu'il se souciait maintenant de la santé des nations et du jeu de l'organisme européen. Le fait est qu'il embrassa un horizon presque aussi vaste que celui de ses rêves aérostatiques. Enfin le fait est que de philosophe le voilà devenu patriote.

Il parle! Ecoutez donc (2) : comme il démontre bien que le rêve autrichien de la monarchie universelle est désormais irréalisable grâce à la Prusse, et surtout grâce à la multiplicité des intérêts commerciaux; — comme il signale l'empire universel des Anglais sur les mers déjà ébranlé par la fondation des États-Unis, mais pouvant être entièrement détruit par une insurrection de Tippo-Saëb dans les

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

Indes ;—comme il se lamente, un autre jour, sur cette pauvre France, tributaire d'Amsterdam, de Genève, de Gênes pour les emprunts ; de Rome pour la religion ; de Londres pour le commerce ; des treize Cantons pour les soldats ! « Je voudrais voir une carte géographique où l'on donnât à chaque État une grandeur territoriale équivalente à ses revenus réels et disponibles, eu égard à ses dettes ou à ses fonds dans l'étranger. La Hollande s'y étendrait prodigieusement aux dépens de l'Angleterre même, de la France et du reste de l'Europe. » Un autre jour c'est de la chasse, et il souhaite l'abolition de ces capitaineries qui enlèvent plus de trois millions de rente à l'État par le dégât des terres. « Puissent les cruels termes de *Vostelet* et d'*Hallali* n'entrer jamais dans le vocabulaire du jeune Dauphin ! » Une autre fois il parle impôts, blâme leur perception, réclame une répartition plus égale. Point de péages sur les rivières ! Point de commis à l'intérieur du royaume ! Puis il disserte sur la multiplication de l'espèce humaine, sur la suppression de tout régiment étranger. « On ne soulage pas les campagnes en faisant porter le mousquet à des mercenaires. » Et sur le rachat des captifs d'Alger : « Chaque racheté, dit-il, donne lieu à la captivité de deux chrétiens. » Et puis encore : « Qu'on institue un ordre pour l'encouragement de l'agriculture, des arts et métiers ! Que le roi n'admette dans ses troupes que des officiers pauvres au lieu d'une noblesse riche ! Loin d'entraver l'émigration, qu'on la protége ! » — Mais une question qu'il aimait à ramener souvent, à débattre chaudement, à développer longuement, c'était celle des frontières de France (1). Après avoir donné à l'Autriche la

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*.

Valachie et la Moldavie ; à la Prusse Dantzig, la Posnanie et Gnesne ; à la Hollande, la Frise ; il assignait à la France les bords du Rhin, en commençant par le duché de Clèves. « Pour Cologne, Liége, Trèves, Mayence, Spire, on prendra des arrangements subséquents. Mais d'abord, avant tout, que Clèves, ma vallée, mon berceau, soit réunie à la France! — Singulier vœu pour un Prussien! remarquaient-ils tous. — Messieurs, veuillez donc bien ne voir en moi qu'un Gallophile (1). » Et c'est parce qu'il afficha ce titre qu'il se crut en droit d'afficher ses vœux plus haut encore. Il avait le coup de langue, il risqua bientôt le coup de dents, et chaque jour il trancha plus avant dans le sacré. Le fait est qu'on lui dit un soir : « Prenez garde! » que le lendemain on le prévint encore, et que bientôt, à son entrée, il ne fut plus salué que par ces mots : « Quoi! vous n'êtes pas arrêté pour ce que vous dîtes hier (2)? » Mais le fait est qu'il répondait toujours : « M'arrêter pour des vœux! moi! quand un archevêque n'a osé me lancer un mandement! quand j'attends encore un réquisitoire de Séguier pour mon livre!... » Le fait est pourtant qu'un beau matin un inconnu se présentait chez lui pour lui signifier que M. Lenoir, lieutenant de police, le demandait; et le fait est que Jean-Baptiste suivait l'homme. Il y avait trois mois qu'il politiquait patriotiquement chez Procope.

« Monsieur, lui dit M. Lenoir, sec et bref, il faut vous taire ou partir d'ici. — Comment? — Un mot de plus et l'on vous met à la Bastille. — Moi! sujet de Sa Majesté Prussienne? — Oui, qui courez le monde sans permission. — Quoi! mon ambassadeur prétend?... » Une pudeur subite

---

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

(2) Cloots, *Appel au genre humain.*

coupa la voix de Jean-Baptiste, qui ne pouvait en vérité être surpris qu'ayant presque renié le roi de Prusse publiquement, du roi de Prusse il se vît renié secrètement. Mais alors il voulut se réclamer de ses alliances en France et prouver que ses vœux n'avaient jamais été que pour le plus grand bien dudit royaume. Mais, toujours sec et bref : « Vous êtes prévenu, interrompit M. Lenoir. Vous taire, ou partir, ou... » Et il le congédia (1).

« ... Ou la Bastille, » s'en alla répétant Jean-Baptiste, qui se voyait ainsi menacé d'un emprisonnement, — mais sans scandale, sans réquisitoire, et surtout sans réclamation possible, — tout autre qu'il n'avait rêvé. Quelques bouffées d'air libre lui rendirent pourtant son énergie première. Il s'écria : « Après tout, nous verrons bien ! » Et il retourna chez Procope. Mais qu'est-ce donc ? C'est en vain qu'il essaye de faire bonne contenance : toutes les mines qui lui font face lui paraissent maintenant suspectes. Il veut élever la voix comme la veille, mais sa voix s'enroue, s'arrête, car il lui semble qu'une large main va s'appliquer d'autorité sur sa bouche. Il raconte qu'on l'a fait appeler, et, tout en racontant, il s'imagine, ma foi, que ceux qui l'écoutent connaissent déjà la chose. Si bien que, quelqu'un lui ayant crié sous un demi-rire : « Tranquillisez-vous. Si votre ambassadeur ne vous réclame pas, nous vous réclamerons, nous ! » il ne sait que comprendre. Il sort, et voilà qu'il se sent suivi.

Ah ! pour lui, qui jusqu'alors avait marché, parlé en libre franchise dans la ville par excellence, quel horrible supplice que ces effarouchements d'halluciné ! Que faire ? — Hé ! qu'il renonce d'aller chez Procope ! — Soit, il y

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

renonce. — Qu'il reprenne gîte chez madame de Cheminot, ou plutôt chez la Sapho des Gaules! — Soit, il y reprend gîte. Mais, hélas! tout le papillotage de la Muse ne lui paraît plus goûtable, et la gamme même des excentriques ne peut l'émouvoir. Cette vie fiévreuse dont il a tâté lui revient en mémoire quand même : il ne peut oublier. Le printemps de 1784 se faisait jour. Jean-Baptiste, muet, gagna la campagne. Non moins haut que Paris la nature autour de lui parlait. Il monta sur la butte de Sannois, contempla la ville et pleura : Paris n'était plus pour lui qu'un immense amas de pierres de taille (1).

Ce fut dans ces heures de trouble qu'il fut atteint d'anglomanie. Jusqu'alors il avait fermé l'oreille aux nombreux apologistes de la Constitution anglaise, de la liberté anglaise, des mœurs anglaises. Devant ceux qui, soit au café, soit ailleurs, prétendaient que le fameux système pondératif ferait le salut de la France, il jouait des épaules, et si quelqu'un osait soutenir que la philosophie du jour procédait toute d'outre-Manche, il poussait les hauts cris. Privé de langue, il lui vint un doute; sa conviction s'amollit. Un beau jour il se demanda si par hasard l'Angleterre ne serait pas son paradis cherché, si Londres la ville par excellence; et un matin, se rappelant une invitation dont le lord Shelburne l'avait honoré naguère chez M. de Larochefoucauld, il faisait escapade. Sournoisement, sans avertir, il prenait la route de Calais, et, troublé comme un renégat, passait la Manche.

Dès qu'il toucha terre, il s'écria : « C'est donc vrai! » car son premier sentiment fut tout d'admiration. La campagne était si belle! Que de villages et quelle fertilité!

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

Non, ce n'est pas comme en France, où l'on compte des millions d'arpents en friche et où il a vu souvent jeter le fumier dans la rivière. Là tout était culture. Les forêts avaient été défrichées et changées en prairies. Le sol nourrissait moins d'arbres mais plus d'hommes, et le peuple trouvait son chauffage dans les entrailles de la terre même qu'il labourait à la surface pour se nourrir. « Mines de charbons, mines d'or, fit Jean-Baptiste. Ah! que doit être la capitale (1)! »

Il arrive, il voit une ville immense, régulière, les maisons toutes de briques. Malgré lui Jean-Baptiste devint morne. Ces petits cubes de terre cuite étaient loin de lui ravir l'imagination comme ces grandes pierres de taille parisiennes qui, sous des formes élégantes, s'élèvent à une prodigieuse hauteur. Il court à la Tamise : point de quais. Les eaux du fleuve ne lui semblent couler avec tant de rapidité sous le London-Bridge que pour s'éloigner au plus vite d'une capitale qui ne lui montre que ses parties honteuses. Quant au palais Saint-James, le voyageur lui préféra, à première vue, les écuries du comte d'Artois (2). — « Oh! Paris! murmura-t-il alors. » Mais combien sa tristesse augmenta en voyant les rues et les places nouvelles toutes inachevées. Les maisons neuves étaient là sans portes et sans fenêtres, s'écroulant, inhabitées. Ce quartier lui annonça éloquemment la perte des Treize États-Unis, des Deux Florides, de Tabago, de Minorque et du Sénégal. Capitale d'un royaume épuisé, Londres s'arrêtait dans son développement (3). Pour se refaire le

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(3) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

cœur, Jean-Baptiste leva les yeux en quête d'un rayon de soleil; mais, hélas! ni soleil, ni rayon. Le brouillard enveloppait la ville comme d'une croûte. « Assurément, se dit alors le philosophe, l'homme qui vit sous cette enveloppe doit connaître les délices de la causerie. » Mais lord Shelburne, qui lui fit grand accueil, lui déclara net que sa nation n'avait pas cette jouissance (1). Jean-Baptiste ne savait donc encore où donner de la langue, quand, chez le ministre même, il fit rencontre d'Edmund Burke, le grand orateur de l'opposition, l'illustre défenseur au Parlement anglais des insurgents américains. Élevé en France, Burke parlait français. Quoique âgé de cinquante-cinq ans, Burke, nature irlandaise, était tout ardeur. A l'approche d'une nature non moins chaude que la sienne, mais candide, Burke s'enthousiasma. Jean-Baptiste s'enamoura de Burke. Burke emmena le neveu de Cornélius de Pauw à sa maison de Braconsfield, l'appela son cher ami! Jean-Baptiste, acceptant cette familiarité comme une paternité, ne lui dit bientôt plus que mon cher Burke (2)! Car, ô bonheur! Burke ne s'entretenait que de Paris et des grands intérêts de l'humanité, aussi bien que ses amis Fox, Shéridan, Powis, lord Inchiquin, le duc de Saint-John, etc.; et chez Burke les conversations se prolongeaient fort avant dans la nuit (3).

Du Val-de-Grâce était venu pour s'éclairer sur la Constitution anglaise. Mais, dès le premier interrogat, Burke de s'emporter contre la Chambre haute, contre l'autorité royale dont les progrès étaient effrayants. Et le voilà qui

---

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*.
(2) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*, 1790.
(3) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*.

fait à Jean-Baptiste une peinture des plus rembrunies de la Constitution même et des abus qui en découlaient. Le roi profitait seul, et toujours, de la division des deux chambres; son influence sur l'ordre judiciaire était énorme; et puis, derrière le ministère, c'était le cabinet secret, etc. Enfin Burke lui dit : « La Constitution anglaise est si faible dans ses fondements et si lourde dans ses étages supérieurs qu'on a tout à redouter, comme dans une maison qui porte à faux. — Je comprends, dit Jean-Baptiste, elle ressemble à ces églises gothiques dont les piliers et les murailles sont surchargés de mauvaises statues de princes, de magistrats, de prélats, de seigneurs, qui menacent de tomber sur la tête des fidèles (1). Cependant, ajouta-t-il, vous écrivez, vous parlez en toute liberté. — Oui, mais ce n'est pas un droit. — Chez vous les déistes peuvent... — Attendez, dit Burke, et il récita à Jean-Baptiste un paragraphe de l'acte de tolérance passé sous le roi Guillaume III : « Était privé de tout emploi civil, ecclésiastique et militaire, quiconque niait l'existence d'une des personnes de la Trinité. En cas de récidive, on était passible de trois ans de prison. » — Savez-vous bien, fit Jean-Baptiste, que vous me rapatriez un peu avec ma Bastille et mon Lenoir (2) ? » Mais Burke ne l'envoya pas moins voir une société religieuse qui était en pleine prospérité, et dans laquelle le culte divin n'avait pour base que les principes les plus simples de la morale, sans aucune liaison avec la doctrine du Christ ni avec aucun système fondé sur la révélation. Pour toute liturgie, cette association d'honnêtes gens glorifiait Dieu, le matin, dans

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*
(2) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

la contemplation de sa puissance infinie ; le soir, ce n'étaient qu'actions de grâces pour célébrer sa bonté. Jean-Baptiste écouta un sermon du bon docteur David Williams, qui louait ses disciples d'avoir abandonné les ouvrages extérieurs, c'est-à-dire les dogmes accessoires de toutes les religions, pour se renfermer dans la citadelle, c'est-à-dire la religion pure, et qui leur recommandait, comme complément de sagesse, la bienveillance universelle (1). Le jeune philosophe bâilla, trouva ce déisme sans couleur ni chaleur ; avoua qu'il en voudrait bien un autre, et s'il fit ainsi, c'est que l'assurance même du prédicateur le rassura sur les trois ans d'emprisonnement dont on l'avait dit menacé. — Au bout d'un mois, Jean-Baptiste constatait que sur cette terre de tolérance, où tout est priviléges et concessions, il n'y a rien à glaner pour le philosophe à la recherche de principes sociaux.

L'unique attache qui retint à Londres pendant l'été l'apprenti patriote fut un seul homme, son cher maître Edmund Burke, dont il admirait les causeries, dont il admirait les discours, dont il admirait les livres. Les livres ! il y en eut un surtout qui lui valut une bibliothèque entière. Si le Prussien s'était avisé, pour début philosophique, de faire passer sous la coupe d'un seul syllogisme toutes les révélations possibles, l'Irlandais, non moins hardi, avait imaginé d'appliquer au renversement de toutes les institutions civiles les arguments dont Bolingbroke s'était servi contre la religion seule. Jean-Baptiste se nourrit du livre jusqu'à l'heure de la séparation. Il ne soupçonnait guère que le cher maître, changeant un jour de masque, déclarerait effrontément que ce livre n'était qu'une longue

(1) Cloots, *Certitude des preuves du Mahométisme.*

ironie méditée, phrasée, ponctuée; tant pis pour ceux qui avaient lu, qui avaient cru! il avouera les avoir empoisonnés tous, — même ses amis, même sous ses yeux. Mais quoi! la maison où le fougueux whig avait reçu Jean-Baptiste n'était-elle pas déjà elle-même le don d'un ministère tory? Ah! mon cher Burke (1)!

Donc, plus Gallophile que jamais, Jean-Baptiste revint d'Angleterre. Au sortir des brouillards de la Tamise, il se crut en serre chaude quand il retrouva la tiède atmosphère des salons parisiens, et la causerie qu'on y parfilait fut cette fois, pour sa langue asséchée, savoureuse au possible. Son exil du café ne lui pesa plus rien. Au reste, il rapportait d'outre-Manche des allures d'homme d'État, — jusqu'aux réticences s'il vous plaît, — qui n'eussent point été de mise chez Procope. Il s'avisa même d'une habileté, toute parlementaire on peut dire, pour satisfaire son zèle patriotique sans compromettre sa personne. Ce fut de réchauffer ses vœux émis l'an passé, de les coucher sur le papier et de les répéter de ci de là chez Fanny, aux applaudissements des Bailly, des du Saulx, des Cournand, des Brizard. L'autre part de son temps fut consacrée au musée Pilastre, que l'enlèvement de l'aérostat-Pilastre avait relevé avec nom de Lycée. De neuf heures du matin à minuit, Jean-Baptiste y vint assidûment, non pour parler mais pour entendre, et pour entendre, non plus des divagations mystiques comme chez Lablancherie ou chez M. Court, mais des leçons réfléchies, faites par Condorcet, Marmontel, Monge, etc., tous de la grande école (2).

(1) Les Biographies de Burke.

(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile*.

Cet hiver-là, en outre, Jean-Baptiste se claquemura bien souvent tout seul pour méditer. Le déisme pratique du bon docteur Williams avait ébranlé son déisme théorique. Seul donc il se dépouillait entièrement de la croyance acquise en son adolescence, et il se jetait hardiment dans l'abîme qui jadis lui avait fait peur. Il ne prenait point pour guide en cette aventure Hobbes ou quelque autre de la même marque. L'athéisme autoritaire lui paraissait non moins aride que le déisme laissé derrière. Mais c'était en compagnie de Robinet qu'il faisait route. Et la nuit s'ouvrait, l'abîme s'éclairait, et Jean-Baptiste, ébloui, épousait déjà morganatiquement un athéisme nourrissant, plantureux, humanitaire... Mais il n'avait garde d'ébruiter au dehors ses nouvelles explorations philosophiques. Le déisme n'était-il pas à l'ordre du jour dans toutes les consciences? Et puis, qui connaissait Robinet (1)?...

Avec une vie si bien aménagée, Jean-Baptiste ne sentit donc plus qu'il était séquestré de l'opinion publique. Il crut même être toujours à sa suite et ne point faire écart, lorsqu'un jour, à la vue des embellissements que le nouveau contrôleur des finances imaginait pour la ville, il changea subitement ses vieilles gronderies de révolte en des louanges éclatantes. Embellir Paris, n'est-ce pas avoir le culte de Paris? Vive donc M. de Calonne! Et comme dans les hauts lieux hantés par le Prussien-Gallophile on ne devisait plus que de vastes boulevards, que de larges ponts, que de brillants hôtels, Jean-Baptiste s'échauffa si fort à parler trottoirs, réverbères et fontaines d'arrosement que son enthousiasme surpassa même la verve poétique

(1) Robinet, *De la Nature*.

de Dorat-Cubières (1). Il démontrait déjà que l'œuvre de démolition pourrait bien aider à l'œuvre de rénovation; il traçait pour exemple des rues patriotiques, culbutant la Bastille, éventrant les couvents ; — mais le patriote louangeur fit rencontre d'un patriote frondeur, qui lui donna l'opinion du café, tout au rebours de la sienne ! L'embellissement de la capitale n'était qu'une habileté ministérielle pour tromper la nation sur l'appauvrissement du trésor. — Comment ! mais autour de moi... — Autour de vous, c'est le monde du Livre rouge dont on achète l'approbation en augmentant les pensions. Et le frondeur d'ajouter que ces merveilles urbaines que Jean-Baptiste admirait tant devaient avoir pour couronnement l'enserrement de toute la ville par un beau mur à l'honneur des octrois. Jean l'optimiste était déconfit. — Mais c'est vouloir faire de Paris une vaste Bastille ! — Vous dites juste. — Mais, si l'on en vient là, moi je pars. — Vous ferez bien. Et comme, en effet, le bruit de l'embastillement de Paris lui fut confirmé à d'autres rencontres, Jean-Baptiste répéta toujours : « Mais je pars alors !... » Pour la deuxième fois il avait soudaine conscience du gouffre qui, entre les privilégiés et le peuple bourgeois, s'élargissait d'heure en heure, et si vite qu'il fallait déjà choisir son bord. Or Jean-Baptiste ne pouvait opter puisque, étranger, il ne pouvait combattre. Mais rester sans action, sans œuvre pendant que tous s'apprêtent, est-ce possible? Et quel supplice ! « Ah ! plutôt fuir ! — Oui, fuyons ! mais pour aller à travers l'Europe, comme a fait Montesquieu, moissonner chez toutes les nations. Et le jour où les patriotes sonneront l'engrangement de l'idée, je ren-

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

trerai dans la ville par excellence avec une ample récolte !... »

Quand le Prussien annonça ce nouveau projet, nul n'y voulut croire. — Je vous jure, dit-il, qu'à la pose de la première pierre du mur d'enceinte, je lève pied. — Oui, pour un été, comme l'an passé, d'accord. — Non bien. Et la preuve, c'est qu'à mon départ je m'ôterai, comme Annibal, tout moyen de retour sous un pareille régime. En effet, autour de la ville, les jalons se posent, les pierres s'apportent, les travaux commencent, on va maçonner... Jean-Baptiste se précipite au café Procope. C'était le soir. Grande compagnie : — Messieurs, cria-t-il de tous ses poumons aux habitués qui s'exclamaient déjà sur sa résurrection, je proteste contre la muraille de Chine qui doit vous emprisonner tous. Quant à moi, qui ne veux être embastillé par les fermiers généraux non plus que par M. Lenoir : je pars ! — Vous partez ! — Oui. Je ne tiens à la France ni par la naissance, ni par les emplois; j'y vis avec l'argent que j'y apporte sans être même naturalisé. J'ai cent mille livres de rente ! J'ai pour devise : « *Veritas atque libertas !* » Je ne veux point mentir à ma devise, je pars. — Mais où allez-vous. — Par tout le monde, peut-être. — Alors c'est pour toujours !... — Vous ne le voudriez pas, messieurs. Je reviendrai le jour où la Bastille ne sera plus, et que la ville ne sera plus elle-même une Bastille. Avis à vous (1). Ayant dit ainsi, Jean-Baptiste s'esquiva du café, et le lendemain, dès le matin, les agents de M. Lenoir se fussent présentés rue Plâtrière, qu'ils eussent appris que le Prussien s'était aussi esquivé de Paris.

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

. . . .

Il avait pris la route de Strasbourg, mais ayant, chose étrange! moins l'Allemagne en tête que la France. A Strasbourg, en effet, il vira vers le nord, et roula lentement au travers des pays allemands de la rive gauche du Rhin, afin d'interroger les hommes et d'inspecter les terres qui devaient être, à l'entendre, de la France future. L'instinct philosophique des naturels l'étonna; la fertilité du sol le charma. Mais, sans pousser jusqu'à Clèves, il fit tangente à Cologne, pour se jeter sur les Pays-Bas autrichiens, où il crut de sa mission d'accourir (1). Les populations de ce pays, étaient loin d'être possédées de l'esprit du siècle. A cette heure même, pressées d'abandonner en religion les ouvrages extérieurs et de se contenter de la citadelle, elles résistaient. Mais le réformateur du lieu n'avait pas recours aux arguments. Il était couronné et mettait au service de sa philosophie cette raison des rois qu'on appelle la force. Et c'était merveille de voir avec quelle sûreté de main il arrêtait les processions et pèlerinages scandaleux, fermait les couvents, s'emparait des biens monastiques, en un mot, renversait la marmite du diable et organisait l'instruction. Jean-Baptiste était jeune. Cette hardiesse d'empereur dans les opérations philosophiques l'enthousiasma. « L'Autrichien épargne à la France future une rude besogne, » dit-il. Et toute l'admiration qu'il avait eue jusqu'alors pour les hâbleries académiques du grand Prussien Frédéric II fut consacrée sur l'heure aux faits et gestes administratifs de Joseph le Sage. On attaquait Joseph, il défendit Joseph. « L'empereur, criait-on autour de lui, ne peut s'emparer

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

des biens monastiques; si l'empereur s'empare de ces biens, il doit les rendre aux particuliers dont les ancêtres en ont fait donation aux couvents supprimés. Les ancêtres ont enrichi les moines afin qu'ils prient avec quiétude pour le repos de leurs âmes... » A ces raisons de l'autre monde Jean-Baptiste opposait la toute-raison, et, démasquant la conduite des moines, il formulait : « Nous sommes dans un temps où rien n'est moins régulier que les réguliers. — Un corps quelconque qui ne remplit pas ses devoirs, qui devient inutile, soit par sa propre faute, soit par le concours des circonstances, est nécessairement criminel (1). » Au moment même où il formulait ainsi à Bruxelles, éclatait en France l'affaire du Collier. Roi bafoué! reine maculée! cardinal flétri! Jean-Baptiste, laissant à d'autres les reliefs du scandale, ne s'indigna en cette affaire que du rôle du pape, qui faisait crime à un cardinal, prince français, de se soumettre aux lois de son pays! « Ah! s'écria-t-il, si j'étais Louis XVI, comme je profiterais de l'occasion pour imiter, dépasser même Joseph II! comme je renverrais le nonce chez lui! comme je ferais venir le pape chez moi! comme je rentrerais dans Avignon! comme je nommerais un patriarche des Gaules! comme je supprimerais les cloîtres et tout l'attirail de la prostituée de Babylone! comme l'Église gallicane marcherait de pair avec l'Église anglicane! comme tous les torts des prétendus souverains pontifes seraient vengés sur Pie le Pèlerin (2)! »

Ainsi donc il allait, rêvant toujours France ou Gaule. Mais quand il eut passé l'Escaut, il ne fut plus seul à

(1) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*
(2) Cloots, *Vœux d'un Gallophile.*

crier : « Vive la France! » Tout un peuple poussait ce cri en l'associant à celui de : « Liberté! » Les patriotes hollandais l'emportaient sur les orangistes. La paix allait être signée entre les Provinces-Unies et l'Empereur, grâce à l'intervention française! — Jean n'imaginait guère à ces cris que le trésor de principes qu'il avait amassé allait courir les risques d'un plongeon au berceau même de ses ancêtres. — Comment! il prit donc part au trouble des Provinces? — Il ne prit part à rien, et justement cette abstention prépara sa perte.

Ce n'est pas qu'il n'essayât d'abord de se mettre de la partie commencée; mais, comme il arrivait tard, les patriotes vainqueurs le traitèrent non-seulement en ouvrier de la dernière heure, mais, qui pis est, en suspect. L'envoyé de France, M. Caillard, que Jean-Baptiste avait rencontré maintes fois à Paris chez madame de Cheminot (1), et M. Mandrillon, Français-Américain établi en Hollande, mais Bressan comme M. de Lalande (2), eurent beau lui donner publiquement l'embrassade, la position du jeune baron, si nette à ses propres yeux, sembla toujours étrangement louche aux révolutionnaires du lieu. Est-il Prussien, Hollandais, Français, Autrichien même? De ses discours on ne saurait conclure. — Gallophile? — Soit; mais plus gallophile que tous les patriotes ensemble, puisqu'il rêve une France s'étendant jusqu'aux bouches du Rhin, le traître! — Descendant de Corneille de Witt? — Oui, mais aujourd'hui sujet du protecteur des orangistes, Frédéric II. Son père a brûlé politesse au pays natal, et l'oncle de Pauw vit à Potsdam : race de

(1) Cloots, Lettre à madame de Cheminot.
(2) Cloots, Lettre au comte Oginski.

renégats ! — Ennemi de la monarchie universelle de Joseph II? — Ah ! ah ! Il applaudit non moins volontiers que l'avocat Linguet aux audaces de l'empereur philosophe. — En se voyant ainsi harcelé, Jean-Baptiste n'eut qu'à s'envelopper du manteau de l'indifférence. Puis, allant à sa valise, il en tira le manuscrit des *Vœux d'un Gallophile*. « Imprimons! » dit-il.

Quelle émotion n'eut-il pas quand, isolé sous ce ciel hollandais, il repassa ces cris qu'il avait poussés si chaudement chez Procope, ces pages si pompeusement déclamées chez Fanny. C'était son cœur, son âme qu'il retrouvait, mais que des vapeurs nostalgiques enveloppèrent aussitôt. Il n'était qu'à deux cents lieues de Paris, et il s'écria : « N'en suis-je pas à deux mille (1)? » Il y avait quatre à cinq mois au plus qu'il avait fui, et il compta en imagination : cinq siècles! Soudain l'envie lui prit de rebrousser chemin, en dépit de Lenoir, qui, sans aucun doute, devait l'attendre à Paris pour le happer. Mais il a nouvelle par les journaux de la catastrophe aérostatique de Pilastre Des Roziers; mais il tient de M. Caillard que madame de Cheminot va partir pour Nice (2); mais on lui écrit de Paris que Fanny déserte la rue du Bac pour la rue de Tournon (3). Alors moins impatient, plus rassis : « Voyons, réfléchit-il, qu'irai-je faire à Paris, si le musée doit fermer; si je trouve visage de bois rue Neuve-des-Mathurins ; si je dois attendre deux mois peut-être le nouvel aménagement de la Sapho des Gaules? C'est vouloir servir gratuitement de point de mire aux plaisants et de victime à M. Le-

(1) Cloots, Lettre à l'abbé Brizard.
(2) Cloots, Lettre à madame de Cheminot.
(3) Cloots, Lettre à madame de Beauharnais.

noir ! — En avant, plutôt ! » Et il prit une carte d'Europe, mesura au compas la route d'Amsterdam à Bude, celle de Bude à Pesth, celle de Pesth à Vienne, celle de Vienne à Rome, celle de Rome en Suisse, celle de Suisse à Marseille, celle de Marseille à Bordeaux au travers de toutes les provinces méridionales de la France : c'étaient deux mille lieues bien comptées (1) ! « Oui, dit-il, voilà le cercle qu'il me faut parcourir pour être relevé de ma parole et pouvoir rabattre sur Paris vers le printemps. Roulons ! » Mais il ne fit qu'une poste. Hélas ! il avait compté sans son oncle !

Non point son oncle de Berlin, mais un oncle hollandais de Vegt-Oever-lès-Maarsen, près d'Utrecht, chez lequel il se rendit en quittant Amsterdam. L'oncle lui apprit qu'il y avait une succession à recueillir (2), et, par respect pour l'héritage, sinon pour la parenté, il l'engagea à passer l'hiver entre lui, sa femme et le chapelain du château. Jean-Baptiste lui répondit net qu'il ne pouvait languir, car il avait deux mille lieues à faire. Mais l'oncle insista, et d'autant plus vivement qu'il ne comprenait point que, à moins d'être fou, on pût se résoudre à faire deux mille lieues de route sans pacotille. Par égard pour la parenté, sinon pour l'héritage, Jean dut fléchir. Il resta.

Tout alla bien le premier mois. Il imprimait ses *Vœux d'un Gallophile* ; il envoyait nombre d'exemplaires à Paris, sous le couvert de M. de Berkenroode (3), ambassadeur des Provinces à Versailles ; en un mot, il avait affaire.

(1) Cloots, Lettre à l'abbé Brizard.
(2) Cloots, Lettre à madame la duchesse de Kingston.
(3) Cloots, Lettre à l'abbé Brizard.

Mais quand, débarrassé, il se vit nu, en face des réalités de la vie hollandaise, il avisa bien encore de se faire illusion en écrivant soit à l'abbé Brizard : qu'il ne savait rien de gai, de vif, de réjouissant comme un Hollandais;— soit à Fanny : qu'on ne s'entretenait à Amsterdam que de la dixième Muse et de ses œuvres ; mais, hélas ! l'illusion ne dura guère au delà du temps d'écrire. Il lui fallut, quoi qu'il en eût, reconnaître que dans les cercles d'Utrecht et d'Amsterdam les cartes étaient plus en honneur que la causerie, et que les Hollandais, si lestes patineurs au dehors, se montraient au coin du feu non moins épais que leur ciel de plomb (1).

Si encore il eût trouvé là l'ombre d'un Edmund Burke ! Mais il n'était pas en pays d'orateurs ! Aussi Jean-Baptiste dut se renfermer entre son oncle, sa tante et le chapelain, en la demeure de Vegt-Oever-lès-Maarsen. Il n'y eut guère tumulte de langue entre les quatre. Après que le jeune rationaliste eut assailli, une semaine entière et de toute la force de son grand argument, le chapelain qui n'en pouvait mais, tout fut dit. Comment, en effet, parler beaux-arts, philosophie, belles-lettres avec gens sans réplique, ou plutôt qui n'en avaient qu'une? L'oncle s'affligeait de voir un homme du rang de Jean-Baptiste tirer gloire de sa plume : c'était se ravaler au niveau des gueux qui, depuis un siècle, peuplaient les greniers de Hollande. Aussi, quand le neveu citait à pleine bouche tous ces messieurs du Lycée, des cercles, des salons, Mercier, Soulavie, Cubière, de Reigny,—car, vu dans le lointain, il lui paraissait de taille, le cousin ! — l'oncle de l'interrompre pour demander sournoisement si leur illustre parent, le

(1) Cloots, Lettre à madame de Cheminot.

comte de Voisenon, allait, lui aussi, au Lycée. « Mais il en est souscripteur! faisait Jean-Baptiste. — Ah! faisait l'oncle. — Si, alors, M. le marquis de Montesquiou frayait, lui, avec de tels barbouilleurs. — Mais il entre justement à l'Académie française, faisait Jean-Baptiste. — Ah! faisait l'oncle. » Et tout encore était dit. Même train avec la tante, qui n'avait d'éclat que par ses diamants : ils couvraient d'étincelles tête, robe, mains et pieds de la toute-puissante Hollandaise.

Ah! que de gronderies sourdes, que d'humeurs de révolte, que d'insomnies de rage eut le prisonnier! Dans la nuit il criait, donnait du poing ou chantait en évoquant Fanny : « J'en jure par tes yeux, j'en atteste les dieux, non, jamais la Hollande ne me reverra! » Cependant un jour vint qu'il ne gronda plus, un autre qu'il n'eut plus d'humeur, un autre qu'il eut tout son sommeil et sans rêve. Puis le cœur cessa de battre, la tête de penser, la langue de jouer; quand on lui parla, il fit : « Ah! » tout comme son oncle. L'enchantement du château de Vegt-Oever-lès-Maarsen avait opéré. C'en était fait du philosophe! Comme les autres,— sans conscience, il fut là! Car la lèpre de l'engourdissement l'enveloppa d'autant plus vite de son écorce qu'elle trouvait en lui un germe hollandais qu'il tenait de naissance et qui, pour la première fois, avait jeu de s'épanouir. Au premier jour de l'an 1786, quand on lui cria aux oreilles : *Prost neue Jahr!* il eut un soubresaut, presque un réveil; mais ce ne fut que pour écrire à l'abbé Brizard, et puis il retomba. Il en vint à appréhender même l'arrivée du printemps, l'heure du départ. Pourquoi remuer? Le voyage d'Amsterdam ou d'Utrecht, quelques lieues, suffisent à la santé!... Et quant à l'esprit, la lecture!... — Quel bon génie donc

viendra rompre le charme! Bon ou mauvais, qu'importe? qu'il soit le bienvenu! — Ah! prenez garde!...

Un jour de février, à Amsterdam, Jean-Baptiste faisait rencontre chez un libraire d'un personnage vêtu à l'orientale, jeune encore, de haute mine et qui parlait le plus pur français. On causa, et, bonheur suprême pour Jean-Baptiste! on causa littérature (1). L'inconnu avait voyagé en Allemagne, en Italie, en France, en Angleterre. Il connaissait l'italien, le latin, le grec, toutes langues qu'il avait apprises sans maître et sans grammaire. C'était un jeu pour lui de citer Homère, Hésiode, Pindare, Virgile, Horace, Ovide, Dante, le Tasse, l'Arioste, Boileau, Rousseau, Voltaire, ainsi que les théâtres grecs, latins, italiens, français, donnant toujours, bien entendu, la préférence à ce dernier théâtre. Les grands hommes vivants, il les avait visités tous; des grands hommes morts, il en parlait comme s'il les eût connus vivants. Il avait fréquenté le philosophe de Ferney, celui de Genève, celui de Sans-Souci, ainsi que les principaux encyclopédistes (2). Le philosophe du Val-de-Grâce fut émerveillé des saillies de son esprit et des prodiges de sa mémoire. Il n'osa toutefois s'enquérir de son nom ni de ses qualités; mais tous deux se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Le lendemain Jean-Baptiste recevait à titre d'hommage l'*Alcoran des Princes*, l'*Horoscope politique*, les *Epîtres pathétiques*, l'*Histoire de Scanderberg*, et quelques heures après se présentait l'auteur lui-même de tant de chefs-d'œuvre (3).

(1) Cloots, Lettre à madame la duchesse de Kingston.

(2) Cloots, Lettre au comte Oginski.

(3) Cloots, Lettre à madame la duchesse de Kingston, et, Zannowich, *Œuvres*.

— Monsieur, commença le personnage, j'apprends que vous êtes Prussien, auteur et millionnaire. Votre nom ne m'est pas du tout inconnu, car le prince de Prusse m'a chargé de vous dire des choses qui vous intéresseront infiniment. Comme vous demeurez ordinairement à Paris, je comptais vous y trouver, ainsi que madame la duchesse de Kingston, qui obtiendra tout en Russie par mon canal et par celui de mon ami intime le prince de Prusse. Il y a deux ans que je suis venu en Hollande avec le comte Oginski, grand général de Lithuanie, qui me doit cent mille ducats et l'expectative de la couronne de Pologne. Je viens demander un million aux états généraux pour les vingt mille hommes que je leur offris contre l'Empereur, mon ennemi personnel. J'ai logé trois mois chez M. Fokens, conseiller et bourgmestre de ma fabrique à Groningue, et huit à dix jours au Loo, chez le prince d'Orange, à qui j'ai parlé vertement (1).

Il avait dit, que Jean-Baptiste écoutait encore, les yeux, la bouche tout grands ouverts, comme les oreilles. Il avait cru recevoir un protecteur des lettres, homme de lettres lui-même. O surprise! il se trouvait en face du plus grand des Schypetars, de l'illustre Castriotto, prince d'Albanie, capitaine général des Monténégrins, patriarche de l'Église grecque, vieux berger, magnat de Pologne, prince du Saint-Empire romain, duc de Saint-Saba, duc de l'Herzégovine, noble Vénitien, grand d'Espagne de première classe, grand prieur de Malte, grand'croix de l'ordre de Saint-Constantin, *et cætera*, et onzième descendant de Scanderberg (2).

---

(1) Cloots, Lettre à madame la duchesse de Kingston.
(2) Cloots, Lettre à M. le comte de Voisenon.

Tant de titres sur une seule tête! Jean-Baptiste en était foudroyé. En vain il essaya de ressaisir sa raison et de risquer un doute. Le peu de philosophie qui lui restait l'abandonna à la vue des pièces à l'appui, et surtout au récit que Son Altesse voulut bien lui faire de ses aventures. Jean-Baptiste écouta, crut tout et ne vit plus rien : les aventures étaient à la hauteur des titres et en aussi grand nombre.

« Le monde, disait Son Altesse, est l'apanage des plus forts et des plus fins. » Et le prince racontait comment, à l'âge de dix-sept ans, il s'était fait élire chef et patriarche des Monténégrins. Catherine de Russie avait fait étrangler Pierre III. Il vient dire à ces peuples que Pierre III vit encore, qu'il est au milieu d'eux, que Pierre III — c'est lui-même! Une simple rose blanchie à la vapeur de soufre suffit pour les convaincre. « Oui, s'écrie-t-il en chaire, Dieu m'envoie pour vous mener au combat et pour exterminer les satellites de l'infâme Catherine. Vous faut-il une preuve de ma mission? Ouvrez les fenêtres. Le Saint-Esprit va descendre sur moi! » On ouvre les fenêtres. La fraîcheur de l'air redonne à la rose qu'il tient en main sa couleur naturelle, symbole du carnage. « Miracle! » crie le peuple. Et voilà Castriotto sacré par la grâce de Dieu et la volonté nationale. Une douzaine de coquins protestent : on les égorge (1). « J'avoue, disait naïvement Jean-Baptiste, que la persuasion joue le plus grand rôle en ce monde. Elle est de tout pays. Si vous pouvez persuader au roi et à la reine de France que vous êtes leur fils aîné, et à cinq ou six grands du royaume, il est certain que vous serez couronné à Reims; la sainte Ampoule

(1) Cloots, Lettre à madame de Cheminot.

sera descendue du ciel pour vous; vous guérirez les écrouelles et vous pourrez rendre heureux vingt-cinq millions de Français à l'instar de votre prédécesseur. *Crede! crede!* Malheur à celui qui oserait répondre: *Proba! proba* (1)! »

Et le onzième descendant de Scanderberg poursuivait. Il osait se mesurer en rase campagne avec le général russe Romanzow, qui le battait, il est vrai; mais, à la tête de cinq cents montagnards, il battait à son tour et à plate couture quinze mille Vénitiens, pourvus d'une bonne artillerie et commandés par le comte de Wirtzbourg. Ce seigneur en mourut de chagrin, comme il l'avoue lui-même dans son testament, dont le baron de Gleichen, ministre de Danemark à Ratisbonne, est le dépositaire. « Quel capitaine est Votre Altesse! » s'écriait Jean-Baptiste (2).

Et le prince racontait ses voyages. Chasser le Turc de l'Albanie, reconquérir le trône de ses pères et faire de son royaume le boulevard de la chrétienté, voilà son rêve et sa mission. Mais il lui faut de l'argent, des alliés. Il va quêter par toute l'Europe. Le sceptre et l'encensoir qu'il a su prendre lui donnent accès dans toutes les cours. A Berlin, le prince héréditaire se déclare son ami. C'est au moment de la confédération de Bar. Les seigneurs polonais ont fait appel à l'épée des aventuriers, à la plume des philosophes, à la protection de la Vierge mère; mais tous, hélas! sont atteints de la folie-du-trône. L'ami du prince de Prusse se rend auprès d'eux et se fait distributeur de couronnes. — Dépositaire des intentions se-

(1) Cloots, Lettre au comte Oginski, supplément.
(2) Cloots, Lettre à M. de Voisenon.

crètes de Frédéric-Guillaume, je vous apporte la couronne dans cette lettre... dit-il au comte Adam. — La couronne!— ... mais j'ai besoin de cinq mille ducats. Le comte n'en a malheureusement que trois mille ; ses blés ne sont pas vendus. — Mais vous êtes trésorier de la chapelle miraculeuse de Czenstochow; ne pourriez-vous pas emprunter deux mille ducats à la sainte Vierge? Le comte hésite : il est dévot. Son confesseur, ex-jésuite, lève tout scrupule. On communie une fois, on communie deux fois, on va à Czentochow, et, les moines de l'endroit aidant, la sainte Vierge prête de bon cœur les deux mille ducats. Mais l'aventure s'ébruite ; toute la noblesse s'émeut; on accourt, on proteste. Et voilà Castriotto rachetant la fameuse couronne imaginaire, l'adjugeant de nouveau, la reprenant encore pour la donner à celui-ci, la revendre à celui-là. Il la promène sur la tête de seize grands seigneurs qui s'en déclaraient marchands, et l'adjuge définitivement enfin au grand général de Lithuanie, comte Oginski, comme dernier enchérisseur. Cent mille ducats! A lui le trône des Piast (1)! — Et puis après? disait Jean-Baptiste.

Après? Comme il lui importait pour sa sûreté personnelle et ses relations en Prusse de se laver du crime d'usurpation envers la cour de Russie, Castriotto se rend à Vienne. Il donne un repas splendide aux prêtres grecs et slavons, et moyennant force champagne et cinq ducats par tête, tous déposent par écrit que le faux Pierre III est mort et que Stiepan Annibal Castriotto, prince d'Albanie et onzième descendant de Scanderberg, est patriarche légitime de l'Église et capitaine général des

(1) Cloots, Lettre au comte Oginski, supplément.

Monténégrins. — Et puis après? disait encore Jean-Baptiste (1).

Après? Le patriarche légitime de l'Église grecque allait à Rome voir de près le Saint-Père légitime de l'Église latine; et rencontrant la duchesse de Kingston, vieille folle de cinquante ans, mais descendante des anciens rois d'Albion, il lui jurait un amour éternel et la faisait nommer comtesse du Saint-Empire (2). — Et puis après? — Après? il parcourait l'Allemagne. « Le congrès américain doit me nommer roi de l'autre hémisphère, » disait-il aux gentilshommes campagnards; et tous le saluaient *Pater* d'Amérique. — Et puis après?

— Après, il allait en France comme confédéré de Bar, puis se risquait en Russie, puis revenait en Belgique prendre séjour à Belœil, chez le prince de Ligne, et le comte d'Artois lui faisait visite en personne (3). — Et puis enfin?

Enfin, le voilà en Hollande. C'est en 1780. Il arrive de Hambourg, sans un sou ni crédit. Son secrétaire, qui appartient pourtant à ce qu'il y a de mieux en France, l'a volé. On arrête Son Altesse à Groningue (4).

— Votre nom? lui demande l'avocat fiscal.

— Je m'appelle Saratabladas.

— Votre patrie? votre religion?

— Je n'ai pas de patrie, je n'ai pas de famille, je n'ai ni argent ni culte.

— Qu'est-ce qui vous amène ici?

---

(1) Cloots, Lettre au comte Oginski.
(2) *Vie de madame la duchesse de Kingston*, 2 vol.
(3) Cloots, Lettre à M. de Voisenon.
(4) Cloots, Lettre à M. de Voisenon.

— Un fantôme : la vertu. Et vous, menez-moi en prison, coupez-moi la tête, faites ce qu'il vous plaira.

Et il demande le chemin du cachot.

L'avocat fiscal est interdit.

— Êtes-vous franc-maçon?

— Non.

— Ils vous auraient délivré.

— Je veux souffrir.

Ce n'était pas là un homme ordinaire. L'avocat fiscal lui donne pour prison les salles de la chancellerie. La femme elle-même du fiscal vient le voir.

— J'ai appris, madame, que vous aviez une magnifique galerie de tableaux. Combien en voudriez-vous?

— Quarante mille florins.

— Je vous l'achète. La dame le regarde.

— Oh! je ne badine pas. Et quant à M. votre mari qui me tient en si dure captivité, je le ferai conseiller et bourgmestre de la ville souveraine de Groningue.

Cependant quatre mois s'écoulent. Saratabladas demande une feuille de papier, écrit une lettre.

— Dans vingt-deux jours je serai libre, dit-il.

Le vingt-deuxième jour, en effet, le président des bourgmestres et M. l'avocat arrivent en carrosse, font leurs excuses au prince et lui remettent une lettre de change de deux mille ducats. Le prince part, et quelques semaines après l'avocat était nommé conseiller et bourgmestre de la ville souveraine de Groningue,—grâce à l'influence, lui dit-on, que le prince d'Albanie, ami intime du prince de Prusse, a sur l'esprit du prince et de la princesse d'Orange (1). En effet...

(1) Cloots, Lettre à M. de Voisenon.

— Mais les tableaux? fit Jean-Baptiste.

— Oh! les tableaux furent achetés. Ils devaient être même envoyés ici à l'adresse de M. Wickédé, chambellan et résident du roi de Pologne actuel; mais j'ai craint que M. le chambellan ne les mît au lombard. M. le chambellan est un coquin comme son maître. Poursuivons (1).

Cette fois-là donc, il ne fait que passer en Hollande. Mais, en 1784, cette république est menacée sur l'Escaut par l'Empereur. Louis XVI offre sa médiation; Castriotto, lui, propose à L. H. P. vingt mille Monténégrins. Les états généraux, lui répondant avec les égards qu'on se doit de souverain à souverain, refusent les soldats, mais le prient sous récompense d'empêcher sa nation de se mettre au service de Joseph II. Castriotto fait si bien que Joseph ne peut tirer de troupes du Monténégro. Mais soudain tout s'apaise. La Hollande et l'Empire s'accordent, point de guerre; et quand Son Altesse accourt, réclamant un million pour le service rendu, à peine L. H. P. lui daignent répondre (2).

— Et j'en suis là, dit le prince. Mais qu'ils prennent garde! Je les ai menacés de prendre, piller, détruire tous les navires hollandais qui oseraient paraître sur les côtes de mes vastes États. L'autre jour, le prince d'Orange s'est oublié au point de m'appeler *Monsieur*. « Sachez, me suis-je écrié, que je m'appelle prince d'Albanie, et que, si les états généraux ne me payent pas un million, je suis homme à vous aller chercher jusqu'à Batavia pour me battre en duel avec vous (3). »

(1) Cloots, Lettre au comte Oginski, supplément.
(2) Cloots, Lettre à M. de Voisenon, et *Mercure de France*, 1766.
(3) Cloots, Lettre au comte Oginski, supplément.

Ainsi dit Castriotto, et il disait presque la vérité. Et Jean-Baptiste alors : « Vraiment, prince adorable, vous excitez en moi des sensations si nouvelles ; vos vertus héroïques et sociales portent une empreinte si extraordinaire, que je suis tout interdit et ne pourrais vous exprimer tout ce que je sens pour vous. Vous êtes un autre homme que le reste des mortels. Je crois en vérité que Votre Altesse a été baptisée conditionnellement — *Si tu es homo, ego te baptiso;* — car, à l'air radieux de votre visage, ô patriarche, vos caloyers vous auront pris plutôt pour le Paraclet annoncé dans l'Évangile que pour une victime de la gourmandise de nos premiers parents (1). »

Et Jean-Baptiste lui demanda son amitié. Un ami si rare! Il en cherchait un depuis si longtemps! — L'aimer, l'écouter, vivre de sa vie, quoi de plus enviable au monde! Le prince ne dormait pas. Comme lord Clives, il voyait se dresser la nuit les ombres des victimes de sa politique. Il restait vingt-quatre heures, trente-six heures même à jeûn. Quand il dînait, c'était à la tartare. Il jetait une poularde dans le feu et la mangeait toute charbonnée. Bien souvent, si quelqu'un passait près de lui, il détournait la tête avec anxiété; Jean-Baptiste s'en étonnait un jour : « Ma tête vaut mille ducats à Venise, » répondit le prince. Sa bienfaisance était inépuisable; avare pour lui, prodigue pour les autres. La perte d'un gros diamant le faisait sourire; pour une noisette, il invoquait la mort. Il avait donné au prince d'Orange le fameux sabre d'Etienne Batori, roi de Pologne et son aïeul maternel (2); outre son cœur, que toutes les combinaisons de l'algèbre n'au-

(1) Cloots, Lettre à Castriotto.
(2) Cloots, Lettre à M. de Voisenon.

raient pu évaluer, il offrit à Jean-Baptiste nombre de bijoux, et certaine pelisse de deux mille ducats qu'il tenait en présent de Catherine la Grande. Quand le philosophe du Val-de-Grâce s'en vêtit, il ne fit pas moins de bruit dans Amsterdam qu'Alcibiade et son chien dans Athènes (1).

Ils ne se quittaient donc plus. Une sympathie mutuelle, irrésistible, les avait mis aux genoux l'un de l'autre, et chaque jour ajoutait encore un motif nouveau à cette union sainte, platonique, indissoluble. Mais quand Jean-Baptiste eut vu de ses yeux la réception pompeuse que les Grecs établis à Amsterdam firent à leur patriarche, il n'aima plus seulement, il adora. Accompagné de quatre des anciens, le caloyer vint prier Sa Sainteté d'officier pontificalement. Sa Sainteté refusa. Il fallait une permission du magistrat, et il ne convenait pas à un personnage de sa qualité de présenter requête à de petits bourgeois (2). Toutefois, il voulut bien assister à la messe, et, assis au milieu de la basilique, entre les images de saint Basile, de saint Chrysostome, de saint Grégoire et de saint Spiridion, il reçut avec l'encensoir et le Saint Sacrement tous les honneurs que le rituel oriental décerne au vicaire de Jésus-Christ. La cérémonie dura deux heures; et l'assistance fut édifiée de la ferveur du Saint-Père, qui ne détourna pas les yeux une seule fois de son livre. En sortant, le patriarche remit à Jean-Baptiste le livre qu'il avait lu : c'était *Gusman d'Alfarache*. « Plus grand que Voltaire! » s'écria Jean-Baptiste hors de lui (3). Le lende-

(1) Cloots, Lettre à Castriotto.

(2) Cloots, Lettre à M. de Voisenon, et Supplément à la Lettre adressée au comte Oginski.

(3) Cloots, Lettre à M. de Voisenon.

main, il ne fut bruit dans Amsterdam que des largesses faites par le patriarche à son église : calice en or massif, candélabres en argent massif, argent monnayé, tapis, café, chocolat, cierges bénits, etc. « Il y a de quoi entretenir pendant dix ans mon monastère des quarante martyrs du mont Athos ! » disait le caloyer dans sa joie ; et il appendit le portrait du patriarche à côté de l'autel même, en entonnant un hymne d'allégresse (1).

Quant à Jean-Baptiste, il fut si bien sous le charme, qu'il abdiqua toute volonté entre les mains de son Dieu, qui l'arracha à ses amis et l'isola de sa famille. Sur un mot de l'oracle : « Défiez-vous de M. Mandrillon ! » Jean-Baptiste rompt tout commerce avec le Bressan. Introduit au château de Vegt-Oever-lès-Maarsen : « Oh ! oh ! dit le Messie à son adorateur, prenez garde au chapelain que vous avez si malmené : il veut vous empoisonner ! » Et Jean-Baptiste, saisi de terreur, décampe et regagne vite Amsterdam.

Or il comptait un mois déjà de félicité parfaite, quand Son Altesse divine lui dit :

— Mon secrétaire vient de s'enfuir (2) !...

— Le baron de Carlowitz ?...

— Aussi coquin que mon chevalier français, son prédécesseur. Il m'emporte un collier oriental de trente-six rubis de quatre carats. C'était un déserteur prussien, voleur à l'occasion, comme vous voyez ; mais je connaissais toutes ses prouesses, et sa vie était en mes mains. Or, vous savez que Mahomet n'eût fait que de l'eau claire sans Omar, et Carlowitz était mon bras droit. Le scélé-

(1) Cloots, Lettre à M. de Voisenon.
(2) Cloots, Lettre au comte Oginski.

rat!... Mais ce qui me console, c'est l'arrivée prochaine de madame la duchessse de Kingston.

— Madame la duchesse arrive?...

— Avec les cent mille florins qu'elle doit me compter pour le grand ordre de Russie que je lui procure. Elle se rend en Allemagne, et, comme je perds ici mon temps, je la suivrai sans doute (1).

— Vous partez?

— M'accompagnez-vous?... S'il vous plaît de venir, nous irons à pied, en nous promenant. Nos équipages nous précéderont de deux à trois jours. C'est un voyage à la Pembrocke que je vous propose.

— Et où allons-nous?

— Toujours à travers l'Europe. Il n'y a rien à faire en Amérique, ni même aux Indes, quoique je sois au mieux avec Tippo-Saëb. Autant regagner l'Albanie pour en chasser le Turc (2).

— Chasser le Turc de l'Albanie!

— Vous feriez un excellent ministre d'État.

— Oui, prince, chassez le Turc, et je remplirai dans votre royaume les fonctions du Genevois Lefort. Car il est beau de policer un peuple barbare.

— Mais, dites-moi, il faut paraître avec avantage dans les cours que nous rencontrerons en route. Votre tante à de fort beaux diamants; pour peu qu'elle ait d'ambition, elle ne vous les refusera pas.

— Assurément.

— Et comme vous n'avez ni charges, ni plaques, ni cordons, donnez-moi...

(1) Cloots, Lettre à madame la duchesse de Kingston.
(2) Cloots, Lettre à madame la duchesse de Kingston.

— Qu'importe ! l'honneur vaut mieux que les honneurs !...

— Belle maxime ! Mais donnez-moi toujours votre extrait de baptême. Je l'enverrai à M. de Jager, secrétaire de la diète de Ratisbonne, et laissez faire (1).

Cette proposition acheva Jean-Baptiste. Il ne dormit plus, et rêvait éveillé. Il allait donc jouer son rôle en ce monde. Sa vie avait enfin un but ! et plus noble, plus élevé que ne se l'était jamais imaginé le philosophe du Val-de-Grâce ! Paris s'était effacé de son cœur. Il se voyait courant le monde en apôtre, légiférant en Albanie et devenant à Constantinople, dont le patriarche s'emparait à coup sûr, premier visir du premier grand Sultan chrétien. Et vite il donne congé à son valet de chambre, il se munit de diamants, suivant l'ordre, fait sa malle, il est prêt, il va même prendre les devants, quand soudain :

— Le prince vient d'être arrêté (2) !

— Arrêté !

— Victime de sa générosité, comme toujours ; arrêté pour dettes. Ses créanciers joailliers, banquiers, marchands ont eu vent de son départ prochain, et pour quelques aunes de velours peut-être, voilà la solution de la question d'Orient retardée d'un siècle...

— Ou d'une heure, pensa Jean-Baptiste, qui avait déjà bourse en main pour racheter son dieu, écroué en effet à la prison civile.

C'était dans la même prison et pour le même motif que, trente ans auparavant, ces mêmes marchands d'Amsterdam avaient renfermé une autre Majesté, s'habillant aussi

(1) Cloots, Lettre au comte Oginski.
(2) Cloots, Lettre au comte Oginski.

volontiers à la turque, le roi de Corse Théodore. Mais, protégé par l'Angleterre, qui n'abandonne jamais les siens, ce baron westphalien, compatriote de Jean-Baptiste, sortit de prison, tenta encore un coup la fortune, fit de nouvelles dupes, ruina ses créanciers et s'enfuit à Londres mourir pauvrement en honnête homme (1). Castriotto, lui, ne pouvait échapper. Quelle prison d'Europe lui eût été plus funeste? Tout pleins de la mémoire de Théodore, les bourgeois le serrèrent de près. Non-seulement L. H. P. ne répondirent pas au mémoire que leur adressa fièrement le prisonnier, mais on fut sourd même aux prières des catholiques qui venaient en foule à la prison baiser le crucifix du martyr. Le martyr prêchait, bénissait et ne se plaignait pas. Il comptait sur l'amitié du prince de Prusse, sur la reconnaissance du comte Oginski, sur l'amour de la duchesse de Kingston, et plus encore, comme tout héros d'aventure, sur l'influence de sa bonne étoile.

Le prince le renia, le comte s'effaça; seule, la duchesse dépêcha de Paris un valet de chambre avec une bourse de louis pour sa délivrance. Mais l'étoile avait pâli et n'eut pas l'influence de faire arriver à temps le valet et la bourse. Un patron de navire ragusain venait de débarquer, qui déclara connaître le prisonnier depuis 1769.

Le grand Castriotto, prince d'Albanie, capitaine général des Monténégrins, et onzième descendant de Scanderberg, n'était autre que Stiépan Annibal Zannowich, particulier de la Sérénissime République de Venise, fils d'un cordonnier enrichi au Pharaon, moine défroqué, ancien

(1) Voltaire, *Essai sur les Mœurs.*

chef de brigands en Dalmatie et pendu en effigie dans sa ville natale (1).

A ce dire, la lumière se fit en chacun, et le mystère d'iniquité se dévoila. Les uns se rappelèrent certain comte Stephano Zannowich, poëte et colonel vénitien, qui avait publié en 1772, chez le libraire Changuion, un poëme intitulé *del Anima :* c'était Castriotto. Les autres eurent mémoire de deux frères Zannowich, escrocs fameux dans toutes les académies d'Europe : l'un de ces joueurs devait être Castriotto. On produisit un portrait du *conte Zannouwich Dalmatino,* gravé à Paris par Saint-Aubin, avec la devise : *Scribere jussit veritas;* et, malgré la perruque, le portrait ressemblait singulièrement à Castriotto. Puis ce furent des lettres de change de 1776 et signées Zannowich, dont l'écriture, sinon la signature, était bien de Castriotto. Enfin on se souvint qu'un navire marchand avait été pillé jadis par un corsaire dalmate presque dans les eaux de Venise, et ce coup de main avait failli même allumer la guerre entre les Hollandais et les Vénitiens. On confronta Castriotto et les marchands. Les marchands dirent : C'est notre corsaire! A tous ces contes, Castriotto souriait. Mais le charme était rompu, et son sang-froid ne fit qu'ajouter encore à la colère des créanciers. Leur mépris pour le personnage s'étendit même à ses dépouilles. L'épée d'or du Japon que portait Son Altesse n'était plus, à les entendre, qu'une vieille rapière en cuivre doré; ses bagues étaient de verre, ses chaînes de cuivre toutes, son poignard rien que plomb; quant à ses diamants bruts, autant valaient des morceaux de sucre candi (2).

---

(1) Cloots, Lettre au comte Oginski et Supplément.
(2) Cloots, Supplément.

— Mais qui nous payera? dirent-ils alors; et ils songèrent à Jean-Baptiste qu'ils avaient là sous main.

Jean-Baptiste faisait le mort. L'orage avait grandi si vite, qu'étourdi, effrayé, il avait vite aussi réprimé l'élan de cœur qui l'entraînait au secours de son héros pour se mettre lui-même à l'abri. Mais, aux plaintes des marchands, il dut ressusciter. — Il serait curieux, ma foi, criaient-ils, que ce jeune homme tirât si facilement son épingle du jeu. Nous sommes plumés, écorchés vifs, et l'ami de l'imposteur, son confident, en serait quitte pour un peu de duvet? Non pas. Il est riche, celui-là. C'est un mauvais sujet, d'ailleurs ; il a fui de Paris pour dettes et il vient ici recueillir un héritage. Qu'il paye ! Si nous avons fait crédit à l'Albanais, c'est bien en considération de l'affection que vous lui portiez, mon jeune seigneur. Payez ; et une autre fois choisissez mieux vos gens.

— Mais, mon bon monsieur Lefèvre, je ne vous l'ai pas recommandé directement. Mais, cher monsieur Gulcher, vous dîniez comme moi chez le prince. Vous, messieurs Perrolet, vous le connaissez depuis des années et je ne le pratique, moi, que depuis quinze jours à peine. Quant à vous, honnête Vergendo, vous savez bien que j'étais le cardinal de Rohan de cette intrigue infernale, le séide de ce nouveau Mahomet, son don Quichotte, sa dupe. L'enthousiasme...

— Rien ne ressemble plus à un fripon, criaient en chœur les marchands, qu'un enthousiaste!... Vous deviez partir avec lui...

— Et grâce à vous, je suis sauf, car il voulait m'égorger, me noyer, m'empoisonner en chemin; et ce qui aurait pu m'arriver de plus heureux, c'eût été de me réveiller

un beau matin dans quelque village écarté avec mon bonnet de nuit pour toute valise (1).

Et alors, par crainte des marchands, Jean-Baptiste se mit avec eux à sonner le tocsin contre son héros, mais à toute volée. On lui jetait des pierres, il le couvrit de boue et les fit rire : « Non-seulement c'est un criminel, disait-il, mais c'est un ignorant. Il déraisonne pitoyablement sur les matières politiques ; sa tête n'est farcie que de vers et de romans. Il ignore l'histoire, la géographie, la chronologie et la statistique. Il est aussi dépourvu de style que de principauté. Il assigne au Monténégro six cent mille habitants, et cette contrée n'a pas trois lieues en largeur. Il donne la Morlaquie pour une province de ce pays ; c'est comme si nous disions que la Gueldre est un des treize cantons suisses. Je ne vous parlerai pas de ses mœurs ! » Et Jean-Baptiste leur racontait à l'oreille comment, en Bavière, en pleine église, le prétendu Saint-Père avait officié pontificalement une jeune fille après avoir forcé les assistants à tourner les yeux vers la muraille, suivant le rite oriental ; et comment, à Hambourg, arrêté pour avoir estropié deux enfants qu'il avait pris comme pages, le Dalmate avait eu l'insolence de menacer le chef du tribunal de lui en faire autant. « Et vous étiez son ami ? me direz-vous. L'ami d'un pareil monstre ! Ah ! j'oubliais ses mœurs pour ses vertus sociales, ainsi que vous faites tous à l'égard de mon roi. Oui, la tête me tournait comme elle avait tourné aux Monténégrins, au prince de Prusse, aux dix-sept seigneurs polonais, aux caloyers de Vienne et d'Amsterdam, au comte Oginski, à la duchesse

(1) Cloots, Lettres au comte Oginski, à madame la duchesse de Kingston, et Supplément.



de Kingston et, en dernier lieu, au prince d'Orange lui-même, aux états généraux et à vous autres, messieurs. Mais vous, du moins, aux yeux de toute l'Europe, vous avez la gloire d'avoir démasqué le traître. Vos têtes carrées dont il se moquait sont le sanctuaire de la raison, du bon sens et de la prudence. » A si beaux discours les marchands ne répliquèrent pas. — Ils apprenaient, d'ailleurs, qu'ils allaient être vengés, l'Albanais devant être jugé (1).

Castriotto, en effet, fut transféré de la prison civile à la prison criminelle. On le fouilla. Il avait sur lui une ceinture de poisons subtils et un stylet empoisonné. Quelle fortune que cette saisie! L'imposteur ne pouvait plus échapper, même par la mort, à la justice hollandaise. O déception! il y échappa. Quelques jours après, on trouvait le prisonnier étendu par terre, sanglant, tué. Il s'était ouvert stoïquement les veines avec ses ongles et l'aiguillon d'une boucle. Les bourgeois furent interdits et crièrent à la trahison. Mais restait le cadavre, et la petite cérémonie d'usage en cas de suicide donna quelque satisfaction à leur rage. Le cadavre fut traîné sur une claie dans les rues d'Amsterdam, pendu par les pieds aux fourches patibulaires, jeté à la voirie; les bourgeois le huèrent, et tout fut dit de Castriotto. Une seule personne eut des larmes pour l'infortuné Schypetar, une femme, la duchesse de Kingston. Elle pleura toujours le grand Castriotto. Il avait été son dernier amour : c'était bien un prince (2).

Quant à Jean-Baptiste, le dénoûment si brusque, si

(1) Cloots, Lettres au comte Oginski, à madame la duchesse de Kingston, et Supplément.

(2) Cloots, Supplément aux Lettres, et *Mercure de France*, 1786.

simple et si tragique de cette étrange histoire l'avait ébranlé tout entier. Il passait soudain de l'exaltation à l'abêtissement. Il s'écriait : « Je l'échappe belle! » ou : « Cette aventure est une leçon terrible pour les coquins et les honnêtes gens ! C'est un supplément au livre des Liaisons dangereuses! » Au bas du portrait de son ancien héros, on le voyait tracer ce vers d'école :

Il visait à la gloire, il meurt dans l'infamie!

Et il ne cessa d'en parler, d'en écrire pendant des semaines aux gens d'Amsterdam et d'Utrech, à ses parents de Vegt-Oever-lès-Maarsen, à sa mère, à ses cousins de Paris aussi bien qu'à madame la duchesse de Kingston et au comte Oginski, afin d'expliquer sa conduite et de bien faire ouvrir les yeux au monde. La *Gazette de la Haye*, le *Courrier du Bas-Rhin*, le *Mercure de France* ébruitèrent l'aventure par toute l'Europe ; enfin Jean-Baptiste lui-même s'empara de la publicité en faisant coudre les pièces de l'affaire comme supplément aux exemplaires non vendus des *Vœux d'un Gallophile :* cette publication *motu proprio* attestait bien sa candeur.

C'est alors que se rétablit le jeu troublé de son organisme. Et, dès qu'il eut repris tête, sa première idée fut que, s'il avait vécu dans la grande ville et de la vie de l'esprit, jamais il n'eût couru pareille fortune. Aussi toute son âme revola vers Paris : « Cent louis de rente, un galetas et Paris! s'écria-t-il. Voilà le *panem et circenses* du vrai philosophe ! » Puis, s'étant fait honte de s'être laissé confisquer ainsi par un aventurier de petite passe, — lui qui avait si lestement échappé au despotisme prussien, — il sentit mieux que jamais la toute-puissance de son indi-

vidu redevenu libre. « Ah ! dit-il, fi désormais de tout dominateur, directeur ou régulateur de conscience, — s'appelat-il Louis, Joseph, Frédéric, Pie le Pèlerin ou Castriotto! La liberté n'est pas une bagatelle. Elle seule nous donne le sens moral. Et je le sais autrement que par les livres, car je puis dire maintenant : J'ai tâté de l'esclavage! Alors il alla vers M. Mandrillon, auquel il fit excuse, repassa avec lui la déclaration américaine des Droits de l'homme, ceignit de nouveau son grand argument, puis il s'écria : « Route de Bohême! » — Son oncle n'eut garde de le retenir encore. Aux Hollandais la gorge enflait de rire sur le neveu! Pauvres patriotes! Ils n'imaginaient guère qu'eux-mêmes, dans leur lutte contre la maison d'Orange, ils devaient avoir aussi leur Castriotto ; Salm Kirbourg (1).

Jean-Baptiste roula donc vers le sud, et sans nulle envie de biaiser sur Berlin. Frédéric venait de mourir ; mais au roi philosophe avait succédé, — logique des choses humaines ! — un illuminé. Que le rationaliste indépendant se risque auprès du nouveau sire, pour voir! Il n'eut garde et bien lui en prit ; car on le prévint un jour au passage qu'il était signalé à tous les ambassadeurs de sa nation en Europe! Par égard pour son oncle Cornélius seul, on hésiterait peut-être à l'enlever en route pour l'envoyer pieds et poings liés à Berlin ; mais ce n'était là qu'un peut-être (2). Loin d'éclopper le voyageur, ce bel avis ne fit que le ragaillardir encore. Aussi le voilà sur toute sa route qui proteste contre les abus en face des nobles, parle li-

(1) Cloots, Lettres et Supplément, et *Biographie de* 1805, art. SALM KIRBOURG.

(2) Cloots, *Appel au genre humain.*

berté devant les roturiers, menace de son argument les sacerdotaux. A l'entendre, nul ne doutait qu'il ne fût un de ces voyageurs mystérieux, adeptes d'une doctrine secrète et tous fort riches, dont on avait souvent ouï dire ; car dans cette Europe, toute pleine de sujets, comment ne pas se l'imaginer légion, ce jeune éleuthéromane? Et pourtant il ne relevait que de sa conscience et n'avait pour arme que la seule raison !

Le voyage de Jean-Baptiste fut bientôt moins une promenade qu'une fuite, et fuite moins de peur que d'horreur. En Hongrie, il est témoin d'une chasse à l'homme. L'empereur philosophe faisait traquer dans les forêts ses sujets comme des bêtes fauves ; Jean proteste et s'enfuit (1). En Piémont, il apprend que tout sujet convaincu d'avoir imprimé hors frontière est puni de mort ; Jean proteste et s'enfuit. En Toscane, où règne encore un philosophe, on lui montre, il est vrai, toutes les prisons vides ; mais sur trois sujets causant ensemble dans la rue deux au moins sont des espions (2); Jean proteste et s'enfuit encore. Il est à Rome ! Rome la papale, Rome l'antiparisienne ! Là il se déguise le mieux qu'il peut afin d'échapper à l'œil inquisiteur des vieillards tonsurés. Mais il veut voir de près, mais il veut argumenter même sous les foudres du Vatican ; il argumente, en effet, avec un cardinal, mais le lendemain il se dérobe.

Or, épuisé par cette longue course au travers du vaste cimetière européen, repu du spectacle de tant de corps sans âme, avide plus que jamais de vivre libre au milieu d'hommes libres, Jean-Baptiste se reposait au pied du Vé-

(1) Cloots.
(2) *Feuille villageoise*, journal.

suve. Sous ses pieds le sol semblait tressaillir, quand, c'est un cri : « Vite à Paris! En France tressaillent non point le sol, mais les consciences. L'opinion publique fait éruption de toutes parts! Les Notables sont convoqués! » Et tout fiévreux à cette nouvelle, le philosophe s'embarquait; un vent du sud le faisait cingler vers la terre promise (1)! Mais, hélas! fausse alerte! il ne s'agissait encore que des entreprises robinocratiques contre la cour. L'aristocratie parlementaire, soucieuse de ses seuls priviléges, était seule en branle dans les provinces, où, loin de crier: « Liberté pour tous! » elle se fortifiait, pour sa défense, de toutes les tyrannies locales. A peine à Marseille, Jean veut gagner Paris, mais on lui signifie qu'étranger il ne passera pas outre (2). « J'accomplirai donc mon voyage comme j'ai résolu, » dit-il; et tout l'été il parcourt le midi de la France. A l'hiver il était à Bayonne, mais s'y voyant encore inquiété, il se jette dans la diligence de Madrid (3), et le voilà, comme s'il eût voulu achever son purgatoire, errant au milieu des moutons et des moines dans les solitudes de la terre classique de l'Inquisition. En Espagne, il assista à un changement de règne qui ne changeait rien aux choses du passé. Aussi, comme il se donnait déjà à Madrid, tout comme ailleurs, le plaisir de jouer du grand argument, les alguazils lui furent dépêchés; mais il gagna Valence, mais il s'enfuit à Cadix, et là, toujours poursuivi, il prit encore la mer. Pour aller où? — En Maroc (4).— O terre doublement hospitalière pour

(1) Cloots.
(2) Cloots.
(3) *Annales patriotiques*, journal, 1792.
(4) *Patriote français*.

le défenseur des Juifs et des Mahométans! Comme les proscrits d'Europe, Israélites et Maures, lui firent accueil quand il se fut annoncé tel! Le philosophe n'eut pas à s'inquiéter d'un prêtre pour argumenter; les marabouts vinrent en foule recueillir sa parole. Depuis Paris, Jean n'avait point encore rencontré tant d'appétits idéalistes. Ce fut bien la seule terre d'où il ne s'enfuit pas; il s'en arracha. Un navire portugais le ramena en Europe. Et sous le ciel de Lisbonne il se reposa sans plus argumenter.

On entrait en l'année 1789. L'hiver s'écoulait doux et facile; Jean-Baptiste n'entendant rien du monde. Souventes fois pourtant il allait à la côte, regardait l'Océan et semblait mesurer de l'œil l'étendue d'eau qui le séparait de la seule patrie des *Droits de l'homme,* l'Amérique du Nord, — juste en face. — Quoi donc! aurait-il en tête de passer outre-mer au printemps? Ne verrait-il plus dans ses études, dans ses voyages qu'une préparation non point à la conquête mais à la jouissance de ces fameux droits résurrectionnels? O philosophe cosmopolite! Si à peine ta voile au vent le coq chantait à la côte et que le jour se levât sur le vieux monde, toi fuyant, tout à la mer! au loin, déjà perdu! — quelle honte!... Être libre, c'est beau, mais le redevenir, l'affranchissement, la convalescence, voilà le bonheur! — Hé! qu'il chante donc le coq! Hé! qu'il se lève le jour! — Trop heureux Jean-Baptiste! Comme il criait ce vœu, on lui annonce encore: « Nouvelles de France! le dieu Necker ressuscité, et les états généraux convoqués avec la double représentation du tiers! » Cette fois, c'était bien au tour de la nation! — le coq allait chanter. Aussi le patriote, ragaillardi, passe le Tage, regagne l'Espagne, franchit l'Ebre, impatient de voir et d'a-

gir (1). Mais quel silence aux frontières! Les Pyrénées sont muettes et de France n'apportent aucun bruit. Est-ce encore partie remise? Non! Ce silence dit au contraire l'avénement de la vie nouvelle et sa toute-puissance.—Silence d'étouffement! Les rois ont peur qu'elle ne déborde! Mais un cri éclate, le plus puissant du siècle et que rien ne peut étouffer, frappant toutes les oreilles, ébranlant tous les cœurs : « Paris est en insurrection! La Bastille est prise!... » Avec le monde entier Jean-Baptiste l'entend; d'un bond il est en France et libre!

Il avait trente-quatre ans quand il prit la cocarde.

(1) Cloots.

LIVRE II

L'ORATEUR DU GENRE HUMAIN

Juillet 1789 — Août 1790

Libre!... Était-ce bien une terre de liberté qu'il foulait?...

A première vue, tout moins grand connaisseur des causes et des effets que Jean-Baptiste en eût douté. C'était à retourner en terre d'inquisition. Villes et villages étaient en armes; tous les visages marquaient l'effroi, et de toutes parts le tocsin sonnait. — Qu'y a-t-il? —Des brigands brûlent les moissons, ravagent les vignes, égorgent sur les routes. — Qui les a vus? — Personne! Mais qu'un coup de feu éclate en plaine : « Les voilà! » s'écrie-t-on; et chacun d'être sur le qui-vive (1). Ces jeux de la terreur firent sourire Jean-Baptiste. « J'arrive à point, dit-il. Voilà bien les signes de l'affranchissement à sa première heure, et j'assiste au passage de la servitude à la liberté. Les vieilles institutions ne sont plus; les liens sont bien rompus; l'homme est tout à lui-même :

(1) *Révolutions de Paris*, journal.

c'est la révolution!... » Et s'étonnant que l'individu eût encore tant d'énergie conservatrice après tant de siècles d'esclavage : « L'autre monde se créera ici-bas! jura-t-il.» Et il alla en avant, les yeux toujours vers Paris.

A chaque relai, presque à toute heure, par où qu'il passât, on arrêtait sa voiture. « Pardonnez, monsieur, disait le caporal improvisé, si nous poussons la police aussi loin; un peuple ne peut prendre trop de précautions lorsqu'il veut conquérir sa liberté. — Courage, braves citoyens, répondait Jean-Baptiste, vous l'aurez, cette liberté, car vous en êtes dignes! » Et qu'il était heureux alors de voir sa cocarde lui servir de passe-port! Tous respectaient le signe de ralliement. « Ils ont déjà l'instinct du civisme, » pensait-il. Parfois on lui demandait : « Êtes-vous du tiers état? » — Et Jean-Baptiste, émerveillé de cette question : « Baron en Allemagne, répondait-il, mais citoyen en France (1)! » Et, non moins émerveillé de cette réponse, l'interrogeant criait avec lui : « Vive la nation! »

La nation!... Ah! en quel pays d'Europe les hommes pouvaient-ils mieux pousser ce premier cri d'union que dans ce pays-là même où Jean-Baptiste faisait route, cette belle France, indivisible toute par sa nature? Sa situation entre deux mers et deux chaînes de montagnes, la direction de ses fleuves, de ses rivières et de ses canaux formaient bien, aux yeux du philosophe, un tout homogène, dont les intérêts de commerce et la conservation commune ne sauraient provoquer que l'union la plus intime de toutes les parties. — Oui, bien, vive la nation (2)!

(1) Cloots signe ainsi ses premiers articles.
(2) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*.

Cependant il approchait de Paris et commençait à en avoir nouvelles. Hélas! on parlait d'anarchie. Il ne rencontrait plus que chevaliers errants qui désertaient la ville; et quand ses regards tombèrent enfin sur un journal, c'était l'histoire de têtes coupées, de cœurs arrachés, l'annonce de la famine.

La foi de Jean-Baptiste faiblit alors, et ce ne fut plus qu'en tremblant qu'il avança. Il s'imaginait voir Paris en feu, désert, ensanglanté, comme pris d'assaut par quelques brigands. Et le pauvre philosophe pleurait d'avance sur les ruines de Babylone.

Enfin voilà Paris! O surprise! Quel spectacle! Loin de voir un désert, — dans les rues, aux carrefours, sur les places, la foule, partout la foule, foule active, bruyante, enivrée. Partout des uniformes, le bruit du tambour, la musique militaire, un appareil guerrier, — mais qui charme et forme un contraste agréable avec les amours du Palais-Royal, les fêtes des boulevards et les représentations théâtrales (1). Jean-Baptiste en est ébloui. Les hommes lui semblent plus beaux, les femmes plus belles. Ah! c'est bien là cette génération élevée selon les préceptes de l'auteur de l'*Émile!* Il interroge, il cause, il écoute. L'esprit est plus éclairé, le cœur plus élevé, la raison plus saine, l'âme plus forte et plus énergique chez tous ces citoyens qui, moins polis mais plus honnêtes, montent la garde et s'alignent avec le fusil sur l'épaule. Que dirait Sterne de ces Français-là (2)? — C'est à se croire dans Athènes. Et Jean-Baptiste croit bien y être (3).

---

(1) Cloots, Lettre à Cornélius de Pauw.
(2) Sterne, sous Louis XV, comparait les Français à de la monnaie usée.
(3) Cloots date ses lettres d'Athènes.

Quels noms, en effet, répète-t-on sans cesse et de toutes parts?... Noms d'hommes de lettres, de philosophes, tous de ses amis. Mais qu'il a de peine à les reconnaître sous leur habit de soldat-citoyen! Ces hommes qu'effrayaient jadis chez Procope les vœux du Gallophile, et qui de peur fermaient la bouche à l'auteur de la *Certitude* quand il leur criait en plein musée : « Écrasons l'infâme! » — ou vainqueurs de la Bastille, ou membres du bureau de ville, tels ils sont aujourd'hui! La vertu créatrice de la Révolution les a transfigurés; le torrent des circonstances les a tous entraînés pêle-mêle; et Jean-Baptiste ne sait aussi que les confondre tous dans son admiration. C'est Bailly, c'est Du Saulx, c'est La Salle, trois habitués du cercle de madame de Beauharnais, tous trois siégeant à la maison commune; c'est madame de Beauharnais elle-même, autrefois la Sapho des Gaules, et maintenant la première des citoyennes (1); c'est le marquis de Villette, non plus danseur, mais motionnaire. Il n'est pas jusqu'à Dorat-Cubières et au cousin Jacques qui, laissant là le boudoir et la lune, n'aient leur place à la fête en qualité d'historiographes du peuple (2).

Après être allé en pèlerinage aux ruines de la Bastille, symbole du despotisme détruit; après avoir salué de tout son respect la lanterne de la place de Grève, symbole de la justice populaire; après avoir crié : « Vive Lafayette! » sur le passage de son camarade de collége, symbole vivant des Droits de l'homme, Jean-Baptiste courut à Versailles. Quel saisissement religieux n'éprouva-t-il pas à la vue de l'Assemblée nationale! Tous ces députés du clergé, de

(1) Nom qu'on lui donne et qu'elle accepte.

(2) Ils sont chargés de faire le récit de la prise de la Bastille.

la noblesse et du tiers état, qui s'arrachaient aux voluptés, au luxe, à l'égoïsme pour donner une constitution à la France régénérée et proclamer les Droits de l'homme à la face de la vieille Europe, lui apparurent géants de patriotisme. Il voyait en imagination ceux du tiers, tous debout, la main haute, faisant le serment du Jeu de Paume, et lui-même est témoin aussitôt d'un élan non moins sublime. C'est la nuit du 4 août. Noblesse et clergé ont l'enthousiasme du sacrifice, et la féodalité n'est plus. A cet éclat de justice Jean-Baptiste fut pris d'un saint délire. Toute son âme s'ouvrit; il prophétisa :

« Ah! je lis dans l'avenir comme si je le tenais dans la main. J'aperçois une série d'événements heureux, un déroulement d'effets inévitables. Je m'érigerai en prophète de la régénération universelle sans altérer la plus sévère logique.

L'Assemblée nationale de France est, à mes yeux, le noyau de l'assemblée vraiment œcuménique, et les décrets de ce concile futur, présidé par le sens commun, feront évanouir à jamais tous les canons des conciliabules soi-disant universels. Croyez à mes prophéties, disait-il à son cousin le marquis de Montesquiou, et aux autres députés patriotes, croyez-y; car ce n'est pas le ciel qui m'inspire. Ma vaticination ne descend pas du Vatican ténébreux, mais elle jaillit abondamment de la nature des choses (1). »

Depuis tantôt six mois on avait en France exprimé bien des vœux, mis au jour bien des projets, fait des motions de toute nature. Chacun avait eu son rêve patriotique et l'avait dit au monde; mais personne encore n'a-

(1) Cloots.

vait atteint à ce délire civique dont Jean-Baptiste venait d'être possédé.

Que s'imaginait donc ce jeune cosmopolite, disparu depuis si longtemps, arrivant là comme un ressuscité et prenant un ton d'oracle? Son idéal semblait avoir une largeur de bases, une hauteur de principes, une étendue de vues inconnues jusqu'alors. Ce fut chez les patriotes accrédités un étonnement égal à celui que le Prussien avait causé jadis à son apparition dans le monde des philosophes. Mais, après avoir réfléchi une minute sur le sens des paroles de l'oracle prussien, tous convinrent qu'il était fou, les uns ajoutant : « Il l'a toujours été ! » et lui tournant vite le dos; les autres, plus charitables, disant: « C'est un accès! » et prenant à tâche aussitôt de rasseoir par de bonnes paroles l'imagination ébranlée du patriote millionnaire.

Jean-Baptiste apprit alors que la Révolution n'allait encore qu'à l'aventure; qu'il y avait eu victoire, mais non conquête, et qu'il prenait l'ivresse de l'insurrection pour le triomphe de la liberté; que chaque jour il fallait combattre!...

— Bataille, soit! dit Jean-Baptiste.

Et on lui montra la cour comme un foyer de complots; l'Assemblée qu'il venait d'admirer n'était qu'une mer d'intrigues. Seul, le club breton, réunion de députés patriotes, poussait à la roue, donnait le branle, tenait en haleine...

— Je suis tout au service du club breton! dit Jean-Baptiste.

Mais le club breton lui-même n'agissait que par l'impulsion qu'il recevait de Paris...

— Alors je ne perdrai pas de vue les tours de Notre-Dame.

— Mais à Paris même il n'y a qu'un centre d'agitation féconde, au jardin du Palais-Royal...

— J'irai donc au Palais-Royal.

— Et les motionnaires du jardin n'appartiennent presque tous qu'à un seul quartier, quartier de la rive gauche (1)...

— Quartier de la jeunesse et de l'idée! s'écria Jean-Baptiste. Mon poste est là!

Et le lendemain il campait rue Jacob (2).

Il campait en effet. Comme dans ses courses à travers l'Europe, il logea en garni. Était-ce habitude prise? Non pas, c'était devoir. Soldat de la liberté, rien ne devait enchaîner son activité révolutionnaire. La cause si belle qu'il embrassait allait absorber tous ses loisirs. Il laissait aux intrigants de tenir table ouverte; aux modérés d'avoir encore les jouissances du foyer. Vivre au dehors, au grand jour, avec tous; se répandre, être tout action, voilà d'un patriote modèle. Il mange où il est, où il peut, à la hâte. Qu'il ait un lit, c'est déjà bien. Sans la police il coucherait presque à la belle étoile.

Mais s'il n'eut pas maison, il eut carrosse. Tout le jour il brûla le pavé, emporté par deux chevaux auxquels deux domestiques, patriotes eux-mêmes, communiquaient l'ardeur du maître (3). Il semblait un désembastillé, privé d'air, d'espace et d'action depuis un siècle, délivré depuis une minute, tout avide de s'assurer qu'il est bien libre. En vingt-quatre heures Jean-Baptiste connut la température révolutionnaire de Paris.

---

(1) *Révolutions de Paris.*

(2) *Almanach royal.*

(3) *Chronique de Paris,* 1790, journal.

On avait dit vrai : tout était chaos. Chacun pour soi était la devise de chacun des soixante districts qui composaient ou plutôt divisaient la ville. De force commune, aucune. Paris semblait un vaste champ de bataille où tous les intérêts particuliers s'agitaient, se croisaient, s'attaquaient, faisaient émeute, tous demandant à vivre. Mais seuls les intérêts bourgeois, bien armés, mieux vivants, gagnaient du terrain d'heure en heure et s'apprêtaient à dévorer les autres. Des principes, nulle nouvelle (1).

L'hôtel de Modène, où logeait Jean-Baptiste, était situé sur le district des Petits-Augustins (2). Le patriote se présente aussitôt à l'assemblée du district, afin d'y prendre langue sur les questions du jour. « On ne passe pas : vous êtes baron prussien ! — Mais citoyen en France. — — Eh ! seriez-vous Français né natif, vous n'auriez pas ici le droit de bourgeoisie : vous logez en garni (3). » Jean-Baptiste invoquait déjà les Droits de l'homme ; mais le factionnaire ne connaissait que la consigne et croisa la baïonnette.

« Au jardin du Palais-Royal alors ! dit Jean-Baptiste. C'est le district de tout le monde. Là du moins, m'assure-t-on, la parole est libre ; on y discute, censure, motionne et dénonce en plein air, sur les chaises, sur les tables, au milieu des huées ou des applaudissements. » Mais Jean-Baptiste arriva comme la garde bourgeoise argumentait à coups de crosse contre les motionnaires. On criait, on fuyait, et le patrouillotisme avait raison déjà du patriotisme (4).

(1) *Révolutions de Paris.*
(2) *Almanach royal.*
(3) *Révolutions de Paris.*
(4) *Révolutions de Paris.*

Indigné, Jean-Baptiste allait protester dans les groupes: « Plus bas! » lui dit quelqu'un. Et on l'envoie place de Grève voir, attachés au carcan et flétris d'un fer chaud, ceux qui, par leurs propos, ont occasionné un attroupement ou même une rumeur publique (1).

« Je ne puis parler? Alors j'écrierai, j'imprimerai! dit Jean-Baptiste, dont le sang bouillait. — Vous imprimerez si le comité de police le veut bien, lui répond-on encore. — Quoi! toujours la censure? » Et Jean-Baptiste prit un, deux, trois journaux, et tous portaient approbation signée Fauchet. « Qui est Fauchet? — C'est un prêtre. — Un prêtre!... et à la censure!... — Mais un prêtre patriote, membre de la commune, vainqueur de la Bastille; c'est l'Ami de la vérité, de la liberté, des droits de l'homme et du citoyen. Entrez dans cette église et vous verrez. » Jean-Baptiste veut voir le miracle.

Un prêtre était en chaire; il prêchait et disait: « On ne peut être libre sans la religion catholique (2). » A ces mots Jean-Baptiste prit la fuite, ne s'imaginant plus être en pleine révolution, ni même en plein Paris, encore moins en plein dix-huitième siècle. « Je suis au seizième siècle! s'écriait-il, et je viens d'entendre un ligueur... O Voltaire! »

A vue de pays, il avait cru la révolution partout. Inspection faite, il ne la trouvait plus nulle part. Aussi s'en revenait-il désenchanté, quand, à peine sur la rive gauche, ses yeux, son cœur, ses bras se rouvrirent comme au premier jour, à l'aspect de la tribu des Cordeliers, du

(1) *Révolutions de Paris.*

(2) *Révolutions de Paris*, et *Discours de Fauchet.*

Salomon des districts (1). Les députés patriotes avaient dit vrai : la révolution n'était encore que sous la tente, aux lieux mêmes où, cinq ans auparavant, Jean-Baptiste l'avait laissée germe. Là, sans crainte de la garde bourgeoise (2), au carrefour, au théâtre, au café, s'agitent, se pressent, se confondent avocats, peintres, acteurs, ouvriers, médecins, boutiquiers, basochiens, carabins, libellistes accourus d'outre-Rhin, journalistes débarqués d'outre-Manche, hommes de lettres, hommes de science, tous jeunes et tous d'action. Ils affichent, ils colportent, ils brochurent, orateurs de jardin, tribuns de ruisseau, convocateurs des halles. Selon l'heure, selon le jour et toujours prêts, sans lassitude ils vont ! Et c'est parce qu'ils vont, confondus, déclassés, qu'ils sont Paris, qu'ils sont le monde, qu'ils sont à tous et qu'ils sont tout. Leur esprit, c'est l'esprit cosmopolite de Voltaire ; leur cri, le cri parisien de Diderot :

Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre
Au défaut d'un cordon pour étrangler les rois (3).

Car, s'ils ont en bouche un nom sacerdotal, ce n'est pas celui d'un prêtre ligueur, mais d'un abbé logicien, déprêtrisé d'esprit autant que Condillac, l'abbé Siéyès (4),— le premier qui, enseignant à compter par têtes, par voix, tue le sacerdoce, et qui, départementalisant les hommes, va donner à chacun conscience humaine.

Ah ! comme sur cette terre promise de la liberté nais-

---

(1) Expression de Camille Desmoulins.

(2) *Révolutions de Paris.*

(3) L'*Éleuthéromanie* de Diderot a été composée au café Procope. V. Camille Desmoulins.

(4) Sieyès avait été le candidat du café Procope.

sante, comme dans cette cour des miracles de l'Idée, Jean-Baptiste sentit l'Esprit et qu'il joua vite de la langue, bien autrement encore que là-bas, à Versailles, en face de l'Assemblée! « L'Assemblée!... Versailles!... Mais que fait l'Assemblée à Versailles?... » Ce fut la pensée première qui lui surgit de l'esprit aux lèvres dans la cité révolutionnaire des Cordeliers, tant l'Assemblée lui parut soudain comme perdue, hors du monde, au désert (1). « Non, ce n'est pas sous l'œil de la cour qu'on légifère : autant philosopher comme autrefois sous le canon de la Bastille. L'Assemblée à Paris! Une vaste et populeuse capitale est la terreur des despotes. Le roi à Paris! La liberté française doit être fondée sur l'immensité de Paris. A Paris le roi, l'Assemblée! La gloire du dix-huitième siècle est d'avoir fondé la Ville; achevons l'œuvre! » Ainsi criait-il déjà à toutes les oreilles, dans tous les groupes; et chacun, ma foi, n'avait garde de le tenir pour fou, car il avait bien la pensée commune. « Bravo, Prussien! » lui disaient-ils tous. Mais tous ajoutaient aussi : « Il faut un second accès de révolution (2). — Qu'est-ce à dire? exclamait Jean-Baptiste à ce souhait; mais il suffit que l'Assemblée veuille venir! — Elle ne veut pas venir. — Mais l'Assemblée a peur de la cour? — Elle n'a pas moins peur de Paris. — Quoi! suspecter l'Assemblée de tenir Paris pour suspect! » Jean-Baptiste n'eut plus de voix à ce blasphème (3).

Mais quand il retourna à Versailles et qu'il eut dit aux députés patriotes : « L'Assemblée à Paris! le roi à Paris! »

---

(1) Cloots, *Motion aux Jacobins.*
(2) *Révolutions de Paris.*
(3) *Révolutions de Paris.*

il put voir, au silence qui accueillit ses paroles, que le quartier de la jeunesse et de l'idée jugeait bien. Et comme il essaya de démontrer qu'il fallait que Paris et l'Assemblée eussent une volonté une et que constituer Paris c'était constituer la nation : « Paris est en mauvaise réputation dans les provinces, lui répondit-on net. — C'est la clef de voûte de la France, répliqua Jean-Baptiste. — Jamais la France n'acceptera la loi du Parisien. — Vous l'accepterez tous, leur cria alors le patriote, vous, la France et l'Univers. Paris est le chef-lieu du globe (1). » Et Jean-Baptiste leur fit des offres apostoliques pour convertir la France — puisqu'il fallait convertir — à l'opinion parisienne. Globe à part, la foi naïve de ce Prussien dans l'unité nationale les séduisit tous. Ils acceptèrent les offres apostoliques.

Le lendemain, Jean-Baptiste sortait de Paris et prenait à toutes guides la route de Bretagne (2). Il allait en mission. C'étaient le parlement et la noblesse de cette province qui, les premiers, s'étaient levés contre la cour; mais, les premiers aussi, ils refusaient de sacrifier leurs priviléges à la commune patrie. Ces Bretons bretonnants n'étaient pas à convaincre, mais à vaincre. Armé du décret contre la féodalité et les dîmes, Jean-Baptiste poussa droit dans les terres, allant aux paysans. Là, plus de journaux ni routes. Et les villages, où donc? Ah! Jean-Baptiste s'arrêta; son cœur se serra. Il voyait ce que La Bruyère avait vu cent ans auparavant; ce qu'on avait vu là mille ans avant La Bruyère; ce qu'on verrait encore aujourd'hui sans la Révolution : « Certains ani-

(1) Cloots, *Motion*.
(2) Cloots, Lettre à l'abbé Brizard, en date de Tours.

maux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine. Et en effet ils sont des hommes (1)... »

« Ils sont mes frères ! » dit Jean-Baptiste. Et il s'avança. Tous de s'enfuir. Mais il les suivit jusque dans les tanières où ils couchaient avec leurs chevaux, leurs vaches, leurs cochons et leurs poules, et les interrogea, non de bouche, — aucun d'eux ne parlait la langue universelle, — mais par interprète. Ces êtres ne semblaient connaître que le bon Dieu et le bon roi. Quand il leur demanda s'ils avaient ouï parler de la Révolution, les plus intelligents vinrent et dirent : « Le roi notre maître fait beaucoup de bien ; les états généraux lui donnent de bons conseils ; les coffres du roi seront toujours pleins, parce que M. le duc payera la taille comme le tiers état. — Non-seulement M. le duc payera la taille, leur cria Jean-Baptiste ; mais vous ne payerez plus la dîme !... » Ils écoutèrent. « Non-seulement la Révolution est faite au profit du tiers, mais elle est faite au profit de tous. Dès ce jour, ô mes frères ! vous pouvez défricher, labourer, semer dans l'allégresse. Tout congéables que soient vos terres (2), vous avez droit d'acquérir leur propriété. » Et Jean-Baptiste leur expliqua les deux décrets sauveurs. Ces hommes nouveau-nés écoutaient encore. Il y avait donc pour eux une Providence au monde ! Et c'était un jeune seigneur qui leur apportait cette bonne

(1) La Bruyère, *Caractères.*
(2) Lequinio, *Sur les domaines congéables.*

nouvelle en les appelant ses frères! Ils n'y pouvaient croire. Mais à sa voix, s'étant levés, ils se sentirent forts; et voilà qu'impatients d'essayer leurs forces, ils courent à la colline, torche d'une main, la faux de l'autre; et, ma foi, le château du maître, leur bastille, brûle bien à toutes flammes. Dans l'église, le prêtre était en chaire, tonnant contre la révolte. Ils vont au prêtre, l'enlèvent, le conduisent à la maison commune; et cela sans qu'un miracle s'opère en sa faveur (1). Alors ce fut une fête. Toute la plaine s'ébranla; chaque colline s'éclaira; et partout où Jean-Baptiste avait passé il n'y eut plus qu'un cri, cri français, cri d'union : « Vive l'Assemblée nationale! »

Les hommes d'affaires des seigneurs voulaient le pendre, toute la police parlementaire fut mise après lui; mais le Prussien, qui avait échappé aux mouchards d'Allemagne, aux sbires d'Italie, aux alguazils d'Espagne, fit la navette et dépista les espions des robinocrates (2). Chaque ville, au reste, était pour lui de refuge. Là, il trouvait tout prêt un corps de défense : la jeunesse bourgeoise, instruite, armée, patriote. Pour ceux-là qui savaient lire, il avait des brochures écrites au cœur même de Paris, au Palais-Royal. Et les leur distribuant, il disait : « Gardez-vous de vos pères; ce sont des vieillards; laissez-les au passé. Les noms de patriotisme et de liberté n'appartiennent pas à leur langue (3). Vos véritables pères sont à l'Assemblée nationale. Unissez-vous à eux. » Il les groupait alors et les affiliait au club breton. Puis il disait aux initiés :

(1) *Révolutions de Paris*, nouvelles des provinces.
(2) Cloots.
(3) Expressions de Sieyès.

« Les paysans sont debout. Allez vers eux, comme je suis venu vers vous, au nom de l'auguste Assemblée, et la France sera. » Et il fut fait dans cette province comme en Bretagne, si bien qu'en quelques semaines, des côtes de l'Océan à la Loire et au delà, Jean-Baptiste avait réglé le pouls de la France malade.

Tous avaient confiance dans l'auguste Sénat, base inébranlable de la liberté ; tous étaient prêts à recevoir la loi d'où que fût l'Assemblée,— fût-elle même à Paris, ce que rêvait Jean-Baptiste. Mais quelle anxiété n'avait-il pas en secret! La base inébranlable qu'il leur vantait si haut était en vérité si fragile ! A Versailles, on vivait à la merci de Suisses et d'Allemands dont la troupe — il le sentait,— devait grossir d'heure en heure. Il ne fallait qu'un mot, qu'un signe d'une Autrichienne pour qu'en une nuit, adieu la base, tout fût à terre. Aussi, chaque jour avertissant du progrès de sa cure les patriotes de la faculté nationale : « Vite à Paris! leur criait-il, ou la Bastille se relève ; plus d'Œil-de-Bœuf! le roi à Paris! » — « Iront-ils jamais! » répétait-il sans cesse en désespéré ; et il écrivait au Palais-Royal : « Allez les prendre! » quand arrive un courrier : « L'Assemblée n'est-elle plus? Le roi est-il en fuite?—Le roi est à Paris! L'Assemblée vient à Paris! — A Paris! grâce au Palais-Royal?... — Grâce aux faubourgs, à la famine, aux femmes ; on tient enfin le boulanger, la boulangère et le petit mitron! » Et Jean-Baptiste apprit la merveilleuse histoire des 5 et 6 octobre. Plus de cour! Paris régnait. Tout était consommé! « Vive l'Assemblée! Vive la nation! » cria l'apôtre. Tous répétèrent : « Vive l'Assemblée ! Vive la nation ! » A peine on ajouta en queue : « Vive le roi! » Jean-Baptiste pouvait repartir; la Bretagne et l'Anjou étaient au

pas (1). Pour toujours?... Longtemps Jean-Baptiste le crut. On vit alors en effet les Bretons se lever par trente mille pour avoir raison un jour des aristocrates conspirants; tel autre d'un aristocrossé mandant (2), ou bien encore d'un village isoliste; des Angevins députés par les villes vinrent à Paris, à la barre de l'Assemblée, prêter serment de soumission aux décrets nationaux; enfin on eut bientôt nouvelle qu'Angevins et Bretons se fédéraient par masses aux cris de : « Vivre libre ou mourir! » Jean-Baptiste pouvait dire : « Voilà mon œuvre! »

Quand le Prussien revit les tours de Notre-Dame, il jura pour la quatrième fois de ne plus les perdre de vue. Il n'avait violé ce serment jamais que pour de justes causes : il allait en retraite, ou fuyait la Bastille, ou courait en mission. Qu'il méritait du sort de vivre enfin dans la ville selon son cœur, d'y vivre — et d'y mourir! — Il y mourra!...

Mais, — est-ce un présage? — quel Paris retrouve-t-il? Tout est sévère et froid, lugubre même. Est-on au lendemain d'une fête ou dans un jour de deuil? Les tambours battent, les trompettes sonnent, mais tristement, par intervalles. Des troupes s'avancent l'arme au bras, écartent le monde, font le vide, occupant les deux côtés de la rue, et voilà qu'un huissier de la ville, vêtu d'un costume étrange, précédé, escorté, suivi de détachements de cavalerie, s'arrête au carrefour, fait une lecture, et lecture faite, huissier, cavaliers, troupes vont plus loin, laissant la foule sans qu'un cri, qu'une rumeur ne s'élève. Jean-Baptiste demande. « On lit la loi. — Une loi faite par

---

(1) Consulter pour ce tableau les journaux du temps.

(2) L'évêque de Trégnier.

l'Assemblée ! loi de vie assurément ! Et c'est par un silence de mort qu'on l'accueille? — Loi de mort ! c'est la loi martiale (1) ! »

Hélas ! à peine au cœur de Paris, l'Assemblée en avait voulu étouffer les battements ; les modérés par crainte, les amis de la cour par représailles, les patriotes — pour donner aux provinces une manière de garantie contre la ville insurgeante. Quand Jean-Baptiste eut le secret, comme les autres il se résigna ; il admira même le bon sens révolutionnaire de cette capitale qui, dans le triomphe, acceptait encore de paraître sous le joug pour acquit de fraternité. — On nous tient, soit, se disait-on tout bas, mais nous tenons le roi ! — Braves gens, comment le tenaient-ils encore? C'est ce qu'aussitôt Jean-Baptiste voulut voir. Il n'eut qu'à suivre la foule. Le roi, la proie du Parisien, l'otage de la nation, c'était la curiosité du jour. Il y avait si longtemps qu'on avait vu âme royale au château, depuis plus de cent ans, depuis Louis XIV, le grand monarque ! Aussi, les premiers jours, Louis XVI n'avait osé paraître ; il craignait, se sentant étranger dans Paris ; on le cherchait des yeux à travers les vitres de ses fenêtres. Enfin le sire se risqua dehors, et les applaudissements, les acclamations d'éclater universels (2).

Jean-Baptiste trouva donc le boulanger fort tranquille, se promenant aux Tuileries à la face d'Israël. Son embonpoint n'avait souffert aucune altération. Quant à la boulangère, son visage allongé, ses yeux battus indiquaient beaucoup d'agitation dans son âme. Mais le petit mitron était joli comme les amours. Escorté de quatre hommes

(1) *Révolutions de Paris.*
(2) *Révolutions de Paris.*

de la garde nationale, il allait jouer tous les jours sur la terrasse du bord de l'eau, et il criait en montrant sa cocarde tricolore : « Je ne suis pas aristocrate, moi, je ne suis pas aristocrate (1) ! »

—Eh bien? fit-on à Jean-Baptiste.— Eh bien? —Voilà qui doit vous satisfaire? — Au grand étonnement de tous : « Ma foi, si vous le gardez ainsi, dit-il, l'oiseau s'en ira pour revenir vautour. » — Garder l'oiseau ! Ce fut un haro général. Mais la parole du roi à Lafayette? mais la lettre du roi au président de l'Assemblée? Sa Majesté ne déclarait-elle pas que les témoignages d'affection et de fidélité qu'Elle avait reçus de la ville de Paris la déterminaient à y fixer son séjour le plus habituel? — Le plus habituel, remarqua Jean-Baptiste. — Eh! à vous entendre, le roi ne pourrait donc aller à Saint-Cloud? Vous ne voulez donc pas qu'il soit libre? Mais on nous accuse déjà de le tenir prisonnier. — Et puis où voulez-vous qu'il aille s'il se sauve? ajoutait un autre. A Metz? Metz, après tout, est une ville de France comme Paris. — Cette légèreté de l'ancien régime, cette indulgence dans la victoire faisait sourire Jean-Baptiste. Un patriote moins décidé que lui fût devenu tiède à ces discours. Aucun ne lisait, ne voulait lire dans l'avenir. « Tout homme, dit-il alors, tout homme attaché aux fonctions publiques ne saurait être absolument libre, sans en excepter les membres de notre auguste Assemblée. A plus forte raison le premier magistrat doit-il subir cette loi immuable, puisque sa liberté compromettrait essentiellement la liberté nationale. Une question très-intéressante, messieurs, et qui n'a jamais été proposée par aucune Académie serait celle-ci : « Quels sont les motifs

(1) Cloots, Lettre à de Pauw.

« des Génois et des Vénitiens en retenant leur doge pri-« sonnier? » —Et il ajoutait : « La liberté du prince est l'esclavage du peuple (1). »

Tous les patriotes, Montesquiou, d'Aiguillon, Laroche-foucauld, Chapelier, s'étaient imaginés que le Prussien reviendrait de Bretagne avec une calotte de plomb; mais, vraiment, sa tête était toujours aussi folle. On crut même à un redoublement quand, après avoir dit son mot sur le vaincu, Jean-Baptiste demanda nouvelle du vainqueur, le général Lapique (2),— manifestant l'envie d'aller lui faire sa cour, à lui et à toute sa troupe de bonnets de laine. On le prit à part.

On lui conta que ces héros de la Bastille et du 6 octobre n'étaient que des instruments de parti ; que l'Assemblée ne les tenait même pas pour citoyens; qu'il ne verrait là-bas que des meurt-de-faim, des pillards et des coupeurs de tête, condottieri de la révolution s'offrant à tous moyennant chopine. Jean-Baptiste répondit qu'il était d'un patriote de s'encanailler, qu'il voulait tout voir, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope; qu'ayant tâté du paysan, il pouvait bien goûter de l'ouvrier; que s'ils avaient coupé huit à dix têtes, c'était bien peu en vérité pour douze à quinze siècles d'oppression à venger; et qu'on se gardât bien, pour lui faire peur, de mettre en avant leur ignorance brutale, Il répondrait comme fit un lord à un Français d'autrefois qui se plaignait de l'insolence des paysans anglais : « Tant mieux ! ils étaient moins insolents il y a vingt ans parce qu'ils étaient moins libres ; et j'espère que dans dix ans ils seront encore plus insolents qu'aujourd'hui.» Et Jean-

(1) Cloots, Seconde lettre à C. de Pauw, et *Motion aux Jacobins.*
(2) Symbole du faubourg Saint-Antoine.

Baptiste s'achemina bravement vers le faubourg de Gloire (1).

Au delà des ruines de la Bastille régnait toujours la famine. La présence en ville du boulanger de la nation n'avait encore servi de rien aux faubourgs. Mais quelle vie chez ces affamés ! Ils ne ressemblaient guère aux misérables des bruyères de la Bretagne. L'œil mobile et tête levée, ils causaient et riaient tout aussi haut que les camarades qui, ayant eu la chance de travailler un peu, causaient et riaient l'estomac plein.

Jean-Baptiste s'approche d'un groupe, puis d'un autre, écoutant. — O surprise ! rien qu'entretiens philosophiques (2)! Nul ne songeait au pain. Tous en étaient sur le chapitre inépuisable des gens d'église, les calotins, à qui l'Assemblée faisait, à l'heure même, rendre gorge. En un moment la raison de Jean-Baptiste fut édifiée des saillies pleines de sel et de bon sens de toute cette canaille. C'était le langage des rues allié à la langue de la tribune et des lettres ; ils avaient l'expression neuve et le terme savant. Et dans la discussion, qu'une voix s'écartât de la route civique, mille voix l'étouffaient aussitôt. Si le tumulte se prolongeait, c'étaient des cris : « A l'ordre! » ou mieux on observait que le patriote avait la parole, et le silence le plus attentif régnait de nouveau autour de l'orateur. Les yeux fermés, Jean-Baptiste pouvait se croire à l'Assemblée nationale elle-même. Un portefaix criant trop fort, on le traita de *noir*, comme si c'était l'abbé Maury lui-même, et cette note d'infamie excita tellement sa sensibilité qu'il s'excusa de son mieux et promit qu'à

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*, et Lettre à C. de Pauw.

(2) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*, et Lettre à C. de Pauw.

l'avenir il serait poli comme la nation. Jean-Baptiste n'y tint plus. Cet esprit d'ordre l'entraîna. Il prend la parole, et voulant faire parade d'érudition, vu sa qualité, voilà qu'il cite, comme début, le mot du chancelier Bacon : « L'histoire ecclésiastique est l'histoire du brigandage des prêtres. » On applaudit. Mais quel est son étonnement d'entendre, à la suite, les citations se croiser : Voltaire, Helvétius, Fréret, D'Alembert, Diderot, Rousseau, tous y passaient, et les commentaires n'étaient pas, ma foi, inférieurs au texte. Le contraste d'un méchant costume ajoutait encore à son admiration. En plein faubourg Antoine, comme au milieu de ses amis les gens de lettres, il se croyait au centre de l'Attique. Ces dissertateurs en guenilles lui parurent aussi dignes du pinceau de Raphaël que les sages de la fameuse école d'Athènes. Jamais, dans aucune des cours de l'Europe où il s'était trouvé, il n'avait entendu les beaux esprits à talons rouges penser aussi profondément que ces philosophes à talons de fer (1).

Une voix s'étant permis de le plaisanter sur son origine germanique : « Mon ami, dit Jean-Baptiste, c'est vous qui n'êtes pas Français, car vous voulez me faire une vraie querelle d'Allemand. » Et tous de rire et d'applaudir encore. L'homme voulait s'expliquer, mais de toutes parts on lui jeta l'épithète de *grossier*, ce qui parut l'affecter singulièrement. Jean-Baptiste vit bien alors que la nation française serait toujours polie, quoique libre et heureuse, la politesse entrant pour beaucoup dans les illusions de son amour-propre (2).

---

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*, et Lettre à C. de Pauw.
(2) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

Cependant, quelque agrément qu'il prît aux arguments contre les prêtres, Jean-Baptiste était impatient de ne rien entendre du roi. Louis XVI aurait-il donc le cœur des aimables faubouriens ? Jean-Baptiste ne put les quitter sans poser la question. Aussitôt ce fut une clameur, puis le silence ; les visages s'assombrirent et tous les doigts indicateurs s'étendirent vers Vincennes. Il se fiait si peu à la parole du roi, le faubourg, que déjà il avait une légende *ad hoc*. Des Tuileries à Vincennes était un souterrain par où Louis XVI devait s'enfuir. La nuit, qu'on mît l'oreille à terre, on entendait un bruit sourd, redoublé, profond ; c'était la voie qu'on déblayait, en secret, sans relâche... Jean-Baptiste n'eut garde de démentir l'histoire. Elle témoignait d'un sentiment si juste, qu'il faillit même du coup placer l'instinct des masses à la hauteur de sa raison (1).

Mais quand, de retour auprès des députés patriotes, il s'avisa de risquer cette légende à l'appui de ses probabilités sur la fuite du roi, on lui tourna le dos ; nul ne daigna répondre. Jean-Baptiste s'affligea de ce mépris pour l'opinion du petit peuple. Il sut bientôt que le dédain de Nosseigneurs de l'Assemblée s'étendait à Paris tout entier. Echappés à la cour, se croyant hors de prise, ils étaient en passe de s'aristocratiser et rêvaient l'omnipotence sur la ville, aussi bien que Nosseigneurs des parlements l'avaient rêvée sur les provinces.

Vraiment l'heure était bien choisie ! car, loin d'étonner le monde au café Procope par son histoire et ses inquiétudes, Jean-Baptiste fut terrifié lui-même des nouvelles dont on le paya en retour. Il n'imaginait qu'un Louis XVI

(1) *Révolutions de Paris.*

fuyant, on lui fit entrevoir un Paris sautant. Il parlait d'un souterrain, d'un seul, encore imaginaire ; sous le quartier de l'idée, les souterrains se comptaient par rues, existaient réellement, c'étaient les catacombes d'où Paris était sorti pierre à pierre, et où peut-être il allait rentrer en une nuit, d'un seul coup, pour toujours : on y avait vu porter des poudres (1).

Ah ! plus de doute, ces bruits l'annoncent assez, il y a conspiration. Paris est menacé dans Paris même par les émigrés de Versailles. Mais ils s'agitent dans leurs salons, on ne peut les saisir ; invisibles qu'ils sont, le peuple se les imagine sous terre. — « Il faut donc qu'ils fassent bien grand tapage là-haut pour tenir ainsi la rue en éveil, » dit Jean-Baptiste. Et, se rappelant alors que sa double qualité de millionnaire et de noble étranger lui donnait toujours entrée chez les conspirateurs, il y fut (2). Comme il comprit soudain les hallucinations de la crainte chez les patriotes, en voyant ces aristocrates atteints de l'insomnie de la rage ! Leur délire était au comble. A peine les laquais retirés, ce n'étaient que vœux et prédictions insensées ! Ces nobles, qui les premiers avaient ravalé Louis XVI ; ces évêques, qui jadis eussent signé des deux mains le testament du curé Meslier, étaient-ils vraiment pris d'une dévotion subite, les uns pour leur Dieu menacé, les autres pour leur roi prisonnier ? Pas même. Monsieur un tel perdait une pension ; monsieur l'abbé était réduit à un seul bénéfice, madame la marquise devait renoncer au fruit honteux de ses criminelles intrigues : voilà tout. Mais ce tout-là, n'était-ce pas tout l'ancien régime ? Ah !

---

(1) *Révolutions de Paris.*
(2) Cloots, Lettre à C. de Pauw.

que ce grand monde parut petit à Jean-Baptiste revenant du faubourg! En vain il essaya de leur parler droits de l'homme et les conjura de confondre leurs pauvres intérêts privés dans la masse du grand intérêt social, afin de rétablir, leur disait-il, leur santé physique et morale : ces mauvais anges, envieux du genre humain, restèrent sourds à ses objurgations. « Périssent les peuples! répétaient-ils sans vouloir entendre ! Nos pensions! Nos bénéfices! Mes épingles! » Jean-Baptiste les quitta pour toujours en les damnant dans ce monde. Et cependant les larmes lui vinrent aux yeux, car il sentait que cette damnation-là n'était pas chimérique (1).

Au dehors, en effet, quoique toujours aussi grandes, les craintes devenaient moins folles, leur objet plus réel. Ce n'était plus un Paris sautant qu'on voyait en rêve, mais un Paris brûlant, avec Bailly et Lafayette pour victimes, le maire et le général ! MM. de la commune furent au guet non moins que Jean-Baptiste. — Réorganisons l'ancienne police ! dirent-ils. — Quoi ! remettre la sûreté de l'État à la conscience de dogues et d'escrocs appointés ! répliquèrent les patriotes. Non ; plus de délateurs! Aujourd'hui qu'il y a nation, qu'il est des citoyens, à tous le soin du salut de tous ! — Et la dénonciation fut déclarée vertu civique (2).

L'esprit de Jean-Baptiste n'avait rien d'inquisiteur. Le Prussien ne dénonça pas. Il savait bien, du reste, que la dénonciation ne pourrait opérer que terre à terre, n'irait jamais jusqu'aux grands coupables. Tout de langue il fut de ceux qui s'avisèrent de paralyser l'action

(1) Cloots, Lettre à C. de Pauw.
(2) *Révolutions de Paris.*

conspiratrice par la seule propagande, cette nourrice de l'opinion.

Il se multiplia; on les compta de tous les groupes, non seulement au carrefour Buci, mais à la place Maubert, à la pointe Saint-Eustache, et plus souvent encore sur la terrasse des Feuillants, où chaque jour il y avait foule formant barrière autour de l'Assemblée. Quoi qu'on agitât, si grande que fût la presse, du cercle il passait vite au centre. Son éloquence, qui n'était jamais qu'une logique bien vêtue, lui gagnait cet honneur. Avec quel charme alors, quelle onction, quel art même il semait les bons principes! Comme il se gardait bien de décrier l'Assemblée! Comme il excusait ses erreurs, et comme il inspirait à tous, en un mot, le respect de la loi, démontrant qu'à pareille heure il fallait obéir aux décrets, quels qu'ils fussent et même contraires au droit naturel (1)!

Mais ce fut au Palais-Royal qu'il se montra vraiment dans sa puissance. La bourgeoisie ne chassait plus les motionnaires comme autrefois. En quête de dénonciations, elle avait même pour eux des bienveillances. Le calme, pourtant, ne régnait guère au portique de la Révolution. En place des baïonnettes, les épées s'y montraient. Des spadassins à gages, état-major domestique de l'aristocratie, y provoquaient l'état-major des patriotes, les orateurs. Alors, au nom de la patrie, à laquelle ils s'étaient voués de cœur et de nom, les patriotes firent le serment de n'accepter aucun duel. Jean-Baptiste, bien qu'habile à l'épée, jura comme les autres et se mit en devoir de ne répondre aux injures des sicaires que par

(1) Cloots, Lettre à C. de Pauw.

des raisons. Toutefois, si, malgré les raisons, la querelle s'échauffait, Jean-Baptiste ne montrait pas la patience de Thémistocle et de Démosthène. La nature l'avait armé d'une main sèche et d'un poignet bien emmanché ; il en usait, à l'exemple des sénateurs romains qui recouraient au pugilat pour se défendre contre les furieux. Et si les messieurs tiraient leurs épées, vite Jean-Baptiste sortait de sa poche deux jolis pistolets de façon anglaise à faire envie à l'abbé Maury lui-même ; et puis avancez donc (1) !...

Cependant il ne tenait pas toujours ses prônes en plein air, à tous vents. On était en hiver, et cherchant un abri, parfois il avisait une église où le prêtre, tout au mystère et au silence, ces dieux du passé, psalmodiait une morale anticivique. Jean-Baptiste entrait, Jean-Baptiste attendait, et, sitôt le prêtre hors de chaire, Jean-Baptiste y montait. Alors, en quelques minutes et d'une voix sonore, voix de la conviction, le patriote faisait gagner plus de terrain à la raison que le christicole qu'il remplaçait ne lui en avait jamais fait perdre. Alors il se plaisait à jeter aux échos des voûtes le nom de Voltaire. Une ivresse étrange s'emparait de lui ; elle se communiquait à son auditoire ; d'autres laïques lui succédaient en chaire, officiers, soldats, grenadiers de la garde nationale ; et tous enfin, animés d'un même esprit, ils entonnaient un hosannah civique à la liberté jusque sur les marches mêmes de l'autel du dieu de la mort. Ce jour-là c'étaient ses vacances (2).

Ainsi fit Jean-Baptiste, ainsi firent nombre de pa-

(1) *L'Orateur du genre humain.*

(2) *Révolutions de Paris*, et, Cloots, Lettre à C. de Pauw.

triotes, et pendant tout l'hiver. Leur zèle permanent l'emporta sur le délire passager des démophages. Les complots de la cabale furent éventés; la dénonciation fit mettre la main sur un marquis le jour de Noël; l'esprit d'union étouffa un semblant d'émeute quinze jours après, et l'aristocratie impuissante à Paris, vaincue pour l'heure dans les provinces, alla porter ses poisons hors de France. C'est alors que Paris eut son élan civique, comme l'avaient eu le tiers état au 19 juin et l'Assemblée dans la nuit du 4 août. Le roi étant venu vers les députés de la nation seul, de lui-même, comme un abandonné, pour faire acte de paix, de confiance et d'union, Paris entier fut pris d'enthousiasme, aussi bien que l'Assemblée, et, comme elle, la ville jura, tout d'une voix, non-seulement d'être fidèle à la nation, à la loi, au roi, mais encore à la Constitution future. A la Constitution future! c'était fraterniser avec l'Assemblée, dans le présent et dans l'avenir. Quel gage pour la France! Aussi, pendant dix jours, dans les rues, sur les places, des fenêtres même, tous en groupes ou par bandes répétèrent le même serment: commune, districts, bourgeois, ouvriers, oui, tous, jusqu'aux enfants et à ciel ouvert. Paris ne semblait pouvoir se lasser de crier à la France : « Aie confiance (1)! »

Ah! aucun patriote ne put se vanter d'avoir, ce jour-là, prêté un serment plus franc que celui de Jean-Baptiste. Le Prussien laissa à d'autres de reprendre, le lendemain, une parole qu'ils avaient donnée, disaient-ils, dans un moment de folie. L'enthousiasme de Jean-Baptiste avait bien été l'épanouissement d'une raison satisfaite. Comment douter de l'avenir? en six mois les

(1) *Révolutions de Paris.*

bases de la constitution avaient été jetées, les droits de l'homme proclamés, l'égalité des droits aux places et aux offices décrétée, les ordres et priviléges éteints, le régime féodal détruit, la vénalité des charges abolie, les pensions réduites, les biens du clergé reconquis, enfin et surtout la France avait été départementalisée, faite une. Oui, vive la nation! et quelle nation! non des états unis, non des provinces unies, non un royaume uni, non des cantons fédérés, encore moins une pluralité de souverains se dévorant entre eux comme en Allemagne; mais, type nouveau! une agrégation d'hommes libres et égaux, une seule et même cité dont Paris devait être, était bien la maison commune. Et ce miracle? Grâce à la hiérarchie ingénieuse, à la gradation mathématique de cantons, de districts, de départements qui jetait la France dans un seul moule d'où, par une fusion parfaite, devait assurément sortir une constitution adorable (1). Oui, vive la Constitution future! Et Jean-Baptiste avait double raison de croire à ce cri-là, puisque Paris veillait maintenant à l'achèvement de l'œuvre et que lui-même, en vérité, allait y concourir. A quel titre donc? il n'est pas bourgeois? Non, mais le voilà jacobin, c'est-à-dire Ami de la constitution.

Saisis de peur et forcés de demander secours à la vue de l'aristocratie conspirante, prêchés d'exemple aussi par nombre de communes qui d'elles-mêmes ne cessaient d'envoyer à Paris le salut fraternel, les députés avaient dû renoncer vite à se monseigneuriser. Ceux de Bretagne, reconstituant leur club et l'installant au couvent des Jacobins, en avaient ouvert également les portes aux

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

patriotes les plus éprouvés. S'ils espéraient, — ayant ainsi sous main les éléments révolutionnaires de la ville, — pouvoir s'en servir à leur heure, les régler à leur souhait, qu'ils se trompèrent! Jean-Baptiste n'avait guère l'allure d'un discipliné le jour où, pour la première fois, il mit sa carte de jacobin à sa boutonnière : « On ne me l'arrachera qu'avec la vie! » dit-il. Jamais, en effet, il ne s'était senti plus membre du souverain. C'est qu'il comprit que les vœux parisiens, régulièrement, quotidiennement exprimés, allaient remplacer les vœux timides et bégayés des cahiers des États, et que l'Assemblée deviendrait ainsi la voix même de la ville. Au bout de deux mois, en effet, les Jacobins avaient déjà, dans l'Assemblée et dans les différents comités, présidents et secrétaires de leur choix. Ce que trois fois la semaine on votait le soir au club se décrétait le lendemain tout bellement à l'Assemblée. Si bien qu'en février, l'aristocrate Maury, tout frémissant de rage, pouvait dire avec raison : « Les jacobins sont les maîtres! » et le jacobin Jean-Baptiste Cloots s'écrier, tout frémissant de joie : « Il a fallu vingt volumes à l'abbé de Saint-Pierre pour ne faire la fortune que du seul mot bienfaisance; un mot va me suffire, à moi, pour faire la fortune de vingt projets utiles (1)! » Et il se mit en devoir de produire au plus vite le premier de ses vingt projets. « A quel sujet? lui demanda-t-on. — Belle demande ! au sujet de la fuite du roi, parbleu! — Quoi! encore la fuite du roi? — Toujours, dit Jean-Baptiste. Le roi est le seul fonctionnaire qui n'ait pas prêté le serment civique. Il se sauvera. — Allons, chacun est coiffé de sa chimère.

(1) Cloots, *République universelle.*

L'abbé Cournand, du Collége-Royal, ne rêve qu'au mariage des prêtres, et vous, c'est à la fuite du roi, même quand Paris veille, que la justice se fait... — Quelle justice? — Le marquis de Favras, donc ! » — Le Prussien, en effet, avait oublié que ce marquis, arrêté en décembre, allait expier le crime d'avoir tenté d'enlever Louis XVI.

Pauvre Favras ! pauvre marquis ! Jean-Baptiste voulut le voir pendre (1), non par manière de distraction, comme on faisait au beau temps de Louis XIV, mais par conscience de patriote : c'était le premier noble jugé et pendu en forme, comme traître à la nation. Cependant, si ferme qu'il fût, si calme qu'il voulût être, Jean-Baptiste n'entendit pas le : « Saute, marquis ! » quand le patient fut au haut de l'échelle; ni hurler : « Bis ! » quand le pendu se déroba dans le vide. Il lui sembla, au contraire, qu'un mot, qu'un cri vaste et continu s'élevait de la foule entière : « Grâce ! » — Ce cri ne partait que de sa conscience ! Tout était fait qu'elle le poussait encore. C'est que le patriote sentit d'instinct qu'il était joué, qu'on n'avait jeté à la foule qu'une victime d'emprunt pour soustraire à la justice le vrai coupable, Monsieur, frère du roi ! Ah ! de quel dégoût ne fut-il pas saisi en rencontrant le lendemain ce prince du sang, vivant et gras, bien voituré et précédé de deux estafiers qui, d'un ton impérieux, écartaient les carrosses pour livrer passage à cette conscience tranquille ! Il l'eût écrasé ! « Garde le haut pavé ! cria le Prussien à son cocher patriote, et que les princes du sang rentrent dans la masse commune ! » ajouta-t-il à l'adresse du comte de Provence. — Il voulait dire : « Qu'on le juge ! » Aussi le soir, chez lui, Jean-

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

Baptiste se mettait au bureau, bien décidé à motionner contre l'aîné de la famille (1).

Il y avait longtemps qu'il ne s'était enfermé ainsi, seul, plume en main, prêt à produire ; il pouvait dire un siècle. Ce n'est pas que depuis six mois, en Bretagne, par exemple, il n'eût noirci une feuille ou deux, soit à l'adresse de l'abbé Brizard, soit à celle du cousin Montesquiou; mais il courait la poste, datant de l'auberge, signant à peine (2). Il avait bien aussi, au café de Foy ou chez Procope, brochuré sur le coin d'une table quelque cri d'alarme comme tant d'autres, mais à peine se le rappelait-il (3). Aujourd'hui l'affaire était plus grave. Il allait faire acte de législateur, donner la mesure de son sens politique; sa motion serait lue aux Jacobins, en séance, à la tribune, discutée et votée. Oh! s'il pouvait la motiver de telle sorte qu'on la jugeât digne d'être produite à l'Assemblée nationale elle-même! Et Jean-Baptiste tremblait d'émotion... Il tremblait comme il y a dix ans, quand, avide du titre de philosophe, il commençait la première de ses huit cents pages contre l'Infâme.

C'était bien, en effet, au prix de sept à huit cents pages en l'honneur du mahométisme et de quinze heures de travail par jour pendant un an qu'il s'était fait saluer philosophe! « Ah! les circoncis ne m'y attraperont plus, se dit-il en souriant; j'y laisserai plutôt mon prépuce (4)! Et ni les circoncis, ni d'autres! Il s'agit bien maintenant de volumes! Où donc prendre le temps, moi, de les faire; les frères et amis, de les lire? Un volume! quand j'écris

(1) *Chronique de Paris*, article de Cloots.
(2) Cloots, *Motion lue aux Jacobins*.
(3) Cloots, Lettre à C. de Pauw.
(4) Cloots.

au milieu de la foule, en plein Paris, m'inspirant de la foule elle-même! Ce n'est plus comme dans la solitude d'un château!... Ah! le château du Val-de-Grâce!... Et soudain à ses yeux de l'esprit apparut non-seulement le paisible château où il était né, mais aussi la belle vallée de Clèves tout entière, et sa mère qui toujours y vivait, et le chanoine de Pauw, maintenant de retour et depuis longtemps aussi dans la vallée. Il y avait bien des semaines, bien des mois, des années même qu'il ne les avait vus! Quand les reverrait-il?... Les reverra-t-il jamais!... Aujourd'hui il le pourrait encore : aucun journal n'avait affiché son nom! Quoi qu'il eût déjà fait pour la révolution, son roi lui donnerait bien rémission sans scandale!... Mais demain! quand il aura signé sa motion en se titrant de Jacobin, tout sera dit! Adieu le château! adieu sa mère! adieu l'oncle Cornélius! — Non! non! s'écria Jean-Baptiste, je vous reverrai! je vous embrasserai un jour, bientôt, et tout fier même de mon titre de Jacobin! Les temps sont proches où vous serez Français!... Oui, ils le seront! grâce à l'énergie révolutionnaire qui nous anime, grâce à notre haine pour les aristocrates, grâce à notre amour profond pour la liberté!... Et puis qu'importe, après tout, ajouta-t-il, de les revoir ou non? Qu'est-ce que les étroits embrassements de la famille auprès des vastes satisfactions de conscience que je goûte depuis six mois? »

Et Jean-Baptiste, rêvant toujours, se demanda d'où lui venait cette force d'âme qui l'enlevait ainsi, sans regrets ni remords, aux joies intimes du foyer, joies sacrées pour tant d'autres. Toutes les voix secrètes de son être lui répondirent : « A la philosophie! » Alors, dans son souvenir, il salua son maître, le maître à tous : Voltaire! ce pa-

triarche de la liberté, qui, pendant soixante ans et plus, n'avait cessé d'enseigner aux hommes esclaves du sacerdoce le mépris réfléchi pour les religions, les mœurs et les lois du passé. Ah! pourquoi n'est-il plus? Qu'il serait étonné de son propre ouvrage! Quel sourire n'aurait-il pas à la vue de cette humanité renaissant à son souffle! Et Jean-Baptiste entonnait un *gloria patri* à l'honneur du sage par excellence, quand, ce fut comme un réveil : « Où sont ses os, ses cendres?... » s'écria-t-il. Ses cendres, hélas! étaient encore proscrites, hors de la ville, enfouies toujours dans le ciel du prêtre, un caveau! Quoi! quand la Bastille est par terre, que Paris a toutes ses voix vibrantes et que lui, Jean-Baptiste, un Prussien, est de la fête civique, Voltaire le Parisien n'a pas place au soleil! Voltaire à Paris! l'homme sans pair dans la ville sans pair! Et le voilà rêvant la réhabilitation, le triomphe, l'apothéose de Voltaire! Il ne voit plus le roi fuyant, il voit Voltaire rentrant. Qu'importe que Louis XVI, l'homme du Saint-Esprit, aille au loin, si Voltaire, l'homme de l'esprit, règne ici? Que Louis XVI aille, mais que Voltaire vienne! A Paris, Voltaire, ce symbole de l'idée, toujours active, toujours sereine!...

La conscience de Jean-Baptiste n'était pas la première qui eût jeté ce cri : « Voltaire à Paris! » On avait bien déjà risqué un mot ou deux en faveur du proscrit, mais c'était humblement ou comme espièglerie par la bouche d'hommes de lettres.

— Qu'on transporte le corps de Voltaire à Saint-Sulpice, avait dit un poëte, Méard de Saint-Just : c'est le curé de cette église qui a refusé la sépulture (1)...

(1) Camille Desmoulins, *Révolutions de France.*

— Faire passer le philosophe d'une abbaye dans une église, plaisant projet! avait-on répliqué.

— Qu'on couche le grand homme au pied de la statue de Henri IV, avait dit un autre poëte.

— Ah! c'est mettre le Seigneur aux pieds de saint Crépin (1)! s'était écrié Desmoulins.

Une seule motion arrêtait le patriote, celle du marquis de Villette, le fils adoptif de Voltaire. — Nous avons assez de temples pour les reliques des saints, avait dit à son tour le marquis; qu'il y en ait un pour nos grands hommes; qu'on panthéonise Sainte-Geneviève; qu'on y dépose les cendres des hommes célèbres, de Descartes, de Molière, de Racine, de Pascal, à commencer par les mânes de Voltaire, et que le mont Hilaire se change en mont Parnasse (2).

— L'idée est poétique, avouait Jean-Baptiste, mais rien autre. Tant que les reliques de nos églises donneront de la pluie ou du beau temps aux dames de la halle, il serait prématuré de vouloir faire du temple de Soufflot un Panthéon, un Westminster. Les mânes de Voltaire s'accorderaient mal avec les miracles de Geneviève; je craindrais que l'affluence des simples ne fût en conflit avec l'affluence des sages. Laissons les églises aux prêtres, laissons la messe aux dévots, jusqu'au moment où la raison donnera congé à la messe, aux dévots et aux prêtres (3)!...

Oui, qu'on sorte Voltaire du sépulcre! mais pour qu'il soit en plein soleil et qu'il ait Paris sous ses yeux! Qu'on

(1) Camille Desmoulins, *Révolutions de France*.

(2) *Chronique de Paris*.

(3) Cloots, *L'Orateur du genre humain* et la *Chronique*.

dresse son monument aux Champs-Élysées, au centre de l'Étoile, sur l'alignement de la statue de Louis XV, voilà l'idée! Qu'Apollon, les Muses et les Grâces en marbre blanc couronnent les rayons de l'Étoile, et que Louis XVI, dépeuplant Versailles de ses statues de dieux, fasse au grand philosophe, au grand poëte, un cortége de l'Olympe tout entier jusqu'au seuil même de son propre palais (1)!... Et l'idée à peine conçue grandit, s'anime, s'affirme tout entière dans la tête du Prussien; déjà la voit-il presque réalisée. Rien de l'État, tout des patriotes. Comme jadis pour la statue, on souscrira pour le triomphe. Vite il faut publier le projet. Mais à qui s'en ouvrir tout d'abord? A quel autre que Villette, le fils adoptif? Soit, Villette aura l'étrenne.

Charles Villette — (car avant tous les autres il s'était démarquisé et par-devant notaire. Je ne suis ni haut, ni puissant, ni seigneur, disait-il en novembre à un tabellion qui, suivant l'usage, le saluait, dans un acte, de haut et puissant seigneur; je suis petit, faible, soldat de la garde nationale, et je m'appelle Charles!) (2) — Charles Villette donc habitait sur le même district que Jean-Baptiste. Riche et patriote, son hôtel ajoutait encore à sa gloire. Papa Grand Homme y était mort, et Belle et Bonne en faisait toujours les honneurs. Aussi les amis des lettres et ceux de la liberté, disciples du patriarche, tenaient cette maison pour leur temple. C'étaient Lalande, Condorcet, Naigeon, Camille Desmoulins, Soulavie, les députés Montesquiou, d'Aiguillon, les Lameth, Rabaud Saint-Etienne, et le reste innombrable. Ah! si Villette se

(1) *Chronique de Paris.*
(2) *Chronique de Paris.*

fût contenté de l'honneur que ces messieurs voulaient bien lui faire en se groupant chez lui! Mais Charles avait de l'ambition! Aucun bailliage, aucune sénéchaussée ne lui avait confié ses cahiers en 89; il avait dû se consoler en publiant les siens : « Si je ne décrète pas aujourd'hui, je compte bien légiférer un jour! » Puis il s'était avisé d'écrire dans un journal, certain que bientôt on dirait « le journal de M. Villette. » Feuille de grand format, paraissant tous les jours et s'appelant la *Chronique de Paris*. Elle eut la vogue; mais on dit « le journal de Noël », « le journal de Millin, » deux savants collaborateurs de Charles; et personne « le journal de Villette. » Pauvre Villette! Sans quelques voltairiens démocrates comme Camille et Lemaire, qui dînaient chez lui; sans les voltairiens aristocrates, comme Rivarol et Champcenetz, qui n'y dînaient pas, Charles n'eût jamais occupé l'opinion. Mais enfin il devint célèbre! Grâce aux éloges? Non : Camille, quoique dîneur, ne risquait rien qu'un mot. Grâce aux satires : ce fut une pluie. S'en prenait-on à son talent de publiciste? Point : il n'y avait que mordre; —mais à ses mœurs. Ah! les mœurs de Charles! Ah! les aventures de Charles! Comme il troussait l'amour avec la Monaco, ou mieux encore sans la Monaco, à la grecque, quoi (1)! Demandez à Taffetas, son valet, qui tient maintenant partie au Palais-Royal, et pourquoi Taffetas on l'appelle (2). En moins d'un an, tout Paris fut au fait. Pauvre fils de Voltaire! qu'il aille maintenant s'asseoir à la législature!

L'éclat fut tel, qu'un jour son ami le Prussien dut prendre en main sa cause, argumenter pour le défendre;

---

(1) *Les Actes des Apôtres*, journal.
(2) Une brochure sur les maisons de jeu, 1790.

ce qu'il fit haut et ferme comme un homme qui avait eu Frédéric pour roi, Castriotto pour ami, et qui ne consultait que la raison. Mais ce fut en vain, on riait (1).

En vain s'étonnait-il qu'on s'avisât de condamner un homme pour avoir hésité un moment sur le choix de la statue de Diane ou de celle d'Endymion : on riait. En vain montrait-il Achille aimant Patrocle, Oreste aimant Pylade, Aristogiton aimant Harmodius, Socrate aimant Alcibiade, et tous utiles à la patrie : on riait. En vain le philosophe ajoutait qu'on parle beaucoup de la nature sans la connaître, qu'on fixe ses limites au hasard, et qu'on ignore, ou plutôt qu'on feint d'ignorer qu'il est impossible de la contrarier; que rien, enfin, n'est antiphysique dans le monde physique : on riait. Et quand il s'écriait : « Ceux qui se montrent les plus inexorables, ce sont des vieillards de trente ans, dont les âmes flétries et les corps courbés, ulcérés ou asthmatiques annoncent tous les genres de turpitude ; la morale des coquins consiste à profiter de la prévention des honnêtes gens... » non moins que les coquins, les honnêtes gens riaient tous (2).

Si bien que l'argument historico-politico-philosophique du Prussien fut perdu pour Villette. Il ne put être de la législature. Mais en 92 les rieurs étaient dehors : il fut de la Convention. O coup du sort ! à peine en place, pour décréter, Villette eut une extinction de voix (3); — quatre mois après, extinction de vie !

Jean-Baptiste courut donc chez Villette. Mais quand il

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*
(2) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*
(3) *Chronique*, 1793.

annonça qu'il avait une motion... — Belle nouvelle! Il s'agit du roi! Et déjà personne ne voulait entendre. — « Oui, du roi, cria-t-il, mais du roi des philosophes : il s'agit de Voltaire! » Et le voilà produisant, exposant, développant son idée tout d'un trait. Ce fut une surprise, une extase, puis un tonnerre d'applaudissements. Villette est dépassé! Et chacun d'entourer Jean-Baptiste, de le féliciter. Villette même, lui sautant au cou, disait : « C'est digne de la *Chronique!* » Quelques-uns se taisaient, ne bougeaient, mais c'était d'étonnement! Quoi! le Prussien ne songeait plus au roi? Sa tête pouvait donc percevoir une autre idée? — Une autre! et mille autres encore; ce qu'ils virent aussitôt : car, exalté par le triomphe, se sentant écouté par ses pairs, Jean-Baptiste flamboyait. Il avait réponse à tous et à tout. Les idées, les images lui sortaient à vue d'œil de la bouche; et sa parole éclatait brillante, élégante, harmonieuse. Tous ces Voltairiens l'écoutaient ravis, comme avaient fait les paysans de la Bretagne, les manouvriers des faubourgs. Les dames elles-mêmes étaient sous le charme. — Mais c'est singulier, disait une agréablesse, que l'harmonie aille se nicher dans une tête allemande! — Mais vous oubliez, belle dame, répliquait aussitôt Jean-Baptiste, que les Allemands naissent musiciens et qu'ils sont doués d'une organisation exquise (1).

Pour la première fois la lumière se levait entière sur le Prussien depuis son retour. Mais aux surprises qu'éveillait son mérite, Jean-Baptiste s'aperçut bien que le philosophe du Val-de-Grâce n'avait guère laissé de trace dans les souvenirs. Il crut pouvoir attribuer ces absences de mémoire à la violence des événements, et comme on re-

(1) Cloots, *Missive à un abbé sicilien.*

connaissait, sans marchander, qu'il était un héros de logique et de verve, de bon sens et d'originalité, il n'eut garde de rappeler le passé : c'eût été dérouter la louange.— « S'il écrit comme il parle, c'est un journaliste accompli, » dit quelqu'un, et chacun s'étonna qu'il ne fût encore d'aucune feuille. Tiendrait-il le journalisme pour un métier?— O blasphème! dites pour un sacerdoce. Les publicistes patriotes lui semblaient les rois d'armes de la nation, les oculistes de la lumière éternelle, les stentors de l'opinion qui se font entendre de tout le camp des Grecs, les porte-flambeaux de la grande déesse, la Liberté (1). Il admirait Desmoulins le cynique, Noël l'académique, Brissot le diplomatique, Gorsas le drôlatique, Loustalot l'encyclopédique, aussi bien qu'il respectait le tocsin de l'extérieur Carra et le tocsin de l'intérieur Marat. Mais il méprisait d'autant cette nuée d'écrivailleurs, nés d'hier à la science profonde des publicistes, sauterelles d'Egypte qui, le lendemain de leur naissance, ravagent les moissons et qui, le lendemain de leur mort, empestent le rivage. Pour rien au monde il n'eût voulu qu'on assimilât sa verve à la logodiarrhée de ces sublimes improvisateurs (2). Toutefois, quand il se vit pressé par l'assemblée de prendre une feuille n'importe quelle, si Jean-Baptiste hésitait, ce n'était bien que sur le choix à faire, car volontiers il les eût prises toutes.

Pourquoi pas? Les journaux, à cette heure, avaient le même esprit, sinon le même élan. Il n'était point question de parti, à peine de nuances. La raison logeait un jour chez Brissot, tel autre chez Marat, et tour à tour, la vérité

(1) Expressions de Cloots et de Desmoulins.
(2) Expressions de Cloots.

visitait tous les cœurs. Aussi l'ascendant des individus, orateurs ou publicistes, était nul, absolument nul. L'opinion, toute-puissante quand elle est l'expression de l'intérêt public, se trouvait la seule divinité des Français.

Cependant il fallait choisir. Villette était son ami, Millin son camarade de classe, il dut céder à la *Chronique,* d'ailleurs toute voltairienne d'esprit et d'allure. Parlant court, contant beaucoup, parfois des bluettes, mais nulle enflure. Chaque jour la dame honorait un bienfaiteur de l'humanité en guise de saint, puis l'abbé Noël et Millin, en compagnie du prédicant Rabaut, lui faisaient sa toilette civique de la tête aux pieds (1). Jean-Baptiste ne fut pas du ménage. Voulant avoir un style de marque, des idées bien en forme, il prit son temps et ne promit qu'un commerce de lettres encore assez restreint. Ce n'est pas qu'il visât au purisme. Chaque fois qu'il y songeait, sa plume restait immobile et son esprit avait l'aiguillette nouée. Mais à la gaillardise de l'imagination il se piqua d'allier cette virilité d'expression qu'il admirait chez les hommes de génie (2). Aussi, plus heureux que Villette, se fit-il lire sans ennuyer.

Ses débuts furent d'un maître, francs, hardis, habiles même! Comme toujours, il s'offre tout entier. Sa conscience est si nette! qu'a-t-il à faire d'un masque? A-t-il écrit jamais des vers à la reine comme Camille? ou libellé avec Morande comme Brissot? Loin d'avoir les mœurs de Villette, nul ne lui sait même de maîtresse comme on dit de Fauchet. Aussi chaste que Marat, il ne sort pas de la maison du comte d'Artois. C'est Danton qui est endetté;

---

(1) *Chronique.*
(2) Cloots, *Missive à un abbé sicilien.*

c'est Lameth dont le nom figure au Livre rouge; quant à descendre de Damiens, l'homme au canif, chacun dit bien que c'est Robespierre. Jean-Baptiste, lui, est noble, il est Prussien, millionnaire même, mais tout de naissance; et voilà qu'il se présente méthodiquement, à trois reprises, à titre d'homme, puis de Parisien, puis de philosophe, trinité du patriote modèle.

« Un homme à des hommes (1)! » Tel est son premier cri! Et il réclame pour Voltaire. Nul dans Paris ne semble y contredire. — « Les émigrations se multiplient, dit-il deux semaines après; l'illuminé d'Éprémesnil et autres nobles arristocrates achètent des terres en Amérique, dans une république, sur les bords du Scioto; qu'ils partent! Moi, au contraire, baron de Val-de-Grâce, étranger arrivant d'Espagne, je viens m'établir en France et n'ambitionne qu'un titre, celui de bourgeois de Paris!... »

Mais à peine a-t-il dit cette fois, que voilà des sourires, déjà des murmures.

— Eh! dit l'un, quel est ce citoyen baron du Val-de-Grâce? Aurait-il des prétentions sur le district de ce nom? — Parbleu! dit l'autre, il me paraît loger sous le dôme même de Mignard.

Mais Jean-Baptiste, sans s'émouvoir : « Messieurs, je tiens mon titre d'un bien de campagne, notez cela : *Vallis Gratiæ!* Je suis né Prussien, mais je mourrai Français, à moins que la Prusse ne soit comprise un jour dans la régénération universelle. »

Et il passe outre, avide d'argumenter comme philosophe.

Il y avait matière. C'était au temps pascal, et les prê-

(1) *Chronique de Paris*, mars 1790.

tres s'agitaient. Privés de leurs biens terrestres qu'on allait mettre en vente, ils voulaient au moins garder le monopole du ciel. Déjà grondait la colère divine, et tout le fantastique religieux était mis en œuvre afin d'halluciner les âmes. Ce n'étaient que neuvaines, mysticités, scapulaires, jeûnes, prières de quarante heures, processions, pèlerinages et calvaires. Les évêques publiaient des mandements, des protestations, des lamentations, des résignations; on promettait une bulle du pape. La révolte était en chaire, la conspiration dans le confessionnal. Le sang des protestants coulait dans le Midi; on s'apprêtait à l'égorgement des juifs en Alsace; enfin voilà qu'on demande à cris, par menaces et miracles, que la religion de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis soit proclamée, au dix-huitième siècle, religion nationale. C'était le coup. Jean-Baptiste poussa le cri d'alarme :

« Gare le piége! hommes libres! On voudrait fixer vos yeux vers le ciel pour vous faire quelques mauvais tours sur la terre : cette filouterie réussit également à la foire et à l'église. Les prêtres seraient moins riches, les princes moins despotes, les peuples moins esclaves, si les intérêts politiques n'avaient pas été mêlés avec les intérêts théologiques... Encore si la morale y gagnait!... Mais, hélas! voyez l'Italie, la Sicile, l'Espagne et le Portugal!... La question : Comment une religion dominante peut s'adapter aux principes de la déclaration des droits? offre des difficultés insolubles. Partout où il y a ce qu'on appelle un culte dominant, on ne saurait que tolérer les autres cultes. Mais la tolérance religieuse est une oppression naturellement illégale; d'autant plus qu'on ne saurait en assigner les limites. Car, si votre tolérance ne souffre point de cloches, pourquoi souffrirait-elle des hérétiques dans les

charges civiles et militaires?... Les pourquoi se multiplient à l'infini. Il n'appartient pas à des citoyens de tolérer des citoyens. On tolère des lieux de débauche et non pas des lieux de prière. Imitons les Américains-Unis, qui ont le bonheur de reconnaître qu'un corps politique, que le souverain n'a point de religion, quoique les membres du souverain puissent en avoir une individuellement. La religion est une relation entre Dieu et ma conscience, mais non pas entre Dieu et des consciences prises collectivement. Informez-vous de la morale des citoyens et laissez là leurs dogmes. Une congrégation nuisible à la société ne doit pas même être tolérée. L'auguste Assemblée dissipera toutes les difficultés en concentrant l'exercice de tous les cultes dans l'enceinte des oratoires; cette loi de police, ne faisant acception de personne, n'offensera personne (1). »

Jean-Baptiste avait mordu si fort et si à point, qu'il n'en fut pas quitte cette fois pour quelques plaisanteries. Les prêtres injurient, ne rient pas. Aussi le paya-t-on d'injures. Le philosophe allait répondre, quand l'auguste Assemblée se chargea elle-même de la réplique, le 13 avril, grâce au chartreux don Gerle l'illuminé, qui avait soulevé devant elle la question de la dominance catholique... Ah! comme ce jour-là Jean-Baptiste courut inquiet à la terrasse des Feuillants! Dès le matin, la *Chronique* avait sonné la charge contre les calotins. La Rome des philosophes allait-elle répondre à l'appel, comprendre le péril? O printemps de la liberté! Elle se leva tout entière. Ouvriers et bourgeois accoururent autour de l'Assemblée; et tous, le vieux mot d'ordre aux

(1) *Chronique de Paris,* 1790.

lèvres : « Écrasons l'Infâme! » Les Saint-Barthélemistes eurent beau faire : l'écharpe triompha de la calotte ; et le soir Jean-Baptiste, tout glorieux, sifflait Maury, huait Mirabeau-Tonneau, applaudissait La Fayette à s'enfler la gorge et les mains comme Camille (1). « En rejetant la religion catholique comme dominante, la nation vient de se déchristianiser à jamais, disait-il ; ce n'est plus la fille aînée de l'Eglise ; elle est vraiment la mère des droits de l'homme! » — Ah! qu'il se trompait donc!...

Cependant, tout en veillant aux prêtres, Jean-Baptiste n'avait non plus cessé de veiller au roi, l'autre ennemi. Une tentative de fuite venait encore d'échouer. Jean-Baptiste aussitôt, sans prendre avis d'aucun et se moquant des rieurs, paracheva enfin sa motion : « Du choc des opinions naît la vérité. Suis-je dans l'erreur, réfutez-moi ; ai-je raison, appuyez-moi. En tout cas, reconnaissez un homme qui s'intéresse vivement au bonheur des hommes. » Et la fameuse brochure s'étala chez Desenne, au Palais-Royal, mais au grand scandale des patriotes timorés (2).

Que proposait-il? — Qu'on interdît au roi de commander les troupes en personne et durant la guerre et pendant la paix. Il n'a plus de cour, qu'il n'ait plus d'armée. « O Français! criait Jean-Baptiste, votre roi n'est pas un chef d'escadre, ni un général d'armée, ni un président du tribunal, ni un lieutenant de police : il est le chef de la nation. Otez-lui l'uniforme!... En retour, qu'on se hâte de faire monter les sergents et les caporaux au grade d'officier. Sans ce préservatif je ne donne pas

(1) *Révolutions de France et de Brabant.*
(2) Cloots, *Motion d'un membre du club des Jacobins.*

trente ans de durée à l'édifice constitutionnel que vous construisez avec tant de peine et de gloire... » Et il leur montrait dans le présent le roi fuyant à Metz, ou s'y rendant en ligne courbe, sous prétexte d'un voyage dans les provinces, ou mieux encore simulant une guerre pour revenir sur Paris à la tête d'une armée formidable d'aristocrates. Puis, lisant dans l'avenir, il voyait un roi capitaine, jeune, beau, actif, populaire, et qui se préparait un trône absolu à lui-même et à son héritier. « C'est le Dieu des armées! » disait le soldat; « c'est le Dieu de la France! » ajoutait la nation. Ce nouveau soleil éclipsait le pouvoir législatif, dont les membres clairvoyants et incorruptibles élevaient vainement une voix républicaine dans cet enivrement universel; et le ridicule n'était pas le moindre fléau qui sapait les fondements de la liberté... « O Français! ô peuple de mon cœur! point d'option ici. Le régime des Génois et des Vénitiens à l'égard de leur doge est le seul qui vous convienne, à moins de vous embarquer tous pour l'île de la Nouvelle-Hollande, ou qu'une heureuse secousse détache la France du continent. Point de roi capitaine! et gardez votre roi à Paris; gardez votre tête sur vos épaules (1)! »

Ayant donc publié, Jean-Baptiste vint prier la *Chronique* d'annoncer la brochure. Mais qu'est-ce à dire? On lui refuse net. Il veut s'expliquer, on l'évince. Le soir, il court aux Jacobins, demande la parole, monte à la tribune, commence à lire; mais, loin de rendre justice à son opinion très-motivée, on proteste, on l'accable. « Il faut que l'idolâtrie royale les possède bien tous encore, murmura-t-il; car rien n'est moins intempestif que ma

(1) Cloots, *Motion*.

motion. » Et, en effet, on apprenait bientôt que le roi rêvait la guerre; et quarante jours ne s'écoulaient pas qu'il demandait des subsides. Alors les propres arguments du Prussien étaient produits à la tribune même de l'Assemblée par Pétion et Barnave qui, grâce à eux, triomphaient de Jupiter-Mirabeau, déjà pensionnaire de la cour; et l'Assemblée, plus éclairée que jamais, déclarait « que le droit de paix et de guerre appartiendrait non plus au roi, mais à la nation! » — Ce vote, dont Jean-Baptiste entrevit soudain les conséquences révolutionnaires, fut la cause première de la haute mission dont il allait être investi pour toujours.

Mainte fois déjà, depuis son retour à Paris, il avait dressé l'oreille aux moindres bruits venus du dehors, afin de recueillir les échos de la Révolution chez les peuples voisins. Mais ces échos lui avaient paru faibles, quoique l'Assemblée eût fait traduire en toutes langues, expédié en tous lieux la Déclaration des Droits de l'homme, afin d'éveiller les consciences. Plus tard, Jean s'était avisé d'appeler individuellement en France, à Paris même, tous les libres penseurs de sa connaissance; mais à chaude prière froide réponse encore.

En janvier, par exemple, il avait écrit à l'oncle philosophe de Pauw. Sans lui donner brutalement le conseil de venir à Paris, que ne contait-il pas à Cornélius pour lui inspirer le désir du voyage! « Les Français plaçaient le nom du chanoine sur la liste des grands ouvriers de la liberté civile et religieuse... Il devait être bien heureux de tout ce qui se passait... La chaleur qui animait le neveu devait assurément se communiquer à l'oncle... M. Bitaubé, de Berlin, demeure maintenant à Paris... L'abbé Raynal, abandonnant Marseille, y doit venir aussi... La

capitale est plus que jamais le centre des arts, des belles-lettres et de la philosophie, si bien qu'il soupe tous les samedis avec M. de Lalande dans une maison où l'on s'occupe beaucoup du chanoine, etc. (1). » Le sceptique chanoine lut toutes ces belles choses, n'y voulut rien comprendre, se contenta de répondre au neveu : « Sois prudent, » et se garda bien de mettre le pied hors de sa vallée. « O les vieillards! » s'était écrié Jean-Baptiste. Et du parent, son modèle en philosophie, il avait passé à l'ami, l'Anglais Edmund Burke, son premier maître en politique, et qui n'était pas un trembleur, celui-là! Mais, comme il allait écrire, voici la nouvelle d'un discours de Burke au parlement, diatribe sans nom contre la Révolution française (2). C'était en février. Jean-Baptiste, encore tout au serment civique qu'il venait de prêter, ne put croire à une pareille absence d'esprit. Quoi! Burke, le libre penseur, le défenseur de la cause américaine, lui qui devrait être le plus ardent des apologistes de la plus belle des révolutions, trahir, à son âge, tout un passé d'éclat! Est-ce possible? Oui, possible et certain; car, non-seulement Burke, tenant en main une carte où la France a disparu de l'Europe, pérore en aristocrate, mais il imprime!... Une lettre se distribue à Paris même, qui témoigne de sa honte (3)!—Tout autre patriote que Jean-Baptiste eût renié le renégat; mais lui : « Tout coupable est rachetable, dit-il. Ce sont les clameurs de nos fugitifs qui l'égarent. Un coup de plume sincère lui rendra la vue claire et droite. » Et il avait adressé au vieil Edmund

(1) Cloots, Lettre à de Pauw.
(2) Burke, *Œuvres*.
(3) Catalogue de la Bibliothèque impériale.

une épître toute d'épanchement, de prières, d'adjurations, de demi-plaintes et d'élan.

« Ah! lui disait-il, comme la philosophie ne mesure le temps que par la succession des événements, il y a cent ans et plus que nous ne nous sommes vus... Quittez votre île, mon cher Burke! Venez en France, si vous voulez jouir du plus magnifique spectacle dont l'entendement du philosophe puisse être frappé. Venez voir la pyramide constitutionnelle! Elle n'est plus sens dessus dessous; elle repose sur sa large base!... Des fourbes, en vous présentant cette singulière carte d'où la France a disparu, ont étrangement abusé de votre crédulité. Pour moi, qui suis en France sans avoir l'honneur d'être Français, je vois tout différemment; car, en fixant les yeux sur la mappemonde, il me semble que tous les autres pays ont disparu; et je n'aperçois que la France, dont la splendeur éclipse le reste de l'univers... Venez! nous nous enfoncerons ensemble dans les groupes populaires... Ce peuple tant calomnié par les aristocrates est bon et sensible... Venez! vous me trouverez digne d'être votre cicérone, comme vous m'avez trouvé digne d'être votre ami (1). » Le frère d'un député à l'Assemblée nationale, M. Jaume, se chargea de porter la chaleureuse missive. « C'est un fort beau panégyrique de la révolution de France, dit l'honorable membre du parlement à M. Jaume; j'y ferai réponse, mais plus tard. Les élections vont avoir lieu, et ne me permettent aucune distraction (2). »

Or, le 22 mai, Jean-Baptiste attendait encore la réponse d'Edmund, quand le décret qui remettait à la na-

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

(2) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

tion le droit de paix et de guerre lui fit oublier l'Anglais pour l'humanité tout entière. « Ah! s'écria-t-il, ce décret change la face du monde. Proclamer l'avénement d'une politique toute nationale et ne relevant que de l'opinion seule, c'est culbuter le vieil édifice du droit public européen. C'en est fait des intrigues de cabinet, des alliances de maisons, des traités westphaliens ou des pactes de famille, de la diplomatie et des diplomates. Une France ainsi libre ne peut plus avoir autour d'elle que des sœurs non moins affranchies qu'elle; car une nation ne saurait traiter avec un cabinet par notes secrètes. La Révolution a passé les frontières; la catholicité des droits de l'homme est décrétée. » Et le voilà comme assailli d'une idée soudaine : la solidarité des peuples se révèle à son esprit; et, sur l'heure, il en rêve la manifestation dans Paris même. Il méditait encore, quand voici les Bretons, les Angevins, ses clients des premiers jours, qui viennent crier à la barre de l'Assemblée : « Nous ne sommes plus Bretons ni Angevins, nous sommes Français! » Puis les Picards : « Nous ne sommes plus Picards, nous sommes Français ! » Puis, de tous les côtés de la France, on vient, on crie : « Oui, tous nous sommes Français! »

Enfin, le 5 juin, la Commune parisienne proclame : « Nous sommes tous frères! » Et elle propose, et l'Assemblée décrète une fédération parisienne de toute la France pour le même jour, à la même heure, jour et heure où la Bastille était tombée, 14 juillet, quatre heures et demie. A ce spectacle, à ce décret, Jean-Baptiste crut tenir la réalisation de son rêve. « Oui, une fédération, fit-il, et non-seulement de toute la France, mais de tout l'univers! » Alors on le vit en quête des

réfugiés de tous les pays: Espagnols proscrits depuis 1776; Genevois proscrits depuis 1783; Hollandais proscrits depuis 1787; Belges Vonckistes proscrits de la veille. Puis il fut à la piste des hommes de marque que la fête attirait, et qui rêvaient de voir aussi chez eux l'application des droits de l'homme. « Mais que voulez-vous? lui disait-on. — Une place à la fête pour le genre humain, répondait-il. J'irai, nous irons tous la demander à l'Assemblée. — A l'Assemblée! Quoi! vous croyez?... — Oui, je crois aux conséquences du décret du 22 mai. » Et, en effet, le 11 juin, tout le monde dut y croire comme Jean-Baptiste.

Le 10 au soir, Jean-Baptiste était à l'hôtel de M. de Larochefoucauld, quand arrive une lettre de lord Shelburne, devenu lord Lansdown, qui donnait nouvelle de la mort de l'Américain Franklin. Le lendemain, Mirabeau, à la tribune de l'Assemblée, s'écriait: « Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans les éloges funèbres; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. » Et l'Assemblée, tout émue, décrétait un deuil de trois jours pour honorer la mémoire de l'Américain; et Paris s'associait à ce deuil humanitaire. « Mon rêve est donc bien à la couleur du jour! » dit le Prussien. A sa voix, en effet, les étrangers se constituèrent en comité. Jean-Baptiste leur fit ouverture de son projet en les saluant comme ambassadeurs du genre humain; et tous, s'associant à sa grande pensée, le proclamèrent sur l'heure orateur de la députation. Quelqu'un alors s'avisa de crier: « Vive le Prussien! » Mais lui, pour la première fois: « Fi de l'étiquette dont la politique des princes m'a

flétri, messieurs! Je suis Clévois de naissance et cosmopolite parisien d'idée. Vive la Gaule! vive l'Humanité (1)! »

Le 19 juin au soir, jour de l'anniversaire du serment du Jeu de Paume, l'Ambassade du genre humain, M. Cloots du Val-de-Grâce en tête, se présenta à la porte du Manége, où siégeait l'Assemblée nationale de France, ou plutôt le concile œcuménique de la raison. Mais le genre humain n'est pas des premiers à demander entrée. D'autres députés pétitionnaires le devancent. Voyez la foule! On pressent une séance dont le monde entier s'entretiendra; car toute la Révolution semble s'être donné rendez-vous ce soir-là. « — Qui êtes-vous? — Paris! Les vainqueurs de la Bastille, les initiateurs de la liberté! La nation nous mande pour honorer notre patriotisme. — Et vous? — Fédérés des départements! Nous venons de Tours, nous venons de Chartres, nous venons du Nord, du Midi, de l'Est, pour fraterniser! Vive la France!... Et vous donc qui interrogez? — Nous venons d'Europe, nous venons d'Asie, nous venons d'Amérique. Nous sommes l'Humanité (2)! »

Et comme ils disaient, une députation arrive encore; mais ceux-ci graves, austères. L'un d'eux porte une table de bronze, ornée de couronnes de chêne et de lauriers. Sur le bronze est gravé le fameux serment du 20 juin. Ils vont annoncer à l'Assemblée que, le lendemain, ils inaugureront ce monument à Versailles, dans la salle du Jeu de Paume. Ce devoir rempli, un banquet spartiate, frugal, silencieux, doit les réunir; et, pour toute chanson, au dessert, seront psalmodiés solennellement les dix-sept

(1) C'est à titre de Clévois que Cloots présenta la pétition.
(2) Voir le compte rendu de cette séance au *Moniteur*.

articles des Droits de l'homme. L'orateur de ces puritains patriotes s'appelle Romme, un Auvergnat doublé d'un mathématicien : l'inflexibilité même. C'est lui qui, regagnant ses montagnes, doit, deux mois plus tard, ensevelir dans son jardin un protestant, son domestique, Bible d'Augsbourg sous la tête, Déclaration des droits dans les mains; c'est lui qui, l'an prochain, inaugurant les fêtes de l'avenir, fera célébrer l'ouverture de la moisson par les officiers municipaux de sa commune et qui, ce jour-là, enjoindra au prêtre d'entonner le premier *Domine, salvam ac perpetuam fac legem,* — apprentissage digne de l'homme qui doit un jour déchristianiser le temps (1). A ses côtés, Jean-Baptiste rencontre un de ses amis prochains, l'instituteur parisien Léonard Bourdon. Ce révolutionnaire pédagogue a le culte de l'enfant, et partant celui du vieillard. Aussi donne-t-il à cette heure asile au centenaire du mont Jura, devant qui l'Assemblée nationale s'est naguère découverte (2).

Cependant le bruit arrive dans les couloirs, remplit l'enceinte, que des représentants de l'Humanité, Anglais, Prussiens, Siciliens, Hollandais, Russes, Polonais, Allemands, Suédois, Italiens, Espagnols, Brabançons, Liégeois, Avignonnais, Suisses, Genevois, Indiens, Arabes et Chaldéens, vont paraître à la barre chacun dans son costume respectif. Les noirs, les hommes du cul-de-sac n'y peuvent croire : c'est une fable. Mais voici les vainqueurs de la Bastille. On leur vote d'acclamation à chacun un fusil d'honneur, un sabre d'honneur, un brevet d'honneur, à tous une place d'honneur aussi pour le jour de la

(1) *Chronique de Paris* — et *la Feuille villageoise.*
(2) *Chronique de Paris.*

fête. Les têtes s'échauffent. Voici les gardes nationales de France qui se succèdent; toutes ont juré de vivre libres ou de mourir. Vive la nation! L'exaltation augmente; l'ivresse est générale. Au tour du genre humain! De la nation au genre humain il n'y a qu'un doigt. Oui, la chose est certaine, le genre humain lui-même est à la porte. Il attend. Place! On le sent, on le souhaite. Il va venir, il vient!...

Seule, la tribune des diplomates est froide, inquiète. Les envoyés des rois ne peuvent s'imaginer les envoyés des souverains opprimés. Un limier diplomatique se détache ; il veut voir. Plus de doute! Il rencontre Jean-Baptiste qui sortait du bureau où il venait de dicter à un secrétaire la liste des nations. « Je proteste *contre* — pour ma nation, » s'écrie le diplomate. Mais il n'avait pas dit que la porte du sanctuaire s'ouvrait devant l'ambassade du genre humain et son orateur (1).

Ils étaient trente-six, Cloots du Val-de-Grâce en tête, quand ils apparurent, chacun dans son costume respectif. L'effet fut magique. La barre était pleine. On put se croire au centre du monde... Quelle mission! Et quels hommes venaient la remplir! Des savants, des ex-ministres, des ci-devant diplomates, des banquiers, des publicistes, d'anciens magistrats, et tous martyrs ou fervents adorateurs de la liberté.

Il y avait Pio le Napolitain. Premier secrétaire de l'ambassade de Naples à Paris, il s'était pris soudain d'une belle passion pour les droits de l'homme. En février on le disgracie; mais lui, prenant congé de son ambassadeur : « Vous me bannissez de Cyrène et de sa banlieue,

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

dit-il, et vous me donnez Athènes pour exil ! Je vous dois des remercîments ! » et il court au district des Feuillants pour y prêter le serment civique ; de là une députation le conduit à la maison commune, où l'abbé Fauchet le proclame aussitôt citoyen français. A la honte des porte-cordons de France, Pio fut le premier qui fit hommage à la patrie de son cordon sicilien et de sa large plaque d'or. — Il devait mourir oublié dans Paris (1).

Il y avait don Pablo Olavidès, l'Espagnol, une victime de l'inquisition ! Diderot avait un jour raconté son histoire, et Cloots lui-même avait mentionné son martyre dans le livre de *la Certitude*. Il s'était avisé de coloniser d'Allemands les solitudes de l'Espagne, et on l'avait emprisonné, proscrit, voilà tantôt dix ans. Il devait mourir misérable à Venise (2).

Il y avait le baron de Trenck, le Latude des bastilles prussiennes. L'Europe entière avait ouï ses malheurs, et tout Paris le connaissait en peinture. Chargé pendant dix ans de soixante-huit livres de chaînes, cloué dans une espèce de tombeau, il portait sur son corps, médaille vivante, les stigmates du despotisme. Il devait mourir sur l'échafaud (3).

Il y avait les patriotes de Hollande, le comte de Boetzelaer, de Langrock, le baron van de Pol, van Staphorst, de Capellen, tous vertueux et illustres magistrats, condamnés au bannissement perpétuel par le stathouder; mais tous, avant la fin du siècle, devaient être ou ministres, ou ambassadeurs, ou représentants de

(1) *Révolutions de France ; — Révolutions de Paris ; — Chronique de Paris*, etc.

(2) Correspondance de Grimm, — *Certitude des preuves du mahométisme*, — et *Biographie de* 1805.

(3) *Révolutions de Paris*, etc.

leur patrie, affranchie de l'influence anglaise. Dans ce groupe se distinguaient encore M. de Nyss, futur aide de camp de Dumouriez, et le célèbre banquier Abbéma, agent actuel des réfugiés bataves. Celui-ci avait son portrait exposé dans Paris, ainsi que celui de son fils et de sa femme, et chacun se rappelait qu'il avait témoigné dans le procès Favras. A ses côtés était un jeune homme, M. de Cock. Dernier agent des exilés, il devait mourir, lui aussi, sur l'échafaud.

Il y avait les Brabançons vonckistes, Balsa, de Raët, et le Liégeois van de Stenne, futurs membres, tous trois, du comité révolutionnaire belge-liégeois. On cherchait des yeux le Belge Sandelin, secrétaire et défenseur du grand patriote Vandermesch. Des assassins soudoyés par les prêtres avaient voulu le poignarder, les États de Flandre l'avaient forcé de fuir. Mais Sandelin n'était pas là. Arrivé depuis peu à Paris, il avait à peine eu vent de l'ambassade. Il devait s'excuser par lettre (1).

On eût voulu voir aussi parmi les Américains Paul Jones, le corsaire. Mais, ce jour-là, Paul Jones s'était encore pris sans doute de querelle avec un cocher, et il avait dû remettre à l'autre semaine sa visite à l'Assemblée (2).

Si parmi les Allemands se remarquait un poëte, M. Goy (3), entre les Anglais c'était l'écuyer philosophe pythagoricien et journaliste, Robert Pigott, qui fixait l'attention (4). Il s'était avoué le plus grand ennemi des chapeaux, — le chapeau ! invention, disait-il, des prêtres et

(1) *Révolutions de France* — et *Chronique de Paris.*
(2) *Révolutions de France.*
(3) *Sic*, voir *Courrier de Gorsas.*
(4) *Patriote français,* de Brissot.

des despotes, — mais grand ami du bonnet, — le bonnet! coiffure remise en honneur par Voltaire et Rousseau. Comme un sceptique de la droite avait dépêché un huissier qui possédait l'anglais vers les députés insulaires, afin d'éprouver leur nationalité, ce fut Robert qui répondit à l'huissier inquisiteur en bons termes miltoniens (1).

Mais les regards revenaient toujours sur l'Arabe et le Chaldéen qui, tous deux, flanquaient Jean-Baptiste. Ont-ils franchi les déserts, passé la Méditerranée, ces deux mages, pour venir saluer le concile œcuménique du sens commun? Non. Chose étrange! doux symbole! les fils de cet Orient, d'où nous sont venus tant de fantômes, représentent aujourd'hui la science, puisqu'ils sortent, l'un du Collége de France, l'autre de la Bibliothèque. Voilà M. Chavis, et c'est M. Chammas, interprètes à Paris pour les langues orientales. Grâce à l'abbé Desauderais, ils ont connu Jean-Baptiste, et sa grande pensée les a plongés dans l'enthousiasme, où ils sont encore comme vous pouvez voir (2).

Mais le silence se fait et Cloots, le Clévois, commence:

« Messieurs,

« Le faisceau imposant de tous les drapeaux de l'empire français qui vont se déployer le 14 juillet dans le Champ de Mars, dans ces mêmes lieux où Julien foula tous les préjugés, où Charlemagne s'environna de toutes les vertus, cette solennité civique ne sera pas seulement la fête des Français, mais encore la fête du Genre Humain.

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

(2) Cloots, *L'Orateur du genre humaine* et *la Chronique de Paris.*

La trompette qui sonna la résurrection d'un grand peuple a retenti aux quatre coins du monde, et les chants d'allégresse d'un chœur de vingt-cinq millions d'hommes libres ont réveillé les peuples ensevelis dans un long esclavage. La sagesse de vos décrets, messieurs, l'union des enfants de la France, ce tableau ravissant donne des soucis amers aux despotes et de justes espérances aux nations asservies.

« A nous aussi il est venu une grande pensée, et oserions-nous dire qu'elle sera le complément de la grande journée nationale! Un nombre d'étrangers de toutes les contrées de la terre demandent à se ranger au milieu du Champ de Mars ; et le bonnet de la liberté, qu'ils élèveront avec transport, sera le gage de la délivrance prochaine de leurs malheureux concitoyens. Les triomphateurs de Rome se plaisaient à traîner les peuples vaincus liés à leurs chars ; et vous, messieurs, par le plus honorable des contrastes, vous verrez dans votre cortége des hommes libres dont la patrie est dans les fers, dont la patrie sera libre un jour par l'influence de votre courage inébranlable et de vos lois philosophiques. Nos vœux et nos hommages seront des liens qui nous attacheront à vos chars de triomphe.

« Jamais ambassade ne fut plus sacrée ; nos lettres de créances ne sont pas tracées sur le parchemin, mais notre mission est gravée en chiffres ineffaçables dans le cœur de tous les hommes ; et grâce aux auteurs de la *Déclaration des Droits*, ces chiffres ne seront plus inintelligibles aux tyrans.

« Vous avez reconnu authentiquement, messieurs, que la souveraineté réside dans le peuple. Or, le peuple est partout sous le joug de dictateurs qui se disent souve-

rains, en dépit de vos principes. On usurpe la dictature, mais la souveraineté est inviolable ; et les ambassadeurs des tyrans ne pourraient honorer votre fête auguste comme la plupart d'entre nous dont la mission est avouée tacitement par nos compatriotes, par des souverains opprimés.

« Quelle leçon pour les despotes ! Quelle consolation pour les peuples infortunés, quand nous leur apprendrons que la première nation de l'Europe, en rassemblant ses bannières, nous a donné le signal du bonheur de la France et des deux mondes !

« Nous attendrons, messieurs, dans un respectueux silence, le résultat de vos délibérations sur la pétition que nous dicte l'enthousiasme de la liberté universelle (1). »

Plusieurs fois des applaudissements avaient interrompu l'orateur, mais quand il eut dit, ce furent des acclamations tant de la droite que de la gauche, et les tribunes trépidaient. Jean-Baptiste crut avoir aux oreilles toutes les voix de l'univers. Un mot seul dans son discours avait blessé quelques intrus, l'éloge de Julien l'Apostat (2). C'était bien par malice que Jean-Baptiste l'avait risqué. Il comptait trouver au fauteuil de la présidence un prêtre, l'abbé Sieyès, et il voulait faire entendre qu'à cette heure, à sa place, l'abbé, comme président, personnifiait le sens commun. Mais l'abbé, à qui l'enthousiasme avait toujours fait peur, s'était éclipsé ce soir-là ; et le sens commun était représenté, non par un prêtre, mais par Menou, un futur islamiste.

« Messieurs, dit le baron Menou en réponse au dis-

(1) *Moniteur.*
(2) Cloots, *Chronique de Paris.*

cours du baron de Cloots, vous venez prouver aujourd'hui à l'univers entier que les progrès que fait une nation dans la philosophie et dans la connaissance des droits de l'homme appartiennent également à toutes les autres nations. Il est dans les fastes du monde des époques qui influent sur le bonheur ou le malheur de toutes les parties du globe, et la France ose aujourd'hui se flatter que l'exemple qu'elle vient de donner sera suivi par les peuples qui, sachant apprécier la liberté, apprendront aux monarques que leur véritable grandeur consiste à commander à des hommes libres et à faire exécuter les lois, et qu'ils ne peuvent être heureux qu'en faisant le bonheur de ceux qui les ont choisis pour les gouverner.

« Oui, messieurs, la France s'honorera en vous admettant à la fête civique dont l'Assemblée nationale vient d'ordonner les préparatifs; mais, pour prix de ce bienfait, elle se croit en droit d'exiger de vous un témoignage éclatant de reconnaissance.

« Après l'auguste cérémonie, retournez dans les lieux qui vous ont vus naître; dites à vos monarques, dites à vos administrateurs, quelques noms qu'ils puissent porter, que s'ils sont jaloux de faire passer leur mémoire à la postérité la plus reculée, dites-leur qu'ils n'ont qu'à suivre l'exemple de Louis XVI, le restaurateur de la liberté française.

« L'Assemblée nationale vous invite d'assister à la séance. »

L'éloquence du baron président avait été à la hauteur de celle du baron orateur; aussi applaudit-on encore, quand, silence! l'ambassade est toujours à la barre, et l'Arabe parle. — Qui? l'Arabe? — Oui, l'enthousiasme sans doute lui délie la langue. Chacun écoute, mais nul

n'entend (1). Chavis parlait pourtant la langue universelle et non l'idiome de son pays; mais, loin de lui délier la langue, l'enthousiasme, au contraire, avait coupé la voix au nouveau mage. Pour tirer d'embarras l'islamiste, le futur islamiste Menou improvisa soudain comme réponse : « C'est l'Arabie qui jadis a donné à l'Europe des leçons de philosophie ; c'est elle qui, ayant conservé le dépôt des sciences exactes, a répandu dans le reste du monde les connaissances sublimes de toutes les parties des mathématiques. Aujourd'hui la France, voulant acquitter la dette de l'Europe, vous donne des leçons de liberté, et vous exhorte à les propager dans votre patrie. » Ah ! quel rhabillement ingénieux de l'Orient légendaire ! L'Assemblée se sentit comme transfigurée, par le langage même de son président, en un concile de rationalistes. La trompette que Jean-Baptiste avait embouchée vibrait encore dans tous les cœurs. Un délire humanitaire s'empara de tous les membres ; et ce fut un courant de principes universels qui les électrisa tous, la gauche, la droite et les tribunes. Non-seulement on accueillit la demande du genre humain, non-seulement on vota l'impression du discours de l'orateur et de la réponse du président, mais l'Alexandre des Lameth s'élance à la tribune : « Il faut, s'écrie-t-il, qu'avant la fête de la liberté et de l'égalité disparaissent, soient détruites les quatre figures enchaînées de la place des Victoires, images qui rappellent à quatre provinces de France des idées d'humiliation et de servitude. — Je demande, ajoute M. Lavie, un protestant qui va se placer auprès des réfugiés de l'ambassade admise à la séance, je demande, moi, fils de réfugié, qu'au lieu même du mo-

(1) *Moniteur.*

nument tout entier soit gravée sur marbre la Révocation de l'édit de Nantes. — C'est aujourd'hui le tombeau de la vanité, fait un autre. Je propose qu'il soit fait défense à toute personne de prendre les qualités de comte, baron, marquis; enfin que la noblesse soit abolie! » — A cette motion soudaine, il y eut comme un tressaillement, prélude de grands sacrifices. — « Oui, plus de noblesse! exclament à leur tour Charles Lameth, Lafayette, Goupil de Préfeln et de Noailles. On ne dit pas le marquis de Franklin, le comte de Washington, le baron de Fox. On dit Benjamin Franklin, Fox, Washington. — Plus de noblesse! reprend M. de Saint-Fargeau. Que chaque citoyen n'ait d'autre nom que celui de sa famille et point celui d'une terre! et il signe sa motion Louis-Michel Lepelletier. — Plus de livrées! s'écrie M. Fréteau. — Oui, plus de livrées, plus d'armoiries non plus! — Oui! et plus d'Altesses! — Et plus de Grandeurs! — Et plus d'Excellences! — Et plus d'Éminences! — Plus de monarchie alors! » hurle l'abbé Maury avec indignation; mais c'est en vain qu'il proteste, le duc de Montmorency lui-même offre son nom en sacrifice.

Si la nuit du 4 août avait affranchi les terres, la nuit du 19 juin venait d'affranchir les hommes. Aussi, quand Romme apparut, tous se découvrirent devant sa table de bronze, le *Décalogue des Droits*.

Dès le lendemain, on abattit ses armoiries, on effaça ses panneaux, on ôta ses croix et ses rubans, et sur son chiffre, au lieu des mortiers, des couronnes et du chapeau de prélat, on eut le bonnet de liberté (1). Tout aussi vainement que l'abbé Maury protesta le banquier Necker,

(1) Desmoulins, *Révolutions de France*.

qui avait compté se faire enducailler un jour; le masque de l'orgueil tomba de chaque figure, et au lieu de saluer Montmorency, Richelieu, Larochefoucauld, Semonville, Usez, Breteuil, Saint-Priest, Vergennes, Coigny, Vaudreuil, Camaran.... on tendit fraternellement la main à Bouchart, à Vignerot, à Vert, à Huguet, à Bastet, à Tonnelier, à Guignard, à Gravier, à Franquetot, à Rigaud et à Riquet (1). Les chars des évêques servaient déjà à l'humble mais utile fonction de carrosses de place; on vit les cochers de fiacre revêtir en triomphateurs les livrées des ci-devant nobles, et les titres ne furent plus de mise qu'à la Comédie-Française.

Quant à Jean-Baptiste, lui qui, par son ambassade, avait provoqué tous ces sacrifices enthousiastes, il se vit, au rebours des autres, décoré aussitôt d'un titre nouveau qui compensait bien la perte de l'ancien. Chacun, le montrant du doigt, disait : « Voici l'Orateur du genre humain! — Et qu'est-ce donc qu'un Orateur du genre humain? firent les simples accoutumés jusqu'alors aux seuls envoyés ou vicaires de Dieu, qu'ils saluaient papes ou apôtres. — Un Orateur du genre humain, leur répondit lui-même l'Orateur, c'est un homme pénétré de la dignité de l'homme ; c'est un tribun qui brûle d'amour pour la liberté et qui s'enflamme d'horreur contre les tyrans; c'est un homme qui, après avoir reçu la sanction de son apostolat universel dans le sein du corps constituant de l'univers, se dévoue uniquement à la défense gratuite de tous les millions d'esclaves qui gémissent d'un pôle à l'autre sous la verge des aristocrates; c'est un homme dont la voix foudroyante se fait entendre dans les ateliers

(1) Montgaillard, *Révolution*.

pour saper sourdement les trônes par une circulation de quarante mille artisans de toutes nations, qui porteront ses discours, ses épîtres, ses harangues, ses homélies dans les caves et les chaumières des peuples environnants; c'est un homme qui s'exile volontairement des foyers qui l'ont vu naître, des contrées qu'il a parcourues, des climats divers où un doux souvenir le caresse, pour rester inébranlablement assis dans le chef-lieu de l'indépendance, en renonçant à toutes les places honorables et lucratives où son zèle et ses talents l'appelleront indubitablement. — Et quand finira la mission de l'Orateur du genre humain? — La mission de l'Orateur du genre humain ne finira qu'après la déroute complète des oppresseurs du genre humain (1). » Tel fut le programme de Jean-Baptiste, et qui ne démentait pas, assurément, le titre dont on voulait bien parer l'homme. Mais, à l'entendre, à le voir, qui eût deviné sous cette cocarde le fils d'un conseiller privé de Sa Majesté Prussienne? Le fils du charpentier fait Dieu est-il aussi miraculeux? — Cette salutation, pourtant, ne fut pas officiellement reconnue par l'Assemblée nationale. Dans son discours imprimé par ordre, on le désigna bonnement comme simple orateur du comité des étrangers, et, le pis, c'est qu'on le nomma M. de Cloots du Val-de-Grâce. Ah! comme il trouva malsonnante, cette fois, la qualification *du Val-de-Grâce*, que son père avait estimée à si haut prix, et qu'il avait jugée lui-même si douce, quand il philosophait dans les salons! Comme il alla vite prier le président de faire enlever d'autour de son nom les agréments nobiliaires! Mais tout était dans l'ordre : « Vous avez parlé avant le décret que

(1) Cloots, *République universelle.*

vous avez provoqué, lui répliqua le président. Le règlement!... Le règlement!... » Et, en vertu du règlement, Jean-Baptiste dut s'offrir encore au monde sous la peau du vieil homme (1).

Quoi qu'il en fût, sa trompette insurrectionnelle eut écho par toute la France et dans l'Europe entière. A elle seule la nation régénérée dévora cinquante mille exemplaires du fameux discours, qui fut en outre traduit dans toutes les langues et expédié aux quatre points cardinaux de la terre, comme on avait fait des *Droits de l'homme*. De toutes les régions de la Gaule Jean-Baptiste reçut des adresses patriotiques, puis de toutes les régions de l'Europe. Mais, si les diplomates avaient failli étouffer de colère pendant la séance du 19 juin, les courtisans, dans les cours étrangères, étouffèrent de rire, eux, au récit de ce scandale qui rappelait l'homme à sa dignité première. Les princes, cependant, firent cesser les ricanements de leurs domestiques : « Vous riez, messieurs, d'un événement bien grave ; » et ils se mettaient à réfléchir. En effet, nombre de leurs soi-disant sujets répondirent à l'appel de Jean-Baptiste et prirent la route du chef-lieu du globe, avides d'assister à la fédération, de se fédérer eux-mêmes en prêtant serment aux dix-sept articles fameux, et curieux aussi de saluer l'orateur en personne. Les Prussiens surtout furent accueillis en France avec distinction à l'honneur de l'orateur prussien-français. L'un d'eux, se rendant de Lausanne à Paris, fut même complimenté en Franche-Comté par un simple soldat de troupes de ligne. Ce brave militaire lui lut toute la harangue, mais sur une copie manuscrite ; car, quoique

(1) Cloots, *Chronique de Paris* — et *L'Orateur du genre humain.*

tirés à cinquante mille, les exemplaires imprimés étaient déjà si rares (1)!

Enfin la renommée de Jean-Baptiste fut telle qu'on demanda son portrait, et ce fut un des poëtes les plus aimables de France, M. Boisjôlin, qui tint à honneur d'en versifier la légende :

Cet ami des beaux-arts et de la liberté
Adopta des Français la langue et la patrie.
Au temple où de Solon respire le génie
Par lui des nations le vœu fut apporté.
Hors des lois et des mœurs, il nomme avec fierté
Tout souverain tyran, tout culte idolâtrie (2).

Quand l'orateur eut lu ce sixain, l'encensé ne put s'empêcher de rire de l'encenseur, dont les rimes ne rimaient à rien. « Ah! monsieur Boisjôlin, disait le Clévois, un souverain n'est pas un tyran. Sans doute vouliez-vous dire tout monarque tyran. Mais il y a d'autres tyrans que les monarques. Vous n'en êtes pas moins un poëte aimable! Votre poste de secrétaire du duc de Montpensier vous dispense de méditer sur les dix-sept articles fameux. Merci donc bien, monsieur Boisjôlin (3). »

Là s'arrêtèrent les triomphes de Jean-Baptiste. Car son exaltation avait été trop soudaine et de surprise pour que, réflexion faite, on l'acceptât sans conteste. L'esprit de parti parla d'abord, puis l'esprit tout seul, et la crainte du ridicule fit que bientôt chacun se mit à rire de sa nuit d'enthousiasme.

D'abord les aristocrates déclarèrent que les person-

---

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

(2) *Patriote français*, 1791.

(3) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

nages qui avaient paru à la barre n'étaient tous que des proscrits, et, par conséquent, des députés malgré eux du genre humain... Jean-Baptiste répondit qu'à côté de ces députés malgré eux, dont le titre du moins témoignait de la servitude des souverains, on avait pu voir aussi des députés volontaires, et il citait l'Anglais, l'Arabe, le Chaldéen.... On demanda alors de quel droit des étrangers apportaient ainsi le trouble dans la ville. Ne serait-ce pas d'une bonne politique de les bannir de toutes les assemblées à l'exemple de toutes les républiques de la terre, puisqu'ils n'ont nul intérêt direct à défendre la cité ?... Cette fois, Jean-Baptiste crut qu'on le lapidait. Il cria : « Marchander Paris au citoyen du monde! — Apprenez, dit-il, que tous les patriotes qui habitent Paris sont Parisiens, et que les aristocrates qui habitent Paris ne sont pas même Français. Enfin, s'il faut parler philosophiquement, je ne connais d'autres étrangers que les autres espèces d'animaux (1). »

Mais on n'écouta ni ce qu'il disait politiquement, encore moins ce qu'il disait philosophiquement. Le rire commençait. Quelqu'un venait d'apprendre au monde que les vainqueurs de la Bastille n'étaient eux-mêmes que des étrangers, paveurs normands, chaudronniers auvergnats, carabins gascons, ramoneurs savoyards et chapeliers allemands. Quant à la célèbre ambassade, elle était assimilée à celle dont Louis XIV avait été dupe. On n'y comptait plus que des domestiques sans place, des suisses de porte et des crocheteurs. L'Anglais seul fut reconnu pour ne pas venir de Chaillot, puisqu'un huissier avait

(1) *Les Actes des Apôtres.* — *La Chronique.* — Gudin, *Supplément au Contrat social.* — Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

éprouvé sa langue. Mais pour le Turc ou l'Arabe, c'était bien à l'Opéra que Jean-Baptiste l'avait emprunté, et son Chaldéen n'avait jamais vu l'Euphrate. Enfin on ôta même au Prussien le mérite d'avoir imaginé la farce, pour le donner tout au duc de Liancourt, qui, assurait-on, payait les acteurs; et l'on racontait que l'un d'eux, confondant Liancourt avec Biencourt, était allé demander son salaire à ce dernier. « Que voulez-vous, mon ami? disait M. de Biencourt. — Monsieur, c'est moi qui ai fait le Chaldéen à l'Assemblée nationale, et je viens vous demander les douze francs qu'on m'a promis —Ce n'est pas moi qui suis chargé de ce payement, répliquait M. de Biencourt. Et il renvoyait le Chaldéen à celui qui l'avait employé (1)!

Bref, les saillies inciviques contre la séance du 19 juin se multiplièrent tant, qu'elles auraient pu former un gros in-folio, qui ne méritait pas, du reste, d'autre réfutation que la réponse ironique de Voltaire : « J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain; je vous en remercie. » Jean-Baptiste ne remercia personne (2). On plaisantait; il ne s'émut de rien : « Ecrivez du mal de moi, cela m'est fort égal; prouvez du mal de moi, vous ferez fort bien. » Sa grande et féconde pensée absorbait en lui toutes les petites inquiétudes du qu'en dira-t-on, et il était certain qu'une plaisanterie ne ferait jamais rire le genre humain aux dépens de son orateur. Il les laissa donc à loisir se venger de la suppression des titres sur le dos de l'ambassade, et sans plus répondre il passa un

(1) Gudin, *Supplément au Contrat social.* — Beaulieu, *Histoire de la Révolution*, — et l'*Histoire de la Révolution*, par deux Amis de la liberté.

(2) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

pantalon de coutil, mit une veste de même étoffe, prit une bêche sur son épaule et suivit la foule qui courait au Champ de Mars pour préparer la fête du nouvel an de la liberté (1).

Ah! c'est à la vue de ce vaste atelier national de quatre-vingt mille toises, où fourmillaient deux cent cinquante mille citoyens et citoyennes, charbonniers, marquises, cordonniers, moines, grisettes, députés, porteurs d'eau, prêtres, acteurs, chevaliers de Saint-Louis, tailleurs, dames de la halle, dames de la cour, tous piochant, emplissant, brouettant et chantant le *Ça ira*, — sans gendarme ni sentinelle, — le jour, la nuit, sous la pluie, en plein soleil, — toute une semaine entière, semaine sainte que devait couronner une Pâque nouvelle ; — c'est alors que Jean-Baptiste eut sous les yeux comme le symbole de l'Humanité qu'il rêvait : fête éternelle dans le travail et le monde entier pour Champ de fédération! Quelle émotion n'eut-il pas en donnant son premier coup de bêche! La terre qu'il remua lui parut sainte, et ce fut dans un fraternel orgueil qu'il mesura ses forces avec celles d'un garçon boucher en s'attelant à la même voiture. Jean-Baptiste n'était pas un travailleur indigne (2)!

Pendant huit jours il courut chaque matin au Champ de Mars, et le soir il entrait au Waux-Hall d'été, où il s'enivrait de musique, tout en pérorant aux lumières avec les fédérés qu'il y rencontrait (3).

Enfin le grand jour fut! O malheur! il pleuvait. « Le bon Dieu est aristocrate, disait la foule. — Je le savais depuis

---

(1) Ce fut la mode en juillet 1790.
(2) Voir tous les récits du temps.
(3) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

longtemps, » disait Jean-Baptiste. Ce fut le seul mot d'humeur qu'il eut de la journée; car, dès qu'il fut à la Bastille, qu'il eut pris rang dans le cortége avec son ambassade, il marcha, il alla enivré, comme sans regard, l'esprit tout en fête. Il ne sentit pas la pluie qui tombait, il ne vit pas Lafayette qu'on embrassait bottes et cheval, il ne s'inquiéta ni du roi qui gardait sa tente ni des trois cents prêtres et de leur sacrifice égyptiaque (1). Ce qu'il éprouva, l'extase dont tout son être rayonnait, — seul, le cœur d'une femme pouvait le comprendre; aussi l'écrivit-il à la Sapho des Gaules, à la première des citoyennes, Fanny de Beauharnais, que la peur, disait-on, avait fait fuir en Italie :

« Le tableau que j'ai eu douze heures devant les yeux ne saurait se rendre ni avec le pinceau, ni avec la plume, ni avec la langue. Le local préparé par nos propres mains est étonnant par sa grandeur, sa simplicité, sa situation. Imaginez-vous le plus vaste Colisée du monde dont les beaux coteaux de Chaillot, de Passy, de Meudon et de Montmartre font le couronnement, et les branches touffues de huit rangées d'arbres formant une cravate verte qui enveloppe le cirque et fait ressortir trois cent mille spectateurs dans un cadre gracieux. L'arc de triomphe, le pont sur le fleuve, l'autel d'un bon style et le palais à la romaine offraient un ensemble enchanteur avec tous les drapeaux, toutes les bannières, toutes les armes offensives et défensives de l'empire français. Le canon, la musique, les applaudissements faisaient trembler le ciel et la terre... On aurait pu désirer un plus beau temps; mais, toute réflexion faite, quelques ondées sont préfé-

(1) Voir les récits du temps.

rables à l'ardeur de l'atmosphère. Ce qui m'a frappé et ce qui frappera bien davantage la postérité, c'est le nombre de personnages illustres, de grands écrivains, de profonds législateurs, d'hommes de génie dans tous les arts et toutes les sciences qui assistèrent à cette fête incomparable... Elle vous transporte à deux mille ans en arrière par je ne sais quelle teinte d'antiquité; elle vous transporte à deux mille ans en avant par les progrès rapides de la raison dont cette fédération est le fruit précoce et délectable (1). »

A quatre heures et demie, à l'heure même où, un an auparavant, était tombée la Bastille, une bombe éclata comme signal, et toutes les mains se levèrent, non-seulement au Champ de Mars et dans Paris, mais dans la France entière. Pour la première fois sur terre, vingt-cinq millions d'hommes jurèrent ensemble et de bouche d'être frères dans la liberté.

Dès ce jour, le Champenois ne tint plus le Normand pour un fripon, ni le Normand le Champenois pour une bête; le Picard ou le Tourangeau n'accusa plus le Provençal ou le Languedocien de n'avoir point d'oreilles, parce qu'ils différaient de prononciation; on ne dit plus d'un Auvergnat c'est un crocheteur, ni d'un Gascon c'est un menteur. Toute rivalité disparut, toute haine s'éteignit, toute prévention s'effaça, comme avec la Bastille étaient tombées toutes les barrières. Une correspondance intime régna entre tous les individus et la collection des individus; et, tous acceptant la communion du saint-siége de Paris, l'intérêt fut un, la volonté fut une: il y eut nation. Et cette nation rendit justice au monde entier,

---

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke* — et *le Moniteur*.

ou du moins à l'Europe. Il fut admis que la patrie des Galilée et des Arioste, des Newton et des Milton, des Leibnitz, des Gellert et des Wieland, que le sol en un mot de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne était bon à nourrir autre chose que des bouffons, des chevaux et des soldats. Les envoyés des nations qu'on avait vus dans les tribunes, à côté des envoyés des rois, étaient là pour en témoigner (1).

Ce beau jour, c'étaient les philosophes qui l'avaient fait naître. Aussi l'Orateur fut-il le soir au milieu d'eux chez son ami Villette. La maison du ci-devant marquis était toute lumières, et tandis que les sages du siècle se pressaient fraternellement dans les salons, — au dehors, à la porte, sur le quai, un orchestre menait dix contredanses où figuraient les ci-devant serfs du mont Jura, pour qui Voltaire avait jadis élevé la voix (2). Quand, le lendemain, Jean-Baptiste, toujours ému des scènes de la veille, revint chez son ami, madame Villette se jeta dans ses bras. « Mon frère, lui dit-elle, — car tous les bons citoyens sont frères, — nous avons pleuré hier au Champ de Mars, et je ne saurais croire qu'il se soit commis en France un seul crime ce jour-là. — Du sublime dans la bouche d'une jolie femme, sur les lèvres de Belle et Bonne ! s'écria Jean-Baptiste; c'est à faire tressaillir les cendres de Voltaire ! » Et il lui rendit le baiser fraternel (3).

Pendant quinze jours, jusqu'à la fin du mois, l'ivresse de Jean-Baptiste se prolongea. Ni les cris trop répétés de : Vive le roi ! ni l'éloge de Franklin prononcé par un

---

(1) Cloots, *Chronique* — et Camille Desmoulins.
(2) *Chronique*.
(3) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*.

prêtre, son ennemi, l'illuminé Hervier, ne purent attiédir son enthousiasme. Bien au contraire, il redoubla, car le bruit arrivait que, le 14 juillet, on avait bu à la santé du genre humain en Angleterre, en Ecosse, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, par toute l'Europe, on pouvait dire.

Oui, on avait bu en Angleterre ! Ah ! quelle communion d'idées n'y avait-il pas depuis un an entre les deux nations ! Si la France s'était jadis rêvé une constitution à l'anglaise, l'Angleterre semblait à son tour en vouloir une qui reposât sur les droits de l'homme comme celle de France. A la nouvelle de la prise de la Bastille, une cocarde tricolore, donnée par l'ambassade, avait été promenée comme un Saint-Sacrement dans les rues de Londres (1). Le 4 novembre, la société anglaise des Patriotes et des Philosophes déclarait que l'exemple donné par la France devait servir à consolider les droits de l'homme. A la même époque, ils agitaient de former un comité composé d'Anglais et de Français, qui devaient régler le sort des colonies des deux peuples, pour que les droits des hommes noirs ne fussent plus méconnus. Enfin, quand, le 9 février, Burke, reniant son passé, insultait à la révolution française, c'étaient Fox, Shéridan, c'était Pitt qui prenaient au Parlement la défense de l'outragée, tandis que, sur les places et dans les clubs, les unitaires, Price, David Williams et Priestley prêchaient tous en faveur du genre humain. Aussi comme ils fêtèrent l'anniversaire du 14 juillet ! Dans le Strand, à la taverne de *la Couronne et de l'Ancre*, six cent cinquante-deux personnes se réunirent, toutes de marque et d'influence, membres de la société de la Révolution, membres du club

(1) *Chronique*.

des Wighs, et nombre d'étrangers de distinction. Lord Stanhope présidait. Après le dîner, le lord porta les santés suivantes :

La Majesté du Peuple !
La Nation ! la Loi ! le Roi !

Puis un des domestiques monta sur la table, ayant sur sa tête un fragment de la Bastille qui fut à l'instant couvert d'une nuée de cocardes nationales ; et il proclama au nom du président :

Le triomphe de la liberté dans la destruction de la Bastille !
La glorieuse révolution de France !
L'Assemblée nationale !

Alors le président prit la parole et dit : « La Constitution française, devenue l'objet des vœux de tout homme de bien, ne sera haïe que des méchants ; elle servira de leçon au monde entier et rapprochera peut-être l'époque où tous les hommes, même les rois, se regarderont comme frères et sans droit d'aînesse ! » Puis il but : « A l'extinction de toute jalousie entre la France et l'Angleterre, et puissent-elles ne chercher désormais à l'envi l'une de l'autre qu'à étendre les bienfaits de la paix, de la liberté, de la vérité sur le reste du monde ! »

« Oui, la France paraît disposée à s'unir à nous, » dit à son tour le docteur Price, et il but aussi à une ligue entre la France et l'Angleterre, à l'effet de maintenir une paix universelle et de rendre le monde heureux !...

Enfin la fête se termina par un hymne éclatant de

grandeur sur des lèvres anglaises : « Salut, ô sainte liberté ! Anglais, célébrez ce jour glorieux ! Il a délivré la France des mains du pouvoir arbitraire (1) ! »

Quelques jours après, les Anglais qui avaient assisté à la fédération revenaient vers leurs concitoyens. « Non, disaient-ils aussi, ce n'est plus un rêve que le projet d'une fraternité, d'une paix universelle ! Le Prussien Cloots, ce digne Orateur du genre humain, porterait la parole à l'Assemblée nationale et demanderait pour notre pays la Constitution comme l'Évangile de la liberté, le code du bonheur (2) !

Ainsi qu'à Londres les patriotes, à Cambridge la jeunesse universitaire but, le 14 juillet, à la liberté de tout l'univers et à l'Assemblée réunie ce jour-là dans le Champ de Mars.

Mêmes fêtes en Hollande, mais clandestines, par crainte du stathouder : « A la révolution française ! A la destruction de toutes les Bastilles ! A l'extermination de tous les tyrans ! » — Mêmes toasts à Lausanne et en Savoie ! mais là hautement, en plein soleil ! — Mêmes toasts dans la ville libre de Hambourg, où les hommes prirent la cocarde, où les dames se parèrent de ceintures tricolores et où le poëte Klopstock improvisa deux odes à l'honneur de la révolution (3).

« Le peuple humain se manifeste, » disait Jean-Baptiste hors de lui. Et c'est pour célébrer cet avénement qu'il retrouvait, miracle ! l'idiome de son pays natal et qu'il

---

(1) Camille Desmoulins, *Révolutions de France*. — *Chronique de Paris*. — *Courrier de Gorsas*. — *Révolutions de Paris*, etc.

(2) *Chronique de Paris*.

(3) Voir pour ces détails les journaux du temps ci-dessus mentionnés, — et *la Bouche de Fer*.

entonnait l'ode, non de Klopstock, mais de M. Goy, le poëte allemand de l'ambassade :

Einjeder folgt dem allgemeinen Triebe;
Sie schwœren sich die œcht'ste Bruderliebe,
Und knuepfen unter sich ein festes Band.
Und, ô die Wunderkraft! Zur gleichen Stunde
Fuehlt mancher weit von hier in Seelengrunde
Den warmen, electrischen Druck der Hand (1).

Mais ce n'est pas tout encore. Plus tard il apprendra qu'à la foire de Francfort on a vendu des mouchoirs sur lesquels étaient imprimés les *Droits de l'homme* (2); puis ce sera un club d'Écosse qui enverra des députés à Paris pour saluer l'Assemblée nationale (3); enfin cette nouvelle lui arrivera à la fin de la même année : A Constantinople, sur une place, on a vu un Français lire la déclaration des *Droits* à plusieurs Turcs rassemblés qui l'écoutaient avec transport. Un derviche était du nombre des admirateurs, et il expliquait cette loi nouvelle. Le muphti fait arrêter le Français et le derviche ; mais le peuple les délivre et les conduit dans une maison sur la porte de laquelle on écrit : « Malheur à quiconque osera violer cet asile que le peuple donne à deux amis du Genre humain (4)! »

« Et riez maintenant de mon Turc! » s'écriera Jean-Baptiste. Ah! que n'ajoutera-t-il avec la même assurance : « Et

(1) Gorsas, *Courrier des Départements*. — Traduction : « Une même impulsion les anime tous ; tous se jurent l'amour fraternel le plus vrai; tous se lient par un serment indissoluble. Et, puissance merveilleuse ! à la même heure chacun, si loin qu'il soit, sent au fond de son âme le brûlant, l'électrique serrement de main ! »

(2) *Révolutions de France* — et *Chronique*.

(3) *Moniteur*.

(4) Camille Desmoulins, *Révolutions de France*. — *Chronique de Paris*, etc.



riez donc de mon Chaldéen!... » car c'est en Asie même, à Seringapatam, que doit un jour s'ouvrir le dernier club de Jacobins ; et c'est un prince indien, Tippoo-Saëb, qui, le dernier du siècle, coiffera le bonnet rouge (1).

Mais, si le mois de juillet fut celui de la Pâque des hommes en Europe, il fut aussi, par contre, celui de la coalition des rois. Jusqu'alors les gouvernements s'étaient imaginé en France une de ces révolutions ténébreuses, comme en Brabant et en Pologne, sans âme ni philosophie, où les baïonnettes étaient tout et les lettres rien. C'est une puissance qui se décompose, disaient-ils; laissons-les faire : l'heure du partage viendra peut-être ; et après avoir tout bonnement établi un cordon sanitaire autour des enfants de la révolte, ils n'en avaient pas moins mené leurs querelles comme devant. Mais quand les cris de : Vivre libre ou mourir! leur arrivèrent, les vieilles puissances furent effrayées et commencèrent à comprendre. Sur leurs flancs étaient vingt-quatre millions d'hommes ordonnés et groupés au nom d'une idée mère, autour d'un foyer lumineux, Paris, d'où l'idée elle-même s'élançait expansive, rayonnante, conquérante, impalpable, vers chacun, à travers et par tout le monde. L'Europe entière était menacée du mal français. Vite, la Prusse et l'Autriche de s'embrasser! « Entendons-nous d'abord, dit le pacifique Léopold en se jetant, à Reichenbach, dans les bras de son ennemi Frédéric l'illuminé; entendons-nous, et nous nous ferons entendre ensuite aux émeutiers de France. »

Cette parole s'était dite à l'oreille. Mais cette embrassade avait paru d'autant plus singulière que le ministre

(1) Michaud, *Histoire du royaume de Mysore*.

de Prusse Hertzberg, l'agent de l'alliance anglo-batave, restait encore à son poste. Là Prusse ne rompait donc pas avec l'Angleterre? Les patriotes de France, tous à l'étourdie, insultaient à l'Autriche, à la Prusse, à l'Angleterre. Seul, Jean-Baptiste faisait figure : — Du calme, disait-il, soyons diplomates et voyons. Peut-être n'est-ce rien. Si l'alliance austro-prussienne est faite, assurément Hertzberg sautera et alors nous pourrions bien regagner la Prusse. Que Hertzberg reste, et l'alliance n'est qu'un leurre; l'Autriche revient à nous. — Quoi ! l'Orateur du genre humain voudrait qu'on respectât les pactes de famille des rois ? — Point. Mais ne déchirons rien; effaçons seulement les articles d'alliance offensive, et conservons ceux d'alliance défensive. Nous aurons ainsi des traités nationaux. En attendant, veillons aux Brabançons. — Ce sont nos frères ! criaient les patriotes. — Les moines belges ne sont pas mes frères, disait Jean-Baptiste; chaque jour ils insultent à la France, aux Droits de l'homme; c'est peut-être le seul pays d'Europe où l'on n'ait pas fêté le 14 juillet. Et, démasquant l'intrigant van der Noot, qui cherchait alliance avec Londres, Berlin et la Haye : « Plutôt l'Autrichien à Bruxelles! » disait-il. Mais aucun des patriotes ne comprenait. Surpris de leur ignorance en matière de politique étrangère, Jean-Baptiste s'avisa, pour les éclairer, de tenir école de diplomatie à ses heures de loisir. N'était-ce pas à l'Orateur du genre humain d'espionner les cabinets? Il se mit donc en quête d'un journal de peu d'élan et même à double face, révolutionnaire au dehors, mais que la question intérieure n'absorbât aucunement. Il s'arrêta à la *Gazette universelle* de Cerisier. Et sous le masque, ayant renoué avec tous ses amis de Clèves, de Berlin, de

Hollande, de Belgique, il surveilla de près le jeu du ministre prussien, despote en Hollande, royaliste en Suède, démocrate à Liége, théocrate en Brabant, aristocrate en Pologne. Quelques semaines après, on disait à Paris : « La *Gazette universelle* est vraiment notre premier ministre des relations extérieures (1).

Cependant le nouvel espion des cabinets n'emboucha pas moins la trompette d'orateur dès la fin du mois sacré, pour donner nouvelle de sa mission à tous ses commettants et pour confondre aussi les émigrés, nobles Français, dont les clameurs, hélas! allaient toujours croissant contre la France. Pouvaient-ils, mieux que la Prusse et l'Autriche, s'imaginer cette nation soudaine, ces hommes dont les ancêtres, toujours alliés aux étrangers, toujours armés contre le roi, tant que celui-ci avait été l'âme de la France, ne s'étaient jamais senti de conscience nationale? Aussi, quand leur vint la nouvelle de la fédération, ils n'eurent qu'un cri et qui dit bien leur folie d'autre monde : « Le peuple est armé! Alors la banqueroute est prochaine, car il ne voudra plus payer l'impôt. » Les malheureux! ils prêtaient aux patriotes la conduite qu'ils avaient, eux, tenue toujours.

« Frères et amis, écrivit Jean-Baptiste à ses commettants (2), vous avez appris le succès de ma mission. Un souverain triomphant a écouté la voix de l'ambassadeur des souverains opprimés... Le moyen de briser vos fers n'est plus un secret. Appelez la liberté! Dites: « Que notre volonté se fasse! » et votre volonté sera faite!... Vous avez un point d'appui, c'est la France!... Non, ne croyez pas à la

---

(1) *Gazette universelle* de Cerisier, — et *Révolutions de France.*
(2) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

banqueroute!... Le bonnet de la liberté n'est pas le bonnet des banqueroutiers. Un peuple vil ne serait pas longtemps libre!... O mes frères, mes compatriotes! Si vous aviez vu les Français affronter la mort à la Bastille et danser sur les ruines de la Bastille! si vous les aviez vus chasser les légions ennemies du Champ de Mars et convoquer les légions amies dans le Champ de Mars! si vous les aviez vus se dévouer à la patrie et jurer de sacrifier leur vie et leurs biens à la patrie! si vous aviez vu tout ce que je vois, vous diriez, vous crieriez avec moi, en versant des larmes : « Ces braves gens-là faire banqueroute? Dieu! quelle imposture! » Ah! je m'arrête, mon cœur se gonfle, et mes larmes coulent en abondance (1)!... »

Et ce n'était pas pour arrondir sa phrase, pour terminer une période, que Jean-Baptiste se faisait couler des larmes. Il pleurait en effet, ému par le contraste des bonnes actions avec la noirceur des mauvaises paroles. Il pleurait en silence... quand la musique militaire se fait entendre dans la rue. Il court à la fenêtre, l'ouvre ; quel plus beau spectacle pouvait s'offrir en ce moment à ses yeux! C'était un détachement de la garde nationale parisienne qui reconduisait avec les signes de la cordialité, de la fraternité, de l'hospitalité, une bannière de ses frères d'armes de la province. A la vue des transports, des effusions, des étreintes de cette foule armée où l'amitié donnait, recevait, envoyait des baisers de paix, sans que jamais on suspendît la marche ni les chants, l'Orateur se sentit frappé par tant de points à la fois, que tout son cœur éclata ; pendant une heure, il sanglota, il étouffa, il eut comme une folie de larmes, et toute l'histoire des douze

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke*.

mois héroïques passa rapide et lumineuse devant son esprit en extase. « Ah ! s'écria-t-il, dès que plus calme il put parler, que n'ai-je la voix de Stentor ou les cent mille voix de la Renommée pour faire entendre à toute la terre les éloges du nom français !... Mais, n'importe !... j'imposerai silence aux calomniateurs avec le carillon national de France. Je porterai la joie dans les carrières des Denys. Le tocsin sonnera, les tyrans pâliront et l'univers sera libre. » Et ce qu'il disait là il l'écrivit, et, le lendemain, cette parole écrite alla par toute la terre réjouir les commettants de Jean-Baptiste Cloots (2).

Jean-Baptiste ! C'est en effet de ce nom qu'il signa son adresse. M. le baron de Cloots du Val-de-Grâce, sujet de Sa Majesté Prussienne, n'existait plus réellement. Mais avec quelle répugnance signa-t-il : Jean-Baptiste ! Quoi ! était-ce un regret d'adieu qu'il adressait malgré lui, comme tant d'autres, au titre qu'il avait porté et au nom de sa terre natale ? O blasphème ! c'eût été renier l'Ambassade elle-même. Non ! Mais, l'étiquette arrachée, apparaissait à nu la marque du chrétien ! *Jean-Baptiste !* nom de baptême, signe de la bête ! Et par ce nom seul il était désigné maintenant au monde !... Pouvait-il bien en être ainsi ? Et quelque respect que Jean-Baptiste pût encore avoir pour la mémoire de son grand-oncle le Hollandais,—l'Orateur du genre humain, l'apôtre reconnu de la catholicité des Droits de l'homme, devait-il garder pour patron le Jean précurseur du premier des aristocrates, à ses yeux, Jésus ? « Ah ! dit-il, si par une seconde ambassade je pouvais faire abolir les fonts baptis-

(1) Cloots, *Adresse à Edmund Burke.*

maux (1)! » Mais le philosophe savait bien qu'un décret n'arracherait jamais aux chrétiens ni aux autres adorateurs les productions orientales à la vertu desquelles ils croyaient. La seule conviction devait faire tomber des mains, Bible, Évangile, Coran, Zend-A-Vesta. Et combien l'heure de cette renaissance était loin encore! La constitution civile du clergé, qu'un mois auparavant l'Assemblée nationale avait décrétée, quoi que lui et les autres patriotes eussent pu dire, l'attestait de reste.

En effet, le peuple de Paris, artisans et bourgeois, avait eu beau se montrer, comme au 13 avril, fidèle disciple des philosophes du siècle, — dans les bureaux de l'Assemblée, les loups jansénistes et les sectaires gallicans n'en avaient pas moins préparé un fonctionnarisme clérical, destructif, il est vrai, du vieil esprit catholique, mais funeste également à la liberté philosophique. Aussi, dès que le projet de constitution civile du clergé s'était ébruité, Jean-Baptiste avait clamé plus haut que quiconque, et pendant le vote des articles, il n'avait cessé de batailler en faveur de la neutralité de l'état en matière religieuse. Mais, cris impuissants! — il ne put même obtenir qu'on allégeât l'influence des futurs administrateurs tonsurés. La veille du jour où l'Assemblée allait voter la création des quatre-vingt-trois siéges épiscopaux, Jean-Baptiste était monté pour la deuxième fois à la tribune jacobine; il avait demandé qu'à la place de ces quatre-vingt-trois évêques départementaux et sédentaires, on ne constituât, puisqu'on voulait constituer, que quatre évêques pour la France, Nord, Sud, Est, Ouest, et que ces épiscopaux ou surveillants mitrés fussent ambulants : mais Jean avait

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

prêché dans le désert, quoique la Jacobinière fût toute pleine. Et l'œuvre janséniste avait été décrétée sans retouche.

C'est pourquoi le Clévois-Orateur, qui connaissait la valeur d'un seul homme, d'une seule plume, d'une seule voix, résolut, au milieu de son triomphe humanitaire, de donner encore un grand exemple philosophique au monde — en se débaptisant soudain, lui premier, lui tout seul. « Eh ! mon Dieu ! se dit-il, il n'a fallu que douze apôtres pour propager le mensonge, que douze Espagnols pour propager le mal vénérien!... » Mais, dès qu'on eut vent de ce nouveau projet, le rire, cette fois, fut presque inextinguible, même chez les voltairiens. — « Débaptisez-vous, soit, lui observa-t-on, mais au moins faites-le par amour, comme votre ami Dorat-Cubières. — Je le ferai, m'entendez-vous, par principe, répondit l'Orateur. On s'écriait alors sur son audace. Mais Jean-Baptiste : « Les saints du calendrier vous font donc peur ? Ai-je balancé à me déféodaliser ? Il n'est plus question de baronnie, pourquoi serait-il question encore de baptême ? J'ai renvoyé mes armoiries en Prusse, renvoyons mon patron en Palestine. Prenons le contre-pied des anabaptistes ; et, parvenus à l'âge de raison, abjurons les fourberies de Pierre et de Paul. Suivez-moi, ajoutait-il, et vous abrégerez les espaces, vous chausserez les bottes de sept lieues de la fable. Cette course rapide effraye les bonnes gens, mais nos neveux se moqueront de leurs oncles, et j'espère qu'ils me devanceront de beaucoup (1). » Et Jean-Baptiste se mit en quête aussitôt d'un philosophe dont il pût adopter le nom. Il le voulait de Grèce, mais par adoption et non de

(1) Cloots, *Anacharsis à Paris*. — *L'Orateur du genre humain*.

naissance, — étranger, pour dire le mot, qui eût bien mérité d'un peuple libre et qui eût été le témoin d'une grande révolution. Aussitôt, sans efforts, tout de lui-même le nom d'Anacharsis s'offrit à sa mémoire. — Et quelle fortune! Ce nom, grâce à l'abbé Barthélemy, était à cette heure dans toutes les bouches, presque de mode. Personne qui ne connût le voyage du jeune Anacharsis, enfant d'un pays lointain, venu pour s'instruire au contact des heureux habitants de l'Attique et de l'Ionie. « Ah! s'il pouvait avoir eu mon esprit, mon caractère! dit Jean-Baptiste, car son histoire me paraît bien analogue à la mienne. » Et il chercha, compulsa et trouva.

« Anacharsis venait du Nord. — Comme moi, dit Jean-Baptiste. — Anacharsis était Scythe. — Moi, je suis né à Vandale! — Dès l'enfance, le Scythe avait connu la langue des Grecs. — Tiens! dès l'enfance, moi Vandale, j'ai parlé la langue française! — Jeune encore, Anacharsis arrivait à Athènes. — A quel âge, s'il vous plaît, suis-je venu dans l'Athènes moderne ? — Élève de Solon, lui! — Élève de Voltaire, moi! — Après ses premières leçons en philosophie, Anacharsis visite la Grèce, l'Asie Mineure, pour achever son instruction. — Et moi, pour achever la mienne, j'ai couru toute l'Europe du nord au sud, de l'est à l'ouest. — Grec d'adoption, il assiste à la fondation de la république d'Athènes. — Français par goût, je vois jeter les bases d'une société future. — Il rêve d'établir des liens intellectuels entre la Scythie et la Grèce. — Moi, Orateur, je veux unir entre eux tous les individus, tant Français qu'étrangers. Anacharsis est bien mon image! Mais là devra cesser la ressemblance, car le Scythe, de retour dans ses déserts, meurt assassiné pour avoir voulu substi-

tuer à la sotte idolâtrie de ses compatriotes un culte plus rationnel, celui de Cybèle !... Et moi, je jurerais bien que le moderne Anacharsis n'aura point un trépas semblable. Ce n'est pas que j'hésiterais à cracher ma langue, comme toi, ô mon patron, à la face d'un tyran, Scythe ou Vandale, qui voudrait m'arracher un parjure!... Mais, grâce à l'imprimerie, j'opère à distance ; et comme je resterai toujours dans le chef-lieu du globe, je ne cours nul risque d'être tué là pour avoir voulu sacrifier à la Nature. Et puis, ajouta-t-il encore, il y aura toujours une différence posthume entre lui et moi, c'est que jamais abbé n'écrira mon histoire, car après moi c'en sera fait de l'autel et des prêtres ! »

Telle fut la réflexion dernière que l'Orateur fit en son nom de Jean-Baptiste. Il avait dit que Jean-Baptiste n'était déjà plus : il était mort en riant. Désormais, vive Anacharsis !...

A cette heure même, des aristocrates voltairiens rebaptisaient aussi le démocrate voltairien ; mais, sans remonter à l'histoire ancienne, ils le nommaient Candide (1) !

(1) *Les Actes des Apôtres.*



LIVRE III

LE CLUBISTE

Août 1790 — Septembre 1791

Voilà l'Europe déroutée pour longtemps, s'était écrié Mirabeau en s'entendant saluer, après le 19 juin, Riquetti l'aîné. L'inquiétude de Jean-Baptiste, d'Anacharsis veux-je dire, ne fut pas moindre, réflexion faite. Pendant près de deux mois, l'Orateur n'avait-il pas vécu sous sa désignation chrétienne? N'était-il pas à craindre que le genre humain ne voulût pas reconnaître son mandataire dans Anacharsis, ou que, le voulant même, il n'eût peine à les confondre encore en une seule et même personne? Anacharsis devait donc faire acte d'Orateur au plus vite. Mais, quelque envie qu'il eût d'officier, il courait risque d'attendre, car ses fonctions n'étaient pas de tous les jours. Par bonheur, Messieurs de la Commune forcèrent les envoyés du genre humain de recourir à lui. On exigea une attestation de présence, signée de l'Orateur, pour délivrer à chacun des membres de l'ambassade la mé-

daille fédérale, le cordon tricolore et la patente urbaine. L'Orateur certifia donc en ces termes :

Au chef-lieu du Globe, le...

« J'atteste et fais savoir à tous les hommes libres de la terre que... (Joseph Cajadaer Chammas), membre du Souverain opprimé de... (la Mésopotamie), a eu l'honneur d'assister à la fédération du 14 juillet, en vertu d'un décret émané de l'auguste sénat français, le 19 juin de l'an Ier.

« ANACHARSIS CLOOTS,

« Orateur du genre humain à l'Assemblée nationale de France (1). »

Si ce certificat prouvait en faveur de Joseph Cajadaer Chammas, par exemple, il témoignait aussi que le certifiant Anacharsis Cloots était bien le même que le Jean-Baptiste Cloots de l'Adresse aux commettants, qui lui-même n'était autre que M. de Cloots du Val-de-Grâce, orateur du comité des étrangers au 19 juin, et, depuis la fédération, seul orateur accrédité du genre humain. Désormais plus de doute !...

Tant de courage, d'entêtement, de logique avait mis fin aux rires. Les plus railleurs même saluaient Anacharsis comme on salue un fou solennel. Quant aux étrangers, ils pouvaient déjà tous, quels qu'ils fussent, bénir le Clévois d'avoir appelé sur eux l'attention de l'auguste sénat, car le 6 août était décrétée l'abolition du droit d'aubaine (2). A cette même heure, Jean-Baptiste s'aventura pour la troisième fois à la tribune jacobine,

(1) Cloots, *Dépêche à Hertzberg*, 1791.
(2) Voir sur ce droit l'*Encyclopédie méthodique*.

mais sans avoir en tête ni le roi ni les prêtres. La Grande-Bretagne était en hostilités avec l'Espagne alliée de la France; on prévoyait une intervention prochaine dans la querelle, et nombre de patriotes, trop ardents, projetaient d'opérer une descente en Angleterre même. Jean-Baptiste vint déclarer et démontrer qu'une telle expédition serait folie, vu l'état présent de la marine de France; qu'il ne s'agirait pas là d'un coup de main, mais d'une longue et rude expédition; qu'il fallait donc, avant tout, dominer sur mer, avoir force *murailles de bois;* et, sur ce, il réclama toute la sollicitude des frères et amis pour le département de l'Océan si négligé sous l'ancien régime. Non-seulement les frères et amis l'applaudirent cette fois, mais le *Moniteur Panckoucke* tint à honneur d'insérer sa motion (1). Et pourtant, un jour à venir, ce sera pour avoir tenu le même langage qu'il sera déclaré traître par ces mêmes Jacobins et jeté sous le couteau!... Mais pourquoi dire la mort quand s'épanouissent ses plus belles heures!...

On allait renouveler le corps municipal parisien. Le nom de Cloots figura sur les listes de candidats (2). L'Orateur prussien-français siégeant à la Commune de Paris sans être naturalisé d'office, quel triomphe pour la cause universelle! « Dites pour l'aristocratie, — repartit Anacharsis au grand étonnement des patriotes! — Me nommer, ce serait compromettre ma personne et la cause. Les démophages m'accuseraient d'intrigues, me taxeraient d'ambition; et qu'alors ils auraient beau jeu à demander l'expulsion des étrangers! Non! laissez-moi

---

(1) *Moniteur.*
(2) Camille Desmoulins, *Révolutions de France et de Brabant.*

habiter la France comme Anacharsis habitait la Grèce, en nomade. Point d'écharpe municipale ni de chaise curule. Je ne veux d'autre magistrature que celle dont la nature et l'éducation m'ont revêtu : la voix et la plume (1). »

La prudence de l'Orateur égalait donc son zèle! Il le prouva de reste encore à la nouvelle des troubles de Nancy. Les plus chauds patriotes criaient : « Vivent les Suisses! vive Châteauvieux! » Anacharsis condamna le régiment révolté. Ce n'est pas qu'il imaginât d'accorder l'obéissance passive avec les droits de l'homme, ni de justifier les officiers, tous nobles, qui refusaient de compter avec leurs troupes, encore moins d'excuser Bouillé le massacreur; non, sa douleur fut peut-être aussi grande que celle qui foudroya Loustalot, le premier journaliste qui mourut malade de sa patrie. Mais il vit l'unité de la France compromise par des étrangers, et comme étranger il protesta. Il vit la révolte gagner la caserne quand déjà elle était à l'église, et il cria : « Point de larmes! sauvons la discipline! Faites monter les soldats au rang d'officier, voilà le remède!... Mais les Suisses, aux galères (2)!... »

Bien des patriotes murmurèrent à ce cri, mais la rumeur ne dura guère, car Jean-Baptiste prit aussitôt revanche avec les assignats. Indigné des sophismes et des manœuvres de l'ami Dupont et compagnie qui cherchaient à égarer l'opinion publique sur la monnaie sacrée, il monte à la tribune des Jacobins pour la quatrième fois, et le voilà plaidant la cause vitale de la révolution, l'émis-

(1) Camille Desmoulins, *Révolutions de France et de Brabant.*
(2) *Chronique de Paris.*

sion des petits assignats, qui mettait le pauvre de la partie et lui donnait droit d'élever la voix. Discours prophétique!... Il parla finances avec des images qui semblaient détachées du Coran et de la Bible; il promit au peuple français, comme Moïse au peuple d'Israël, la manne du désert avant d'entrer dans la terre promise. Cette fois, quel triomphe! Le discours, imprimé dans tous les journaux, fut lu dans toutes les sections de la capitale. Mais quel accueil aussi fut-il fait à l'orateur dans les salons : « Grâce à vous, lui disait-on, nous aurons donc des feuilles de chêne gratis et du pain à un écu la livre; les artisans s'ameuteront en ne gagnant qu'un louis par jour; la chaussure de l'humble fantassin coûtera plus cher que le brillant cothurne des rois? » Mais, ferme dans ses principes, Anacharsis se moqua des sornettes et attendit le futur contingent avec une quiétude inébranlable (1). Comment non? Une lettre lui arrivait en ce moment qui fut pour lui tout miel. Était-ce la réponse d'Edmund Burke? Non, la lettre venait d'Allemagne. Quoi! le chanoine se risque à Paris? Il s'agit bien de chanoine! dites un prince, s'il vous plaît, Altesse allemande, ayant palais, cour, armée, paysans mainmortables. Et quelle Altesse? le landgrave de Hesse-Cassel, hier encore maquignon de ses propres sujets! L'éloquence d'Anacharsis n'opère donc plus seulement sur les peuples, elle entraîne les cours. Oui, cette Altesse rêve de venir non sur Paris tambour battant, comme il y a six mois, mais à Paris citoyennement; et c'est l'Adresse aux commettants qui a fait cette conversion, un miracle! Quel spectacle si, gagnés par l'Orateur, les princes tudesques et autres

---

(1) Cloots.

allaient vendre leurs États, accourir par bandes et s'installer comme visiteurs dans le palais des princes en fuite de la maison de Bourbon. L'exemple d'un seul suffirait presque. Cependant l'Altesse avait peur encore. Voilà pourquoi l'Altesse écrivait. Elle croyait bien au grand spectacle que devait présenter Paris, aussi grand même que le faisaient entrevoir les enthousiasmes d'Anacharsis, mais elle se l'imaginait tumultueux, anarchique, ainsi que le contaient les émigrés qui vivaient à sa cour. Ah! les clubs! ah! les journaux! ah! les faubourgs! l'émeute! le réverbère! — Singularités sublimes, dit Anacharsis, et dont aucune n'est plus à craindre. Paris est bien la nouvelle Athènes. A défaut de raisons, mon séjour même l'attesterait (1).

Ce n'était plus, en effet, la ville insurgeante. La révolution s'y trouvait acclimatée. Chacun ne parlait, n'agissait que par principes. On se groupait, non plus seulement par district ou section, par ce qu'on habitait; mais en clubs, au nom de l'idée, par ce qu'on pensait. Sur chaque lèvre palpitait l'âme de l'humanité tout entière, et toujours des voix nouvelles s'ajoutaient au chœur. Aussi Paris semblait-il doué de l'immortalité sociale.

Les Jacobins tenaient toujours sabbats aux portes de l'Assemblée comme défenseurs de la Constitution, au nom de laquelle ils ralliaient à Paris toute la France. Dans le quartier de l'idée, la sonnette de l'ancien Salomon des districts faisait appel aux purs adorateurs des Droits de l'homme. Comme les Jacobins avaient l'oreille de la France, les Cordeliers, tout Parisiens, avaient la foi des faubourgs. Puis c'étaient les Nomophiles qui te-

---

(1) Cloots, *Anacharsis à Paris*, 1790.

naient la France non plus pour un royaume, mais pour un *loyaume;* c'était le club des Fédérés, — un souvenir de la fête; le club de Anciens Membres de la Commune, — un souvenir des temps héroïques; la société du Serment du 20 juin, — un souvenir de la nuit de l'ambassade; puis la Réunion des Étrangers, dont Savard était secrétaire; la société des Amis des Noirs, où Brissot s'agitait bien avant le déluge; le club de 89, Jacobins schismatiques, partant réactionnaires; enfin se formaient chaque jour des sociétés dites fraternelles, où les patriotes des deux sexes, présidés par des hommes de lettres, des savants, des instituteurs, comme Dansart, Duchosal, Pache, Dommergue, Lanthenas, faisaient l'apprentissage de leurs droits de citoyens. Les femmes y juraient de n'épouser jamais d'aristocrates et d'élever leurs enfants selon l'homme (1).

« Venez, écrivit Anacharsis à son prince; il n'y a pas d'erreur que le séjour de Paris ne rectifie; il n'y a pas de vérité que cette métropole ne constate. Venez vous asseoir aux Jacobins, comme votre cousin M. Hesse, entre votre tailleur et votre cordonnier (2). »

Chaque jour aussi les journaux gagnaient d'espace. La plupart avaient franchi les barrières parisiennes, envahi la France jusqu'aux extrêmes frontières. Une feuille même venait de paraître, *la Feuille Villageoise,* qui s'adressait en concurrence avec la Bible aux seuls paysans. Grâce à trois Voltairiens, Cerutti, Grouvelle et Rabaud, et moyennant 7 livres 4 sous par municipalité, les cultivateurs n'allaient plus être des étrangers dans la France,

(1) Voir les journaux du temps.
(2) Cloots, *Anacharsis à Paris.*

et les curés pourraient commenter au prône les décrets de l'Auguste Assemblée (1). « Venez, disait Anacharsis à l'Altesse féodale, venez assister à cette multiplication des êtres pensants et voir des contribuables ne plus fuir à la vue du collecteur d'impôts. »

Puis, outre les clubs et les séances de l'Assemblée, outre les spectacles, les promenades et les cercles, Anacharsis offrait au personnage un établissement unique au monde, où la discussion lui paraîtrait moins aride et moins monotone que dans les clubs ordinaires : le Lycée, asile des arts, de la science et de la philosophie du siècle. Depuis la mort tragique de Pilastre, son fondateur, il avait éprouvé bien des secousses ; pour la troisième fois il ressuscitait, et avec plus de vie que jamais, grâce encore aux voltairiens et à la protection de Belle et Bonne. La doctrine des Newton, des Locke, des Priestley, des Schmith, des Tournefort y était développée par des professeurs éloquents. La Harpe et son élève Boisjôlin y parlaient littérature ; l'abbé Delisle charmait avec la lyre de Mantoue ; M. Fourcroy vivifiait les trois règnes de la nature ; Garat étendait les limites de la philosophie de l'histoire ; sous la dictée de M. de Parcieux, l'économie politique trouvait de nouvelles combinaisons ; Lacroix, Brizard, Grouvelle, Pastoret et Chamfort consacraient leurs cahiers au droit public ; le docteur Sue professait l'anatomie ; M. Bitaubé de Berlin lisait sa prose poétique ; enfin les langues italienne et anglaise s'embellissaient encore dans la bouche de Boldoni et de Roberts. « Venez, prince, écrivait Anacharsis. Tout cela vous coûtera moins que la musique de votre chapelle. Mais hâtez-vous, car

(1) Cloots, *Anacharsis à Paris.*

M. Le Brun doit bientôt réciter un poëme qui déconcertera votre foi germanique, en vous faisant sentir d'enthousiasme que les souverains doivent partout détrôner les rois. Venez sans crainte, car Paris va devenir, dans toute l'acception du mot, une véritable *université* où la jeunesse du royaume accourra puiser la délicatesse du goût et la pureté de langage. L'émulation s'emparera de tous les esprits, et les routes de la capitale seront couvertes de jeunes gens qui, glorieux de leurs succès gymnastiques, seront jaloux de perdre la rouille provinciale au frottement ingénieux de la nouvelle Athènes (1). »

Quand Anacharsis parlait de Paris, il ne cessait de dire ; aussi ne fut-ce qu'à la trentième page qu'il s'avisa de saluer son prince comme Pline saluait Trajan, persuadé que le prince le lirait comme Trajan lisait Pline le jeune. Sa lettre, il la data du 6 octobre, jour anniversaire du triomphe de Paris sur la cour. Il mit cette date sacrée avec d'autant plus de joie que l'Assemblée venait de rejeter la procédure du Châtelet contre les prétendus crimes des 5 et 6 octobre, déclarant ainsi hautement que la révolution n'était pas une pauvre intrigue orléaniste, comme la cour le voulait faire croire. Enfin la lettre partit avec un paquet contenant les discours et les motions que le Prussien avait déjà faits, et les principaux débats sur l'aliénation des biens du clergé. Mais l'Orateur avait gardé une copie de la missive. Il s'avisa de la parer de son portrait (2), et voulut la livrer à l'impression sous la double rubrique : *Anacharsis à Paris. Lettre de Jean-Baptiste Cloots à un prince d'Allemagne.* Autre manière

(1) Cloots, *Anacharsis à Paris.*
(2) C'est le meilleur de tous. Gravé avec le physionotrace par Quenedey.

de faire toucher des yeux sa métamorphose nominale (1)!

Brochure en poche, Anacharsis alla donc rue du Théâtre-Français, n° 4. Là était une imprimerie où l'on composait en toutes langues. L'encyclopédiste Reynier en était propriétaire; elle avait boutique de libraire sur la rue, une boîte de bronze à la porte, et s'appelait Imprimerie ou Bureaux du *Cercle social* (2). Jamais l'Orateur ne s'était enquis de l'origine de ce nom, encore moins de l'usage de la boîte, qui avait la forme d'une tête à masque tragique. Pourquoi s'enquérir? Comme chacun, il savait de reste qu'à la fin de 89, au moment où les émigrés de Versailles conspiraient dans Paris, la boîte avait été placée là pour recevoir les avis et les dénonciations des patriotes. Un comité de citoyens s'était formé volontairement, qui chaque soir interrogeait le crâne de la boîte et faisait le choix des dénonciations à envoyer (3). Enfin, si au commencement de 90 un journal avait paru pendant quelque temps sous le nom de *la Bouche de Fer*, quoi de plus naturel encore? Ce titre tout vénitien était une allusion ingénieuse à la source où ce journal puisait ses renseignements. Le rédacteur de cette feuille était, en effet, Bonneville, un membre du bureau de ville et le seul qui eût la clef du coffre dénonciateur, qu'au reste lui seul avait imaginé. Or, quel homme plus simple que le jeune Bonneville et de plus au jour! Sa réputation datait des temps héroïques. Nicolas Bonneville! le tribun du peuple, l'électeur de 89, qui, le 13 juillet, — nombre mystique! notez bien! — entraînait ses collègues du Musée

---

(1) Cloots, *Anacharsis à Paris.*

(2) *La Bouche de Fer.*

(3) *La Bouche de Fer.*

à l'Hôtel de ville ; qui, le premier, proposait l'organisation d'une garde bourgeoise ; qui, à l'heure même où Cloots apostoliquait en Bretagne, escortait de Rouen à Paris les convois de farine pour approvisionner la capitale, et à qui la ville de Rouen elle-même faisait hommage d'un sabre d'honneur ! — Quel bourgeois plus honnête, plus simple et moins mystérieux que Nicolas ! Pourquoi s'enquérir (1) ?

Bonnement donc Anacharsis entrait aux bureaux du *Cercle social*, ainsi que faisaient Desmoulins et les autres écrivains patriotes qui n'avaient pas, comme Prud'homme, une imprimerie chez eux ; — quand, à peine entré, il apprend que tout est mystère : l'imprimerie, le *Cercle*, la boîte et la bouche, et Bonneville lui-même, mystère !

Depuis huit jours le journal a reparu. Le voilà ! Anacharsis le feuillète. Ce ne sont que petites capitales, grandes italiques, tirets, points en triangle, caractères hiéroglyphiques. Il veut lire : hyperboles, paraboles, fariboles. — Qu'est-ce cela ? dit-il.

— C'est la langue universelle.

— La langue française ?

— Dites le style franc, *franck*, *franken*, *franzosen*.

Anacharsis regarda le répondant.

— Il faut être initié pour vous comprendre ?

— Dites aimanté ; il faut être franc-frère, ami de la vérité.

— Hé ! j'aime la vérité autant que vous, à parler franc ; et personne n'a davantage applaudi à l'établissement de votre boîte pour recueillir les dénonciations contre les aristocrates...

---

(1) *La Bouche de Fer* — et *les Récits du* 14 *juillet* 1789.

— Qui vous parle d'aristocrates et de dénonciations? nous ne sommes pas révolutionnaires. Et quant à *la Bouche de Fer*, sachez que son institution, loin de dater de l'an premier des rayons de la lumière, se perd dans la nuit des temps. Laissez là les dénonciations ; car cette bouche, organe des invisibles, ne communique que des idées génératrices, ne révèle que des mystères, ne prononce que des oracles. Bouche sacrée qui s'ouvrira pour la jeune fille, qui pourra y parler de ce qu'elle aime sans blesser sa modestie; pour le jeune homme, qui peut y peindre l'amie que son cœur appelle et qu'il n'a pas encore trouvée (1) !

— J'y suis, dit Anacharsis, croyant comprendre. Vous êtes des francs-maçons.

— Si nous comptons parmi nous les vrais vieux enfants de la nature, nous n'avons rien de commun avec les Jésuites — Clermontistes — Orléanistes de la loge des Neuf-Sœurs.

— Quelle est votre secte alors?

— Dites cercle et non pas secte. Plus de Tubalcains de Natuma, de Templiers, de Druides, de Brahmines, de Cagliostres, d'Illuminés, de Mesméristes, de Mystérieux de Bergassiens ! Vive le *Cercle social*, nom choisi parmi les plus doux noms d'une langue chérie! Cercle : symbole éternel d'égalité! Social : fraternel! Cercle social : parenté germanique !

Le répondant parlait le plus naturellement du monde, Anacharsis poursuivit l'interrogatoire.

— Et combien êtes-vous de citoyens affiliés?

— Ne dites pas affiliés ; encore une fois, dites aimantés;

(1) *La Bouche de Fer.*

ne dites pas citoyens, dites des hommes qu'un même but dans leurs travaux, dans leurs voyages, dans leurs desseins doit rassembler insensiblement. Nous sommes vingt-quatre millions au monde.

— Mais à Paris ?...

— Quatre mille à peu près ont souscrit.

— Ah ! vous êtes un club.

— Nous sommes cercle, vous dis-je. Les gens qui se clubent ne s'aiment pas. Fi des Jacobins, des Augustins, des Modérés, des Impartiaux ! Nous nous unissons, nous, pour arracher à la nature son voile et ses secrets et pour discuter les principes invariables du pacte fédératif (1).

— Et quand arrachez-vous le voile à la nature ?

— Mercredi 13 — nombre mystique ! — aura lieu la première assemblée fédérative ; mais dans la suite nous nous unirons chaque vendredi, jour mystique !

— Et qui se charge d'arracher le voile à la nature ?

— Un homme qui a une voix éternelle, une puissance créatrice, notre procureur général.

— Et où vous rassemblez-vous ? A Paris sans doute ?

— Vous dites bien cette fois. Oui, dans ces mêmes lieux où les pères des hommes francs ont jadis promis d'être libres, de par la Nature, *Par-Isis !* Tous déjà nous avons le grade parisien élémentaire, indestructible, qui, s'épurant, formera le grade constitutionnel-universel des nations.

— Et en quel coin de Paris, continua l'Orateur, dont l'attention s'était éveillée toute au mot universel,

— En quel coin ? Dites au centre, au cœur même du cœur de l'Orient national, au portique de la Révolution.

---

(1) *La Bouche de Fer.*

C'est aux clubistes de s'assembler dans les églises et dans les cloîtres. La Confédération universelle des Amis de la Vérité a lieu dans le Cirque, comme feraient des Romains, — au Palais-Royal (1).

— Ah! fit Anacharsis, qui soudain retrouva sa tête, dans le grand parallélogramme en bois construit par le duc d'Orléans pour apprendre la gymnastique à ses enfants, et qu'il a cédé à M. Rose de Saint-Pierre?...

— Justement.

— Où un traiteur a fait banqueroute?...

— Certes.

— Et à qui des filles d'affaires ont succédé sans plus de succès, à cause de la concurrence des entresols du voisinage?

— Vous y êtes enfin. Grâce à nous, le plus beau monument de l'Europe deviendra le rendez-vous de toutes les nations, car maintenant on y dit la vérité, et s'il vous plaît de vous unir, moyennant 96 francs par an vous pourrez entendre.

— Mais on y danse et on y chante des ariettes?...

— On y chante les mardi, jeudi et dimanche ; on y danse le mercredi et le samedi; mais le vendredi on y dit la vérité. Or, pour 96 francs vous aurez tout, la vérité, le chant et la danse. Car, loin d'être ennemi des plaisirs, le Cercle préparera lui-même des jouissances pures et civiques à l'Assemblée fédérative des Amis de la Vérité.

Anacharsis sembla réfléchir.

— Toutefois, reprit le franc-frère, si la vérité seule vous suffit, et qu'il ne vous plaise d'apporter que votre

(1) *La Bouche de Fer.*

rayon à la lumière, c'est 9 francs pour trois mois (1).

Anacharsis réfléchissait toujours.

— Enfin, ajouta le franc-frère, vous pourriez venir gratuitement et même prendre part aux fêtes, si vous étiez Jacobin...

— Mais je suis Jacobin! dit Anacharsis, que ce nom ranima.

— Et faire partie du Directoire, si vous êtes écrivain.

— Mais je suis écrivain!

— Alors venez, unissez-vous, et vous aurez, au milieu des fêtes, un coin pour vous recueillir avec vos collègues réfléchisseurs et nous donner des preuves non équivoques de dévouement et de fraternité.

— Mais, hélas! fit malicieusement Anacharsis, je n'ai pas le grade parisien. De fait, je suis Prussien.

— Tant mieux! Alors vous êtes du comité allemand.

— Je me nomme Anacharsis Cloots.

— « L'Orateur du genre humain! » Le franc-frère n'eut qu'un cri, ne fit qu'un bond, ouvrit le journal :

— Vous êtes invité nommément!

— Invité! — En effet, Anacharsis lut :

« Heureux si nous pouvons souvent posséder parmi nous Hayley, Stewart, Cloots, Pio, Nicolaï, Klopstock (2)! »

Anacharsis ne savait que dire. Son nom se trouvait là en compagnie étrange. Pio! passe encore : il était de l'ambassade. Mais Hayley, le traducteur anglais de l'*Enfer* de Dante et de l'*Araucana* d'Ercilla! Mais Dugald Stewart, l'adversaire de Locke! Mais l'Allemand Nicolaï, un

---

(1) *La Bouche de Fer.*
(2) *La Bouche de Fer.*

visionnaire ! Mais Klopstock, le chantre du Messie ! Qu'est-ce cela ? Il faut voir.

Donc, le 13 octobre, Anacharsis vint à quatre heures et demie au rendez-vous des Véridiques. Il comptait bien ne trouver personne. O surprise ! Il y avait foule, mieux encore cohue aux embouchures du Cirque. A grand'peine arriva-t-il dans l'enceinte, et le voilà perdu dans l'océan de la Confédération universelle. Des dames, des prêtres, des Jacobins, des députés, des membres du club de 89 étaient aux galeries, remplissaient l'arène, et les anciens membres du bureau de ville, et tous les vieux enfants de la nature. Çà et là, en curieux, quelques voltairiens. — Ah ! voilà Grégoire le janséniste, Grégoire plus grand que Grégoire le Grand, comme le salue Anacharsis (1). Celui-ci, c'est le député Mailly-Chateaurenaud, un bon cousin du Jura ; cet autre, l'aumônier destitué de la Salpétrière, Richard Chaix d'Est-Ange. Les titres de *dame* et de *demoiselle* ne lui blessent pas moins l'oreille qu'à l'Orateur les titres de noblesse, et il compte bien prêter le serment civique au milieu des Amis avant de jurer à Saint-Médard (2). Lamourette est là aussi, un prêtre ami d'Anacharsis, et qui le premier fera l'essai du baiser d'amour dans une assemblée de politiques. — N'est-ce pas Sieyès là-bas, avec sa tête de Cassius et son cœur de chanoine (3) ? Il n'a pas l'air d'être plus ému à cette réunion fraternelle qu'aux expériences anatomiques du docteur Sue. — Encore un Breton, Lequinio, le maire de Vannes, ami des laboureurs

(1) Suscription d'un exemplaire de la Lettre à Edmund Burke offert par Anacharsis à Grégoire.

(2) *La Bouche de Fer.*

(3) Expressions de Camille Desmoulins.

et défenseur des paysans des domaines congéables; c'est un futur citoyen du Globe, Anacharsis! — Ah! le député Barère l'inévitable! et Biauzat, et Chabroud, ses collègues; ainsi que le doux Lanthenas, l'ami de l'union et de l'égalité dans les familles. — Qui est ce vieil officier? —Lapoype, le beau-frère non de Martin, mais de *Martel-*Fréron, et à ses côtés Reys-Héron! — Regarde bien; il a vingt-cinq ans de marine, celui-là; ô philosophe! t'imaginerais-tu qu'il doit un jour avoir ordre de t'arrêter? — De loin, Anacharsis salua Condorcet, en même temps qu'il tourna le dos au prédicateur Hervier le mesmériste, qui jadis avait tonné contre lui.

« Singulier mélange! disait l'Orateur, et ses regards se portèrent vers le bureau, dont la composition n'était pas moins étrange. Le président Goupil de Préfeln y représentait l'Assemblée nationale; Michel, un médecin, la Commune de Paris; Pio le Napolitain, les étrangers, enfin dans un coin, dans la coulisse, Bonneville y faisait figure pour les francs-maçons (1).

Tout vu, Anacharsis ne croyait plus être à Athènes; il s'imaginait Alexandrie: « Cela sent l'éclectisme révolutionnaire, si je ne me trompe; le mysticisme est là sous roche, car tous ces visages ont le masque d'une sensiblerie suspecte. » Et, apercevant aux galeries la baronne hollandaise Etta Palm-Aelders qui, fille d'un aubergiste de Groningue, avait pris la femme de Phocion pour modèle et qui devait faire un jour l'admiration de la commune de Creil et de ses amazones: « Dieux et déesses! dit-il, voilà bien la divine Hypatie en personne; il ne manque plus que Plotin à la tribune... Mais, silence! on

(1) *La Bouche de Fer.*

va dire la vérité. Il est à la tribune. — Qui ? Plotin? — Non, le Procureur général de la Vérité même. » — Anacharsis regarde. Damnation! c'est un prêtre! Et ce prêtre, c'est Fauchet (1)!

Oui, Claude Fauchet lui-même, non sous l'habit de garde national que Paris lui avait voté d'honneur pour remplacer sa robe trouée de trois balles à la Bastille, mais Fauchet sous la robe elle-même. Tel il était apparu une première fois à Cloots, lorsqu'il disait : « On ne peut être libre sans la religion catholique et sans Lafayette ; » tel le Prussien l'avait revu en février à l'Hôtel de ville, lorsqu'il proposait la dictature de Bailly-Lafayette; tel enfin, aux fêtes de la fédération, l'Orateur l'avait entendu faire l'éloge de Franklin, et partant de Lafayette. Il venait d'être délogé de la Commune avec Bonneville et les électeurs de 89; on le croyait en province, quêtant des voix pour un évêché; et voilà qu'il ressuscite tout-puissant, associé avec Nicolas dans la charité du genre humain.

Il venait dire aujourd'hui que la société devait reposer sur deux bases : la Franc-Maçonnerie mieux subtilisée ou mieux développée dans ses allégories, et l'Évangile de Jésus-Christ, d'où résulteront deux conséquences inévitables : la vérité et l'amour universel. Et c'était merveille d'ouïr avec quel art Claude mêlait l'Orient, la Maçonnerie, l'Évangile et la Révolution dans un style poétique où se jouaient sans disparate des phrases apocalyptiques, des figures orientales, des paraboles judaïques, des termes politiques et des expressions amoureuses (2). On écoutait

(1) *La Bouche de Fer.*

(2) *La Bouche de Fer* — et *les Révolutions de Paris.*

avec curiosité, avec étonnement. Tantôt les vrais vieux enfants de la nature applaudissaient comme en cadence; tantôt c'était le tour des jansénistes, ou mieux, les dames agitaient leurs mouchoirs. « C'est Plotin, parbleu! » disait Anacharsis. Toutefois, au bout d'une heure d'une pareille audition, la plupart des profanes se sentirent mal à l'aise. On était énervé, inquiet, presque à l'état d'exorcisé. L'oreille ne percevait plus que des sons au lieu de mots, et l'assemblée entière semblait noyée dans un rayon de lune; on se cherchait. Mais quand maître Claude, laissant l'Évangile et la truelle, s'avisa, pour plaire aux profanes, de faire l'éloge du journaliste Loustalot sans oublier son Lafayette, on se reconnut et le réveil fut terrible; tout éclata; murmures, cris, trépignements: Assez! et chacun de se lever, de se secouer, de sortir en riant; et dehors, tous s'écriaient : « Qu'avons-nous donc été faire là? »

Seul, Anacharsis ne riait pas. Était-il encore sous le charme? Bien au contraire. Au grand air, il fut comme pris de rage. « Eh! lui dit-on, est-ce l'effet de la concurrence? Car vous n'étiez qu'apôtre, et voilà le prophète! — C'en est fait si les mystiques nous enveloppent, murmurait l'Orateur sans entendre. — Allons, du calme! Ces jeux d'enfant ne sauraient vous épouvanter, et nul ne songe encore à vous destituer... » Mais Anacharsis n'avait pas l'oreille aux plaisanteries. « Il faut veiller, vous dis-je, sur cette boutique à secrets, où le compréhensible se débite en un patois de théurgie. Non, ce n'est pas le faux de leur doctrine qui m'épouvante, c'est le vrai. Gare à la secte (1)! »

Or il était d'autant plus irrité qu'il avait fait hommage

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

à Fauchet d'un exemplaire de sa lettre à Edmund Burke. Si Claude avait lu cette œuvre toute de bon sens, comment parlait-il en sectaire? Les prêtres seraient-ils plus difficiles à convertir aux droits de l'homme que les princes? C'est à savoir. Aussi, le vendredi suivant, l'orateur reprenait le chemin du Cirque pour remplir son rôle d'observateur.

On n'était plus quatre mille comme la première fois; on était bien six mille, y compris les bleuets lafayettistes, dont les canons de fusil hérissaient les bords de l'auditoire. « Pour chercher la vérité, je ne pense pas qu'il soit besoin d'une garde intérieure, disait tout profane en entrant chez ces hommes de loi d'amour. — Il y aura explication, » pensa Anacharsis. En effet. Claude Fauchet s'expliqua, et, pour le coup, il fut clair. Plein de mysticité amoureuse et de philosophie évangélique, il tomba sur Voltaire. « Voltaire n'est pas un philosophe; il n'a rien fait pour la Révolution. C'est un être vil, un aristocrate, un plat personnage. » A cette sortie tout fut tempête. On sifflait, les cannes se levaient. En vain Claude essaya d'appeler Jean-Jacques à son aide; les cannes des Véridiques, des théologiens, des voltairiens se mêlaient aussi bien que les baïonnettes des bleuets. « Ma foi, disait Anacharsis, ce n'est plus même Alexandrie, c'est le Constantinople du Bas-Empire (1). »

L'attaque contre Voltaire était d'autant plus grave, qu'à ce moment même l'abbaye de Sellières, où reposait le patriarche, allait être adjugée (2). « A Paris les cen-

---

(1) *La Bouche de Fer.* — *Révolutions de Paris.* — *Révolutions de France et de Brabant.*

(2) *Chronique de Paris.*

dres! » criaient de nouveau les libres penseurs. « Aux quatre vents les cendres! » répliquaient les prêtres réduits à la portion congrue. Et la voix de Claude le révolutionnaire venait à point grossir le chœur farinicole.

La Harpe prit Claude à partie dans *le Mercure;* Fabre d'Églantine protesta dans *les Révolutions de Paris;* et Charles Villette, qui avait pour Papa Grand Homme le culte du Thibet, se récria non-seulement dans *la Chronique,* mais encore au théâtre et aux Jacobins. Quant à l'Orateur, plus philosophe, plus pré-voyant, comme eût dit Nicolas, il écrivit à Claude lui-même, l'interrogea, bien l'écouta, et voici ce qu'en huit jours il en tira (1):

ANACHARSIS.

Claude Fauchet, je ne vous aime ni ne vous comprends, parce que je n'aime ni ne comprends les illuminés. Prétendez-vous à un évêché? Quelle place vous faut-il?...

FAUCHET.

Monsieur Cloots, j'aime les bons jansénistes, les bons quakers, les bons protestants, les bons maçons, les hommes enfin vraiment bons de toutes les nations, de tous les cultes, de toutes les opinions, de toutes les sociétés. A côté de l'erreur je trouve la vérité partout, et partout la vérité m'est chère. Je ne prétends point à un évêché et ne suis point illuminé.

ANACHARSIS.

Vous avez mal parlé de Voltaire, Claude Fauchet... Pourquoi?

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.* Lettre d'Anacharsis à Fauchet.

FAUCHET.

C'est l'occasion, monsieur Cloots. Je suis admirateur de son immense talent; mais les hommes que j'admire le plus, je ne les adore pas. Je dis ce que je crois. Cette façon de penser doit vous plaire.

ANACHARSIS.

Cette façon de penser me plaît, Claude Fauchet, quoique votre façon de parler ne me plaise guère. Pourquoi mettre en avant la religion quand nous avons les Droits de l'homme?

FAUCHET.

Je crois, et crois l'avoir prouvé, que la religion est essentielle au genre humain. Je dis celle qui fait aimer tous les hommes, et je la trouve dans l'Évangile. Ce n'est point la petite et barbare religion des théologiens que je professe. J'ai acquis leur haine, la plus implacable de toutes — à le dire tout haut, et je préfère un incrédule à un de nos docteurs. Vous, monsieur, vous avez la loi naturelle au défaut de l'Évangile; je suis en sûreté avec vous, je vous aime à mon aise. Elle est douce et bonne, ma religion... Généreux Cloots, vous l'avez au fond du cœur.

ANACHARSIS.

Ah! je comprends maintenant votre profession de foi. Vous sacrifiez tout au beau idéal. Non, bon Fauchet, aucune obliquité ne ralentit ta marche généreuse; ton cœur se déroule bien en ligne droite.

FAUCHET.

Généreux Cloots!...

ANACHARSIS.

Soyez assuré de mes regrets. Vous êtes le Synésius de nos jours. Bientôt vous aurez un évêché et une femme, non pas en Égypte, mais en France; et votre platonicisme n'y gâtera rien (1).

Et la Trompette de la raison crut qu'elle était d'accord avec la Bouche des Invisibles tant que dura l'attendrissement. Mais quand il eut repris ses cinq sens et qu'il voulut peser les arguments du prêtre, Anacharsis fut tout saisi de voir qu'ils n'étaient pas de poids. Claude, pour se dérober, l'avait payé de mots. « Il faut qu'il s'explique, » dit l'Orateur. Et résolûment alors :

« Fauchet, ce n'est pas assez de mépriser les sorbonnistes, il faut encore détester la théologie. Avec votre imagination féconde et vos opinions fugitives, vous seriez musulman dans l'Orient comme vous êtes chrétien dans l'Occident; et ce serait rendre partout un très-mauvais service à la Confédération universelle. Vous consultez l'Évangile, moi je consulte la Nature; et notre résultat, dites-vous, est le même. Mais mon grand livre est intelligible à la multitude, et votre gros livre est un labyrinthe où la multitude se fourvoye, où elle a besoin de guides, d'interprètes, de théologiens, de despotes de conscience, de fauteurs des tyrans, de boute-feux des nations. D'ailleurs, les écrits vieillissent, les langues changent et meurent; mais la Nature est toujours vivante, toujours jeune, toujours la même.

FAUCHET.

La liberté n'a pas de plus intrépide zélateur...

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

ANACHARSIS.

Quid du Christ?

FAUCHET.

Vous parlez en homme, et vous élevez à la dignité d'homme...

ANACHARSIS.

Quid de l'Évangile?

FAUCHET.

Je vous dois et vous paye de toute mon âme admiration et reconnaissance...

ANACHARSIS.

Mais le Christ, l'Evangile, la religion?

FAUCHET.

Le Fils du vaisseau, comme dit Josué, est un tribun du peuple; ses mystères sont ceux de la Liberté. Quand je dis l'Évangile, entendez la *Bonne Nouvelle;* et si le mot *religion* vous blesse, traduisez-le par celui de *Fraternité* (1).

ANACHARSIS.

Mais...

FAUCHET.

Mais laissons cela. Quand le moment sera venu, je n'hésiterai pas d'entrer en lice avec l'écrivain que j'admire et que j'aime le mieux.

---

(1) *La Bouche de Fer.*

Et Fauchet, sans vouloir plus entendre, remonta dans sa chaire pour expliquer Jean-Jacques aux Véridiques.

— Il est insaisissable, dit Anacharsis, mais il est poli, quoiqu'il affecte de me dire Monsieur Cloots, et il aime le genre humain. Si pour l'heure il a refusé d'argumenter avec moi, c'est encore l'acte d'un bon patriote. La constitution civile du clergé nous donne assez d'affaires, sans y mêler des controverses. Au reste, les formes mystiques pourraient bien être utiles dans les contrées moins mûres que celle-ci, et la correspondance étendue des *Martinistes* modernes aidera peut-être à propager la doctrine française d'un bout du monde à l'autre (1).

Hélas! Claude Fauchet n'avait guère en tête de propager par le monde la doctrine française, c'est-à-dire les dix-sept articles fameux. Il conspirait, rêvant morale céleste. Et s'il avouait que la Constitution était bonne pour les Français seuls, le procureur ne cherchait pas moins à supplanter les défenseurs de cette Constitution et dans la France même. Au Cercle il expliquait Rousseau, mais pour le combattre, et chaque jour des circulaires étaient expédiées aux quatre coins de la France aussi bien qu'à Londres pour inviter les clubs et loges à discuter les vrais principes constitutionnels, avec prière d'envoyer les opinions aux bureaux mêmes du Cercle. Faire douter de l'infaillibilité parisienne, dénaturer l'esprit de la révolution en essayant d'en déplacer le centre, c'était là l'œuvre des Véridiques, œuvre de ténèbres que nul ne soupçonnait. « Nombre de journalistes, de Jacobins, et tous les anciens membres du bureau de ville sont avec nous, écrivaient-ils. Nous sommes six mille, nous sommes

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain*.

huit mille... » Si bien qu'un jour une feuille de Lyon annonce : « Les Jacobins se sont fondus dans le *Cercle social!* » A cette nouvelle, tout le scandale fut en lumière. On pérora à la cellule de Jacques Clément, et les frères et amis sonnèrent le tocsin contre les francs-frères ; mais tous à l'étourdie, sans trop comprendre encore. « C'est le club de 89, disaient les uns. — Fauchet prêche la loi agraire : c'est un anarchiste ! criaient les autres; et tous : — Guerre aux sectaires ! Guerre aux Nicolaïtes (1) ! »

Attaqué par les Jacques, Fauchet, si doux, si humble, se redressa, la bouche chargée d'injures. — Est-ce bien là Claude ! fit Anacharsis. — C'est vous la secte, hurlait Fauchet ; à bas les jacobites, les jésuites, les faux maçons, les clermontistes, les orléanistes, les dictateurs, les parlementaires, les meneurs et les menés, les mon-archiens ! Il ne tarissait plus. Il lâcha même ce cri étrange pour un vainqueur de la Bastille : Que m'importe Paris ! Bref, il ferma au nez des Jacobins la porte de sa maison sociale du genre humain, et les Nicolaïtes se trouvèrent seuls.

— Halte là ! dit Anacharsis; ils vont se donner pour martyrs, et nous n'allons plus rien voir. — Qu'on les disperse ! criaient les Jacobins toujours furieux. — Non pas ; qu'on les convertisse !... Cette parole venait du quartier de l'idée. Les Cordeliers, libres penseurs et gardiens des droits de l'homme se prononçaient. — Mais ils ne veulent pas descendre dans les lieux bas, se cluber, s'occuper de la patrie, répliquèrent les Jacobins. — Ils se cluberont, reprirent les Cordeliers. Quelques jours après, en effet, l'un d'eux s'était déjà glissé dans la place, au bureau même, en qualité de secrétaire, et le plus voltairien de

(1) *La Bouche de Fer. — Révolutions de Paris*, etc.

tous, Camille. « Messieurs, disait Camille de sa voix la plus douce, et tout en serrant la main de Fauchet ébahi, Messieurs, il n'y a qu'un club, c'est la Nation ! Il n'a qu'un point de ralliement, c'est la Déclaration des droits... » Et, ma foi, tous les mystiques applaudissaient aux paroles du nouveau franc-frère, qui jusqu'alors ne leur avait paru qu'un franc rieur (1).

— Nous les convertirons, dit Anacharsis plein d'espoir.

— Ou ils se mangeront, dit Camille.

Nous les convertirons ! Ils se mangeront ! — Peut-être bien auparavant serez-vous mangés tous, libres penseurs et hommes de loi d'amour ! car, à mesure que les voix de la ville se sont multipliées, la vieille Europe s'est faite toute pacifique, et les conspirateurs couronnés de Reichenbach s'apprêtent à venir vous disperser, ouvriers de la Babel ratiocinante. Qui ne le pressent, en voyant paraître à la fois, comme manifestes du passé, trois pamphlets, des volumes, tous trois d'école anglaise, sinon de fabrique ? Quels livres, bon Dieu ! Dans le premier qu'il lut, Anacharsis avait sa page. Bon Dieu, quelle page ! Encore le vieux conte ! La fameuse ambassade n'était rien autre qu'une troupe de jongleurs vêtus d'habits de théâtre ; et c'était un émigré de la première heure, Lally Tolendal, qui, masqué en Q. Capitolinus, tenait les autres pour des masques. « Ce commentaire de Tite-Live est bien de l'histoire ancienne, dit Anacharsis en belle humeur. Des écrivains pareils au sieur Lally sont maintenant *alali* et *de la lie*. Passons (2). » S'il prit alors l'*État de la France présent et à venir* qu'on venait d'imprimer à

---

(1) *La Bouche de Fer* — et *Révolutions de France.*
(2) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

Paris sur un exemplaire apporté de Londres, ce n'était pas que l'orateur songeât à méditer les 440 pages in-8° du ministre *Déficit* Calonne. Tous ses yeux s'arrêtèrent au titre. L'homme noté par les notables s'affichait toujours ministre d'État, quoique émigré! « Ouais! pensa le patriote, le ministère de confiance fonctionne donc outre-Rhin!... O Louis XVI! » — Et il ne fallut rien moins que les réflexions de Burke pour arracher Anacharsis aux siennes. Burke lui répondait enfin. A lui-même? Oh! non pas. C'était encore un livre, mais en forme d'une lettre qui avait dû être envoyée d'abord à un jeune homme à Paris, et le livre avait 536 pages (1). « Que de précautions et d'écritures pour répondre à mon apologie si courte et lumineuse! » dit Anacharsis. Mais, à peine eut-il lu que le livre lui tomba des mains. C'étaient 536 pages d'injures, d'ordures, de colère, de rage et de galimatias double! « Est-ce là le vieil Edmund! Qu'il a bien fait de ne pas me nommer! J'ai honte!... » exclamait l'Orateur.

« ... Les Droits de l'homme, disait Burke, sont le Digeste de l'anarchie. Je n'en reconnais pas d'autres que ceux qui me sont garantis par la société dans laquelle je vis. A Venise, les droits de l'homme sont les droits des Vénitiens ; à Maroc, ce sont les droits des Marocains ; en Angleterre, les droits des Anglais, c'est-à-dire les priviléges reçus d'héritage et de naissance au même titre que le pouvoir des rois et des lords (2)... »

— Oh! l'aristocrate! Oh! l'Anglais! Opposer les droits des morts aux droits des vivants! Tenir pour vérité l'erreur vieille de mille ans et pour erreur la vérité

---

(1) *Considérations sur la Révolution française*, de Burke.
(2) Burke, *Considérations*.

jeune d'une minute. Point d'idéal ! Le fait accompli, rien de plus ! Et dire que j'annonçais cet homme pour mon maître ! — Cette réflexion changea soudain les éclats de rage d'Anacharsis en éclats de rire, tant le contraste lui parut bouffon. Puis, reprenant le livre, il voulut le lire froidement, sans colère, jusqu'au bout, pour voir. Et il vit comme l'Anglais se moquait des émissions d'assignats : « C'est la médecine universelle : *Assignare, posteà assignare, ensuità assignare;* » comme il se moquait des législateurs de l'Assemblée, « qui n'ont pas plus de notes dans leur chant qu'un coucou; » comme il se moquait de la division départementale : « Vos philosophes ont beaucoup de géométrie, mais elle n'est pas rectiligne ; » comme il se moquait de la chose publique « réduite à l'état de poussière et d'une cendre d'individualité; » comme il traitait enfin les fonctionnaires « de ramoneurs de cheminée, » et tous les Français « d'imbéciles, de voleurs, de brigands et de sacriléges. » — « Honneur et gloire à l'Assemblée nationale ! dit Anacharsis en refermant le volume. Combattre la liberté avec de pareils livres, c'est vouloir détruire l'air atmosphérique en brûlant une botte de paille (2). »

Il ne releva donc pas l'outrage. Assez d'Anglais, au reste, se firent honneur de riposter eux-mêmes : Capel Lofft, Joseph Towers, G. Rous, Thomas Christie, J. Priestley, Price, et une femme Mary Wollstoncraft (1). Mais le plus beau soufflet que reçut Edmund Burke lui vint de l'Américain Thomas Payne, ancien secrétaire du congrès pour le département des affaires étrangères.

---

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*
(2) Voir au catalogue de la Bibliothèque impériale.

Pauvre Thomas ! Comme Anacharsis il avait eu foi dans le défenseur de la cause américaine et irlandaise ! Comme Anacharsis il s'était plu à entretenir le philosophe Burke de la plus sublime des révolutions. Non moins qu'Anacharsis il fut ébahi quand l'Anglais se démasqua et parla. Thomas Payne répondit en exposant la théorie des Droits de l'homme ; mais la logique éloquente et claire de l'Américain, loin de ramener Burke à la raison, ne fit que redoubler la rage de l'Anglais. Bientôt les applaudissements que lui donna son roi, fou lui-même, égarèrent de plus en plus sa tête. A chaque accès nouveau de révolution en France, il y eut chez Burke accès de fièvre. Si bien qu'un jour l'Anglais mourut, et c'était de gallophobie.

Sans plus se soucier des pamphlétaires, Anacharsis avait donc repris déjà le chemin du Cirque pour surveiller Fauchet, plus dangereux à ses yeux que Burke, Calonne et Tolendal ensemble, quand :

— Eh bien ! on renie donc l'Orateur ?

— On me renie ?

— Anacharsis n'est donc pas mieux vu des nations que Claude Fauchet des sociétés jacobines ? Les clubs, dit-on, ne veulent pas de la vérité des Nicolaïtes, et voilà les peuples qui vous retirent leurs pouvoirs.

— Les nations me bénissent silencieusement, reprit l'Orateur.

— Pas, du moins, la nation prussienne.

— Quoi ! ma nation de fait...

— Votre nation ! c'est à savoir. Car non-seulement la Prusse vous renie comme orateur, mais aussi pour son enfant.

— Je ne suis pas né Prussien ! Je ne suis plus Orateur ?...

Ah ! jamais Anacharsis n'avait été plus violemment ébranlé...

— La preuve?...

La preuve? On la lui mit en main. Elle n'était pas imprimée, mais manuscrite. C'était le texte, pris au vol, d'un mémoire contre l'ambassade et l'ambassadeur du genre humain, mémoire lu à Berlin, en pleine Académie, par le curateur même de la société savante.

— Par Hertzberg!... cria Anacharsis, dont le sang aussitôt reprit son cours et les jambes leur aplomb. — Oui, par le grand ministre d'État Hertzberg; une bête rare, au dire de Mirabeau; une étoile de première grandeur, au dire de son roi; le fossoyeur du charnier de Brandebourg, au dire d'Anacharsis. — Ah! il se venge de la surveillance active que j'exerce sur sa politique honteuse. Est-ce donc ma tête qu'il demande? Mais les Français immoleraient tous les ambassadeurs des tyrans plutôt que de souffrir qu'on portât la moindre atteinte à la personne sacrée de l'ambassadeur des nations (1)...

Et Anacharsis lut :

«... La conduite de la *nation prussienne* a donné à la scène comique du 19 juin la plus formelle désapprobation. (— Vil Séjean! qui prétends être l'organe de la nation prussienne !...—) *Elle* a été indignée de voir qu'un homme qui ne lui appartient point, et qui est de naissance hollandaise (— M. Hertzberg ne conçoit pas qu'un Prussien puisse élever son âme à la dignité d'homme, et il en conclut que je suis né dans une république. Il me fait trop d'honneur. Je naquis *esclave!*... —), qu'un tel homme eût osé arbitrairement représenter une nation qui n'est rien

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

moins que disposée à le charger d'un tel rôle, et *elle* a réclamé contre cet attentat fait à la vérité et au droit des gens... (— Une nation désapprouver la déclaration des droits de l'homme!...) La nation prussienne connaît aussi bien que tout autre pays de l'Europe les droits des citoyens et des hommes, mais elle connaît essentiellement la science des gouvernements. Elle sait que les hommes, en renonçant à l'état de barbarie, se sont réunis en corps de société pour y trouver la paix sous la puissance et la protection de la loi; elle sait que le bonheur général d'un empire dépend de la soumission à l'autorité conférée et reconnue; elle sait... — « Et moi je sais sans phrases académiques et rien moins que civiques que toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de constitution; je sais que tu parles au nom de tes commis, de tes mouchards, de tes princes, de tes barons, de tes sbires; et tu sauras que je me fais gloire du désaveu de toute cette canaille chrétienne! » Et afin qu'Hertzberg n'en ignorât plus longtemps, Anacharsis résolut de lui faire sur l'heure une dépêche. Mais il lui fallait un texte, car, lorsqu'il écrivait, il laissait là bientôt la personne et poussait droit aux choses. A Burke il n'avait adressé que quelques lignes; c'était pour lui vanter la Constitution. Le prince allemand avait été honoré d'une brochure bien plus longue, car il s'était agi de Paris; au ministre prussien allaient être octroyées deux cents pages, car cette fois le texte qu'il prit, et dont Hertzberg n'était que le prétexte, demandait un volume : l'Orateur révéla la *Nation unique*.

C'était l'heure des professions de foi. Clergé, émigrés, patriotes, tous affichaient leurs principes. Anacharsis

devait suivre l'exemple, et d'autant plus vite, que le procureur de la Vérité, son rival, gagnant d'audace, commençait à lever le voile à la nature d'une manière bien compromettante. Fauchet, dans ses déviations lunatiques, parlait de lien fédéral, de corps nationaux, pis encore, de confédération provinciale, départementale même. Or les gens de passe prenaient Cloots pour un Fauchet prussien, à qui l'amour-propre seul faisait dire : *Distinguo;* et ces mêmes gens qui confondaient Cloots et Fauchet sous le même bonnet les consubstantiaient tous deux encore avec l'abbé de Saint-Pierre, de bienfaisante mémoire, qu'ils déclaraient procéder lui-même du bon roi Henri (1). « La polysynodie, réchauffée par Jean-Jacques, peut être du goût de maître Claude; mais ce n'est pas à la Henri IV, moi, que j'accommode mon genre humain. Écoutez ce que je chante à Hertzberg !... »

Donc, après avoir salué Hertzberg comme il le méritait, par derrière ; après avoir poussé un hélas ! pour Calonne, craché une note sur Lally et sali deux pages en mémoire de Burke, Anacharsis entonna le chant de la Nation unique :

« Soyons hommes, et laissons les bœufs pour ce qu'ils sont ! J'en puis parler pertinemment, car j'ai été bœuf comme un autre. Désormais je veux être homme ou rien !...

« Que Dieu existe ou n'existe pas, que l'Être éternel soit un Dieu ou un monde, c'est le dernier souci d'un peuple législateur. Agissons et ne rêvons pas...

« La Souveraineté est éternelle, invisible, immuable. Elle est partout et nulle part...

(1) *La Bouche de Fer.*

« Le Genre humain est le Souverain. Il n'y a pas deux Genres humains; il n'y a donc pas deux Souverains!... La famille du Souverain compte autant de princes du sang que d'individus... Chaque individu est un royaume et notre instinct est de tout envahir...

« Mais ayons une bonne constitution, de bonnes lois, et nous aurons des mœurs.

« La morale est le résultat de l'intérêt social, qui lui-même est le résultat des intérêts particuliers; la morale, c'est le civisme, fils robuste de la liberté et père fécond de tous les biens; il est inséparable de sa mère. Or je ne demande que la liberté et des hommes pour former un monde moral...

« Une constitution ne saurait être bonne si elle n'est bâtie sur tous les égoïsmes, sur toutes les passions humaines.

« Vouloir extirper l'égoïsme, c'est vouloir arracher le cœur... Il faut bâtir la vertu sur la constitution : « Tout ce qui est utile à la société est vertu, tout ce qui lui est nuisible est vice. » Ainsi nous distinguons les vertus universelles des vertus locales, ainsi nous voyons que les sociétés naissantes ont d'autres vertus et d'autres vices que les sociétés faites; ainsi l'essence de toute constitution, c'est d'être perfectible. Ajoutons que plus un État est grand, et plus il est juste.

« Oui, plus un État est grand et plus il est juste. La politique s'accordera avec la morale, lorsque l'unité nationale aura fait disparaître la diversité des peuples. La félicité de l'espèce humaine est aussi incompatible avec les corps nationaux que les corps particuliers sont nuisibles à une nation, et cela par le grand principe que tous les intérêts découlent de l'intérêt personnel.

« Il n'y a que la confédération des individus qui puisse pacifier les hommes.

« Ne dites pas que c'est une chimère : « La France divisée en quatre-vingt-trois départements par les mains de la liberté semblait, il y a quinze mois, une chimère.

« N'arguez pas de l'ignorance. Si la science est le prix d'une étude particulière, la raison appartient à tous en général. Qu'est-ce qu'une nation éclairée? C'est celle où chacun entend son métier, son art, sa profession, où chacun tourne sa sphère. Exigez-vous davantage, vous demandez l'impossible, et je me contente de l'étoffe du bon sens.

« N'arguez pas des distances. Quand je vois un tyran à Madrid et un tyran à Pétersbourg se partager pour ainsi dire les deux hémisphères ; quand un lama de Rome et un lama de la Mecque donnent des lois aux Péruviens et aux Malais; quand des marchands d'Amsterdam et de Londres dominent sur le Bengale et les Moluques, je conçois la facilité avec laquelle une assemblée séante à Paris conduirait le char du genre humain.

« Il n'y a qu'un point central en physique, qu'il n'y en ait qu'un en politique.

« Paris a été le berceau de cette confédération; qu'il en soit le chef-lieu, ne serait-ce que par reconnaissance : Rome fut la métropole du monde par la guerre, Paris sera la métropole du monde par la paix ; et point de ralliement du cosmopolite, il veillera ainsi que le moindre hameau sur le maintien de l'universalité. Alors l'Océan sera couvert de navires qui formeront un superbe pont de communication, et les grandes routes de France se prolongeront jusqu'aux confins de la Chine. On ira en poste de Paris à Pékin, comme de Bordeaux à Strasbourg, sans

que rien nous arrête, ni barrière, ni muraille, ni commis, ni chasseurs. Il n'y aura plus de désert, toute la terre sera un jardin !...

« Je me suis élancé sur les hauteurs de la politique, mais ces hauteurs sont des collines en comparaison des montagnes que gravira la postérité. Nos enfants de quinze ans en auront vingt-cinq à la fin du siècle, et nos vieilles têtes à préjugés auront cédé le pas à nos jeunes têtes philosophiques. En 1800, on aura extirpé tous les corps qui pèsent sur l'entendement humain. Laissez-moi donner pleine carrière à mon génie, et les plus timides ne s'effrayeront plus de l'idée d'un ébranlement de tous les trônes. Je ne planerai pas pour les myopes et les sourds. Ma voix descendra d'une grande élévation pour plonger énergiquement sur la terre (1) ! »

Ainsi, pour la première fois, fut révélée au monde la Nation unique, pure interprétation des Droits de l'homme. Assurément, cette doctrine avait plus de sang que celle du mystique Fauchet, qui, prêchant son évangile, sa loi d'amour et sa suffisante vie, n'arrivait, quoi qu'il voulût faire, qu'à des corporations et au partage des terres : rêve d'esclave, de conquérant, de moine, mais non d'homme libre ! Elle avait d'autres ailes que celles de l'égoïste Brissot, qui, désirant une France à l'américaine, isolait l'homme pour le faire libre. La doctrine d'Anacharsis était toute santé. Elle ne sentait ni le cabinet ni le sanctuaire ; rien d'outre-mer ni d'outre-tombe, ni même d'antédiluvien. Née du présent, en face des faits, elle était autochtone et de mise ; française, parisienne, jacobine même à cette heure. Elle s'adressait à tous ; et l'Orateur le prou-

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

vait de reste en l'exposant, puisque c'était sans embarras de langue qu'il en pouvait dire à Hertzberg lui-même.

Anacharsis, en effet, n'avait point perdu des yeux le ministre; que dis-je? il voulait bien montrer enfin pour le personnage quelques égards. A mesure que le livre grossissait, l'orgueil d'Anacharsis enflait, et l'orgueil le rendait indulgent, charitable. Il engageait Hertzberg à se défier de Spandau, la Bastille prussienne; lui conseillait de renoncer à son alliance anglaise; l'invitait à venir à Paris, soit en réfugié, soit comme envoyé, et l'Orateur lui tendrait les bras, se dirait son ami et le mènerait aux prêches de Cabire-Fauchet, dont la mysticité ne le cédait guère à celle de S. M. Prussienne, Frédéric l'illuminé (1). Fauchet! ah! c'était aussi bien à lui que l'Orateur visait sous main; et déjà même, le tenant pour sa proie, le couvait-il! Tout plein de sa nation unique, il vint chaque vendredi, et pendant tout l'hiver, s'asseoir parmi les vieux enfants du Cercle social. A voir sa patience de Véridique, Fauchet pouvait le croire converti. Aussi commentait-il à l'aise, pendant que le Prussien d'un œil doux et malin suivait ses prélassements d'orateur.

Claude commentait toujours Jean-Jacques. Il mit plusieurs semaines à mesurer le passage de l'état naturel à l'état social : « Comme si l'état social, murmurait Anacharsis à son voisin, n'est pas l'état naturel de l'homme, de l'abeille, de la fourmi, du gros bétail, du menu bétail, des volatiles et des poissons. Hé! Fauchet, dis-le donc, une ville, une ruche d'hommes est l'ouvrage de la nature, pas moins qu'une ruche d'abeilles. » Parfois Fauchet relevait avec sagacité les erreurs nombreuses du *Contrat*

(1) Cloots, *L'Orateur du genre humain.*

social; alors Anacharsis souriait : « En vérité, Fauchet est un honnête criminel; c'est pour moi qu'il travaille; il ne s'en doute guère. » Mais dès qu'il entendait le procureur les qualifier tous de francs-frères, le Clévois protestait : « Nous ne sommes pas Francs, disait-il. L'empire des Francs s'est écroulé avec la Bastille. Nous sommes Gaulois, ainsi que tous ceux qui résident en deçà du Rhin. Homme de loi d'amour, consulte Bonneville le linguiste. Il reconnaîtra lui-même que *franc* est le synonyme du mot allemand *Vrank*, *féroce*. Les vaincus ne l'ont rendu synonyme du mot *libre* que par les privilèges attachés au nom des vainqueurs, des *Vrancks*. Claude, salue-nous Gaulois, ou mieux encore, Germains comme souvent tu t'avises. Mais francs-frères? Fi de l'accouplement! fi de l'appellation! » Il y avait bien encore des séances déplaisantes; cependant le Cercle s'élargissait et semblait perdre chaque jour de sa mysticité première. Les Cordeliers avaient suivi Camille et envahissaient; la voix créatrice de Claude ne se faisait plus seule entendre; Condorcet lui-même y pérorait, et Bonneville n'y récitait plus guère de tragédies, comme ç'avait été sa coutume. Un jour même apparut le faubourg de Gloire. Le sculpteur Chaudet avait fait hommage au Cercle d'une figure de Jean-Jacques; les bonnets de laine vinrent saluer le philosophe, et les francs-frères leur firent si bon accueil que les faubouriens s'offrirent d'eux-mêmes pour la garde du Cirque. Un autre jour, la baronne hollandaise Palm Aelders, mue par la loi d'amour qui convient en vérité aux deux sexes, fondait un club de femmes dans les bureaux mêmes de *la Bouche de Fer* et sous le patronage de Claude. Enfin un ami du médecin Lanthenas, Bancal des Issarts, allait à Londres ouvrir une succursale au Cercle de Paris. Si bien

que Fauchet, se croyant une puissance égale, supérieure même aux meneurs jacobins, s'écriait : « Les francs-frères ont vaincu! Ils ont beau faire les Jacques Clément! fonder un journal en concurrence avec le nôtre, tenir séance chaque soir pour reprendre crédit!... Moi, j'ai déjà les femmes, j'ai le faubourg, j'ai le quartier de l'idée, j'ai l'ancienne Commune, j'ai les maçons, j'ai les jansénistes, j'ai les Amis des Noirs, j'ai Paris!... — Ah! s'il savait la surprise que je lui garde! disait Anacharsis. — Et moi donc, disait Camille. » Or ce qu'Anacharsis préparait à Claude fut prêt au mois de mars : *Dépêche du Prussien Cloots au Prussien Hertzberg*, l'annonce de la Nation unique.

C'était au milieu de la vingt-septième séance : « Messieurs, dit le procureur général de la Vérité, — Jean-Baptiste Cloots, qui a pris le nom d'Anacharsis et d'Orateur du genre humain, nous adresse un ouvrage plein de verve, de feu, d'éloquence, d'enthousiasme pour les Français et de zèle pour la liberté de l'univers... » Et Claude se mit en devoir de leur lire un passage. (—Il est converti! se dit Cloots dans son coin. —) Quand on eut applaudi : « Mais comment se fait-il, poursuivit Claude, que M. Cloots, qui se donne pour le plus sincère et le plus intrépide énonciateur de la vérité qui ait jamais existé (la voix de Fauchet se faisait aigre; Anacharsis dressa l'oreille)... revienne à nous accuser d'un projet de loi agraire?... Et Fauchet éclatant : Oui, monstres!... ce n'est pas à M. Cloots que je m'adresse, c'est aux scélérats qui le font parler!... (— Qui donc me fait parler, disait Cloots en son coin, sinon la raison seule? —) Mais sans plus s'expliquer : M. Cloots, reprit Fauchet sourdement, ne veut point de religion du tout. Or, sans la religion, il n'y a que

des philosophes menteurs, des aristocrates brigands, des peuples sans âme, des crimes sans fin, une misère universelle!... (Tout le monde applaudissait. — Une félicité universelle, criait Cloots de son coin.) — Que M. Cloots soit l'Orateur du genre humain, il en est digne par l'énergie de son talent; je serai, moi, le serviteur du genre humain et je m'en montrerai digne par la pureté de mon zèle (1)!... » Ainsi dit le prêtre en terminant; mais Nicolas son compère ajouta: « Chose étrange! tous ces messieurs à grandes prétentions prennent dans *la Bouche de Fer* les sublimes idées de la Confédération universelle pour se faire un nom et ensuite pour décrier la source où ils ont puisé. Permis à vous de vous baptiser ou rebaptiser, mais pourvu que vous n'ayez pas l'insolence ou l'injustice de fâcher d'un nom de secte les Amis de la Vérité!... »

Anacharsis était déjà presque étourdi quand le pavé de Nicolas lui tomba sur la tête : —J'ai pris mes idées dans *la Bouche de Fer?* dit-il.

— Eh! comme moi, comme tout le monde, lui observa Camille; ne savez-vous pas que c'est le Cercle social qui a renversé la Bastille! qui a servi de modèle aux Jacobins! et fait toute la révolution?

— Je suis l'organe d'une coterie!... disait encore l'Orateur.

— N'êtes-vous pas Jacobin? répliquait toujours Camille. Brissot aura soufflé! Et vous dînez chez Lameth!...

Dîner chez Lameth, serrer la main de Barnave, c'étaient, en effet, les fautes anticiviques que reprochait à l'Orateur le Procureur de la Vérité, devenu tacticien grâce aux leçons de *mister* Brissot.

---

(1) *La Bouche de Fer.*

Mister Brissot avait quarante ans d'existence et cent ans de vie. Instruit, mais fils d'un pâtissier, dès l'âge d'homme il s'était senti pauvre. Paris, la France, l'Angleterre, la Hollande, il avait tout vu, tout vécu, tout quitté, partout écrivant, libellant, imprimant, toujours pour vivre et toujours pauvre. Aussi, fatigué comme un chien de chasse, enviait-il le repos quand éclate la Révolution. Mister Brissot arrivait d'Amérique, où il était allé s'enquérir de la pratique des Droits de l'homme. Ah! lui qui avait connu toutes les misères morales et physiques des grandes villes comme Londres et Paris; lui, dont la virginité d'âme s'était perdue au contact de la canaille écrivante et cabalante, quelle renaissance n'avait-il pas éprouvée à la vue des solitudes américaines! La vie calme et simple des quakers lui parut le rêve accompli de l'homme libre. Mais il revoit l'Europe, mais il retrouve Paris — Paris en révolution!... — Quel tumulte! que d'intrigues! quelle corruption! Pour lui, ce fut l'enfer! — « Helvétius a bien raison, dit-il; pour que l'homme soit libre, pour qu'il soit heureux, il faut qu'il s'isole! » — Aussitôt de chevaucher sur cette idée, par scepticisme et lassitude, quand tous autour de lui s'en vont en conquête le cœur à tous vents. Et, comme autrefois pour paraître il s'était anobli, aujourd'hui pour paraître encore il prend l'aspect d'un quaker et se coiffe sans poudre et d'un chapeau rond. Il a un passé d'aventures? — il n'affiche que plus d'austérité de mœurs; il est d'esprit railleur? — il va prêchant Caton et Cincinnatus. Et c'est en compagnie du financier genevois Clavière qu'il se donne pour *Patriote français* aux banquiers de la rue Vivienne, et qu'il tranche du docteur, mais à distance, avec les jeunes têtes du quartier de l'idée. Il étonne, on l'admire. « Tout

dévouement, dit-il crûment à cette heure d'enthousiasme, n'est que le masque d'un égoïsme ; » on l'admire davantage; et comme il démasque avec réflexion, on le tient pour autorité. Aux avaleurs d'idées il a trois plats que volontiers il sert. L'un, ragoût d'outre-mer : abolition de l'esclavage ; l'autre, un mets d'outre-Rhin : imitons les frères Moraves; le troisième, de cuisine française : La vertu gît dans la province. Mais de Paris, rien (1) ! Et si le cordelier Robert s'avise de parler république, Brissot déclare que la république n'est pas applicable à la France, parce qu'il y a trop d'ignorance et de corruption, trop de villes et de manufactures, trop d'hommes et trop peu de terres.—Trop d'hommes ! Ah ! voilà bien son cri à l'antiparisien. Aussi la voix de Paris n'est, à l'en croire, que la voix d'un club qui, lui-même, n'a pour voix que celles de deux à trois meneurs. Et quels meneurs ! Demandez à Barnave et aux Lameth ce qu'ils pensent des nègres ? — Des nègres ? — Oui. Ces coryphées parisiens sont les soutiens de l'esclavage en Amérique. Dictateurs-négriers, ils *traitent* Paris, qui, à son tour, veut *traiter* la France. Hommes libres des départements, guerre aux fouetteurs d'esclaves ! — Or, c'est comme il parlait ainsi que le grand tacticien avait rencontré maître Claude, l'homme de la loi d'amour. Aussitôt isolistes et mystiques de faire accord ensemble, mais d'abord morganatiquement. A leurs voix des clubs s'ouvrent à Lyon et dans le Jura, qui, tous, protestent contre l'influence parisienne de la coterie jacobine ; et nombre d'ambitions locales, réveillées par *la Bouche de Fer* et *le Patriote français*, se mettent en branle et s'empressent à Paris. Le Cercle

(1) *Patriote français.*

social recueille le gibier mystique, tandis que Brissot, qui n'aime le soleil ni le nombre, tient commerce à l'écart,— chez un monsieur de Lyon, par exemple, Roland de la Plâtière, arrivé de la veille et grand ami des bons cousins Bancal et Lanthenas. Là, sous prétexte de motions à faire, Brissot attire déjà son ami Pétion le Constituant, qui lui-même entraîne Robespierre et Buzot, ses collègues (1)!...

— Ah! combien donc était plus franche l'allure d'Anacharsis! Il dîne chez Lameth, soit; mais — comme il dînait l'an passé chez Chapelier et les Bretons, — assis entre le même Robespierre et Camille. — Les dîners en ville ne sont-ils pas utiles à un observateur qui a de quoi dîner? Et s'il fréquente les meneurs, n'est-ce pas afin de n'être point mené? Au reste, la douleur qu'il témoigne à chaque schisme qui se produit au club atteste assez que ses entrailles mêmes sont jacobines. Ne versa-t-il pas des larmes de feu le jour où Duport et Lameth mirent en croix Jupiter-Mirabeau? N'a-t-il pas, depuis lors, gardé comme une pointe de rancune contre Lameth lui-même, qui l'empêcha, ce soir-là, de se mesurer avec le divin monstre, dont il voulait réfuter la lettre au roi de Prusse? Il avait écrit un si beau discours contre les émigrants! Mais, grâce aux querelles, le beau discours avait dû rester en portefeuille (2)!...

Pourquoi donc Brissot le mordait-il ainsi par la bouche de Fauchet? Avait-il à cœur de défendre l'évangile des mystiques qu'Anacharsis voulait mettre en pièces? — Fi! Brissot s'en prenait à l'Orateur, parce qu'Anacharsis glorifiait toujours Paris, et surtout parce qu'il avait

---

(1) *Mémoires* de madame Roland.
(2) Cloots, *République universelle*.

osé toucher à sa grande machine de guerre, — à ses nègres!

Un jour en effet, aux premiers cris de tendresse qu'avait poussés Brissot sur l'infortune des noirs, dont Barnave voulait ajourner la manumission, Anacharsis avait dressé l'oreille, et, naïvement, avait écrit : « J'applaudis au zèle de Brissot; mais je ne blâme pas la conduite de Barnave. Point de démarche précipitée. Nous ne pouvons abolir l'esclavage que de concert avec l'Angleterre. En voulant rendre libres cinq cent mille nègres, prenons garde de faire redevenir esclaves vingt-cinq millions de blancs! » Assurément, si l'Orateur s'en fût tenu là, Brissot se fût contenté de lui répondre comme il le fit poliment — « que M. Cloots se trompait; que, pour l'heure, le *Patriote français* réclamait l'égalité pour les seuls hommes de couleur. » Mais, comme Jean-Pierre, en dépit de cette restriction, n'en avait pas moins continué d'embarrasser la route civique avec ses esclaves, Anacharsis osa déclarer dans sa dépêche à Hertzberg qu'il fallait faire des nègres comme des ballots, qu'on jette par-dessus bord, dans une tempête, pour sauver l'équipage. C'était dire à Brissot : Assez de votre gamme! Et c'est pourquoi Jean-Pierre avait soufflé Fauchet, comme le disait Camille (1).

Donc, présenté en plein Cirque comme l'organe d'une coterie, Anacharsis résolut de forcer Claude à s'expliquer sans ambages; et il s'y détermina d'autant mieux que deux nouvelles piqûres vinrent encore aigrir son humeur.

En effet, il se rend à la Jacobinière. On s'y entretenait

(1) *L'Orateur du genre humain, — Patriote français, — Gazette universelle.*

du choix que le ministre avait fait d'un jacobin, Bonne-Carrère, pour l'ambassade de Liége. Anacharsis veut démontrer combien de tels envoyés aideront en Europe à la propagande des droits, quand, brutalement, le cordelier Danton réplique et crie qu'un Jacobin ne doit pas figurer à la cour d'un despote. Et tous d'applaudir à cette gasconnade. Autre échec le lendemain. Anacharsis qui, le premier, avait fait espérer au monde la conversion d'un prince régnant à l'idée parisienne, apprend que Claude tient une Altesse quand l'Orateur attend encore la sienne. Il est vrai qu'il s'agit de Salm-Kirbourg, et qu'Anacharsis n'envie guère à Fauchet cette conquête. Mais qu'importe? Aux yeux de tous, Claude a son prince (1)!... — L'Orateur s'apprêtait donc à clouer sur place le procureur général de la Vérité par une brusque invective, quand, au moment d'écrire, sa fièvre dut tomber toute à la nouvelle qui retentit: Mirabeau malade! Mirabeau mort! — Ah! non-seulement pour lui, mais pour tous, ce fut soudain comme une nuit. La terreur douloureuse dont la ville entière fut saisie suspendit l'injure, désarma les haines pour un moment. On eut soif d'embrassades même, en face de cette mort qui faisait gouffre. Cependant, dès que l'Assemblée eut décrété pour les grands hommes un temple parisien, — celui-là même que Villette réclamait pour Voltaire, et que le nouveau saint national allait inaugurer, — Anacharsis fut des premiers à reprendre souffle, tant ce décret était selon son cœur. Aussi, le matin de la fête des funérailles, comme s'il eût voulu attester que son énergie revivait déjà tout entière, il écrivit en Spartiate à Fauchet: « Athènes, 4 avril de

(1) *La Bouche de Fer.*

l'an II. — Mon cher citoyen, ce n'est donc pas la loi agraire que vous proposez pour trouver la quadrature du cercle social. Vous avez d'autres moyens, et vous refusez de les apprendre... Imitez donc l'Assemblée nationale, qui ordonne l'impression d'un projet de décret... Quant à votre opinion sur les bases de la morale et de la religion, j'attendrai la réfutation de mes principes moraux comme j'attends la confédération salutaire des hommes, substituée à la confédération des masses nationales... J'ignore quelle est votre croyance. Je ne connais, moi, que la Constitution française, qui n'admet que la religion individuelle, le rituel de la conscience... La morale et la loi sont fondées sur l'intérêt commun; l'intérêt du ciel et celui de la terre se croisent au contraire... La religion promet la punition des oppresseurs dans l'autre vie; la Constitution fait mieux : elle les empêche... Vous parlez de logique; vous ravalez celle de Voltaire... Je crains que vous ne rendiez un fort mauvais service à Rousseau en vantant la sienne, vous. « Ils veulent être libres, et ils ne savent pas être justes, » a dit Emmanuel Sieyès dans un accès de mélancolie, et moi je dirai : « Ils veulent être libres, et ils ne savent pas être conséquents. » C'est pour être conséquent que je me suis débaptisé; et j'invite Claude Fauchet, au nom de la patrie, à suivre mon exemple au milieu du Cirque de la Liberté. Faisons sur la tombe de Mirabeau le sacrifice de nos inconséquences! » Et l'Orateur terminait en reprochant à Claude de l'avoir accusé de parler au nom d'une coterie, « lui qui lisait sa sentence écrite dans toutes les langues de la terre, et qui voyait des gibets aux quatre points cardinaux (1). »

(1) *La Bouche de Fer.*

Le surlendemain, Anacharsis avait réponse.

« Non, mon cher cosmopolite, écrivait Claude, ce n'est pas la loi agraire telle que les anciens l'ont entendue et telle que vous l'imaginez vous-même qui est l'objet de mes vœux. Nous ne sommes pas des scélérats... Mais l'heure n'est pas venue de révéler l'arcane...—(Et quand donc?—) Tant que la souveraineté de la nation ne sera qu'une représentation arbitraire, et que les mandataires du peuple affecteront impunément de se déclarer des maîtres absolus, l'aristocratie rongera la misère. Attendons que le souverain lui-même prenne possession de son empire; alors nous promettons d'assurer la suffisante vie à tout le monde, les bonnes jouissances à la vulgaire industrie, et la grande abondance à l'industrie supérieure, comme le veulent l'ordre, a raison et la nature... (—Toujours le prêtre, dit Anarchasis : hiérarchie sacerdotale ou industrielle; à chacun selon sa capacité.—) Nous procédons par des voies douces, sans déplacer les propriétés, mais en déplaçant quelques-unes des jouissances... On n'imagine pas sans doute qu'il soit possible de laisser les riches jouir de tous les fruits de la terre et d'assurer le sort des indigents sur les produits de Saturne... C'est où l'on vit qu'il faut avoir les moyens de vivre; c'est où l'on existe qu'il faut avoir la sûreté de l'existence... (—Je ne dirais pas mieux, murmurait Anacharsis.—) Votre tête hardie et sincère n'est pas faite pour entrer dans ce chœur de méchants ou d'imbéciles... (—Soit; mais vos bases morales?—) Ah! là nous différons, poursuivait Fauchet. Dieu ou le grand esprit de la nature est le centre commun des existences; toute vérité, toute justice repose en son être. Hors de lui il n'y a rien que le faux et le vice, c'est-à-dire l'abus de notre liberté, qui est le néant...

—Ah ! voilà le galimatias !—) Élevons-nous avec la liberté à la hauteur de la vérité suprême. La religion est-elle essentielle à l'univers? Orateur du genre humain, je vous ai promis d'approfondir contradictoirement avec vous cet objet infini. Nous nous mettrons dans deux tribunes face à face; vous poserez vos principes, je poserai les miens, et nous nous livrerons le combat avec la décence convenable à des amis de la vérité. Je serai fort comme un Dieu. Si vous me prouvez que la religion est une imposture, je me débaptiserai; mais si je démontre qu'elle est la pure vérité, il vous faudra reprendre les engagements de votre baptême. Ah! si chacun y était fidèle, vous n'argumenteriez pas contre lui (1)! »

« — Enfin, je tiens mon duel, dit Anacharsis tout en joie. Et qui vaut mieux mille fois pour l'univers que celui de Lameth et de Castries! » Alors toute sa mémoire s'illumina des triomphes philosophiques de sa jeunesse. C'était le récollet Lambert qu'il avait réduit au silence à Saint-Germain, en 1781; c'étaient dom Berthereau, l'abbé Dubois, Court de Gébelin, qu'il avait confondus par son apologie des Juifs; c'était surtout ce prêtre qu'il avait mis en fuite au chevet de son ami mourant, grâce à l'argument irrésistible. Et soudain il se rappela qu'il devait y avoir encore chez son libraire d'Amsterdam une centaine d'exemplaires de son livre mahométan, où le grand argument était si bien mis en lumière. Vite il en fit demande; puis il relut le cartel envoyé par Fauchet, et déjà se voyait-il en chaire, bataillant à pleine voix, quand il tourna la page:

« ... Prétendre que vous, homme indépendant, et que

(1) *La Bouche de Fer.*

la plupart des bons citoyens qui composent le club des Amis de la Constitution, vous vous abaissez sans vous en apercevoir à parler au gré de quelques ambitieux, ce n'est pas une calomnie. Les meneurs vous persuadent que c'est une grande sagesse de faire violer les droits reconnus de l'humanité par des décrets contradictoires à tous les principes, et ils les obtiennent. Ils ne veulent que le nom de Souveraineté pour le peuple, afin de le faire exercer arbitrairement par ses interprètes, qu'ils font parler à leur guise. On devait m'élire évêque dans douze départements, et les contre-ordres sont arrivés de la part des maîtres. Ma vie n'est pas moins exposée que la vôtre. Mais ce ne sont plus les princes qui font pendre ou qui tuent, ce sont les adeptes de la prétendue démagogie qui cherchent à étouffer les défenseurs de la Souveraineté! Vous parlez contre les despotes qui sont loin de vous, et vous êtes bien vu des tyrans qui sont à vos côtés! Moi, tous ces dévorateurs de la souveraineté nationale qui sont là visent à ma tête. Je les nommerais que vous ne les verriez pas davantage!... »

Anacharsis s'arrêta. Toute sa première ardeur était tombée. Ce duel philosophique, qui lui avait semblé tout d'abord acceptable, ne lui paraissait plus qu'un piége tendu à sa conscience de jacobin. Fauchet visait au bruit, et fût-il confondu ainsi qu'il devait l'être, sa honte encore ferait sa gloire. « Qu'il serait doux pourtant d'argumenter en plein Cercle social ! ajoutait malgré lui l'orateur. Ce serait un beau spectacle! » — Et il s'apprêtait à demander conseil — quand il rencontre le brave Trévilliers, ami commun de Cloots et de Fauchet, et commandant du bataillon de l'Oratoire. Trévilliers était ému, il sortait du Cirque ; Fauchet avait lu la lettre de Cloots et la réponse.

— Eh bien? — Eh bien, ensuite..... avait éclaté la bombe de Camille (1). Au Cirque on se mangeait. Fauchet avait renié Bonneville! — Claude renier Nicolas! Une union si sainte et sitôt brisée! Par quelle aventure? — Hé! pour une ligne! Un pamphlet philosophique avait paru contre Jésus, son éloge non funèbre. Vite! Camille l'avait recommandé au prône des voltairiens, et Reynier l'imprimeur, excité par Camille, avait glissé un entrefilet approbatif dans la *Bouche de Fer* même. On signale la profanation à Fauchet, qui lui-même la signale à Bonneville! O surprise et scandale! Bonneville se déclare pour l'entrefilet. « Où en sommes-nous, s'était alors écrié Fauchet, si les écrivains patriotes recueillent l'écume de l'irréligion pour en propager le virus? Le christianisme, c'est le code de la fraternité pure, c'est la loi céleste! Ne touchez pas à ses fondements! Les hommes sans mœurs s'accordent pour blasphémer!... Toute la France, entendez-vous, se soulèverait avec une indignation divine contre ce petit tas d'insolents et cette vile tourbe de misérables infâmes et réprouvés. Il y a les droits de la Divinité! Qu'on n'y touche pas, de par Dieu! à ces droits suprêmes! Cette brochure est un entassement de bévues grossières, de dérisions impudentes, de sarcasmes virulents, de bouffonneries, de sales turpitudes. L'auteur se vautre dans une fange remuée par des esprits ragoûtés de pourriture, renflés de crapule et qui se plaisent dans les cloaques. Ce sont des citations du *Toldos Jeshut*, digne composition d'un misérable juif qui ne savait pas même l'orthographe! » Et Fauchet allait, jouant de la langue, langue de prêtre cette fois, et les lions, les tigres, les boucs et les monstres

(1) *La Bouche de Fer* — et *Révolutions de France.*

lui dansaient dans la bouche. Bonneville le regardait, ne sachant que: « Mais c'est de l'intolérance, disait-il. Il taxe tout le monde d'impiété. Mais ce n'est pas là le but de la confédération universelle; mais... » Mais l'étonnement de Bonneville ne fit qu'augmenter au bruit qui s'élevait de l'assemblée : on applaudissait Claude! Reynier l'imprimeur monte à la tribune et veut risquer un mot sur le coin de soutane que Fauchet a fait voir; on murmure, et Bonneville est le seul qui applaudisse aux paroles de Reynier. Quant aux Cordeliers présents, ils avaient laissé faire (1).

— Gloire à Camille, fit Anacharsis à ce récit. Mon duel devient inutile. Mais il faut voir le dénoûment de la farce.

Au 15 avril, il se rendit au Cirque. Les Véridiques étaient en nombre. Fauchet se plaignit de la mauvaise foi de Bonneville ; Bonneville, de ce qu'il appelait les libelles de Claude. « Les impies, cria Nicolas, sont ceux qui lisent des libelles dans les églises, c'est-à-dire dans les assemblées. » Aussitôt il se mit en devoir de tancer vertement Fauchet. Non, les gouttes de sueur qu'Anarcharsis avait vu couler du visage de Mirabeau pendant la passion jacobine du grand orateur, n'étaient rien auprès du torrent dont s'inondait la face du pauvre Fauchet. « Point d'abbé Fauchet ! hurlait Nicolas, ou je lui dis : Tu es un sot, tu rêves!... » Non! jamais Anacharsis n'avait ouï pareilles injures au milieu des criailleries des Jacques; jamais encore il n'avait été le témoin d'un tumulte égal à celui qui se fit alors. Le Cirque où s'agitaient ces hommes voués à la loi d'amour semblait un cirque de bêtes féroces.

(1) *La Bouche de Fer.*

Fauchet, tremblant de rage, quitte le bureau, monte à la tribune et donne sa démission de procureur. « Non, non! crient les Véridiques. — Qu'il soit orateur alors! fait une voix. » — Et de toutes parts : « Oui, qu'il soit orateur! » Et voilà Fauchet qui remonte à la tribune, accepte d'être orateur au lieu de procureur, et se réinstalle glorieux au bureau. — « Quelle comédie mystique se joue donc là? disait Anacharsis ébahi. Tout y est grossier et puéril. » Hélas! ce jeu de scène qui surprenait si fort le voltairien n'indignait pas moins Bonneville. A son tour il était en croix. Son cœur se déchirait. Et comme il se mit à montrer Fauchet et à crier dans son désespoir, par ironie : « Voilà, oui, voilà sa récompense! » chacun des vieux enfants crut qu'il approuvait la restauration de Claude au bureau, et tous se reprirent à battre des mains. A ces applaudissements insensés Bonneville écuma, et s'adressant au Cirque entier en vrai Coriolan : « C'est moi qui vous bannis, je vous bannis! » Puis, l'œil hagard, il revint à Fauchet qui, déjà tout calmé, et sans paraître songer à son ami vaincu, accusait tranquillement Reynier de fautes typographiques. — « O honte! gronda Nicolas, il est décourageant!... Il a de l'éloquence, mais rien autre chose! Et dire que c'est moi qui ai commencé sa gloire! Il commence, lui, l'ingratitude. Il a tout compromis, tout! Le fruit de tant de sacrifices ignorés!... Prêtre! Despote! Assourdi par quelques mâchoires! Point de capitulation avec le prêtre (1)! »

En ce moment Anacharsis se sentit pris de pitié pour l'épileptique Bonneville. Il voulait même lui sauter au cou en sortant. — « Ah! le mysticisme vous gagne, pa-

(1) *La Bouche de Fer.*

raît-il? lui dit un camarade. Hé! moins de tendresse! Quoiqu'il soit en brouille avec Claude, Nicolas ne songe guère à vous donner la joue. » Et on lui présenta le journal des Véridiques. Si Claude avait eu son mot, Anacharsis avait, là, sa page. C'était de son baptême et de sa résurrection. — « Anacharsis, contait Bonneville, est ressuscité dans le ci-devant Jean-Baptiste Cloots, qui ne veut pas croire à la résurrection. Il crie contre ceux qui se baptisent et il se complaît, lui, dans la pompe de son baptême. Anacharsis ne veut point passer pour catholique et il veut être à toute force cosmopolite. » Et Nicolas citait alors une page de sa composition, publiée sous l'ancien régime et que Mirabeau lui-même avait apprise par cœur. Il y prêchait le culte du soleil. « Cloots! Cloots! ajoutait Bonneville, va lire cela aux Jacobins! » — « Mais il est fou et c'est à le devenir, dit Anacharsis. Ma foi! j'aime encore mieux Claude, quoique prêtre : sans Bonneville, il aurait sa tête en moins. Oui, Bonneville est le persécuteur. Vive Fauchet! » — Et la pitié qu'il avait eue pour Nicolas, minute avant, se reporta sur Claude; si bien que, pour enlever le prêtre aux persécutions du franc-frère, l'Orateur accepta le duel baptismal (1).

Mais il en modifiait les conditions. Il le voulait de plume et non de bouche. « Les controverses de vive voix, disait-il, ont le sort des colloques de Poissy et de Fontainebleau : les deux partis s'attribuent la victoire! » Il demandait, en outre, que les conférences ne s'ouvrissent pas dans une assemblée d'adeptes, d'illuminés, de martinistes et de sectaires, tous aux genoux de leur procureur général. « Ce n'est pas que je sois aussi timide que Cicé-

(1) *La Bouche de Fer.*

ron, qui tremblait de tout son corps chaque fois qu'il montait à la tribune, mais cependant je préférerais d'argumenter devant le sacré collége de Salamanque que dans votre église circulaire, maître Claude. La séance mystique dégénérerait nécessairement en un brigandage d'Ephèse, où les injures et les coups de bâton tinrent lieu d'arguments et de raisons (1). »

Anacharsis envoya donc à Claude les noms de six commissaires, en priant l'abbé d'en désigner six autres; ces douze en nommeront un treizième, et ces treize-là (nombre mystique!) formeront le tribunal de la raison. Les commissaires de l'Orateur étaient de choix: c'étaient l'ex-jésuite Cerutti, l'ex-bénédictin La Roche, deux ex-oratoriens Du Doyer et Palissot, le prédicant Rabaut Saint-Etienne et l'illustre défenseur des Juifs allemands et polonais, le rabbin Ralkind-Hourwitz. « Dieu veuille que votre groupe soit aussi varié, Claude Fauchet! Je vous souhaite un talapoin, un bonze, un lama, un bramine, un mobed. Pour un iman, je me charge du rôle, et nous verrons comment vous jouerez celui du prêtre gallican. » En se faisant iman pour la circonstance, Anacharsis indiquait assez la nature du combat et ses bornes. Il ne devait s'agir ni du *Théos*, ni du *Cosmos*. La révélation seule allait être en cause. On débaptiserait Fauchet, et tout serait dit. Anacharsis se contentait donc de l'arme mahométane qu'il s'était forgée à vingt ans contre Bergier : *la Certitude des preuves du mahométisme*. On ne pouvait se montrer plus modéré.

Mais quoi! quand il reçut ces offres, Claude ne songeait déjà plus à l'Orateur ni au duel! — Comment? — Le

(1) *Révolutions de France.*

Calvados venait de le choisir pour évêque. — Fauchet évêque ! lui qui ne voulait ni dignité, ni place ! Ah ! quelles tristes réflexions cette nouvelle n'éveilla-t-elle pas dans l'âme d'Anacharsis ! Etait-ce en vue de la mitre persane que Claude avait si bien défendu Jésus-Christ? Etait-ce par intérêt qu'il se disait tout amour? — Non, Anacharsis ne le put croire. Il chassa vite ces mauvaises pensées qui lui gâtaient son Fauchet. Il en vint même à se réjouir de son exaltation : « Ma foi, je l'aime encore mieux évêque que procureur. Au moins échappe-t-il aux persécutions de Bonneville ; et quant au duel, il doit tenir. De Paris à Caen on peut argumenter par lettres. — Qu'il parte donc !... »

Fauchet s'apprêtait à partir. Le 28 avril, dans la basilique de l'empire, au milieu des Amis de la Vérité et des membres de la Commune, Fauchet fut sacré par l'évêque de Babylone, qui voulut bien quitter son lit de douleur exprès pour cette cérémonie. Le même jour, l'infatigable Fauchet prêcha à Saint-Roch, sa paroisse, devant trente mille personnes (1). Il leur dit adieu en pleurant, et les trente mille personnes pleurèrent aussi.

Puis il dîna chez le curé avec frère Goupil, frère Mailly, frère Michel et frère Godard. On fit triple feu pour la santé du Calvados et pour celle de la Confédération universelle. Puis quelqu'un apparut, — Dieu ! quelle apparition ! — c'était Bonneville. Mais il chantait des couplets, et ces couplets étaient à l'honneur même de Claude. Alors Claude tomba dans ses bras, et, tout ému de ce rapatriage, il s'écria : « Mon ami, dites-moi souvent des injures ! » Et le lendemain il y eut assemblée fédérative.

---

(1) *La Bouche de Fer.*

On présenta une médaille imitant le bronze à la gloire de Claude Fauchet; puis ce furent des députations qui vinrent le féliciter, et des lettres de remercîments qu'on adressa aux frères du Calvados. Enfin Fauchet se leva et fit ses adieux. Il pleurait toujours. En pleurant, il annonça sa réconciliation avec le frère Bonneville. Mais soudain ses larmes se séchèrent comme par miracle : il parlait de Cloots (1). Par respect pour les vieux enfants, il refusait de faire lecture de la dernière lettre qu'il avait reçue de l'Orateur; mais il déclarait accepter le procès par écrit, quoiqu'il récusât le commissariat. « Il choisit, dit Fauchet en prenant alors un sourire d'arc-en-ciel, six hommes qui, sous divers étendards religieux, se moquent de leurs propres bannières et qui n'ont point de religion du tout. Si j'en choisis six autres fermement religieux, qui décidera? Un treizième, choisi par les douze autres. Or, ce ne peut être qu'un douteur. Et c'est sur l'infaillibilité d'un sceptique que reposera la destinée de la raison humaine? Cela est trop plaisant! Orateur, écrivons! Vous m'accusez d'aimer le cliquetis des phrases. Il est vrai que je vous aime beaucoup. Mais j'aime mieux votre ardeur pour la liberté que vos antithèses. Ecrivez, car vous serez toujours agréable au public, c'est votre vocation ! Moi j'écrirai pour être utile à mes frères; c'est ma destinée. Ecrivez! Si je me sens vaincu, je crierai merci; mais si la conviction vous gagne, vous vous ferez chrétien et catholique. C'est convenu. Aux armes! » Puis le sourire s'éteignit; les larmes reprirent leur cours. En descendant de la tribune, Fauchet fut enveloppé, embrassé par les Amis et Amies de la vérité. Mais ces baisers mul-

(1) *La Bouche de Fer.*

tiples, loin d'essuyer ses larmes, les redoublaient encore (1).

Quand Anacharsis apprit que Claude n'avait pas lu sa lettre : « Il a montré la prudence d'un prêtre et non la candeur d'un philosophe. » — Quand on lui eut dit qu'il avait récusé le commissariat : — « Qu'importe? il n'échappera pas à mon livre ! » — Mais quand il sut que Claude s'était réconcilié avec Bonneville, Anacharsis n'eut plus de langue. — Oui, lui répétait-on, après boire Bonneville a chanté, il a tendu la main, il a dit : « Tout ou rien, *seno no!* » et ils se sont embrassés. — Et Camille qui m'avait juré qu'ils se mangeraient! Se réconcilier aussi vite avec un persécuteur ! Le lâche!... — Mais le persécuteur de Fauchet c'est vous ! — Moi ! exclama l'Orateur. — Bonneville le dit tout haut, et qui plus est, il veut vous piler dans un mortier pour venger son ami.— Anacharsis n'entendait plus. On lui lut alors ce qu'écrivait Bonneville : « L'on ne peut trop s'étonner des bizarres persécutions de ce M. Cloots... » — Mais j'aime Fauchet, disait l'Orateur... — « Il veut absolument forcer Fauchet à renoncer à l'Evangile !... » — Encore une fois, j'aime Claude !... — « C'est un singulier écrivain que ce M. Anacharsis de 1791 qui ressemble fort à cet ancien Anacharsis qu'on pila dans un mortier à cause de ses flatteries... » — Attaquer ainsi mon patron !... — « Il sait que ce mortier est perdu, et vogue la galère ! Il se range sous l'étendard des maîtres... » — Mais qu'ai-je fait à ce Nicolas? Il va me perdre dans l'estime de Fauchet (2). Et vite Anacharsis courut à la chambre syndi-

(1) *La Bouche de Fer.*
(2) *La Bouche de Fer.*

cale, monument du despotisme encore existant et où les exemplaires de la *Certitude*, expédiés d'Amsterdam, étaient à l'examen; l'Orateur écrivit sur la première page d'un volume : « Claude Fauchet, j'hésite, en vérité, à vous envoyer ce livre ; car j'ai tant de plaisir à vous voir coiffé d'une mitre persane, que je serais réellement fâché si mes musulmans vous faisaient descendre du siége qui vous attend. Imitez Synésius, croyez-moi; vous obligerez beaucoup votre admirateur, Anacharsis Cloots, dont les *persécutions*, pour me servir de l'expression d'un *insensé*, ne tendront jamais qu'à votre plus grande gloire et prospérité (1). »

Tel fut l'hommage que l'orateur rendit à Claude Fauchet avant que le nouvel évêque par élection ne partît en tournée pastorale. Puis, se croyant quitte du Cercle et voyant les nègres revenir sur l'eau, il reprit page chez Cerisier à l'intention du seul Brissot. — Mais qu'il était loin de compte pourtant avec les mystiques !

Fauchet parti, restait Bonneville avec son épithète d'*insensé*, Bonneville et sa troupe ! Ils s'attachèrent à la poursuite de l'Orateur comme des frelons! Anacharsis, faisant fonds sur Camille pour se défendre des piqûres, le prie d'insérer dans son journal la lettre que Claude n'avait pas voulu lire en séance. Mais le journal de Desmoulins s'imprime dans les bureaux mêmes du cercle, et voici la lettre qui sort des presses des Nicolaïtes, déflorée, pleine de fautes. C'est à croire que l'Orateur du genre humain ignore la langue universelle. Bonneville avait joué pareil tour à Fauchet.

— Quel brigandage! dit Anacharsis. Marsyas écorcher

(1) Voir l'*Isographie*.

Apollon! — Ma foi, répond Camille aux cris de l'écorché, adressez-vous aux protes. Je n'ai pu revoir les épreuves: il me fallait promener ma femme, que les aristocrates insultent toujours quand elle va seule (1). — Et le traître abandonne l'Orateur à la merci des protes Henriquez et Ducros. « Salut au baron d'Anacharsis! » disait l'un. « Salut à Cloots Apollon! » reprenait l'autre (2). Et tout le monde de rire. En même temps Bonneville a vent qu'un journal étranger, *la Correspondance de Neuwied,* présente les Amis de la Vérité comme francs amis de la danse et de la bonne chère. La feuille signale même l'apparition, au Cirque, de l'amazone liégeoise, Théroigne de Méricourt. « — Sottises! Calomnies! Infamies! Théroigne est au pouvoir des Autrichiens, qui ne le sait? Perrégaux, le banquier, qu'elle a coutume d'appeler son bon oncle, l'affirmerait au besoin (3). On veut perdre les francs-frères dans l'esprit des frères Moraves, voilà tout. Les frères Moraves résident à Neuwied et pourraient bien venir en France, ainsi que le souhaitent le quaker Brissot et le véridique Bonneville. Qui donc ne le souhaite pas?... — Eh! Cloots, parbleu! dit Bonneville. Cloots, un ex-jésuite! Cloots, qui s'intitule modestement Orateur, qui prêche l'égalité du haut de son carrosse à ressorts bien pliants! Cloots le Prussien, qui nous dit des injures et de près et de loin. » Si Nicolas ne risque pas le mot mouchard, c'est bien par charité; mais il le sous-entend (4).

Ce qualificatif n'était pas encore de mise entre patriotes. Marat seul le lâchait parfois : affaire de tempé-

(1) Camille Desmoulins, *Révolutions de France.*
(2) Henriquez.
(3) Lettre de Théroigne à Perrégaux, inédite.
(4) *La Bouche de Fer.*

rament. La fréquence des attaques, les difficultés de la route civique n'avaient pas encore aigri ni lassé personne. On s'avertissait brutalement déjà, mais comme entre amis, par jeu, nul n'imaginant qu'un jour les coups seraient mortels.

Aussi tout autre qu'Anacharsis se fût effrayé des violences de Nicolas. Lui ne s'en soucia; et, loin de tempérer l'ardeur de son jacobinisme, qui seul lui attirait tant de malédictions, il résolut d'en multiplier, au contraire, les actes extérieurs. Il ne bougea plus de la table des Lameth, se croyant au sanctuaire. Cependant, un soir, une dispute éclate entre Alexandre et son collègue Robespierre. Il s'agissait de la non-rééligibilité des membres de la Constituante à la Législative, proposée par le député d'Arras. « Un pareil décret, s'écrie Alexandre, et nous abandonnons la France! » A ce cri de révolte, de trahison, poussé par un député du peuple, Anacharsis bondit sur sa chaise : « Brissot avait donc bien jugé! » Aussi, se penchant à l'oreille de Massieu, son voisin : « Me voilà devenu savant entre la soupe et le café, » dit-il. Et, le café pris, il se leva et ne reparut plus chez Lameth (1).

Mais qu'il était troublé! « — Où dîner désormais? C'est à se claquemurer en tête-à-tête avec sa conscience seule. Camille me renie, Lameth nous trahit, Bonneville me poursuit. Il n'y a vraiment au monde que les purs voltairiens! » — Et il alla chercher refuge auprès de son ami Villette, victime comme lui, six mois auparavant, des persécutions des mystiques. — Mais est-ce possible? y voit-il bien? Que trouve-t-il chez Charles? Nicolas lui-même à la tête d'une bande députée par le cercle. Et

(1) Cloots, *Appel au genre humain.*

qu'entend-il? les louanges de Villette; des cris de : « Vive Voltaire! » Nicolas n'a d'haleine que pour ces deux vers du patriarche :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science (1).

« Quel miracle est-ce là! fit Anacharsis interdit; ou plutôt quelle mascarade! A peine Fauchet dehors, ils insultent aux prêtres plus haut que je ne le fais moi-même! » L'Orateur veut s'enquérir du mystère, mais Charles ne daigne répondre, regarde à peine et, s'il salue, c'est bien comme feraient Henriquez et Ducros : Bonjour à Cloots Anacharsis! — « Quoi! on me dédaigne même ici et quand Voltaire triomphe... (2)! »

Oui, Voltaire triomphait, et c'est pourquoi Villette faisait le personnage. Les prêtres, loin de vouloir consentir à la loi, n'avaient cessé leur tapage; ils redoublaient même en scandale, excités maintenant de la voix par leur chef, l'Italien Braschi, dit Pie VI, qui, perdant Avignon, venait de crier « anathème! » à la révolution française. Nombre de jacobins, jansénistes et légistes rêvaient pénalités, et la calotte faisait mine déjà de coiffer la couronne d'épines, quand les philosophes intervinrent, et doucement: « Il faut ôter aux prêtres la béatifique espérance du martyre. Prenez pour arme le bon sens, le rire de Voltaire et non la loi. » Alors tout Paris avait éclaté d'un rire bruyant, inextinguible, universel, comme aux beaux jours de l' « Écrasez l'Infâme. « Non-seulement on prononçait l'éloge non funèbre de Jésus, mais on en-

(1) *La Bouche de Fer.*
(2) *Chronique de Paris.*

voyait son vicaire en paradis, on l'envoyait en enfer; on le brûla même en effigie au portique de la Révolution, au Palais-Royal. A cette flambée, toutes les bouches, toutes les consciences parisiennes crièrent enfin ce qu'Anacharsis avait demandé, lui des premiers, l'apothéose de Voltaire! L'élan fut tel que les Véridiques en oublièrent tout à fait Jean-Jacques. On entendit Reys Héron, un échappé du Cirque, demander qu'au champ de la Fédération l'autel de la patrie reposât sur le corps même du patriarche (1).

Ah! comme Anacharsis se moqua bien de la morgue de son ami Villette et comme il pardonna vite aux francs-frères leur conversion subite! Avide de prendre part à ces fêtes populaires de la philosophie, et d'autant plus qu'il sortait d'une atmosphère mystique, il monta sur les bornes, comme l'an passé, et se mit à prêcher non point démonstrativement, mais avec sa langue d'à tous les jours et de la bonne manière, à la Jean Bart, f.....! à la Duchesne, bougre! Oui, il lâcha le mot comme Montaigne l'écrivait, tout d'un jet. Que dis-je? comme Montaigne, comme Diderot, il l'écrivit même, rendant ainsi l'hommage le plus complet à ces types pantagruéliques que le peuple s'était créés sous l'ancien régime, Duchesne et Jean Bart, — symboles de son énergie et de sa vitalité cachée. Dans les *Lettres bougrement patriotiques* de Lemaire, un père Duchesne lafayettiste, Anacharsis risqua toute une histoire philosophique, celle de Joseph Chrétien, f.....! (2)

Mais le 30 mai fut le triomphe. Pour célébrer l'anniversaire de la mort du patriarche, Paris prit le deuil,

(1) *La Bouche de Fer* — et *la Chronique.*
(2) *Lettres bougrement patriotiques*, journal.

comme il avait fait déjà pour Franklin, pour Mirabeau, pour Price, les nouveaux saints; et l'Assemblée accordait enfin à Voltaire les honneurs du Panthéon. Ah! comme Anacharsis se sentit fier! N'avait-il pas eu large part au décret, quoique l'idée de Villette l'emportât sur la sienne? Qu'importe que Voltaire aille à Sainte-Geneviève maintenant déchristianisée? Il est à Paris! On le reconnaît pour le premier des guides sur la grande route révolutionnaire! « *O vitæ philosophia dux!* s'écria l'orateur; oui c'est bien la philosophie qui a fait la révolution! » Mais Anacharsis n'avait pas dit qu'arrivait le plus beau démenti qu'une nation, une assemblée, un homme ait jamais reçu publiquement.

Aû nom de la philosophie même, un philosophe de la grande époque, un élève de Diderot, presque un égal de Voltaire aux yeux de la foule, se présente, qui renie la révolution : Guillaume-Thomas Raynal! Oui, le vieillard que l'Assemblée a rappelé de son exil marseillais et dont les patriotes songeaient à célébrer la rentrée dans Paris; Raynal, à qui les quakers américains faisaient tenir par les mains de Brissot une lettre de félicitations pour son civisme anticipé, — eh bien! à peine arrivé, le voici qui court chez Malouet, un noir des plus noirs, et qui proteste contre l'interprétation philosophico-révolutionnaire des événements. Ah! si l'hommage que le fils de Fréron, orateur du peuple, rendait en ce moment à Voltaire, avait confondu la secte des christicoles, la trahison de Guillaume-Thomas Raynal mit aux champs le monde des philosophes. Chaussard écrivit en homme libre à l'esclave Raynal; Félix Nogaret l'apostropha de Versailles; un prêtre patriote s'indigna même contre l'apostat; enfin, ce fut à qui se moquerait le plus haut des opinions contra-

dictoires de Thomas qui voulait et qui ne voulait pas (1).

Anacharsis, lui, répondit au soufflet non par un cri d'indignation, mais par un sourire de satisfaction. De longue main il connaissait le sire, et il avait contre lui une rancune de jeunesse. C'était Raynal qui avait éclipsé par son charlatanisme les éclatants débuts du philosophe du Val-de-Grâce. Or l'orateur avait l'occasion belle de venger d'un coup de plume la philosophie, Voltaire, la révolution et lui-même; c'est pourquoi, souriant, il écrivit :

« Raynal ne fut jamais philosophe ni homme de génie, mais fripier de génie et de philosophie. Ce n'est pas pourtant à cette friperie qu'il dut sa grande fortune; mais quand il ne pouvait vendre des nègres aux colons de Saint-Domingue, il faisait à Paris le commerce de la féminine denrée. Quoique ces deux trafics de chair humaine, chacun très-lucratif, pussent suffire à la cupidité d'un homme qui avait pris le manteau de la philosophie, il faisait un troisième métier non moins honnête, celui d'espion de police. Un peu honteux de tant de bassesses, il se fit, pour se rendre supportable à ses yeux, une superbe queue de paon des plumes des Pechméjà, Diderot, Dubreuil, Naigeon, d'Holbach. Mon oncle de Pauw se frottait les mains en voyant des pages entières de son ouvrage sur les Américains incorporées sans guillemets par l'entrepreneur Raynal. Toutes les grandes tirades contre la superstition et le despotisme qui ont fait la fortune de l'histoire philosophique, et qu'on peut évaluer à quatre volumes, sont de Diderot. La fille de ce philosophe en possède le manuscrit et doit l'insérer dans l'édition complète des œuvres de son père. Bien plus, Diderot, qui

(1) Catalogue de la Bibliothèque impériale.

craignait que le père putatif ne lui contestât sa paternité, a pris les précautions de faire reconnaître à l'illustre Raynal, par-devant notaire, la véritable affiliation de cet ouvrage. Or c'est ce misérable grand-prêtre, renégat, marchand de chair humaine, espion de police et plagiaire, dont Critias Malouet vient, dix ans après sa mort, d'évoquer l'ombre comme celle de Samuel, et dont il invoque l'infaillibilité pour renforcer celle de Margot Pie VI, le grand lama des farinicoles ou adorateurs de farine (1). »

Glorieux de cette lettre, et certain qu'aucune réponse à Thomas ne pouvait être plus épicée, Anacharsis fit insérer la pièce dans la *Chronique*. Mais Millin, loin de l'approuver, est effrayé de son âpreté tudesque ; mais Brissot, dont le quakerisme a été dupe aussi de Raynal, n'applaudit qu'à demi ; mais Camille lui-même, Camille le cynique, trouve l'œuvre un peu trop cicéronienne. Etonné, Anacharsis veut interroger Millin ; mais Millin, pour réponse : « Vous êtes un homme, dit-il, les faits sont graves; Thomas peut vous poursuivre; vous avez signé, défendez-vous (2)! » Et Millin laisse Anacharsis comme avait fait Camille, comme avait fait Villette.

« Ai-je trop montré l'oreille? se dit l'Orateur. N'ai-je pas eu la modération qui convient au sage? Cependant on ne saurait comparer mon intempérance de langue à celle de l'ami Villette, qui se pique de retenue. Si j'injurie les apostats, il ne traite guère plus philosophiquement ses adversaires. » Charles, en effet, s'oubliait, devenait intolérant, prenait l'allure d'un janséniste. Le peuple, un jour, s'était ameuté contre les prêtres non jureurs qui offi-

(1) *Chronique de Paris.*
(2) *Chronique de Paris.*

ciaient aux Théatins. L'église touchait à l'hôtel de Villette. Villette de son balcon avait encouragé la foule insurgeante. Anacharsis, taxé d'emportement, trouva bon de témoigner de sa modération aux dépens mêmes de Villette, dont il avait à cœur l'outrecuidance. Il protesta donc contre les propos *biscornus* de Charles : « La loi, cria-t-il, la loi ! Qu'on ouvre les portes des églises toutes grandes ! Point de persécutions !... » A cette leçon, tout Villette fut révolté. Il fit amende honorable en grondant, mais les propos biscornus lui restèrent sur le cœur (1). Aussi pour se venger... — Eh bien ? — Il fut en plein de la conjuration contre l'Orateur... Depuis longtemps, en effet, la perte d'Anacharsis se préparait. On allait le découronner de son titre humanitaire.

Au milieu de juin, sur un signal de Brissot, qui avait tout tramé, parut dans le *Patriote*, dans la *Bouche de Fer*, dans le *Moniteur* et dans la *Chronique* même une adresse des gens de couleur et nègres libres à l'Orateur du genre humain ! Brissot, le bienveillant Brissot, lançait les nègres sur Anacharsis comme il les avait lancés sur Lameth. Ah ! comment la victime eût-elle soupçonné l'aventure prévu le coup et d'où il partirait ? Brissot n'avait cessé de lui sourire comme au premier jour. En avril, à l'heure où s'ébruitait l'alliance Brissot-Fauchet, l'ami des noirs disait encore : « Le spirituel Cloots, l'ingénieux Cloots ! » Pour rien au monde il n'eût voulu le confondre avec Laclos le jacobin, rédacteur du journal du club ; il lui pardonnait même de juger par une saillie le grand procès des noirs et des blancs ; et quoique en cette affaire il le trouvât plus *Vizir* qu'Orateur, il n'avouait pas moins qu'il

(1) *La Chronique.*

avait l'intention bonne et droite. — « Honni soit qui mal y pense, » concluait-il.

Le 29 mai, pourtant, Brissot changeait de note. Tout fier d'avoir déconsidéré les Jacobins, quoique jacobin lui-même, et voulant essayer de faire brèche à l'autre puissance parisienne, les Cordeliers, bien qu'il les tînt pour ses amis, — il avait poussé droit à Camille, le plus en vue, le moins paré, en lui criant : « *Quid* des nègres? » Or, à cette heure, Camille ne songeait guère aux noirs. En bon cordelier, il n'avait en tête que les ilotes parisiens, ses alliés des faubourgs, à qui, par un décret, celui du marc d'argent, l'assemblée avait dénié le droit de vote. Camille, donc, n'ayant point fait réponse, Brissot morigéna le cordelier (1), mais en ajoutant : « Si Camille n'a rien dit des nègres, il est moins blâmable que Cloots, qui fait des épigrammes contre eux. » Anacharsis n'avait point alors senti l'aigreur du mot. Aussi ouvrit-il grands les yeux quand, le 11 juin, s'étala la fameuse adresse des hommes de couleur et nègres libres. Il était mis en demeure de s'expliquer sur leur compte; sinon, les nègres lui retiraient leurs pouvoirs.

Déjà, au nom de la nation prussienne, le ministre de Prusse Hertzberg, avait désavoué l'Orateur; Bonneville ensuite l'avait osé présenter comme espion; cette fois, c'était Brissot qui, par la voix des nègres, l'interpellait en face. Sur l'heure, Anacharsis se crut perdu; mais ayant réfléchi sur les manœuvres étranges de Brissot, il retrouva bientôt son calme. — « Non! le culte de Brissot pour les noirs n'est point désintéressé. Ce n'est là qu'un jeu, qu'une machine de guerre, comme son quakerisme, pour

(1) *Le Patriote français.*

qu'on le distingue à l'heure prochaine des élections. Il parle principes quand il ne s'agit en rien de principes, puisque lui-même écarte la question de la traite... » Anacharsis répondit donc avec l'ironie la plus douce à l'adresse faite au nom des hommes de couleur et des nègres libres (1):

« Oui, Messieurs, vous êtes membres du souverain opprimé tout comme vos esclaves, les nègres non libres. J'avouerai que j'ai trahi ma mission lorsque vous me prouverez que la traite des noirs est un trafic honnête. Les clameurs de certains moralistes contre notre régime colonial sont aussi déplacées que celles des quakers contre notre artillerie meurtrière et conservatrice. Un corps politique doit songer avant tout à sa conservation, cette conservation exigeât-elle la tolérance des sacrifices barbares à Moloch... On peut me trouver inepte, mais non pas traître. Vous savez mon système, mais un peu de prudence, de politique pour arriver au but final de mes pensées. Ce plan générateur m'occupe dans mon cabinet, dans mes promenades, dans mes conversations; il charme mes insomnies, il absorbe mes veilles. » Puis, ayant en esprit cette course à la représentation qui commençait et dans laquelle Brissot allait se montrer si bon coureur, il renouvela son serment de renoncer à toutes les places, car il ne voulait s'attacher à aucun souverain provisoire, afin de ne s'occuper que de la nation du genre humain. « Si votre religion, Messieurs, n'est pas satisfaite, choisissez pour orateur un homme plus indépendant, plus désintéressé, plus zélé qu'Anacharsis (2). »

(1) *Chronique*, — *Moniteur*, etc.
(2) *Chronique*.

Plein d'amertume, il écrivit ces derniers mots, et quoi qu'il se fût juré, les larmes lui montèrent aux yeux, car c'était le 18 juin 1791 qu'il se résignait ainsi à l'abdication de ses fonctions d'Orateur : la veille même du jour où, l'an passé, il s'était fait accepter comme tel à la barre de l'Assemblée nationale. — Quels changements depuis lors! Que de déceptions déjà! Lui qui s'était vu traînant à sa suite l'humanité tout entière, douze mois se sont passés, et le voilà seul, découronné, suspect! Cette Assemblée qu'il tenait pour le centre du concile œcuménique de la raison, c'est à qui des patriotes la ravale et la méprise, non par fractions, mais toute, sans qu'on excepte les Enfants de la Montagne. De cette constitution qu'il croyait immortelle, ce n'est pas deux ou six articles qu'il faudrait amender, c'est la constitution même qu'il faut anéantir. Les moyens constitutionnels de perfectibilité paraissent trop lents aux agitateurs du quartier de l'idée, comme aux mystiques du Cercle social. Les motions du club des Jacobins font déjà place aux pétitions qu'on signe aux bureaux mêmes du Cercle. Ce n'est plus seulement contre le triumgueusat jacobin de Barnave et des Lameth que Brissot se démène; comme Bonneville, il tonne ouvertement contre la société-mère : « Ne prenons pas Vaugirard pour Rome, » s'écrie-t-il (1). Or de Rome elle-même que pense-t-il bien? « Nos ennemis les plus cruels sont à Paris! » ce que disait Fauchet. — Mais ce cri sonne mal aux oreilles des Cordeliers? — Qu'importe? il y a ligue, et les mystiques glorifient bien Voltaire! Fi des principes! Rien qu'un mot d'ordre, bien vague, non défini : Vive la République ! — « Voilà donc

(1) *Le Patriote français.*

à quel point nous ont amenés les trahisons de la cour! » dit l'orateur.

En accusant la cour, Anacharsis pensait juste. Ce n'était pas les discussions bruyantes des clubs qui avaient ainsi halluciné les esprits, mais bien la certitude des menées ténébreuses d'un roi conspirateur, ennemi né de la monarchie populaire. Louis XVI n'avait toujours qu'un rêve : rejoindre les criminels de lèse-nation qui commençaient à s'enrégimenter outre-Rhin sous la bannière d'un des leurs, Condé. En février, il avait voulu fuir; mais la garde nationale l'avait cerné, lui et sa bande armée de poignards; en avril, il veut fuir encore sous prétexte d'un voyage à Saint-Cloud; mais les Cordeliers sont là qui se jettent au devant de la voiture. A cette heure de confusion parisienne, heure propice! on l'attend toujours là-bas, émigrés, Prusse, Autriche, tous prêts à la guerre. Oui, prêts à la guerre! Qui le sait mieux qu'Anacharsis? Voilà un mois qu'il a reçu la visite d'un officier allemand, émissaire autrichien qui, d'Huningue à Dunkerque, avait mission d'inspecter les frontières. Nombre d'affidés semblables parcourent les départements. Mais c'est en vain que l'Orateur a encore jeté le cri d'alarme; nul n'a voulu entendre (1).

A cette heure donc, les terreurs d'Anacharsis étaient grandes. Or, chaque fois qu'il se sentait ainsi troublé, il allait d'instinct, pour se refaire le cœur, auprès du patriarche de la révolution, l'abbé Siéyès. Il lui fallait que l'homme qui avait départementalisé les Français pour les faire libres le rassurât lui-même sur le salut de la nation-modèle, noyau de la nation unique. Anacharsis rencontra

(1) *Le Patriote français.*

Sieyès le 19 juin sous les marronniers des Tuileries. Sieyès était sombre. L'orateur l'interroge sur les affaires du temps. « Les habitants de ce palais, dit l'abbé, s'échapperont quelque jour pour nous mettre dans l'embarras!... » C'était justement penser du roi comme Anacharsis lui-même (1).

Le lendemain, 20 juin, jour anniversaire du serment du Jeu de Paume, le patriote recevait une lettre de l'oncle de Pauw. Chose étrange! hors frontière, le philosophe pensait tout comme l'abbé et l'Orateur : « On a beau parler de Bailly et de Lafayette, si le peuple de Paris n'eût point empêché le roi d'aller à Saint-Cloud, il serait maintenant, non à Saint-Cloud, mais à Worms. Il continue de passer par ici un grand nombre d'aristocrates, et on sait d'eux, à n'en plus douter, que les hommes aux poignards que vous nommez *Poignardini* ont voulu enlever le roi par la porte dérobée des Tuileries. Un seul de ces aristocrates m'a parlé avec quelque confiance, sans cependant dire son nom : il assurait avoir été dans les gardes du comte d'Artois, et me demanda des éclaircissements sur la route d'ici à Trêves, où il allait rejoindre le prince de Lambesc. — Nos gens promettent toujours d'entreprendre quelque chose contre la révolution, me dit-il ; mais si d'ici au mois d'octobre ils n'entreprennent rien, alors je les quitterai et retournerai en France. » Et l'oncle poursuivait, prévoyant une fuite, annonçant la guerre (2)!...

Une autre lettre accompagnait celle du chanoine, et plus effrayante encore pour l'âme d'Anacharsis. Elle n'ap-

(1) Cloots, *République universelle.*
(2) *Chronique de Paris.*

portait pas de nouvelles, mais elle était toute d'appréhensions sinistres, pleine de prières et de larmes, larmes de femme, larmes de mère. Du fond de la vallée, la vieille baronne écrivait à son fils, non pas de revenir au pays, — la Prusse lui était bien fermée pour toujours, — mais elle l'adjurait, ne devant plus le revoir, de prolonger au moins la vie qu'elle lui avait donnée. Et dans sa douleur elle avait la force de lui crier : Va-t'en; fuis en Amérique (1)! « Comme si l'Amérique, gronda sourdement l'Orateur, conserverait son indépendance après la catastrophe des Français! Comme si la vie ne me serait pas à charge le jour où la monarchie universelle d'un Charles Quint ou d'un Octave ferait évanouir mes justes espérances pour la République universelle des Droits de l'homme. Tant de gens obscurs se défont du fardeau de la vie par désœuvrement que je saurais bien m'en débarrasser par raisonnement. Un tyran désespéré dit : Après moi le déluge! un citoyen désespéré : Après moi la contre-révolution! J'ai trop vécu pour ne pas savoir mourir (2). »

Anacharsis était brisé, d'autant plus que le château du Val-de-Grâce lui revenait en même temps à l'esprit. Il se jeta donc dans la foule pour se remettre, pour oublier. A voir tant d'inquiétude sur le visage du philosophe : « Qu'est-ce? se demandait-on; se croirait-il vraiment dégradé par les nègres? » — Et, comme par manière de consolation, on lui contait que le matin même l'officier municipal Chardon était parti à Romilly pour recevoir les mânes de Voltaire. « — Quoi! l'apothéose! Le moment est bien choisi! Le roi va fuir! — Comment? Mais les Cor-

(1) Cloots, *République universelle.*
(2) Cloots, *République universelle.*

deliers, mais les faubourgs sont toujours là! — Le roi va fuir, » répéta l'Orateur. A cette redite, chacun crut que l'ancienne folie du Prussien avait reparu, — depuis le 18 avril, sans doute. Mais Anacharsis montra la lettre de son oncle. Mais pour toute réponse on le mena, le soir, avant le souper, sur le boulevard. La reine s'y promenait souriante, confiante, tout aimable. Miracle! cette douce apparition chassa soudain toutes les mauvaises pensées de l'alarmiste. Il se prit même à rire de ses folles terreurs; et ce fut tout rasséréné qu'il se mit au lit, en se promettant d'aller encore, le lendemain, mais par pénitence, voir la procession du Saint-Sacrement où serait le roi!...

.... Quand, le lendemain au matin, à neuf heures, un coup de canon retentit. « — Qu'est-ce? — Le roi, la reine, le dauphin ont pris la fuite cette nuit. — Je le disais bien! cria l'Orateur. Ah! c'est la guerre civile! » Comment rendre ce qu'il éprouva? En moins de rien il est sur pied (1). Il court par les rues, inquiet, avide, ému, prêt à prêcher l'union, coûte que coûte, vaille que vaille. Tout le peuple était debout; mais, phénomène unique dans les annales du genre humain, ni cri, ni terreur, ni tumulte! C'était un peuple qui, livré subitement à lui-même, se conduisait comme un seul sage, se montrait philosophe, depuis le président de l'Assemblée jusqu'à l'homme des faubourgs portant sa pique. Au bout d'une heure Anacharsis ne doutait plus de l'avenir. Jamais Paris ne lui avait paru plus beau. Le sentiment de l'unité s'était emparé de toutes les âmes; et toutes, comme la sienne, s'élevaient en raison de la grandeur du danger. Ah! comme on est frère quand le tocsin sonne, quand on bat

(1) Cloots, *République universelle.*

la générale et que les rois ont pris la fuite (1)! Les Cordeliers, les Véridiques, les Schismatiques même de 89, tous couraient aux Jacobins. A la porte des folliculaires les plus antinationaux était une garde de sûreté pour protéger la tête de ces hommes qui, ce matin-là, avaient mis à prix dans leurs feuilles la vie des patriotes. « — Il n'y aura donc pas de sang répandu! » fit tout joyeux l'Orateur. Cependant il arrive sur le quai Voltaire, il voit un groupe d'hommes armés de piques et de haches; il accourt; c'est Cazalès le royaliste qu'on menaçait de la fatale lanterne; il parle et Cazalès est sauvé. Pour gagner les Jacobins, il traverse le jardin des Tuileries; mais là un cri d'indignation lui échappe : les ambassadeurs des puissances étrangères étaient groupés au milieu du jardin et se félicitaient mutuellement des embarras à venir. « — Ah! dit-il, je compte bien entretenir douze fusiliers sur la frontière pendant que ma plume s'évertuera à Paris. Et, en cas de malheur, je m'avancerai moi-même avec l'arrière-ban pour vaincre ou mourir sur le champ de bataille (2). »

Rue Saint-Honoré, on était bien deux mille. Tous, Cordeliers, Véridiques, Schismatiques, poussèrent le cri jacobin de : Vive la Constitution! et l'envoyèrent comme mot de ralliement à la France entière. Quelle sagesse! C'était dire : « Rien n'est changé; il n'y a qu'un fonctionnaire de moins. » Anacharsis, si terrifié le matin, regretta presque en ce moment que le Jacques des Français n'eût pas pris congé plus tôt. Aussi, ayant crié comme les autres, il ajouta en guise de commentaire : « Nous voilà donc guéris

(1) Cloots, Lettre à Cornélius de Pauw, — et *la Bouche de Fer.*
(2) Cloots, Lettre à C. de Pauw.

de l'idolâtrie royale! » Et comme on parlait d'un régent : « Dites un chef provisoire, en attendant le retour du dauphin, que le rebelle nous a enlevé! » Tels furent les premiers bégayements républicains qu'il risqua; et sans plus s'expliquer ce jour-là il se fit inscrire pour parler le lendemain à la tribune. Le lendemain? que sera-t-il? Cet accord entre les partis durera-t-il vingt-quatre heures? Et le roi? aura-t-il gagné la frontière? sera-t-il arrêté par les courriers de Lafayette? — Hé! disaient les Cordeliers, qu'il parte et qu'il nous laisse! — Souhaitons plutôt qu'il ne trouve point passage, répliquait Anacharsis, qui, réflexion faite, craignait que la France n'hésitât à se prononcer. O bonheur! le lendemain comme il montait à la tribune jacobine, la nouvelle arrive que le fuyard est arrêté. — Arrêté par les exprès de Lafayette? — Non point. Double bonheur! arrêté par la France elle-même!... La France et Paris ne formaient bien qu'une âme! Aussi l'orateur remit vite en poche le discours républicain qu'il avait préparé et laissa la parole à toutes les voix de la ville (1). De toutes parts, pendant quatre jours, on se demanda: « Que faire de Louis le Soliveau? Sera-t-il encore roi? ne le sera-t-il plus? Qu'avisera l'Assemblée? Doit-on le juger? Comment le juger? Et puis : Qu'est-ce qu'un roi? » Enfin on annonçait la visite de mademoiselle République chez la mère la France pour l'engager à chasser de chez elle madame Royauté (2). Anacharsis, lui, ne disait plus mot; il attendait... — Quoi? — Les décrets de l'Assemblée, parbleu! A ce dire, les Cordeliers présents, qui avaient toujours sur le cœur le décret du marc

(1) Cloots, *République universelle.*
(2) Catalogue de la Bibliothèque impériale.

d'argent, faillirent l'assommer! « L'Assemblée nous trahira encore!... » criaient ces zélateurs!

Mais soudain, le 25, à six heures et demie du soir, il se fit un silence. Par toute la ville, les discussions cessèrent. Louis le fuyard arrivait prisonnier du peuple. Anacharsis courut, comme chacun, à sa rencontre. Quelle foule aux Champs-Élysées! Un canon pointé n'eût pas atteint les voyageurs à la royale, tant les gardes nationaux se tenaient pressés autour de la voiture. En vérité ce n'était plus, comme au 6 octobre, son boulanger, sa boulangère et le petit mitron que le peuple escortait. Il ne criait, ne chantait, ne dansait. Tout était muet. On eût dit un immense jury national, populaire, rassemblé d'instinct pour juger le traître que livrait la France à Paris. Aussi, comme Anacharsis enfonça son chapeau quand la voiture passa devant lui! Avec quel empressement il prêta son mouchoir à un ouvrier qui, se trouvant tête nue, ne pouvait faire acte de juge! De quel œil implacable il dévisagea le coupable! Quelle sentence fut son silence! Chacun des membres du souverain jugea de même. Quand le mangeur d'hommes, arrivant sur la dernière marche du perron des Tuileries, se retourna, et sembla dire au peuple-juge, d'un air niais : « Eh bien! quoi? me voilà! » c'était bien Louis le dernier (1).

Minute après, dans les rues, dans les clubs, aux comités de l'Assemblée, à la tribune des Jacobins, toutes les langues reprirent leur jeu : Un dictateur! — Un régent! — Non, un conseil de régence! — Un tribun militaire! — Non, l'appel aux quatre-vingt-trois départements! — La république enfin!... Tous ces cris indiquaient assez que de

(1) *La Bouche de Fer.*

nouvelles combinaisons de l'art social étaient nécessaires. Mais, en vérité, on ne pouvait passer d'un coup de monarchie en république. Bien qu'il ne cessât de montrer une attitude vraiment républicaine, le peuple n'en avait pas moins le cœur tout royaliste. Il ne s'agissait donc pas de proclamer la république comme des révoltés, à la manière des Cordeliers qui s'écriaient dans leur indignation : « Puisque la bête est dans le piége, qu'on l'assomme! » et moins encore en faisant appel aux départements comme le demandaient le fédéraliste Brissot et les échos de l'évangéliste Fauchet, afin de rompre l'unité et d'anéantir l'influence parisienne, ces deux conquêtes de 89. Non, il fallait passer sans secousse de la monarchie populaire dont Louis XVI avait fait fi à une sorte de république monarchique, comme était, par exemple, la Pologne, et cela de par la constitution perfectible. Qu'on revise quelques articles: plus d'hérédité, de liste civile, etc.; et tout sera dit (1)... Ainsi médita l'orateur pendant la suspension des pouvoirs du roi, et c'est pourquoi il allait dans les groupes répétant non moins haut que Robespierre aux Jacobins: « Respectons l'acte constitutif! Songez que nous sommes à la veille de la guerre. La Constitution, ce nouvel Évangile, doit relier à jamais non-seulement Paris à la France, mais au reste du monde. » Et comme les voix cordelières s'unissaient à celles des aristocrates pour lui déclarer net que le reste du monde, à commencer par l'Angleterre, ne se souciait guère plus de cette Constitution que le quartier de l'Idée, Anacharsis leur produisit aussitôt le témoignage du colonel anglais Tarleton, débarqué de la veille. Il avait eu le malheur de porter les armes

(1) Cloots, *République universelle.*

contre les Américains, et il accourait défendre, en cas de guerre, cette Constitution même, pour réparer les fautes e sa jeunesse (1).

Or ce fut pendant cette crise parisienne, nationale, humanitaire, à l'éclosion de l'idée républicaine! que les cendres de l'homme sans pair arrivèrent dans la grand'-ville. Quinze jours après que Louis le Dernier, représentant du droit divin, avait été ramené dans Paris, Dieu sait comme! Voltaire, représentant du droit humain, fit son entrée du côté du levant, traîné, à travers le faubourg de Gloire, sur un chariot où se lisaient ces vers :

> Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.
> Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner.

C'était bien là le cri de sa cendre!

Le soir du 10 juillet tout Paris alla en pèlerinage à la place de la Bastille, où les mânes du philosophe reposèrent une nuit sous un bosquet de roses qu'on avait élevé sur les ruines mêmes du cachot habité jadis par l'apôtre comme prisonnier du roi. Le lendemain se fit la pompe. Fête nouvelle, toute municipale, philosophique et populaire. Il y avait les clubs avec leurs bannières, les bonnets de laine avec leurs piques, les hommes de l'Idée, comme famille de Voltaire; au milieu d'eux Anacharsis avait pris rang.

Les bonnets de laine marchaient groupés autour d'une amazone prolétaire qui tenait en main une pique avec cet écriteau : « Dernière raison du peuple! » — Quand on fut arrivé devant la maison de Charles Villette, Belle et Bonne, toujours Belle, descendit d'une estrade, cou-

(1) *Chronique de Paris.*

ronna civiquement la statue de Papa grand homme, et, suivie des demoiselles Calas, elle fit route vers le Panthéon avec le cortége. Signe d'un temps nouveau, la femme dans cette cérémonie prenait la place du prêtre!

Caché dans son palais-prison, Louis regarda passer sans comprendre. Mais les prêtres comprirent bien : « Dieu, tu seras vengé! » s'écriaient-ils. Et les aristocrates aussi : « Ils payeront cher cette fête-là ! » — Pour le moment, Dieu se mit à pleuvoir. — « Tant mieux, dit Anacharsis, qui marchait sur une terre jonchée de fleurs et de verdure, le ciel est contre nous comme à la fête de la fédération! » Mais la joie d'Anacharsis fut au comble quand on arriva devant *la Bouche de Fer*. Car ce ne fut point l'ombre de Fauchet qui s'offrit soudain,—Fauchet, à cette heure, incendiait le Calvados, — ni les jansénistes du Cercle social qui parurent en énergumènes, — les jansénistes protestaient à Saint-Médard, leur Panthéon, — la porte s'ouvrit, mais pour donner passage aux ouvriers imprimeurs de Reynier l'encyclopédiste. Manches retroussées, ils portaient un chêne à feuilles d'acier, et leurs bonnets avaient pour inscription : « Liberté de la presse. Vivre libre ou mourir (1)! » Alors Anacharsis en exaltation récita ces paroles de Voltaire : « O peuples, de quelque nation que vous puissiez être, écoutez cet avis salutaire. Si quelque jour vous avez le bonheur de vous rassembler par vos vrais représentants, et qu'il soit question de vous donner des tribuns, ne laissez jamais cette charge importante que pour un temps fort court sur les mêmes têtes. Ou, si vous êtes contraints de vous en choisir qui dussent être inamovibles et perpétuels, alors, si

(1) *Chronique de Paris.* — *La Bouche de Fer*, etc.

vous les voulez incorruptibles, n'en prenez jamais d'autres que vos imprimeurs (1) ! »

Et le soir même, toujours échauffé par le triomphe de l'idée voltairienne, et rêvant aux combinaisons de son nouvel ordre social, il écrivit avec une audace toute cordelière cette fois :

« Louis XVI, en voulant franchir la Meuse, nous a fait passer le Rubicon. Poussons en avant comme César! Le sort est jeté.

« La royauté est une espèce de prêtrise non moins absurde que tout autre sacerdoce. La France libre se lèvera un jour pour jeter un cri éclatant et unanime : « Point de roi, point de prêtre !.. »

« La démocratie royale est un monstre. Le roi nous dévorera ou nous dévorerons le roi.

« Qu'on rétablisse Louis XVI ou qu'on le détrône, je ne donne pas dix ans à la superfétation royale.

« Il serait plus facile d'apprivoiser dix panthères que de trouver un roi citoyen, un Dieu-homme. Tant qu'un roi jouera la comédie sérieusement, gare que le spectacle ne finisse par une tragédie. Ce monarque est dupe ou fripon... (2). »

Et d'heure en heure ses exigences augmentèrent, ses impatiences redoublèrent, — quand, le 13 juillet, les sept comités de l'Assemblée déposent leur rapport sur la fuite de Varennes. O trahison ! Les Cordeliers seuls avaient prévu juste. Les députés n'ont tenu compte en rien des cris de la ville. Loin de conclure à la déchéance du roi, ils ne veulent pas même qu'il soit mis en

(1) Voltaire, *Adresse au clergé.*
(2) Cloots, *République universelle.*

jugement. « Louis est innocent, on l'a enlevé, il n'a pas fui. Passons l'éponge ! » — « Mais je proteste, fit Anacharsis, indigné d'un tel tour de passe-passe. » Et comme Anacharsis, toute la ville protesta par son deuil, le 14 juillet, jour anniversaire de la fédération. Mais l'Assemblée, malgré l'attitude parisienne, ne s'apprêtait pas moins à voter les conclusions du rapport.

Aussitôt les Jacobins, les Véridiques, les Cordeliers, Brissot, Camille et Bonneville en tête, rédigent une pétition, qu'on signera au Champ de Mars sur l'autel de la Patrie. On demande nettement à l'Assemblée de pourvoir au remplacement du roi! « C'est justice. Je signe des deux mains, » dit Anacharsis; et il court au Champ de Mars. Mais quoi! on ne signe pas. Les commissaires jacobins ont remporté la pétition. Seuls les membres du Cercle social et quelques Cordeliers, impatients comme la foule qui les entoure, veulent passer outre les moyens constitutionnels. O les imprudents! fit Anacharsis, qui pourtant ne se sentait pas la conscience de les arrrêter. Qu'éprouvait-il donc? Qu'y avait-il dans l'air? Il vole à l'Assemblée pour s'enquérir. Il rencontre Lameth. A qui pourrait-il mieux s'adresser? Charles Lameth est président, et Charles sans rancune lui tend la main. Mais ne sait pourquoi, l'Orateur se détourne. « Cloots fuit donc les grandeurs? » dit Lameth (1). Ah! cette parole étrange, dite par un législateur sur un ton plus étrange encore, eût mis au fait un esprit moins candide que celui d'Anacharsis. Lui n'en demeura qu'interdit. Aussi, le lendemain, quand il entendit proclamer et qu'il vit affiché l'arrêté concernant non-seulement les factieux et les

(1) Cloots.

aristocrates, mais encore les étrangers payés, disait-on, pour exciter du trouble en France, il ne comprit pas encore, et quand le soir, à huit heure et demie, retentit un feu de mousqueterie, puis une fusillade... Est-ce les Tuileries qu'on assiége? Est-ce la famille royale qu'on mitraille? Damnation! ceux qu'on massacrait, c'étaient les membres des sociétés fraternelles, hommes, femmes, enfants, le souverain en sabots et sur l'autel même de la Patrie. Et leurs assassins n'étaient pas des chevaliers du poignard, des monarchistes; — non, c'étaient les constitutionnels de l'Assemblée qui ordonnaient cette exécution, et cette exécution était faite par des gardes nationaux, tous Parisiens, au nom de la Constitution même. « Cette fois, c'est bien la guerre civile. O Paris! ô le genre humain! » Anacharsis se voila la face. Qu'importe que l'affaire n'eût duré qu'une minute, que l'on comptât ou douze ou cent cadavres! Quand Anacharsis en vit passer un sous ses yeux, il s'imagina l'humanité tout entière.

Comme un fou, il va dans la ville. Ville morte! Il parcourt le quartier de l'idée, tous ont fui. Danton, Fréron, Camille, les Cordeliers, tous se cachent. Il arrive aux Jacobins, plus de société; il y a scission. Restez ici, disent les uns. Venez aux Feuillants, disent les autres. Il se rend au Cercle social. Bonneville aussi a levé pied, et c'est nouvelle que la baronne hollandaise Palm Aelders est arrêtée, aussi bien qu'un banquier juif de Berlin, Ephraïm, tous deux comme conspirateurs agents de la Prusse. Mais voilà que les stentors à deux sous crient, hurlent dans le jardin du Palais-Royal: Grand complot formé au milieu de Paris par les étrangers! — et suit le nom des conspira-

(1) Ephraïm Itzig. Frédéric-Guillaume était son obligé.

teurs. Est-ce croyable? le nom d'Anacharsis, fortement prononcé, figure sur la liste (1). Quoi! l'Orateur du genre humain proscrit, et dans le chef-lieu du globe encore! Quel délire les possède? La fusillade a donc ébranlé les cerveaux? Il écoute dans les groupes; on le traite d'étranger vagabond, n'ayant pas de propriétés en France et ne pouvant, par conséquent, aimer les droits de l'homme. — Avec cela, que les riches propriétaires ne maudissent pas la nation! se murmure-t-il à lui-même. Le monde est renversé! — Il ouvre un journal, *l'Ami des Patriotes*, par Duquesnoy. *L'Ami des Patriotes* déclare que l'Ami du genre humain n'est pas du tout son fait, et il l'accuse de distributions d'argent (2). — « Ah! dit Anacharsis hors de lui, comme si on paie un peuple pour qu'il soit libre! C'est bien toi qu'on a payé, vil folliculaire! »

Pendant les jours qui suivirent, il ne sut encore qu'imaginer. Au nom de quels principes, se demandait-il, peut-on mentir ainsi? Ce n'est pas, à coup sûr, les droits de l'homme qui les inspirent! — Pour justifier de tels actes, on produisait, en effet, un mot nouveau dans la langue politique, et qui, tenant lieu de tout, s'accommodant à tout, devait faire fortune dans le monde : l'Ordre!

Au nom de l'Ordre, Condorcet fut dénoncé, Thomas Payne inquiété, Claude Fauchet poursuivi. On avait dit : Défiez-vous des étrangers; c'était déjà proscrire le genre humain. On ajouta : Défiez-vous des idéologues! afin d'en proscrire la conscience. Et ce fut fait de la liberté de la presse.

Eh bien! à cette heure, où tout principe était méconnu,

(1) Cloots, *République universelle*.
(2) *L'Ami des Patriotes*.

où chacun se taisait terrifié, Anacharsis, quoique idéologue, quoique étranger, quoique patriote et partant triplement suspect, eut le courage d'élever la voix à l'honneur des masses populaires, que les corrompus de l'Assemblée, non contents de leur mitraillade, accusaient de corruption et de barbarie : « Un peuple, s'écria-t-il, qui, dans ses plus furieux excès, a poussé le désintéressement jusqu'à rapporter à la maison commune les doubles louis de Foulon et de Berthier, ce peuple ne tendra pas la main pour recevoir un écu suspect; et dans l'effervescence de la révolution, lors du pêle-mêle général, nous avons vu les pauvres refuser aux riches la faveur de payer le vin et la bière que nous buvions ensemble dans les cabarets. J'ose dire que les plus grandes atrocités ont été commises par la morale naturelle, par l'instinct de justice, par les sophismes de l'ignorance. Tous les mouvements étaient spontanés, sans en excepter le dernier Champ de Mars. L'amour de la liberté a son bandeau et ses fureurs. Chaque fois qu'on présentera au peuple une loi que la raison d'État sollicite, mais que la conscience humaine repousse, vous entendrez des murmures (1)!... »

Mais, comme il disait, une tristesse encore lui coupe la voix. Il arrive d'Angleterre que les philosophes patriotes y sont aussi martyrs. A Birmingham, le 14 juillet, le docteur Priestley a vu, pour avoir fêté les droits de l'homme, sa maison et quinze autres pillées, démolies, rasées, et son effigie brûlée en place publique; — mais là, non plus par les bourgeois; c'était par le peuple. A cette nouvelle, l'Orateur fut à bas. Tout son courage l'aban-

(1) *Chronique de Paris.*

donna. Il faillit de lui-même renoncer à son titre. Muet, il attendit que son heure vînt aussi. L'indifférence lui parut chose divine. Que le chimiste Fourcroy ouvre une souscription pour venir en aide à Priestley; que Condorcet envoie, au nom de l'Académie des sciences, le titre de membre correspondant au philosophe persécuté; que les patriotes se cotisent pour faire don à l'Anglais d'un bien national, Anacharsis ne s'en soucie. En lui plus rien ne va!... Ah! comment le faire revivre, lui rouvrir le cœur, lui remonter la tête, lui ressouffler une âme? Faut-il qu'un prince lui pousse dans l'oreille un cri d'admiration? Mais il ne croit plus à la philosophie des princes! Qu'une secousse nouvelle ébranle Paris? Mais elle ne peut se produire tant qu'il y aura déroute au quartier de l'idée! Non! Une plainte seule peut le ranimer en le pénétrant. Or, elle s'éveille, douce, naïve, enfantine, et ce n'est ni d'une mère ni d'un homme, mais d'un peuple, d'une cité; et quelle cité? Genève, la patrie de Jean-Jacques. Les membres du souverain opprimé de la petite république s'adressent à l'Orateur du genre humain, à l'élève de Voltaire, à l'inventeur de la Nation unique :

« Homme frère, toi qui prêches si bien au genre humain, toi qui aimes si fort la liberté, tu dois aimer Rousseau. Mais il ne faut pas l'aimer ici! Des magistrats!... un conseil!... un gouvernement!... Ah! nous avons bien à gémir! Homme frère en liberté, nous aurions bien besoin d'un Anacharsis Cloots! Mais nous n'avons que des Raynal, de vieux traficants de liberté. Écoute, frère, lance-nous, comme le pape jadis de son Vatican, lance-nous de Paris, du sanctuaire de la liberté, des excommunications, des bulles, des censures; nous en avons besoin! Parle-nous de Rousseau, de notre infamie, de notre

opprobre! Songe à tes frères du lac Léman. Homme frère, adieu (1)! »

Ces plaintes eussent ressuscité un mort tout autre même qu'Anacharsis. Elles étaient bégayées sur un ton si suppliant que l'Orateur s'épanouit dans son amour-propre et témoigna de sa résurrection par un sourire. L'humble attitude des requérants ne lui prouvait-elle pas la vérité de son système. On eût dit des voix d'esclaves et non le cri de vieux républicains. Les petites républiques n'agrandissent donc pas l'homme! Aussi, lecture faite, il sentit que Paris étouffé et sanglant était plus libre encore que la pauvre Genève. Reprenant donc toute sa langue, il répondit aux bons Génevois: « Laissez là Rousseau, dont les erreurs sont aussi dangereuses que son génie est sublime. Le corps constituant de l'univers est à Paris; courage! l'homme est las du joug de l'homme!... » Et il annonça dans les journaux une édition nouvelle de sa nation unique, et il fit exposer plus en vue que jamais son portrait au Palais-Royal; et comme on lui criait déjà: « Mais prenez garde à vous! » il alla bravement se montrer en personne aux Jacobins, et comme on y discutait de la Constitution, il s'élança plus hardiment encore à la tribune pour combattre les reviseurs du pacte sacré. Depuis le massacre du Champ de Mars, Messieurs de l'Assemblée, monseigneurisés enfin dans un Paris sans voix, se hâtaient de donner à la Constitution un dernier vernis des plus monarchiques. Si bien que le fuyard couronné recevait bénéfice de son crime! Or le comité de révision avait substitué le titre de prince royal à celui de dauphin pour désigner le fils aîné du roi: « Il ne doit y avoir qu'un

(1) *Chronique de Paris.*

prince en France, s'écria l'Orateur, comme il n'y a qu'un souverain. » Et le voilà tonnant contre le titre même de roi et contre le château des Tuileries, « qui sera toujours le foyer de l'aristocratie la plus intrigante et la plus poignardante... La raison publique va porter son flambeau avec une telle rapidité dans les six mille cantons que toute la France formera incessamment un vœu unanime pour expulser de sa Constitution les corps étrangers, aussi incompatibles avec son organisation fonda-fondamentale que les métamorphoses de la messe sont incompatibles avec les phénomènes de la nature... Entre la couronne royale sur un mannequin radieux et le bonnet de la liberté sur un bâton blanc, je parie pour le bonnet (1) !... »

A ce pari, il y eut clameur. De toutes parts on cria : A l'ordre ! Et le président Coroller d'arrêter en effet l'Orateur dans son vol. — » Je suis pourtant bien aux Jacobins? dit Anacharsis. — Oui, mais il ne faut pas effaroucher les schismatiques, les Feuillants ! afin qu'ils rentrent au sein de la société-mère. » Et comme Anacharsis, qui se moque bien des Feuillants, veut poursuivre, on le force à descendre de la tribune, et tous de l'entourer et de lui dire avec effroi : « Mais vous êtes donc républicain (2)? » Anacharsis regarda ceux qui lui posaient cette question. O surprise ! Brissot est de la bande. Brissot le républicain prêche maintenant le respect de la Constitution, si monarchique qu'elle soit devenue grâce aux retouches. — ... « Quoi ! dit Anacharsis, encore un mot d'ordre ! Allons, les sociétés nombreuses ont des pas-

(1) *Patriotes français.*
(2) Cloots, *République universelle.*

sions particulières, des intérêts du moment qui s'opposent irrésistiblement à la marche des idées nouvelles. La tribune typographique est préférable en ce cas à la tribune verbale. Reprenons la plume. » Mais comme il apporte à la *Chronique* un article dans lequel, faisant une allusion sournoise au massacre, il demande que les municipalités se montrent à l'avenir plutôt fraternelles que paternelles, Millin grimace encore et lui conseille plus de prudence, moins de rancune et quelque amour pour la Constitution.

Alors Anarcharsis comprit qu'il marchait seul, et qu'en allant ainsi, tous les journaux, toutes les tribunes lui seraient bien vite fermés. Suspect déjà comme étranger, il courait même le risque d'être proscrit de la ville, à l'exemple d'Ephraïm, de Palm Aelders et des têtes cordelières. Or, pour le mandataire du genre humain, il était non moins nécessaire de rester à Paris que pour Louis XVI d'en sortir! — Louis XVI sortir de Paris? Mais il n'y songe plus! Vous ne savez donc pas que lui-même se soumet à la volonté nationale? Oui, il va jurer fidélité à cette Constitution qu'il maudissait hier, et c'est Robespierre, le grand député jacobin, qui proclame que ce serment royal fait en plein Champ de Mars doit suffire comme expiation du sang versé et faire oublier la fuite. Jure donc aussi, Anacharsis!...

Au reste, si défectueux que soit le pacte, avec son fonctionarisme clérical, son veto polonais et son marc d'argent, n'est-il pas, au rebours des anciennes lois divines, perfectible à l'infini; et n'est-ce pas dans ce même Paris qu'une assemblée nouvelle doit en tenter l'application? S'en tiendra-t-elle à la lettre? Fera-t-elle fi de l'opinion parisienne, cette Législative qui va se trouver seule en

face du pouvoir exécutif? Non. Le système des deux chambres eût muselé la ville aux cent voix, mais avec une assemblée unique Paris devient nécessairement l'arbitre des deux pouvoirs, l'exécutif et le législatif. Quoi qu'il en semble, aujourd'hui, c'est donc la Commune centrale qui, sénat révolutionnaire, interprétera le pacte sacré dès qu'il y aura doute ou mensonge. Ainsi, jure de confiance, Orateur parisien cosmopolite!

Oui bien! Il va jurer, car il se demande déjà si vraiment la ville se serait aussi bien portée après le triomphe des hommes du Champ de Mars qu'elle se porte après leur déroute; et, ma foi, il commence à croire que le glorieux lendemain n'aurait pas été acquis aux satisfactions faubouriennes des Cordeliers, mais aux idées fédératives du polycrate Brissot, mais aux aspirations mystiques des initiés du Cirque. Alors c'en eût été fait de cette union merveilleuse à qui Paris doit servir de noyau. Tandis qu'aujourd'hui... Ah! voyez donc! c'est Brissot qui est converti, tout comme Louis XVI!

Anacharsis revint donc aux Jacobins et dit à quiconque voulut entendre : » Messieurs, comme Brissot, comme Louis XVI, je me soumets à la Constitution. Et s'il m'arrive parfois d'attaquer la royauté avec ma plume, je vous jure bien que je la défendrai toujours avec mon sabre (1)! » Cette phrase à double face exprimait au mieux la conduite constitutionnelle que le Parisien cosmopolite voulait tenir. En lui allaient être deux hommes : l'aspirant à la république universelle, le satisfait de la monarchie populaire. Philosophe, il sèmera des vérités incontestables afin qu'elles germent daus l'opinion; homme

(1) Cloots, *République universelle*.

d'État, il sera prêt à les condamner sur les bancs de la législature. Il aura deux idiomes : celui du moment et celui de l'éternité !

Et sur-le-champ il fait son *meâ culpâ* des reproches que l'indignation lui avait dictés contre Louis XVI. Il admire le sire jurant au Champ de Mars, écrivant à ses frères de revenir, et apprenant par cœur la Constitution. L'Orateur avait dit que la tactique du roi serait d'endormir la nation par un patriotisme affecté : il est certain maintenant que le brave homme régnera selon la loi.

Même confiance a-t-il en Brissot, qui commence à crier après les démagogues, ses anciens alliés, et qui assurément renonce aux idées fédératives, puisqu'il accepte un mandat parisien pour la Législature.

Et le culte d'Anacharsis pour la Constitution s'accrut encore en apprenant que son prince allemand, le Landgrave, dont il n'avait plus rien entendu depuis un an, se proclamait admirateur de l'acte divin-humain non moins hautement que le Salm-Kirbourg de Fauchet ; et qu'à Londres, à Hambourg, en Hollande, les souverains opprimés avaient bu au nouveau pacte social des Français. (1) Enfin, à la publication du manifeste des princes émigrés, à la lecture de la protestation du haut clergé, à la nouvelle que les vieilles puissances conféraient encore entre elles à Pilnitz, il n'eut plus aux lèvres que ces cris constitutionnels : « Guerre aux aristocrates ! haine aux démagogues diviseurs ! Courons sus aux conspirateurs tonsurés ! » — Et ce n'est pas qu'il craignît les manœuvres de ces deux à trois poignées de révoltés ; mais leurs voix

---

(1) *Patriote français. — Chronique de Paris.*

venaient troubler l'harmonie du chœur universel, qui saluait les nouveaux commandements.

Ah! pauvre ami! combien n'aurais-tu pas rabattu de cet enthousiasme si quelque Gygès t'eût brutalement conté qu'à Paris même il n'avait été joué qu'une farce de tréteaux; que Louis XVI n'avait juré comme roi qu'après s'être secrètement suspendu lui-même de ses fonctions de roi, et qu'afin de mentir plus à l'aise, il se considérait prisonnier dans Paris, non moins que saint Louis chez le Turc; que Brissot, toujours fidèle à ses camarades, n'avait accepté le travestissement parisien que pour reprendre avec plus d'avantages sa campagne contre la grande ville, et mener la troupe des frais élus des départements...

Mais quoi! lui eût-on murmuré ces choses qu'Anacharsis leur eût fermé l'oreille!... Sous le ciel parisien, sur le lit constitutionnel, il est étendu, et déjà rêve-t-il. Il rêve, et ses songes, tout de rose, lui font oublier l'insuffisance même de sa couche. Car c'est la Nation unique, la République universelle des hommes-unis qu'il voit sortir d'elle-même, sans cri ni pleurs, de cette Constitution perfectible à l'infini. Or, comme il rêve, il entend: « Je viens de vous lire sans vous lire (1)! » Un livre, en effet, s'est produit comme le testament de la grande assemblée qui va disparaître. Et miracle! cette œuvre qui prédit la chute de tous les trônes, le renversement de tous les autels, semble avoir emprunté sa méthode à la *Certitude des preuves du Mahométisme*, et ses conclusions à la *Dépêche du Prussien Cloots au Prussien Hertzberg*. Assis

(1) Cloots, *République universelle.*

sur les ruines du vieux monde, le constituant philosophe Volney a vu comme le cosmopolite philosophe Anacharsis (1)! —

Et c'est pourquoi l'Orateur du genre humain attendit, dans son Idéal, les ouvriers de la deuxième heure.

---

(1) *Les Ruines*.

LIVRE IV

LA PROPAGANDE ARMÉE

Octobre 1791 — Septembre 1792

Ils arrivent!... Les voilà! — Tous jeunes! — Élèves de Voltaire, disciples de Jean-Jacques; la plupart affiliés dès longtemps aux Jacobins, ou correspondants du Cercle social! Et c'est Brissot, le quaker, qui, laissant là ses rêveries américaines, fait les honneurs de Paris, que dis-je? des Jacobins, à cette jeune France! Paris va renaître.

Quel mouvement de joie n'eut pas Anacharsis en voyant les tables de la loi, l'Acte divin-humain, passer des mains du janséniste Camus sous la garde de ces libres penseurs! Ils ne purent s'empêcher de rire à la face du Moïse de la Constituante : — Assurément, dit l'Orateur, ils ne s'en tiendront pas à la lettre.

Quand, à peine assis, ils cherchèrent vite querelle à la Majesté du pouvoir exécutif, Anacharsis murmura bien : « Les étourdis! » mais il n'admira pas moins leur ardeur.

Enfin, à leurs cris contre les émigrants, contre les prêtres, contre les ministres, cris d'éloquence s'il en fut, il eut comme un feu d'enthousiasme, semblable à celui qui l'avait saisi dans les nuits du 4 août et du 19 juin; un joyeux « Ça ira » lui partit du cœur, et il se promit d'être un fidèle des tribunes, afin d'entendre, — car tous parlaient si bien. Les dames furent de son avis, et les salons s'ouvrirent devant ces révolutionnaires ardents et tout aimables.

Mais la rue? Mais les clubs? — À quoi bon d'y songer? « Il s'agit d'appliquer avec finesse la philosophie à la politique, disait Brissot. Ayons un bon ministère, et nous opérerons sans violence, et nous aurons raison constitutionnellement du *veto* et de la liste civile. » En vérité, le populaire n'avait que faire en cette besogne, non plus que le quartier de l'idée. Les procédés salutaires de l'insurrection n'étaient plus de mise. Camille et les autres ne pouvaient que brouiller. Or il ne fallait qu'intriguer. C'était aux dames à tenir le jeu.

On se groupa donc autour de la belle madame de Condorcet, qui avait tant aidé de ses blanches épaules aux élections parisiennes; autour de Belle et Bonne, née tout exprès pour le ministère des beaux-arts; autour de madame de Staël, élève de Rousseau, fille de Necker, et jupon diplomatique; quelques-uns avisèrent mademoiselle Keralio, femme du cordelier Robert; certains attendirent deux mois, mais en dînant entre eux, la femme de M. Roland, de Lyon, alors à Lyon. Si bien que, du matin au soir, tous personnalisèrent. Et l'on put croire que Paris avait repris langue (1).

(1) *Chronique.*

Anacharsis suivit l'exemple. Tout le jour il aboya le plus constitutionnellement du monde après les factieux et les aristocrates. Les grands organes des philosophes, le *Patriote*, de Mister Brissot, et la *Chronique de Paris*, à laquelle l'académicien Condorcet daignait maintenant collaborer, se firent volontiers les échos de ses cris (1). Mais, chaque soir, Anacharsis se sentait en appétit de principes. Comme nombre de patriotes qui ne disputaient plus, il se dit : « L'heure est à l'instruction! » Et il enseigna.

Mais comment? S'enferma-t-il dans son cabinet pour fabriquer un almanach explicatif de l'Acte divin-humain, comme faisait à cette heure un apprenti cordonnier, ou mieux encore que l'apprenti, l'auteur dramatique Collot-d'Herbois (2)? Non. Esquissa-t-il un plan d'éducation, qu'il devait envoyer ensuite aux Jacobins, à l'exemple de Talleyrand? Point. Imagina-t-il d'exposer en pleine assemblée jacobine, toutes portes grandes ouvertes, ses vues sur l'éducation? Du tout. C'est à faire à l'instituteur Léonard Bourdon (3). Composa-t-il un catéchisme des Droits de l'homme à l'usage des écoles primaires? Hé! l'avocat Osselin le rédige. Traduisit-il en allemand le nouvel Évangile, afin d'en propager la lettre? Non plus. Il laisse cette besogne au journaliste Hébert (4). Concourut-il alors, avec Lavicomterie et mademoiselle Kéralio, à réunir les crimes des rois, reines et papes, pour le compte de Prudhomme et l'édification des hommes libres? Encore moins. Mais encore? Rédigea-t-il une apologie

(1) *Chronique* et *le Patriote.*
(2) *Préface de l'Almanach du Père Gérard.*
(3) *Journal des Jacobins.*
(4) Gorsas, *Courrier*, etc.

du comité ecclésiastique de la Constituaute, afin d'ouvrir les yeux aux prêtres récalcitrants ? Jamais, car il est loin d'admirer l'œuvre des jansénistes, comme l'avocat Durand Maillane. Prit-il donc part à la réimpression des Philosophes du dix-huitième siècle? Non. A la rédaction de la *Chronique du mois*, où les étrangers peuvent écrire ? Non. Bonneville le franc-frère en est l'éditeur. Quoi enfin? Se disposa-t-il à remplir la mission d'instruire les enfants et les ouvriers dans les faubourgs, comme l'accepteront bientôt les jacobins Pétion, Robespierre, Lanthenas, Rœderer, Collot-d'Herbois et Léonard Bourdon (1)? — Oui! L'instruction des enfants, ce fut là sa tâche. Mais point dans les faubourgs, mais bien dans les salons, au milieu des dames, leurs mères, qu'il instruisit également, que dis-je? qu'il instruisait d'abord. Et qu'enseignait-il donc? Toujours la Nation unique, dont il démontrait géographiquement, politiquement, physiquement, moralement et constitutionnellement le prochain avénement. Car, au rebours de Brissot et de Fauchet, qui avaient mis en poche leurs couleurs afin d'atteindre plus vite au ministère et d'écraser plus sûrement les aristocrates, Anacharsis, lui, à l'ombre même de la Constitution, prétendit étaler les siennes avec plus d'ampleur encore que dans le temps des clubs. C'était chez madame Helvétius, à Auteuil; chez son amie d'autrefois, madame de Cheminot; ou mieux encore aux pieds de Julie Talma, rue de la Chaussée-d'Antin; aux genoux de Fanny, rue de Tournon. Car ces deux dames lui donnaient la première place à la table et au salon. Julie était mère, et Fanny ne s'entourait plus, par esprit de pénitence sans doute,

(1) *Journal des Jacobins.*

que de littérateurs amis des enfants, le bon Jauffret, le doux La Dixmerie, etc. Anacharsis trouvait donc là qui prêcher sans tempêtes ni fureurs divines. Or les prêtres de l'ancienne loi enseignaient d'abord Dieu; l'apôtre constitutionnel annonça d'abord l'athéisme (1).

— Quoi! L'athéisme! exclamèrent les dames.

— Oui, mesdames. Il s'agit tout bonnement de faire disparaître la divinité de notre imagination, et de détruire ainsi d'un seul coup l'oppression sacerdotale et royale.

Les dames étaient effrayées. Mais lui, souriant :

— Oh! soyez sans crainte. Ma doctrine est beaucoup plus gaie que celle du père de Satan, du Dieu-démon, et vous vous en accommoderez comme moi. La nature vivifiante est si aimable. En substituant le Cosmos incréé au Théos créateur, vous soulagerez votre entendement et votre patrie d'un double fardeau. Avec le seul mot Cosmos nous pulvériserons la théocratie, et le moindre villageois réfutera cent volumes aristocratiques, une salière sur sa table ou une tabatière dans sa poche.

— Mais pardon, osait une dame, le Théos et le Cosmos ne peuvent donc faire ménage ensemble?

— Madame, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. Quelque chose existe nécessairement; c'est le Grand Tout, qui est parfait, malgré les défauts apparents ou relatifs de ses modifications.

— Mais quand nous mourons?

— Nous ne mourons jamais. Nous transmigrons éternellement dans la reproduction infinie de tous les êtres qui se réchauffent dans le sein de la nature et qui se nourrissent du lait de ses innombrables mamelles.

---

(1) Cloots, *République universelle*. — *Appel au genre humain.*

— Mais notre âme alors?...

— Oh! notre âme, pouffait Anacharsis en regardant la dame en face. Chimère aussi ridicule que le fantôme appelé Dieu. La belle chose que votre âme! Je puis vous l'ôter, moi, sans vous tuer.

— En vérité, criait Fanny à son tour, voyons cela. Je suis curieuse. Prenez-moi mon âme.

— Votre âme, madame, est le résultat de l'organisation humaine, comme l'âme d'un dogue est le résultat de l'organisation canine. Elle se divise en six parties : les cinq sens et la mémoire ; c'est-à-dire le souvenir des phénomènes transmis par les cinq sens. Or, je vous ôte la vue aujourd'hui, demain l'ouïe, après demain l'odorat, puis le goût, puis le tact. Que restera-t-il de votre âme, sinon la mémoire, de sorte qu'en perdant cette mémoire, vous devenez un végétal proprement dit.

— Ah! c'est proprement dit!... soufflait Fanny dépitée de la conclusion.

— Penser, c'est sentir, poursuivait Anacharsis sans se déconcerter. Sentir, c'est recevoir l'impression de tous nos organes dans un point central où nos fibres, nos nerfs, nos esprits vitaux viennent aboutir. En vous donnant un coup violent sur la nuque, je coupe cette communication, et vous devenez... ou plutôt l'animal devient plante.

— Encore? Mais je ne veux pas être plante!

— Ah! nous sommes bien des plantes ambulantes, et nous deviendrons des plantes sédentaires. Nous avons pris racine dans le sein de la femme, et nous reprendrons racine dans le sein de la terre. Votre nombril, madame, n'est autre chose qu'une racine.

A cela, toutes les dames de rougir. Mais Anacharsis transporté :

— Ensevelissez-moi, s'écriait-il, ensevelissez-moi sous la verte pelouse, pour que je renaisse par la végétation, métempsycose admirable dont les mystères ne seront jamais révoqués en doute!...

— Mais le souvenir de mon existence première? interrompait encore une belle incrédule.

— Eh! que m'importe cette réminiscence, pourvu que j'existe agréablement. Il ne s'agit pas ici de peines et de récompenses théologiques. Je consulte la nature qui me dit de mépriser la théologie. La nature est une bonne mère qui se plaît à voir naître et renaître ses enfants sous des combinaisons différentes. Un profond sommeil ne laisse pas que d'avoir son mérite.

— Non. Vous avez beau dire, répliquait la belle à qui ce profond sommeil répugnait fort, cela ne met pas mon immortalité à l'abri du néant.

— En effet, disait Anacharsis en s'inclinant, ce devrait être le privilége de la beauté.

Confuse, la dame se levait, et pour briser :

— Croyez-moi, disait-elle, le monde serait orphelin sans un Dieu.

— Mais sous un Dieu, madame, ripostait vivement Anacharsis qui se levait aussi, sous un Dieu la nature est esclave. Or rappelez-vous que ma mission comprend la délivrance de tous les souverains opprimés.

Alors il se tournait vers l'assemblée :

— Messieurs, j'invite nos Milton à composer un poëme sur la nature reconquise. Ce sujet est plus riche et plus attrayant que les exploits des héros du *Paradis perdu.*

Avec les enfants, même séduction, même sollicitude. Mais il n'avait garde d'argumenter longuement comme avec les dames. L'occasion seule amenait leçon et leçon

courte. Pour les instruire, toujours il attendait l'éveil de leur curiosité questionneuse. Ah! comme les enfants l'écoutaient! Il était si bon. Mainte fois on le vit par les rues tenant à la main les deux fils de Julie et leur petit camarade Dufey (1), qu'il ramenait volontiers au collége du Plessis, où lui-même avait passé son enfance. Et c'était pendant cette conduite à travers Paris qu'il les endoctrinait, surtout en leur *montrant*. Passait-il un convoi funèbre, par exemple, le philosophe consolait les enfants, en leur *montrant* ce mort qu'on allait enterrer sous la verte pelouse, mais qui devait renaître par la végétation.

Oui, c'est ainsi qu'il enseignait, certain d'être inspiré de l'esprit parisien constitutionnel. A quiconque protestait : Non-seulement le dieu Voltaire, disait-il, applaudirait à mon apostolat, mais le dieu Mirabeau lui-même. N'a-t-il pas dit, celui-ci, qu'il fallait déchristianiser la France? Et, mourant, quel a été son dernier mot? Dormir! — En tout cas, lui répliquait-on, les Jacobins ne s'accommoderaient guère de votre doctrine. — Qu'en savez-vous? — Qu'en savait-il lui-même? Depuis l'ouverture de la Législative, il n'avait mis pied dans la chapelle des sabbats jacobites. Qu'il aille donc voir! Il y va.

Voilà bien le buste de Mirabeau. Voilà bien l'Acte divin-humain exposé dans son cadre. Mais qu'aperçoit-il au fond du chœur, dans la tribune? Rien que des dames. Des dames aux Jacobins (2)? — Et parmi ces dames... en vérité, c'est Palm Aelders. — La Constitution a été mise sous la garde des épouses et des mères, lui dit-on. Ces dames sont du Cercle constitutionnel. — Cercle! ce terme

(1) *Dictionnaire de la conversation.* Article de Dufey de l'Yonne sur Cloots.
(2) *Journal des Jacobins.*

mystique fit dresser l'oreille au voltairien, et l'image de Fauchet venait de lui surgir en tête, quand la personne elle-même du procureur, chair et os, se produisit à ses yeux. Fauchet trônait au siége présidentiel. — Suis-je au milieu des vieux enfants de la nature? Est-ce le Cirque ou les Jacobins? — Il hésitait encore à croire lorsqu'une voix annonça que Bonneville,— qui? Nicolas? — non, mais un parent du Nicolaïte,— fait hommage à l'assemblée du portrait de Claude Fauchet, et demande qu'il soit appendu à côté du buste de Mirabeau. — Quoi! fit Anacharsis, les mystiques règnent aux Jacobins, grâce aux isolistes! Brissot nous a donc joués. Paris n'est-il plus? » Mais, comme il disait, apparaît au bureau Camille le Cordelier. Avec le même sourire qu'aux premiers jours du Cercle social, en la même qualité de secrétaire, il se montre, et Fauchet, par réminiscence de procureur sans doute, le rappelle, dès qu'il parle, à la dignité. En voyant Camille, Anacharsis sentit son cœur se raffermir; mais Camille dit : « Messieurs, je ne sais rien de plus inconstitutionnel que la Constitution, quoique je la respecte. » Et voilà le philosophe, qui s'apprêtait à applaudir le Parisien, étourdi par ce mot.

— N'y aurait-il que moi qui fusse sincèrement converti à la Constitution? se dit-il alors. Serais-je seul à croire qu'elle est parisienne, perfectible, partant universelle et selon les droits de l'homme? — Il était seul, en effet, car Brissot lui-même, malgré sa finesse, ne pouvait la mettre en jeu pour le service de la liberté. Le roi, qui devait exécuter, se plaisait à montrer déjà en toute effronterie qu'il n'avait accepté le pacte que pour *empêcher*. On requiert contre les conspirateurs de Coblentz. — *Veto!* dit le roi. — On veut sévir contre les conspirateurs tonsurés

de l'intérieur. — *Veto!* dit le roi. — Il semble vouloir qu'une crise ait lieu constitutionnellement. Et c'est pour accroître encore le malaise de la nation, et tenir, par en cas, les armées sous sa main, tout à sa dévotion, que la coterie royale fait bientôt souffler un murmure vague, mal défini et qui se traduit par : « Il faut la guerre! »

Chose étrange! Anacharsis, qui répugnait si fort à l'insurrection, laisse soudain, à ces mots, l'enseignement pédagogique des bases de la nation unique, et répète :

« Soit la guerre! »

Est-il fou? Oui, ce murmure lui a rempli l'oreille comme un éclat de fanfare. Il tressaille, lui philosophe, et c'est de joie. Ce mot ne lui apporte aucune odeur de sang. Quel délire! Son cœur est en fête. Veut-il remettre la cause de la justice aux hasards des jugements de Dieu? Est-il vaincu dans sa croyance en l'humanité? — Tout au contraire. La guerre pour lui, c'est la Propagande armée. Il lui semble entendre non pas le cri du roi, mais la clameur de la nation entière, et déjà voit-il plusieurs millions d'hommes qui, par bandes, par bataillons, se ruent aux frontières, nord, est, sud, sous les baisers des femmes et des enfants! Ils vont à l'ennemi? — Non, ils vont à leurs frères; et l'Allemagne, l'Europe, le monde entier, les nations toutes, — à leur vue, rompent leurs fers, leurs rangs, confondent leurs armes, leurs âmes, et se donnent richement le baiser du pauvre, au nom de l'Humanité, sur le champ de Mars terrestre changé soudain en champ de fédération. L'hypothèse divine se couche, l'esprit de justice se lève, la république universelle commence. On cherche les rois? — perdus dans la foule! — Oui, donc la guerre!

Et le voilà qui retourne en hâte aux Jacobins pour leur

servir sa folie toute bouillante. Assurément ils sont debout, prêts au départ, — voyant comme lui. Que dis-je? Chaque homme qu'il rencontre ne court-il pas aux armes; chaque regard de femme ne lui dit-il pas : « Courage! » Et les enfants, en vérité, l'applaudissent au passage.

Il entre dans la cellule des Jacques. Chut! On délibère (1). — On délibère quand il faut marcher? — Chut donc! Jean-Pierre Brissot s'explique sur la guerre même, qu'il désire non moins que vous. Mais il est quaker, et il veut répandre le sang; mais il est philosophe, et il a recours à la force; mais il est républicain polycrate, et il conclut selon la cour; il s'explique donc. Écoutez : — Encore une intrigue que sa guerre! Il joue la cour. Il la brissote, comme dirait Morande. Car il ne veut qu'une toute petite guerre avec trois petites armées, — promenade de quelques heures vers le Rhin, quelques gouttes de sang répandues, sang de canaille et bien payé, et les émigrés sont dispersés, les princes de la philosophie arrivent au ministère, les *veto* du roi sont retirés, et la Constitution perfectible fait son jeu. Quoi de plus doux, de plus ingénieux pour échapper à la guerre civile! Croyez Brissot, l'Europe laissera faire; car Léopold, empereur, est philosophe, et partant pacifique.

Quel saisissement pour Anacharsis de se voir ainsi transfigurer sa question cosmopolite en une question de cabinet! Au lieu de sa vaste embrassade, une chiquenaude! Il eût presque crié : « A moi, les Cordeliers! » Quand une voix s'éleva qui disait : « La paix! » — Quoi! la paix? — « Oui, car votre guerre n'est qu'un piége que vous tend la cour. » — Nous le savons. — « C'est défaire ce

(1) *Journal des Jacobins.*

que vous avez fait; vous allez remettre aux nobles le salut de la nation, vous allez rapprendre au peuple la discipline, l'obéissance. Vous n'avez pas d'armées, vous n'avez pas d'argent; le peu d'officiers qui vous restent trahiront. Ruine, banqueroute, défaite, aventure!... »

Et la voix continuait : « Confiez votre salut à ceux qui ont pris la Bastille, les citoyens passifs, le peuple. Guerre au Coblentz intérieur! Que le peuple pétitionne comme au Champ de Mars, et les *veto* seront levés. Au lieu de livrer bataille aux brigands de l'extérieur, faites leur procès, condamnez-les aux galères, car il ne faut pas répandre le sang. »

— Quoi! remettre notre salut aux mains de la multitude, quand, grâce à un ministère de philosophes, on peut...

— Jamais la cour ne sera patriote, si ce n'est par erreur, interrompait la voix. Il ne s'agit pas de changer de ministres. Effrayez ceux qui le sont déjà; voilà tout. Fiez-vous au peuple.

— Mais c'est l'insurrection que vous prêchez!

— Mais c'est le ministère que vous voulez! vous êtes une coterie.

— Et vous une secte.

— Je suis Paris!...

Oui, à cette heure, cette voix unique, inflexible, persistante, était l'organe de tout Paris. Ce Paris, hier si multiple, tout d'action, la vie même, il est là unifié, incarné, — est-ce à croire? et sous quel masque? — sous les traits de Robespierre, tout son contraire. En vérité, le prêtre Fauchet, avec sa pleine lune, disait plus encore que cette tête de souffrant, mine de Christ, symbole du passé. D'où qu'on la considérât, ce n'était jamais qu'un profil.

Anarcharsis connaissait déjà le sire. Avec lui, chez Lameth, il avait dîné. Au Cercle social il lui avait ouï réciter quelque chose. Comme pas un il avait applaudi à son civisme le 21 juin. Quand les têtes chaudes des Cordeliers criaient à tout hasard : Vive la République! faisant ainsi la joie du polycrate Brissot, — l'homme d'Arras n'avait-il pas persisté à dire comme Anacharsis : Vive le roi! afin de sauver Paris, la France, la nation, l'unité? Enfin, après la catastrophe du Champ de Mars, qui donc avait rallié les Jacobins par son énergie, par sa haute sagesse? qui donc n'avait cessé de résister aux Feuillants reviseurs qui polluaient la constitution? Encore lui, Robespierre.

Or, cet homme, qui articule, non pas : le pauvre! en montrant l'Évangile, comme Fauchet, mais : le peuple! en invoquant la loi, — les martyrs du Champ de Mars l'ont pris pour chef de file et l'ont salué : l'Incorruptible! — Ah! nous sommes des factieux, comme se plaisent à dire les beaux esprits arrivés de province et soufflés par les constituants? — eh bien! nous voilà disciplinés et sous un homme qui s'affiche pour royaliste encore. Ah! nous sommes perdus de dettes, flétris de prise de corps, nous, Cordeliers? — eh bien! c'est l'homme vertu qui nous servira désormais de porte-voix. Nous nous agitons quand même, nous poussons au pillage? — eh bien! nous crierons, et par la bouche d'un seul : la paix! On prétend que Paris veut dominer, opprimer la France, comme il a fait la cour? — eh bien! nous, ses enfants terribles, nous acclamons, voyez, un grand homme de province, ô nos frères des départements!

Ainsi donc ont dit les Cordeliers, et c'est pourquoi parle Robespierre. Il est déjà de salut public.

En écoutant ce pacifique à principes discourir avec suf-

fisance comme Parisien et se croyant bien tel, le Parisien cosmopolite Anacharsis ne put s'empêcher de s'exclamer : Mais ce myope incorruptible ferait secte dans une section (1)! » A ce mot grondèrent autour de lui des barbes longues qu'il n'avait pas encore vues (2). Si les amis de la petite guerre tenaient le bureau, les pacifiques avaient envahi la salle. Anacharsis comprit qu'en pareille compagnie il ne pourrait jamais se faire entendre ; c'est pourquoi, au lieu de la tribune, il gagna la porte.

Mais, semaine se passe, et le murmure guerrier, cette fois, arrive du dehors. L'empereur, le César! réclame et proteste au nom des princes dépossédés d'Alsace ; c'est dire que demain il menacera. — Eh bien, les pacifiques? — Mais si l'on nous attaque nous nous défendrons. — Eh bien, ami Brissot? — Mais toujours la petite guerre offensive ! Léopold n'a souci des émigrés; or c'est aux émigrés seuls que nous en avons. — Eh bien, moi, je vous dis aujourd'hui et tout haut : « La grande guerre !... Ce n'est pas seulement les émigrés, ce n'est pas seulement Léopold, mais c'est le roi de Prusse, mais c'est Catherine de Russie, mais c'est le roi de Suède, c'est toute la bande du vieux monde qui nous menace, hommes libres du continent féodal! » Aussi le 13 décembre, se précipitant non plus aux Jacobins, mais à la barre même de l'Assemblée, Anacharsis vint crier (3) : « Messieurs, je veux la guerre, mais la grande guerre ! Si nous nous amusons à punir de petits princes et de gros bénéficiers, nous perdrons notre temps et notre argent. Frappons fort ou ne frappons pas

---

(1) Expressions de Cloots.
(2) *Le Patriote*.
(3) *Moniteur*.

du tout; frappons partout ou nulle part. Trois grandes armées et non trois petites!... Français, notre plus cruel ennemi, c'est l'inaction. On dit: « Nous serons ruinés! » — La guerre, au contraire, écartera la banqueroute et la discorde. On dit : « Nous serons vaincus! » — Hé! dussions-nous perdre les dix premières batailles comme les Américains; l'armée féodale s'approchât-elle des coteaux de la capitale, rien ne serait désespéré, car le département central offrirait un nouveau rempart d'hommes libres qui, précédés du *labarum* de la patrie, de l'urne sacrée de Mirabeau, vaincraient par ce signe certain tous les signes fabuleux des croisés! L'enthousiasme de la liberté l'emporterait sur le fanatisme de l'esclavage. Et même, fallût-il succomber, nous éviterions un désastre ignominieux; car alors nous ferions glorieusement banqueroute au genre humain. »

— « Monsieur, lui répondit le président, la France entière vous adopta au jour célèbre de sa fédération; vous lui présentez aujourd'hui le tribut de vos pensées, ses représentants l'acceptent comme l'offrande de la reconnaissance. » Et l'impression de la harangue de l'Orateur du genre humain fut votée d'enthousiasme.

Aussitôt il lui semble qu'à sa voix le vent change. Les Feuillants, conseillers du roi, qui avaient murmuré la guerre pour effrayer, — effrayés eux-mêmes par cette annonce de propagande, redeviennent pacifiques; et toutes les têtes patriotes, celle de Robespierre exceptée, tournent au cosmopolitisme. Danton reprend langue, et dit : « Guerre! » Camille répète le cri. Un journal paraît qui se titre du nom même de *Cosmopolite*. Dans le département du Nord, un noble, Béthune-Charrost, fait groupe des réfugiés brabançons, comme, à Coblentz, Condé des

émigrés français. Chez les Jacobins, voilà qu'on brandit une épée et qu'on fête, en les confondant à la voûte, les trois drapeaux français, anglais, américain; au buste de Mirabeau s'ajoutent ceux non-seulement de Jean-Jacques et de Mably, mais des Anglais Price, Sydney et de l'Américain Franklin. De Marseille, il s'ébruite que sur la place publique on a écouté, tête découverte, l'éloge du grand navigateur anglais Cook; de Calais, que les trois nations ont été figurées dans des fêtes par trois jeunes filles, toutes trois se donnant la main; de Bordeaux, qu'on fait table commune avec les Anglais de passage, aussi bien qu'à Nantes et à Lorient. Enfin un député de Paris, Hérault de Séchelles, demande que la France se déclare en hostilités permanentes, et Condorcet rédige le manifeste du peuple français aux peuples opprimés du continent. Est-ce tout? Non. Pour couronner l'année qui s'achève, à l'heure où l'on va faire appel à l'armée, l'Assemblée nationale brise les chaînes des soldats suisses de Châteauvieux, victimes de l'obéissance passive. S'il y a guerre, elle sera telle qu'Anacharsis l'a rêvée : toute de propagande.

A ce réveil, l'Orateur se sentit de force à combattre en face le masque parisien : Robespierre. Et le 1er janvier, quoique entouré de barbes longues, il monta fier à la tribune jacobine (1) :

« C'est parce que je veux la paix, dit-il, que je demande la guerre. C'est parce que les puissances étrangères sourient aux sophismes de nos déclamateurs pacifiques que je prends mon rang parmi les orateurs de Mars et de Bellone. Ce n'est pas la défiance que je viens vous inspirer par des

(1) Cloots, *Brochure*, — et *Journal des Jacobins*.

divagations décourageantes : un peuple libre est naturellement ombrageux, mais c'est la confiance dans vos forces que je viens invoquer au nom du genre humain... La Constitution, œuvre des philosophes, qu'elle est belle ! Si elle a des taches, elle a cela de commun avec le soleil. Propageons-la à coups de canon, au lieu de la déchirer par l'insurrection... » Et comme on opposait à la guerre offensive le manque de numéraire, Anacharsis montrait nos assignats ayant déjà envahi avant nous les contrées voisines. « Notre papier-signe est le plus redoutable de nos pamphlets; il lie la prospérité de nos voisins à celle de la France. Allons, le sort de l'univers dépend de la grandeur de nos mesures; attaquons le chef même de l'empire. Jamais guerre n'aura été plus économique, car les progrès de la liberté en Europe nous dispenseront de l'entretien de cent forteresses et de cent légions. Marchons aux tyrans sur trois colonnes. Au lieu du cri monacal : Montjoie, Saint-Denis ! des Français rebelles; les Français libres auront un cri nouveau qui sera répété par tout le genre humain : La Constitution ou la mort !... »

Pendant trois quarts d'heure il parla, en dépit des barbes longues qui murmuraient et des têtes rondes qui souriaient. Mais nombre de membres applaudissaient aussi. Aussi, nouveau triomphe ! l'Orateur eut les honneurs de l'impression jacobine. Mais, le lendemain, voilà Robespierre à la tribune.

Le myope a, ma foi, la même assurance ou plutôt la même suffisance qu'il y a trois semaines. Il réfute toujours le seul Brissot, et c'est avec une prolixité telle qu'Anacharsis commence à croire qu'il n'a rien ouï de sa harangue. Quand soudain le myope lâche le quaker et se tourne vers le Prussien ·

« Je ne connais rien d'aussi léger que l'opinion de M. Brissot sur la guerre, si ce n'est l'effervescence philanthropique de M. Anacharsis Cloots. Je réfuterai en passant et par un seul mot le discours étincelant de M. Anacharsis Cloots. Je me contenterai de lui citer un trait de ce sage de la Grèce, de ce philosophe voyageur dont il a emprunté le nom. C'est, je crois, cet Anacharsis grec qui se moquait d'un astronome qui, en considérant le ciel avec trop d'attention, était tombé dans une fosse qu'il n'avait point aperçue sur la terre. Eh bien! l'Anacharsis moderne, en voyant dans le soleil des taches pareilles à celles de notre Constitution, en voyant descendre du ciel l'ange de la liberté pour se mettre à la tête de nos légions, et exterminer par leurs bras tous les tyrans de l'univers, n'a pas vu sous ses pieds un précipice où l'on veut entraîner le peuple français. Puisque l'Orateur du genre humain pense que la destinée de l'univers est liée à celle de la France, qu'il défende avec plus de réflexion les intérêts de ses clients, ou qu'il craigne que le genre humain ne lui retire sa procuration. » Et, cela dit, il revient à Brissot (1).

Ah! comme les barbes s'épanouirent au dernier trait, emprunté justement à Jean-Pierre, qui naguère s'en était servi contre l'Orateur! Et comme l'Orateur se sentit glacé par cette ironie d'école qui n'avait rien de cordial comme les jovialités de Claude Fauchet! Il voulut pourtant répliquer, et déjà était-il à la tribune, quand :—Silence au Feuillant! — Moi, Feuillant! — Oui, qu'il désavoue le placard! clama une voix. Et voilà des cris, des huées, une tempête. —Le placard? faisait Anacharsis de toute sa bouche,

(1) *Journal des Jacobins.*

grande ouverte d'étonnement. Quel placard? — Le placard d'hier, parbleu (1)!

En effet, le jour même qu'Anacharsis avait parlé, une belle affiche antijacobine avait attiré les regards de tout Paris : *Les Fakirs noirs et blancs. Histoire persanne. Étrennes aux Parisiens.* « Les Fakirs, y disait-on, sont d'un extérieur sale et dégoûtant. Ils portent crinière en écuelle arrondie; affectant des principes et des mœurs sévères, prêchant le jansénisme de la liberté. Ces sectaires sont dirigés par une douzaine d'intrigants, de tartufes, d'ambitieux, etc. Parisiens, les Fakirs règnent toujours en Perse, et avec eux l'anarchie, la sédition, la misère et le désespoir.

« *Signé :* ALI-MORAT-USBECK,

« Persan retiré en France, et l'un des représentants du genre humain, le 14 juillet 1790. (2). »

Quoi! soupçonner Anacharsis d'une diatribe aussi lâche que criminelle! l'accuser de prendre le masque comme au temps de l'ancien régime, lui qui parle si haut et se met toujours si bien au jour! — Mais il y a : sectaires, et l'on se moque de la coupe des cheveux à la quaker! Le coupable ne peut être qu'un collaborateur de Millin le Feuillant. Et puis la signature : Représentant du genre humain! c'est bien Anacharsis. L'Orateur eut beau protester de voix, son camarade de collége lui-même, Gorsas, rédacteur du *Courrier dans les* 83 *départements,* le somma en règle de

(1) Gorsas, *Courrier*, etc.
(2) *Courrier*, etc.

faire un désaveu écrit. Il y va de ton honneur, lui dit le camarade. Vite, Anacharsis écrivit :

Au chef-lieu du Globe. — L'an III du monde régénéré.

« Patriote Gorsas, votre Ali-Usbeck, qui placarde des impertinences au coin des rues, est un libelliste aussi impudent que les Fakirs de la Mecque et de Rome. Jamais cet imposteur n'a représenté le genre humain raisonnable. Je le désavoue au nom de tous les souverains opprimés, en le livrant à la vindicte du peuple français, du souverain triomphant. »

La manière seule dont Anacharsis datait pouvait bien déjà attester son civisme. L'an III! c'était chiffrer selon l'ère jacobine, qui commençait au 14 juillet 1789, jour de la révolte des enclumes parisiennes. Un Feuillant eût daté de l'an IV, en souvenir des ordonnances royales. Cependant, malgré la couleur de la date et l'énergie de la protestation, on ne fut point encore édifié d'Anacharsis, qui ne cessait de souhaiter la grande guerre.

L'Orateur comprit alors que l'idée parisienne-cosmopolite n'était rien moins que mûre, quoiqu'on eût fait politesse à ses discours. — Si Danton crie : « La guerre! » il n'entend bien encore que la défensive! Si le cosmopolite Proly veut combattre, c'est avec les armes de la raison (1); car ce patriote austro-belge, qui a des correspondants à Worms, à Liége, à Coblentz et jusque dans la chancellerie des princes émigrés, prétend que Léopold d'Autriche est aussi pacifique que Robespierre. Le jeune Béthune-Charrost rassemble des troupes, mais il ne songe qu'à se con-

(1) *Le Comopolite*, journal.

quérir une couronne ducale (1); l'écervelé a déjà même son ministère brabançon, et il s'appuie en tyran sur le parti des prêtres. — Mais l'épée qu'Isnard le Marseillais a brandie aux Jacobins? Effet d'éloquence, et matérielle encore, comme dit Robespierre. Quant à la confusion des drapeaux étrangers et à l'accueil fait par les dames de la tribune jacobine aux députés whigs constitutionnels, — souviens-toi, Anacharsis, des fêtes mystiques du Cercle social, des tendresses américaines de Brissot, et de l'alliance qu'il rêve des peuples philosophes, Prusse, Hollande, Angleterre, Amérique et France. Ecoute le cri que va pousser Carra : « Vive York ! » au lieu de : « Vive Louis XVI ! » — Nulle trace, en vérité, d'idée parisienne, à preuve que le dieu Voltaire lui-même n'a pas figure aux Jacobins. Seul, l'ordre de délivrer les soldats de Châteauvieux est de marque. Anacharsis, qui les avait condamnés dans leur révolte, au lendemain des embrassements de la Fédération, se fit une joie d'absoudre ces indisciplinés à la veille de la guerre de propagande. On quête en leur nom; il n'a garde de refuser l'écu patriotique. — Es-tu content Gorsas? Suis-je encore un Feuillant, Camille? — Heuh ! c'est toujours un problème, — à moins que tu n'acceptes d'être Vieux de la Montagne. — Qu'est-ce à dire (2) ?

C'est à dire qu'il existait depuis un an une société de tyrannicides, et qu'il s'agissait d'envoyer par toute l'Europe, et puis après par toute la terre, quelques douzaines de braves sicaires pour délivrer à la Damiens les souverains opprimés. Ce beau projet, inspiré par l'auteur dramatique

(1) *Le Patriote*, — et *Révolutions de Paris*.
(2) *Révolutions de Paris*.

Fabre d'Églantine, avait pris naissance dans le quartier de la jeunesse et de l'idée. Camille, quoique du quartier et bon ami de l'inventeur, avait ri tout le premier de ces modernes Assassins. Ceux-ci avaient protesté d'être comparés aux sicaires du Vieux de la Montagne, mais cette comparaison n'en avait pas moins été de mode. C'est ainsi qu'un jour à la Constituante on avait salué : Enfants de la Montagne ! les défenseurs du peuple, surnommés jusque-là les Enragés. A la fuite du roi, les tyrannicides s'étaient montrés avec honneur, et Camille, cette fois, était dans leurs rangs, avec le club entier des Cordeliers, tous protégés de Voltaire, tous invoquant Brutus (1). — Mais aujourd'hui n'est-ce pas vraiment leur heure? Que de sang, que d'argent ils peuvent épargner ! Ni tuerie, ni pillage, point de contributions supplémentaires. Trois ou quatre sacrificateurs, une douzaine de coups de couteau, et le monde est régénéré. En vérité, ce projet tout philosophique, plein de tolérance, simple, universel, prompt et humain à la fois, valait bien la petite guerre imaginée par maître Brissot, et la grande guerre d'Anacharsis avec la Constitution pour étendard. Quel honneur de surveiller l'application d'une pareille idée ! On proposait donc à l'Orateur d'être salué, non point Enfant, mais Vieux de la Montagne. Anacharsis applaudit aux plans généralement bons des tyrannicides, à leurs vues incontestablement civiques, mais..., mais? — ô trahison ! il ne saurait accepter la place qu'on lui offre. — « Vieux de la Montagne ! ce titre ne convient ni à mon âge ni à mon caractère. Orateur du genre humain, je me contente de donner de la voix dans les caves et dans les chaumières.

(1) *Révolutions de Paris*, — et *Révolutions de France et de Brabant*.

C'est avec les rayons de la lumière et non pas avec le poignard des assassins que nous délivrerons les peuples. Nous voulons tuer la tyrannie et le fer ne tue que le tyran. Point d'atrocités patriotiques! » — Cependant, voyant combien ses paroles dépitaient les Poignardini, il accepta que l'action sainte de Mucius Scævola serait de rigueur quand un despote aurait profané le sol sacré de la liberté. Malgré la concession, les Poignardini firent demi-tour. — Ah! c'est un Feuillant; il a fait l'affiche, dit l'un. — Oui, un mouchard prussien! Il veut la guerre, dit l'autre.

Mouchard! Ce mot enfin avait la vogue! Si les philosophes de la Législative, affectant le cosmopolitisme, faisaient grand accueil aux étrangers de distinction, les patriotes, qui prenaient langue de Robespierre, suspectaient, par contre, ces étrangers qui vivaient à Paris, amis de la paix, amis de la guerre, peu importait. Aux yeux mêmes des Cordeliers, ceux d'Angleterre, de Hollande, de Prusse et d'Italie étaient un embarras. Voilà Palm Ælders, une victime du Champ de Mars, et qui vient de traduire en hollandais la proclamation du peuple français à l'Europe; Condorcet la patronne : espionne du stathouder! Voilà Pio le Napolitain, qui surveille en diplomate les menées ministérielles et ne veut pas la guerre! Bah! Fauchet le protége, c'est un mouchard! Et ce noble Milanais, dont l'Autriche a confisqué les biens, ce philosophe, auteur d'un livre sur le despotisme, Corali... Gorani, que sais-je?... C'est Coco Bailly qui l'a présenté à la Constituante : plus mouchard que les autres! Quant à Proly, l'Austro-Belge cosmopolite ; quant à l'Anglais Ghym, qui déjà donne mille francs pour la bataille; quant aux patriotes hollandais qui font aussi l'aumône de leur

écu d'exil à leur patrie d'adoption, — encore des mouchards! oui, tous de la bande, comme Archenholz qui arrive de Hambourg, comme Oswald l'Américain, comme tant d'autres et de tous pays.

Or c'est au moment où l'Orateur était flétri d'une pareille épithète, — et par le quartier de l'idée, cette fois, — que ses amis Feuillantins, qu'il avait délaissés pour les Jacobins qui le méprisaient, s'affligèrent de le voir se mêler ainsi à la secte des Fakirs. Un vieil ami, homme doux, vaudevilliste-coupletier lunatique, le cousin Jacques, lui fit entendre leurs plaintes, leurs craintes (1). Il y avait longtemps que l'Orateur n'avait eu nouvelles du cousin, — depuis la fuite de madame de Beauharnais en Italie. Il le retrouvait aujourd'hui chez le député Lamourette, évêque constitutionnel de Lyon.

« Lamourette est jureur, qu'il devienne apostat ! » Et comme il avait cultivé Fauchet, Anacharsis pratiquait Lamourette. Le cousin Jacques, au contraire, ne fréquentait l'évêque que parce qu'il le tenait pour honnête, quoique jureur.

Il s'en fallait bien, en effet, que l'historiographe du peuple en 89 fût encore au pas à cette heure. Le cousin était devenu le Consolateur des honnêtes gens. Il royalisait, mais en pleurant. S'il chantait, c'était avec des larmes dans la voix. Jacques le cousin se lamentait sur le Jacques des Français.

Quels yeux n'ouvrit-il pas en revoyant M. de Cloots. Qu'il le trouva changé ! Plus changé, ma foi! que son ancien collègue de l'académie des *Rosati*, l'avocat Robespierre. Au moins celui-là prêche-t-il la paix ! — Il n'y a que moi

(1) *Le Consolateur*, journal.

qui sois toujours le même, disait donc le cousin. Lamourette voulut lui prouver qu'Anacharsis n'avait en rien varié; que les années seules étaient devenues démocrates, et qu'il fallait se faire aux temps. Mais le pauvre Jacques ne comprenait l'évêque, et quand il entendit Anacharsis applaudir à l'ingratitude des enfants, ce fut à tous cris qu'il se vanta d'être resté le petit-fils de son grand-père.

Le discours jacobin de l'Orateur fut son coup de grâce. Il s'avisa de vouloir le réfuter, non pas d'un mot, comme Robespierre, mais tout au long, points et virgules. Le cousin lunatique prît donc à part l'Orateur lunatique. Mais, au bout d'une heure, c'était l'Orateur qui parlait seul; c'était le cousin qui était là admirant la bonne foi, la philanthropie et jusqu'au ton d'honnêteté d'Anacharsis. Quel esprit! que de connaissances! quelles qualités de cœur! Il éprouvait comme un vertige, car les mérites de l'Orateur lui semblaient faire contraste avec les systèmes qu'il affichait. Aussi, quand Anacharsis eut dit, — s'il osa répliquer encore, ce fut en invoquant le grand désir qu'il avait de voir M. de Cloots revenir à des principes plus dignes de lui: « Je le sais, mes observations sont d'un fou, d'un cousin Jacques, qui n'a jamais su politiquer ni philosopher, et dont les rêveries n'ont jamais tiré à conséquence; mais enfin... il me fallait dire... protester... ne sais pourquoi... »

Aux plaintes du cousin, aux suspicions des frères et amis, il parut à l'Orateur qu'on affectait d'ignorer ce qu'il avait été bien avant le déluge: — et philosophe! et gallophile! Pour leur apprendre à tous que sa pratique révolutionnaire n'était que la conséquence logique de ses principes rationalistes, non-seulement il fit remettre en vente, avec force réclames sur l'auteur, quelques exem-

plaires de sa *Certitude* (1), mais il envoya au président de l'Assemblée législative et ce livre, et sa *Lettre sur les Juifs*, et ses *Vœux d'un Gallophile*, tout son bagage enfin, accompagné de l'hommage suivant :

« L'Orateur du genre humain aux législateurs du genre humain, salut !

« De grandes pensées agitaient mon âme longtemps avant l'ère de la liberté. Je veillais à la lueur de ma lampe, pendant que la France gémissait dans les ténèbres de l'esclavage... Je vous fais hommage de mes longues veilles, de mes premières armes contre les erreurs sacrées et profanes... Représentants de la France, dépositaires de la liberté universelle, législateurs cosmopolites, ma fortune littéraire vous est acquise de droit, car la guerre est allumée avec les préjugés. Quant à ma fortune pécuniaire, j'attends votre manifeste contre les tyrans pour vous la consacrer avec ma vie. »

Anacharsis était assis dans la tribune publique, le 20 janvier, quand, à la fin de la séance, le président Daverhoult, un réfugié batave de vieille date, mais naturalisé Français, donna lecture de la missive (2). Anacharsis ne doutait pas qu'on acceptât d'emblée l'offrande qu'il faisait, ou qu'on l'envoyât du moins à l'examen du comité de l'instruction publique. Cette assemblée de philosophes devait applaudir à la tactique salutaire de son livre, qui, tolérant envers l'hypothèse divine, ne mettait en déroute que la révélation. Et, en effet, on applaudit. Mais quelqu'un se lève, quelqu'un s'écrie. Anacharsis écoute. Quelle est cette voix? Anacharsis regarde. *Bone Deus!* Une calotte d'é-

(1) *La Chronique*, — *le Patriote*.
(2) *L'Ami du roi*, de Royou.

vêque ! C'est Fauchet, le procureur général de la Vérité, le rival de l'Orateur du genre humain. Au nom du christianisme, l'évêque du Calvados demande qu'on rejette l'offrande philosophique; et les libres penseurs, est-ce à croire? — murmurant, il est vrai, contre le prêtre, se déjugent aussitôt comme à la voix d'un maître. — Mais il y a donc secte dans l'assemblée? Fauchet tiendrait-il tête ici comme Robespierre aux Jacobins? Ce fut la soudaine pensée d'Anacharsis. Et il s'agitait, et il se dressait. De sa tribune il criait : « Cabire Fauchet, j'ignore si tu recommandes ton âme à Dieu ; mais certainement tu ne la recommandes pas à la raison et à la postérité. » Puis, lui rappelant le duel offert, duel accepté : « Réponds donc avant de brûler, ou débaptise-toi. » — Et comme l'évangilomane ne répondait, l'Orateur, plongeant sur sa face et s'adressant à ses voisins : « Mais c'est la bouche de Judas derrière l'image de la *Vera Icon!* » Quart d'heure durant, Anacharsis eut des fureurs à faire envie à Bonneville lui-même. Des libres penseurs vinrent qui le calmèrent. Ils avaient voulu faire politesse à Fauchet, disaient-ils. Car, en cette même séance, l'homme de la loi d'amour, qui n'avait vu jusqu'alors dans les peuples opprimés que de bons sauvages à épargner, s'était enfin prononcé pour la guerre ; et comme sa conscience en murmurait sans doute, Claude, pour l'apaiser, avait été heureux, vite, de lui jeter une proie, l'Orateur.

Les libres penseurs se trompaient. Le vote guerrier de Claude n'avait en rien affecté sa conscience. Si l'Orateur eût pu lire dans l'âme même de son rival, il l'eût trouvée tout aussi pleine de préjugés qu'autrefois et les mêmes. Ce n'est pas Claude qui se croyait un législateur cosmopolite ! Il était toujours de secte, toujours d'Église. Le pro-

cureur de la Vérité avait même repris son titre de prédicateur du roi. A l'entendre, il semblait maintenant servir avec zèle la Constitution perfectible des Français, mais il était encore loin de la tenir pour universelle, et, pour rien au monde, il n'eût point voulu en substituer la propagande à celle de son Évangile incendiaire. Il la servait en gallican, comme tant d'autres en jansénistes, et chaque jour il courait sus aux prêtres non assermentés afin de manger du jésuite. Loin d'imiter Synésius, comme l'en avait prié l'Orateur, Fauchet n'avait que mépris pour les prêtres qui se rapprochaient de la nature en prenant femme, fussent-ils même professeurs au Collége royal, comme l'abbé Cournand. Ah! comme il se voila la face quand l'aumônier du bataillon Popincourt, Bernet-Boislaurette, qui, depuis un an et plus, ne cessait de crier : *Vel duo, vel nemo!* vint, tout fier de s'être refait homme, présenter sa femme, une Anglaise, à la barre de l'Assemblée législative (1). Fauchet n'eut garde de donner pour la dot du pauvre garçon qui voulait être cultivateur, comme firent les philosophes et les ministres même du roi. Bien mieux, dès ce jour il se mit à proscrire de son diocèse les prêtres qui s'avisèrent de suivre l'exemple de l'aumônier-laboureur, ou même de dire la messe en français. Laroque à Rouen et Gobel à Paris ne se montrèrent pas plus grands zélateurs du latin et du célibat, ces deux sauvegardes du sacerdoce, que Fauchet dans le Calvados. C'était à croire que Claude aspirait comme Gobel au patriarcat des Gaules.

Et pourtant Claude voulait la guerre? — Oui, mais parce qu'il rêvait toujours, hélas! protectorat, corpora-

(1) *Chronique.*

tions, lien fédéral. Plus heureux que Brissot, qui ne pouvait vraiment déguiser en Washington le triste héros du Champ de Mars, La Fayette, — Claude avait justement sous la main un protecteur-modèle : une merveille, un bâtard de Louis XV le bien-aimé, et bien-aimé lui-même d'une baronne philosophe, madame de Staël. C'était vraiment le seul ministre de la guerre, le seul chef d'armée que pussent accepter les beaux esprits, les dames et l'homme de la loi d'amour. Narbonne, le joli nom ! n'avait rien de dictatorial ni de sanglant. Tout de parade, son sabre ne coupait pas. Son esprit seul faisait pointe. Mais aussi qu'il fondit vite ce ministre tout sucre, ce miel de Narbonne. Il alla faire un petit tour aux frontières avec la dame de ses pensées, il revint lire un beau rapport à l'Assemblée : « Tout est au mieux, » disait-il, et le drôle rusait comme un Bourbon. La France, en effet, comptait à peine trente mille hommes disponibles ; les places étaient peu ou point tenables ; à Landau on pouvait entrer à cheval par la brèche. Et cependant les régiments ennemis filaient à la sourdine vers la Belgique... Grâce au joli traître, la nation allait être prise au lit. — Anacharsis avait donc l'occasion belle de se venger de Claude ! Mais l'Orateur laissa cette jouissance au député-capucin Chabot, car son humeur contre le prêtre ne persista guère plus d'une heure. Elle s'évanouit toute le soir même, en voyant Robespierre embrasser Brissot, Brissot embrasser Robespierre.

Ils s'embrassèrent, en effet, patriotiquement, à la tribune des Jacobins, le quaker et l'incorruptible, — au moment où Léopold Cunctator comptait sur leur lassitude ; où la cour, s'entourant de coupe-jarrets, s'apprêtait, selon l'avis des vétogogues, à profiter de la division des

patriotes ; où les émigrés, dont le nombre se montait bien à treize mille, ma foi! étouffaient de rire rien que de penser aux polissons de Paris. Vraiment, quels polissons que ces bavards qui, pendant deux mois, avaient publiquement, à toute voix, chacun suivant sa conscience, pesé chaque goutte de sang qu'il fallait répandre, — il n'y avait en cela rien de bien royal! — et qui s'embrassaient soudain comme croquants à la veille de faire appel à la nation, aux roturiers. Allaient-ils entendre, ceux-ci? Allaient-ils marcher sans les nobles et contre les nobles? Ils se lèveront, avait dit Anacharsis. Est-ce croyable? Ils se levèrent! Et non plus comme en 89 pour garder leurs bourgs, leurs champs : ils se levèrent... et marchèrent. Aux enrôlés pour Coblentz, aux enrôlés pour la garde royale, succédèrent sur les routes les enrôlés pour la patrie. Vivre libre ou mourir ! avaient crié en 89 les Bretons, les hommes de la mer, et la France, debout, avait répété le cri. — Guerre aux châteaux, paix aux chaumières! s'écrièrent cette fois les hommes des frontières, les Strasbourgeois, et la France, en marche au-devant des souverains opprimés, répéta de même. Ce nouveau cri était encore selon son cœur. En vérité, les nouveaux combattants n'avaient pas l'allure des recrues du quai de la Ferraille, les soldats du roi. On ne les traînait pas aux frontières, pieds et poings liés, en prisonniers, de maréchaussées en maréchaussées; ils allaient, ils chantaient, hommes libres et volontaires, volontaires pour la patrie. Aux premiers coups de canon: Enfermez les suspects, disaient-ils en partant à leurs pères. Et les pères, comme si de rien n'était, se groupaient, souriaient d'aise à la baisse des assignats que provoquaient les agioteurs des villes, achetaient bravement du bien de prêtre, le partageaient, le cultivaient. Les réfractaires,

ces conspirateurs de l'intérieur, crurent que le monde était devenu la proie du diable, et les illuminés annoncèrent aux princes que le 29 février à dix heures quarante minutes aurait lieu la fin du monde (1). Oui, la fin du vieux monde peut-être et pour toute l'Europe. Car Anacharsis, dont l'oreille était plus que jamais au vent, apprenait qu'à Berlin on lisait tout haut les gazettes dans les cafés, et qu'à l'article Paris, on s'écriait : « Oh! les grands hommes! » qu'un club s'était formé à Stuttgard et qu'on y pétitionnait à la française; que sur les théâtres allemands on jouait des pièces étranges comme *les Brigands*, ou mieux encore *la Conjuration de Fiesque ;* qu'à Gœttingue, des professeurs se prononçaient en chaire pour les droits de l'homme; qu'une petite ville du duché de Clèves, — ah ! comme son cœur bondit! — avait même, une nuit, reconnu ces droits; qu'en Autriche, enfin, l'ébranlement des esprits était tel que Léopold, oui, Léopold empereur, l'homme d'épée, avait dû, ô honte ! se faire journaliste : il publiait les *Annales viennoises*, la *Chronique bourgeoise*, que rédigeait le professeur Hoffmann. L'empire défendu par un professeur, quelle chute!—Et quel triomphe! Vite! la déclaration de guerre ! Anacharsis est impatient de voir les armées en présence, certain qu'elles se donneront mutuellement des festins nocturnes, et que les soldats autrichiens et prussiens conviendront avec les Français de se rendre prisonniers pendant la canonnade (2) : « Ah! disait-il aux clubistes Cordeliers, la guerre offensive vous fait peur; mais c'est une guerre défensive que nous allons entreprendre, et sans en avoir les inconvénients. Nous

(1) *Le Patriote, la Chronique, le Courrier* de Gorsas.
(2) Cloots, *République universelle.*

allons porter nos armées au dehors sans sortir de chez nous; partout on nous recevra hospitalièrement. La famille des hommes libres va s'étendre sans se transplanter. » — Et l'Orateur multipliait ses correspondances avec ses commettants du Nord, afin d'activer la propagande. Pendant que les réfugiés brabançons organisaient un comité insurrecteur à Paris; que l'ex-constituant Rabaut Saint-Étienne et Bonne-Carrère, tous deux ses amis, couraient à Londres en compagnie de Talleyrand pour maintenir l'alliance anglaise, il s'adressait, lui, au plus opprimé des souverains, au peuple captif par excellence : les Juifs. Individualisés par la dispersion, ces martyrs de la catholicité des droits de Dieu se trouvent partout, et partout ils sont actifs, ingénieux, économes et riches. Quelle part ne peuvent-ils pas prendre à la propagande des droits de l'homme! « Les capitalistes hébreux nous fourniront des vivres et des munitions d'autant plus volontiers que les agents subalternes des approvisionnements sont de la même nation. » Et, en effet, le premier défenseur des Juifs recevait bientôt de ses frères les rabbins les réponses les plus satisfaisantes : on priait déjà dans toutes les synagogues de l'Europe pour le peuple sauveur.

Mais qu'est-ce encore? Voyez! loin de perdre en profondeur ce qu'elle gagnera en espace, — comme le craint Robespierre, mais comme l'espère Brissot, — la révolution sera comme la mer, d'autant plus profonde qu'elle sera plus vaste, ainsi que le répète Anacharsis, car voici que soudain les factieux du Champ de Mars, les passifs de la Constitution, les bonnets de laine des faubourgs ressuscitent, sont debout. Est-ce à l'appel de l'Assemblée, comme la France? Non. Est-ce à la voix de Robespierre ou sur un geste de Danton? Nullement. Est-ce parce qu'ils ont

faim? disent les bourgeois agioteurs. Point. O surprise! ils se lèvent, quoique affamés, — et sans meneurs, sans appel, d'instinct, non-seulement l'œil au roi qui s'entoure d'hommes à poignards, l'œil à la reine qui conspire, mais l'œil sur tous — uniquement pour veiller. Il y a guerre au dehors, qu'il y ait garde au dedans. — Et ils tiennent la rue, ils ont une arme, un uniforme, un nom, ils sont légion. Les bourgeois l'ont voulu.

Et vivent les piques! C'est l'arme improvisée des temps héroïques, t'en souvient-il, Anacharsis? Elles ont pris la Bastille et fait cortége au roi le 6 octobre. Elles peuvent donc au besoin se mesurer avec vos baïonnettes, ô bourgeois du Champ de Mars! elles sont d'aussi bonne trempe que vos épées, que vos poignards, chevaliers du Coblentz intérieur. Place aux hommes du 14 Juillet! Forgeons des piques à la Carra avec la flamme aux trois couleurs (1).

Et vive le bonnet rouge! il a plus de crânerie que ton bonnet à poil, ô grenadier agioteur du quartier Vivienne! Déjà est-il plus sacré que ta calotte de prêtre, théophage réfractaire! Ce bonnet de laine, c'est le bonnet de Ségovie, coiffure du pauvre; c'est le bonnet de Janot, toujours battu, mais qui ne veut plus payer l'amende; c'était à Rome le signe d'affranchissement; Jean-Jacques et Voltaire le préféraient au tricorne; il a coiffé Guillaume Tell, et nos malheureux frères, les Suisses de Châteauvieux, ne le portent-ils pas à l'heure même aux galères? Quel symbole! — Il est rouge! Oui, couleur d'écarlate, parce que c'est la couleur de gloire; couleur de feu, comme ton cordon de commandeur, valet de cour, décoré de Saint-Louis! Disons mieux, il est couleur de sang, comme le drapeau de la loi mar-

(1) *Annales patriotiques.*

tiale auquel nous l'opposerons toujours au nom de la liberté individuelle. Vite! couvrons-nous, et ne tirez pas, bourgeois, car chacun de nous est prince du sang du souverain! — Ah! rien qu'à nous voir maintenant, — tout passifs qu'on veuille nous dire, — on comprendra bien que nous avons la tête près du bonnet. Pauvre accapareur de blé, de sucre et de café, ta face blanche sous ton bonnet noir, hérissé, n'a rien d'effarouchant. Mais, sous le nôtre, vois ces barbes! Voilà des bougres à poil, ô bonnets à poil!

Honneur donc aux Sans-Culottes! Notre misère fait notre gloire! Ce n'est pas que nous songions au pain sous le canon de la Bastille; mais le droit brutal de la propriété, qu'invoquent contre nous nos frères les bourgeois, nous a rappelé un droit plus brutal encore, celui de la faim. Notre uniforme n'est pas bleu de roi, c'est l'uniforme de la nature, la nudité. Oui, nous sommes les sans-chemises, les sans-habits, mais ne dites pas les va-nu-pieds! Ce serait nous confondre avec les mendiants tonsurés. Nous sommes les Sans-Culottes, ayant en main non le bonnet de quête, mais la pique du combat, et tout avides d'être aussi bien culottés que vous, ô culottins nos frères. Place donc pour la garde! Hier nous étions faubourg de Gloire, aujourd'hui nous sommes faubourg de Liberté.

Ainsi disent-ils, armés; et, sans emprunter la langue de Robespierre ni la plume de Camille, ils content eux-mêmes leurs affaires. C'est un des leurs, Gonchon, qui tient tête à la barre aux beaux esprits de la tribune, et leur débite sans broncher les harangues que fait le teinturier Fourcade. Aux portes mêmes du faubourg s'improvise le journal qu'ils adoptent, — un journal ayant le gros bon sens des groupes et la grosse joie des Porcherons, à

l'enseigne du père Duchesne, f....., le marchand de fourneaux, leur symbole. — Quoi! cette feuille de Lemaire, dans laquelle Anacharsis écrivit l'an passé? — Qui parle de Lemaire, un Feuillant, un La Fayettiste, un endormeur, dont les jurons sont épistolaires et qui s'avise d'emboucher la trompette pour enfler la voix de son Duchesne, dès que le vrai père lui fait concurrence? Il s'agit d'Hébert (1), — notez ce nom de roture! — une manière d'esprit cosmopolite et vulgarisateur; le premier homme de lettres qui se fait peuple jusqu'au cou et jure des entrailles, en même temps qu'il traduit la Constitution en allemand, et fait traduire en toutes langues les décrets de la Constituante et les lois de la Législative. Il a sa place à l'Assemblée comme journaliste; mais aussi, dès que le peuple l'adopte, il se loge rue Saint-Antoine. Ce n'est pas lui qu'on peut accuser d'être aux gages de d'Orléans, ni de goûter au gâteau civiliste. Il était à l'autel de la Patrie le 14 juillet, il a signé la pétition fameuse, essuyé le feu des bourgeois et n'a lâché pied qu'à la dernière heure (2). Il a épousé une bonne et digne religieuse décloîtrée, la sœur Goupille, et vit entouré de sa famille, qu'il soutient de son travail. Petit, frêle, maladif, il a connu la misère; mais, dès que l'âme des faubourgs s'agite en lui, ses joues s'enflent, sa voix tonne, sa pipe s'allume, son verre s'emplit, et alors quelles grandes joies, quelles grandes colères et comme ses fourneaux chauffent! Son journal n'est qu'une feuille, et la feuille n'a qu'un cri; mais comme ce cri, hurlé deux fois la semaine, cri des rues, remue d'autre sorte que les prêches d'église à la Fauchet, les tirades de tribune à la Robes-

(1) Gorsas, *Courrier*.

(2) *Réponse d'Hébert à Camille Desmoulins*, 1794.

pierre, les leçons pédantesques de cabinet à la Brissot. Ce cri de Paris ira, brûlant, jusqu'aux frontières réchauffer l'âme des armées missionnaires, qui alors, au bulletin des faubourgs, répondront par le bulletin de la victoire.

A la vue de ces vainqueurs de la Bastille, de ces martyrs du Champ de Mars, si la cour s'effraye, si les bonnets à poil se hérissent, et si Robespierre, Camille, Danton lui-même ne savent non plus que dire, seul Brissot : « Parbleu! je les connais; ce sont des quakers: bonnet ou chapeau rond, au rebord près, c'est tout un. » — Et Fauchet à son tour : « Mais ce sont mes amis de la Bastille ; ils sont venus au Cercle social (1) ! »

Et vite, reprenant son rôle de procureur, Claude va prêcher au faubourg son évangile incendiaire. Et vite, se recommandant de Palloi, démolisseur patenté de la Bastille, et chef des quatre-vingt-trois apôtres départementaux, Brissot fait ouvrir, en pleine section des Quinze-Vingts, un club à la quaker. Ni président, ni règlement, on parlera selon l'inspiration.

— Singulière manière de comprendre l'esprit parisien! dit Camille qui se réveille. Mais Camille n'a pas dit que Brissot, pour faire pièce à l'Incorruptible, reproche à l'ami de l'Incorruptible de défendre les souteneurs des tripots, repaires de l'aristocratie; Camille riposte en démasquant Jean-Pierre. Mais Jean-Pierre s'en moque bien. Son tour est fait! France en marche, faubourgs debout, la cour est effrayée. Jean-Pierre apparaît l'homme de la situation : il touche au ministère.

Anacharsis, lui, touche aux nues. Il plane. La fanfare parisienne cosmopolite qu'il avait cru ouïr éclatante au

(1) *Le Patriote*.

premier mot de guerre se fait bien entendre de toutes parts. Ce qu'il voit n'est pas une agitation stérile et sans durée; il se trouve en face d'une fécondité, d'un accomplissement. Jamais il ne s'est mieux senti au centre du monde. Tout trouble en lui s'apaise, et son esprit a comme un rayonnement soudain. *Veritas atque libertas!* s'écrie-t-il retrouvant la devise de ses vingt ans, et il célèbre la République universelle (1). Voilà juste un an qu'il révélait la Nation unique; il en chante aujourd'hui l'avénement.

Quelle brochure! Quelle œuvre! Elle a un si grand air de sérénité, de certitude; c'est un hymne si plein et si sonore qu'on dirait un de ces chants de solitude comme en pousse à cette heure, dans un coin de Paris, Bernardin de Saint-Pierre, un rêveur. Pas un fait du jour, à peine un nom propre. Et cependant chaque mot qui lui part du cœur frappe au cœur Feuillants, Brissotins, Robespierrots, mystiques et même tyrannicides. A ces derniers il s'adresse, mais c'est pour leur brûler politesse aussitôt et chanter la langue universelle, la famille universelle, les hommes sans Dieu, Paris! — Ah! Paris, le noyau de la nation unique!...

« La foule attire la foule et les déserts repoussent les humains. Il est essentiel, pour l'harmonie universelle, d'avoir une capitale commune, où toutes les lumières divergentes viennent se rectifier, où tous les caractères viennent se coordonner, où tous les goûts viennent s'épurer, où toutes les opinions viennent se combiner, où tous les préjugés viennent échouer, où tous les égoïsmes viennent se broyer, se confondre dans l'intérêt du genre humain. C'est ici que l'homme du département de-

(1) Cloots, *République universelle.*

vient l'homme de la France, que l'homme de la France est l'homme de l'univers. J'avais prédit aux partisans d'une chambre haute que Paris en tiendrait lieu, et chaque jour ma prédiction se confirme. Les pouvoirs de cette grand'chambre émanent de l'ascendant des lumières combinées avec la force et la justice : combinaison dont l'autorité est toute-puissante sur les amis de l'ordre et de la liberté. La force toute seule est nulle dans un pays libre ; la justice toute seule est insuffisante dans un pays libre. Cette réunion, fruit de la saine philosophie, doit nécessairement rallier tous les peuples, toutes les familles sous le même étendard... Paris est une assemblée nationale par la nature des choses ; et l'assemblée constitutionnelle est une production légitime que nous devons à la vigueur physique et morale de Paris dans les bras de la France. Notre vaste capitale et notre Corps législatif sont tellement inséparables que, si ce dernier allait siéger ailleurs, il faudrait que la France pérît, ou que la capitale voyageât à la suite de l'Assemblée. Paris en masse a un tact dont la finesse démêle les convenances et les avantages respectifs de tous les points de l'empire, car Paris est l'extrait, le résumé même de l'empire. Je parierais que chaque département fournit à la population de Paris en raison de ses moyens en hommes et en richesses : la représentation naturelle est vraisemblablement aussi exacte que la représentation élective. Un tableau nominal, d'après mon idée, serait aussi curieux que neuf ; il ajouterait au sentiment d'amour et de fraternité que tout Français éprouve pour la ville par excellence, pour un augure incorruptible dont la voix perçante franchit les limites qui séparent la France du reste de l'Europe. Un chef-lieu immensément peuplé, immensément éclairé, est

tellement nécessaire au maintien de notre constitution que les Américains, avec leur treize chétives capitales, n'ont pas osé chez eux établir une chambre unique. Il faut une immense cité qui serve de sauvegarde aux écrivains combattant les hommes en place et les erreurs populaires. Tel philosophe qui se débaptise à Paris aurait la faiblesse d'aller à la messe en province. Les imprimeries suburbicaires ne rendraient que des oracles imposteurs, si le grand oracle de Paris ne faisait pas rouler ses presses indépendantes. »

Et pour répondre à ceux qui redoutaient la dictature parisienne :

« Paris, disait-il, n'étant riche que de la richesse nationale, Paris n'étant grand que de la grandeur nationale, il est éminemment intéressé aux progrès de l'agriculture et du commerce, des arts et des sciences, de la population et des lumières, et, par conséquent, à la perpétuité d'une constitution qui renverse toutes les barrières féodales, qui brise toutes les entraves de la main-d'œuvre, qui encourage tous les ouvriers intelligents. Paris, sous l'ancien régime, était le réceptacle d'une valetaille insolente et stérile, d'une noblesse dévorante et banqueroutière. Paris, sous le nouveau régime, sera l'atelier de tous les talents supérieurs, l'entrepôt des marchandises les plus précieuses, le rendez-vous de tous les hommes ingénieux, opulents et libres. »

Et aux amis de la liste civile, qui ne cessaient de dire que tout serait perdu sans le faste d'une cour royale, il montrait le superflu des contribuables arrivant plus directement au chef-lieu par la pente naturelle du besoin de jouir des individus que par le canal d'une cour divagante, capricieuse et corruptrice.

Et alors quel tableau ne s'imaginait-il pas de la ville? C'était Jérusalem, Babylone, Athènes et Rome tout ensemble et dans toutes leurs magnificences. Aussi s'écriait-il : « Oui, je me plais à le répéter, les hommes isolés sont des bêtes, les hommes réunis sont des dieux. Dix mille petites villes dispersées sont presque nulles pour la philosophie et les sciences; faites-en une seule cité et vous serez stupéfaits du résultat. »

C'est ainsi qu'il chanta, plein du souffle parisien, la liberté dans l'unité et pendant soixante pages. Maintenant que l'Orateur s'est fait entendre,—que les Feuillants osent donc habiller le gouvernement à l'anglaise, chambre haute et chambre basse! Que les Brissotins, regardant les quatre-vingt-trois départements comme des territoires ou États séparés, s'avisent, à l'américaine, de faire députer quatre-vingt-trois mandataires, au centre de l'empire, loin de Paris, à Bourges, par exemple! Que d'autres veuillent couper la France en deux parts, l'une au nord de la Loire, l'autre au sud, chacune avec son assemblée, mais sous un seul général protecteur! Que ceux-ci la rêvent en cinq tranches, nord, sud, est, ouest et centre! Ou les criminels de Coblentz avec les anciennes provinces reconstituées! Enfin, que les conspirateurs couronnés de Pilnitz se réjouissent de la partager, nouvelle Pologne, par la conquête! Qu'ils se réjouissent, qu'ils rêvent, qu'ils veuillent, qu'ils avisent, qu'ils osent, qu'importe! Paris vous défie dans sa force, dans son esprit, dans sa justice, dans son humanité, Anglais, Américains, nobles, prêtres ou conquérants. Anacharsis l'a prouvé, et l'histoire confirmera.

« Hommes de tous les climats, s'écria-t-il en terminant, une vérité-mère doit vous être continuellement pré-

sente à l'esprit, c'est que la révolution de France est le commencement de la révolution du monde. Tant que nous aurons des voisins, et des armées, et des forteresses, notre existence sera précaire et incertaine, nous éprouverons de violents orages... Enfants généreux et braves de la nature libérale, sachez que le but de notre association se réduit simplement à la conservation individuelle et commune de la liberté, de la propriété et de la sûreté! »

Sur ce, l'Orateur reprit haleine, épuisé.

Mais lorsque, tout au calme, il contempla son œuvre d'enthousiasme, il fut effrayé. Les mots « République universelle » ne flambent-ils pas en tête du livre? On peut croire qu'il demande la violation de la Constitution. Vite! mettons à la suite de l'hymne une belle apologie de Louis XVI. — Mais alors les Cordeliers ne vont-ils pas le traiter de Feuillant? Vite! transcrivons le discours républicain que nous devions prononcer au lendemain de la fuite du roi. — Cependant, qu'on prenne chaque page! il ne s'agit en tout que de Paris. Vraiment les amis de Brissot auront beau jeu de dire qu'Anacharsis fait sa cour à Robespierre. Vite! une note contre le myope et les factieux! — Mais, à quoi vises-tu donc, Prussien? va s'écrier chacun, étonné de ces changements de main. — Alors, montrons l'avenir :

« La France n'ayant plus ni provinces, ni généralités, ni seigneurs, ni vassaux, ni bourgeois, ni paysans, ni villes, ni villages, — car il est aussi inconstitutionnel de dire la ville de Paris, la ville de Bordeaux, le village d'Arcueil, le village de Clichy, que de dire la province de Bretagne, la province de Bourgogne, le marquis de Montesquiou, le comte de Beauharnais... — la France, nivelée en paisibles communes, est devenue une cité fra-

ternelle, la cité de Philadelphie, dont l'enceinte embrassera tout l'univers, toute la famille antropique. L'unité nationale et souveraine sera exprimée par un seul mot : Philadelphie ! Toutes les villes et les cours disparaîtront à l'aspect imposant et consolant de Philadelphie ! L'Europe, et l'Afrique, et l'Asie, et l'Amérique se donneront la main dans la cité vaste et heureuse de Philadelphie ! »

Philadelphie ! Philadelphie ! Quatre fois Philadelphie ! Ah ! comme ce mot va chatouiller l'oreille de mister Brissot ! Comme le quaker se laissera prendre au piége de cette maudite nation unique, baptisée du nom de Philadelphie !... — Et maintenant aux quatre vents le livre !

Anacharsis s'était mis trop en peine. Les Brissotins s'en tinrent à l'étiquette de l'enveloppe, et sans examen ni lecture, se souciant peu du texte, applaudirent au cosmopolitisme, aux idées généreuses du Prussien, autant que le Prussien voulut. Les Robespierrots ouvrirent, lurent, s'étonnèrent de l'accouplement de Paris et du genre humain, comprirent peu, se défièrent et se turent.

« Bons esprits, hommes de mon siècle, et vous tous qui voulez devenir mes contemporains, avait dit encore Anacharsis, en s'agenouillant devant ses lecteurs, lisez attentivement; et si après une première lecture vous n'êtes pas convaincus, relisez-moi une seconde fois. » On se garda bien de se rendre d'abord à cette candide invitation. Cependant quelqu'un, ayant lu une deuxième fois, lut une troisième, une quatrième, et voilà l'homme pris d'admiration profonde. Or cet admirateur était d'élite et de nulle suspicion : historien, philosophe, ex-constituant et christicole, le prédicant cevenols, Rabaut Saint-Étienne. — Quoi ! celui qui, dès 88, écrivait : « La nation n'est pas renfermée dans la capitale, elle est dans la

province aussi, et c'est là surtout que l'intérêt général parle avec plus de force, parce qu'il n'est pas troublé par les intérêts particuliers?... » — Celui-là même, oui, et qui ajoutait encore : « Ce n'est pas dans les clameurs d'un peuple attroupé qu'on peut reconnaître l'opinion publique, mais dans la discussion paisible et dans les réclamations réfléchies des citoyens, réunis pour s'occuper de l'intérêt public, sur lequel il est imposible qu'ils se fassent illusion. » Brissot ne dirait mieux même aujourd'hui. — Le prédicant s'est donc converti à l'idée parisienne? — Du tout. — Alors ses louanges sont affaire de camaraderie. Cloots n'était-il pas son collaborateur à la *Chronique?* Et quand Rabaut laissa cette feuille pour la *Villageoise* de Cerutti, n'est-ce pas Anacharsis qui fit le plus pompeux éloge de la Bible nouvelle? Enfin le cosmopolite n'avait-il pas mis Rabaut au nombre des illustres jurés qui devaient décider dans sa querelle avec Fauchet? Tout s'explique. — Non, rien n'est expliqué. Car lorsque l'honnête Rabaut fait des réflexions politiques sur les circonstances présentes, et qu'il les donne comme supplément à son Histoire de la Révolution, la conscience du philosophe-historien parle seule. Or, un jour, dans un délire humanitaire, Rabaut s'était écrié : « Il faut renouveler les esprits, changer les idées, changer les lois, changer les usages, les hommes, les choses, les mots ; oui, détruire tout, pour pouvoir tout recréer. » — Et voilà qu'ouvrant ce livre il y trouve tous les éblouissements du *fiat lux* qu'il rêvait. D'abondance alors, il jette à la face d'un vivant une glorification à satisfaire les mânes du philosophe le plus intrépide (1) :

---

(1) *Réflexions politiques sur les circonstances présentes.*

« Il a paru en France un de ces hommes qui savent s'élancer du présent dans l'avenir ; il a annoncé que le temps viendrait où tous les peuples n'en feraient qu'un, et où les haines nationales finiraient ; il a prédit la république des hommes et la nation unique ; il s'est fièrement appelé l'Orateur du genre humain, et a dit que tous les peuples de la terre étaient ses commettants ; il a prévu que la déclaration des droits, passée d'Amérique en France, serait un jour la théologie sociale des hommes et la morale des familles humaines, vulgairement appelées nations. Il était Prussien et noble, et il s'est fait homme. Quelques-uns lui ont dit qu'il était un visionnaire ; il a répondu par ces paroles d'un écrivain philosophe (Someri) : « On ferait un volume des fausses maximes accréditées dans le monde ; on y vit sur un petit fonds de principes dont fort peu de gens se sont avisés de reculer les bornes. Quelqu'un ose-t-il prendre l'essor et voir au delà, il effraye ; c'est un esprit dangereux, c'en est tout au moins un bizarre. »

Anacharsis n'avait encore souhaité qu'une épitaphe. Il espérait qu'un jour les Français voudraient bien écrire sur sa tombe : — « Ce Vandale fut utile à notre Révolution. » Rien de plus. Aussi qu'il fut ravi d'entendre une voix, et celle d'un évangilomane encore, s'écrier à sa vue comme à la vue d'un saint prophète : « Il a paru en France !... » Qu'importe que Rabaut ne souffle mot de la grand' ville, et qu'il s'entête à donner aux droits de l'homme l'Amérique pour patrie ! Le prédicant a célébré la nation unique, la liberté dans l'unité ; quoi qu'il se persuade, il est sur la grande voie parisienne.

Ce fut pour les Brissotins toute une surprise qu'un éloge aussi franc de l'Orateur. Ils relurent la brochure,

et, ma foi, ils n'hésitèrent plus à placer le Clévois au rang de Thomas Payne. Quelques-uns même d'entre les Robespierrots se prononcèrent. Un beau jour, Camille s'élançant au passage sur le Cosmopolite : « La brillante perspective que tu montres au genre humain dans ton livre de la République universelle, lui jeta le Parisien, relève mon courage abattu (1) ! » Mais le plus éclatant de tous les hommages lui fut rendu en langue biblique par le Prince de la captivité, le chef suprême des synagogues orientales et occidentales, Samuel Lévi (2). « Salut, trompette centrale du monde, consolateur des opprimés ! clama le Juif ; tu siéges au chef-lieu du Globe, et ta voix retentit d'un pôle à l'autre. Parle, l'univers t'écoute. Ton livre de la République universelle contient plus de vérités que les livres de nos saints prophètes ! » Et il lui annonçait que les fils de Juda et ceux de Benjamin versaient des larmes en admirant la grande nation qui brise les jougs et délie les chaînes; qu'ils allaient couvrir leur nudité, secouer la cendre de leur tête et se relever comme de jeunes cèdres. « La terre de France, qui la première a effacé l'opprobre de Juda, est notre Palestine; ses montagnes sont comme notre Sion, et ses fleuves comme notre Jourdain. Buvons ensemble des eaux vives de ses sources : ce sont les eaux de la liberté. Quoique les rois de la terre se lèvent contre la grande nation, Anacharsis, prends courage ; c'est Samuel Lévi qui te le dit : la liberté n'a qu'un langage, et tous les hommes en ont l'alphabet. La nation captive par excellence va prier pour celle qui délivre les captifs. Vis, Ana-

(1) Lettre d'Anacharsis aux membres du comité de sûreté générale, 1794. Inédite.
(2) *La Chronique*.

charsis, et que la France vive, car la terre de France est l'asile des opprimés! »

Elle vivra, prince de la captivité, et quoique les rois de la terre se lèvent. C'est même parce qu'ils se lèvent qu'Anacharsis prend courage. Léopold Cunctator, le chef suprême du despotisme, a dû jeter le masque, parler enfin. L'Assemblée l'avait requis d'avoir à disperser les criminels de Coblentz; il demande, lui, la dispersion des Jacobins. Ah! son office ne pouvait mieux affirmer le cosmopolitisme de l'idée parisienne. S'il veut faire peur, c'est qu'il a peur. Patriotes, hors frontières!...

Il était dit qu'en ce mois de février 1792, à la veille de la fédération des individus européens, Anacharsis aurait toutes les gloires, tous les triomphes, comme il les avait eus en juillet 90, à l'heure de la fédération française. On devait aller aux peuples opprimés par trois côtés à la fois, selon le vœu de mister Brissot. Les trois généraux chargés de conduire à leurs frères les adorateurs des droits de l'homme vinrent à Paris pour conférer. Soudain la vue des trois porte-épées, qu'on faisait porte-droits, remit en imagination la bataille, la défaite, la trahison, tous accidents que l'Orateur ne semblait prévoir, et chacun des patriotes eut les terreurs de Robespierre. Comment se fier à La Fayette Champ de Mars? à Rochambeau son maître? Tous ces nobles qui font parade de leur héroïsme d'outre-mer, et qui se piquent d'avoir importé en France les droits de l'homme, sont loin de vouloir les appliquer en Europe à la parisienne. — Ecouteront-ils la voix des Sans-Culottes? Fi donc! ils préféreront, à coup sûr, suivre l'exemple que leur donne à cette heure le ministre des États-Unis près la cour de France : conseiller le roi contre la nation. — Donc, aux

armées, point de général qui raisonne! L'instinct le crie aux Sans-Culottes. S'il faut un sabre, qu'il n'ait de langue que pour l'ennemi! Qu'il ne puisse étouffer l'idée, n'en ayant conscience! On marche aux Allemands; eh bien! plutôt un Allemand qu'un Français pour chef de bande. S'il trahit, au moins ne sera-ce jamais qu'au dehors. Et tous les yeux se tournèrent vers l'autre général, le troisième : Luckner, l'émule de Maurice de Saxe, l'élève de Frédéric! A lui la pomme! Lui seul n'est pas suspect!

Depuis cinquante ans, Luckner faisait lame en Europe (1), mais ce n'était pas par amour des principes. De la vieille école, il vivait de l'épée, comme le prêtre de l'autel. Hier au roi de Prusse ; aujourd'hui au roi de France ; à qui le paye, toujours. Il ne s'était pas avisé, comme La Fayette, de traverser la mer pour aller combattre sous l'étendard des Droits ; il n'avait pas même eu la peine d'accourir en France, comme tant d'autres, à l'éclosion de l'idée révolutionnaire. Depuis vingt ans et plus, il y était ; payé, il est resté. Le roi, en le nommant maréchal, vient d'augmenter son traitement. Il crie donc : « Vive le roi ! » quand il est ivre ; quitte à crier le lendemain : « Vive la nation ! » quand il est à jeun. S'il a le vin royaliste, il a le chocolat patriote.

Pas plus que le prêtre Fauchet, Luckner le soldat ne s'imagine la langue française comme l'universelle. Ne sachant rien de l'écriture, il se passerait encore de langue. Au rebours d'Anacharsis, qui n'a jamais phrasé l'allemand, quoique de Prusse, Luckner a gardé le patois du pays, quoique en France. Homme de commandement, ne s'adressant qu'à des gens de discipline : « Par file à

(1) *Chronique*, et *le Patriote*.

droite! par file à gauche! en avant, marche! halte! » — Et il a tout dit. Aussi quelle surprise quand le vieux routier sut qu'il allait commander désormais à des hommes, ses semblables, ses égaux en droits, et qu'il devait discourir pour les mener à la bataille! Fallut entendre sa proclamation : « Camarades, leur cria-t-il ce jour-là pour la première fois de sa vie, *fifre ou mourir!* » — Et sa bouche se referma. — « Maréchal, lui observa son aide de camp Valence, ne sauriez-vous pas prononcer le mot : libre? » — Mais le vieux routier, prompt à la riposte : « *Fifre ou mourir* dit tout; un Français ne peût *fifre* sans être libre! »

Ah! le Gascon! — Ah! le bonhomme! firent-ils tous, c'est un Allemand qui parle. Et Robespierre lui-même ne parut suspecter sa candeur.

Mais l'incroyable fut l'étonnement du bonhomme quand il se vit de ses yeux la coqueluche du Paris patriote. — Est-ce possible? — Le missionnaire préféré des Droits de l'homme. — En vérité? — Le collègue indispensable d'Anacharsis Cloots. — Diable m'emporte si je m'en doutais! Mais, puisque vous le voulez tous, qu'Anacharsis le veut, il faut bien que je le veuille aussi, et miracle! voilà sa langue qui se dénoue, et Luckner de parler patriotisme aussi couramment que Sganarelle parlait médecine. Oui, il raisonna, mais il raisonna si bien que, loin de se mettre en défiance, on se sentit tout rassuré. Dans les salons ce fut une fête. Tout le monde écoutait M. le maréchal, interrogeait M. le maréchal, et les paroles de M. le maréchal donnaient du cœur à tout le monde, car il ne leur marchandait pas la victoire. — Mais Luckner, avez-vous dit, parlait allemand? — Oui, mais Anacharsis était son truchement. Et je vous jure bien que, traduites

par la trompette centrale du monde, les paroles du vieux routier n'avaient que plus de charmes; car non-seulement l'Orateur traduisait, mais il commentait.

Ah! qu'il faisait beau les voir tous deux, Luckner et Cloots; ils ne tarissaient pas (1)! Luckner vantait-il l'émulation, la discipline et des gardes nationales et des troupes de ligne; montrait-il les prêtres faisant refuser de la paille aux soldats dans certains cantons et le bataillon du Jura couchant sans murmurer sur la dure, — vite, Anacharsis traduisait, puis il ajoutait: « Le stoïcisme de nos légionnaires guérira les paysans du fanatisme des réfractaires. L'Alsace, couverte de nos armées imposantes et prédicantes, ne laisse plus aucune espérance aux correspondants du cardinal. » — Le cardinal, c'était Rohan-collier. Et Luckner racontait que le prélat lui avait envoyé sa maîtresse pour lui offrir deux millions de la part des ligueurs. Le grave maréchal de France s'était tiré de là en jeune colonel de l'ancien régime; il avait pris un à-compte sur les lèvres vermeilles de la séduisante ambassadrice: « Et Dieu sait, disait-il, où cela m'eût conduit sans mon aide de camp Sheldon, qui entra fort à propos dans ma chambre. » — Anacharsis traduisait, et poursuivant: « Je parie, monsieur le maréchal, que vous auriez payé les arrérages. » — « Oh! faisait Luckner, je suis de l'an 22, on paye mal les dettes de l'Amour à cet âge-là. — « En revanche, reprenait Cloots, vous payerez bien celle de Mars. Vous serez fort avec les forts, vous aurez de la vigueur à coups de canon. » — Et Anacharsis traduisait ce qu'avait dit Luckner, ce qu'il avait dit lui-même, et tout le monde était charmé.

(1) *Chronique.*

Mais le succès parisien du général enthousiasma Anacharsis au point qu'il s'imagina bientôt l'homme tout autre qu'il n'était. Phénomène étrange ! Il fut dupe lui-même du personnage créé par lui ! Au bruit des applaudissements, il crut voir, entendre Frédéric en personne. Oui, Luckner en a l'œil, Luckner en a le port! Tout à cet idéal, Anacharsis traduit, Anacharsis commente; puis il ne traduit plus, il invente croyant toujours traduire, et tout le monde écoute croyant que Luckner dit. Qui parle donc? Luckner-Anacharsis : « Ne serait-ce pas une témérité, monsieur le maréchal, demandait-on à Luckner toujours par la bouche d'Anacharsis, de livrer bataille avec des troupes aussi peu aguerries que les nôtres? » — « Quoi! s'écriait Luckner-Anacharsis, mais je préfère mon armée à l'élite des phalanges prussiennes et autrichiennes : cinquante mille volontaires valent mieux que trois cent mille esclaves; et je manœuvrerai de manière à faciliter la désertion des malheureux Allemands. Nous pouvons compter sur dix mille déserteurs par mois. On nous amènera plus d'un Burgoyne et d'un Cornwallis. La bonne volonté supplée à tout; le zèle des hommes libres opère des prodiges, et j'ai vu de nos régiments d'infanterie faire d'excellentes évolutions après la fuite honteuse des officiers gentilshommes. Ah! un général est invincible avec une armée pareille ! »

« Monsieur le maréchal croit-il que la guerre défensive prévaille dans le conseil des Tuileries? » — « J'espère que non, répliquait Anacharsis lucknérisant soudain; j'ai débattu cette question devant le roi, et j'ai convaincu La Fayette, Narbonne et Rochambeau. Trente mille assaillants tiennent en échec cent mille hommes immobiles. Le Français, du reste, veut marcher, et pour éviter les explo-

sions de sa tête il faut faire travailler ses jambes. » — « Oui, mais de l'argent? » hasardait quelqu'un. — « Et les assignats donc? s'écriait Luckner-Anacharsis. Donnez-moi de l'argent pour deux mois, et je vous réponds que notre crédit dans l'étranger sera si solide, la peste que nous apporterons sera si répandue que l'on entendra dire partout : « Ah! les charmants pestiférés! » Au reste, nous aurons une ressource immense dans la fonte de toutes nos cloches et de toute l'argenterie de nos églises. » — « Mais la trahison des officiers? mais la sédition des soldats? » — « Je vous dis que les soldats ne désertent pas, faisait Anacharsis sans plus même prendre langue du général. Je n'ai pas perdu vingt hommes depuis six mois. Quant aux officiers, ils se font justice eux-mêmes. Ceux qui me paraissent mornes et tristes à la parade, j'offre de les accompagner en personne jusqu'au pont du Rhin. Ils ne partiraient pas s'ils croyaient la trahison praticable. Le patriotisme du soldat est si ardent, si inquiet, si sacré, qu'il serait impossible de livrer la moindre citadelle, fussions-nous tous d'accord, et le général, et le commandant, et l'état-major, et le maire et la municipalité... Ah! la France est remplie de noblesse depuis qu'il n'y a plus de nobles! » Et c'est ainsi que Luckner-Anacharsis parlait des soirées entières. Jamais général n'avait tant dit. Et de l'histoire grecque et de la romaine il citait tout. On avait avancé que Luckner ne savait rien, on était convaincu maintenant qu'il n'était que science; et de quel bon sens!... Oui, l'envie qu'on avait d'être rassuré à la veille du danger fit accepter à chacun le mystère de la consubstantiation Anacharsis-Luckner. Le dirai-je? l'ensorcellement fut tel qu'Anacharsis, un jour, ne craignit pas de leur présenter un Luckner jacobin Il racontait qu'un monsieur, dont il

taisait le nom par pudeur, entrait dans une maison où il était avec son Luckner. On causait. Le monsieur disait : « Oui, tout irait passablement sans ces enragés de Jacobins. » Alors Luckner gardait le silence, toisait le monsieur, qui, consterné par le regard expressif du héros patriote, abrégeait sa visite. Et, pour achever, Cloots ajoutait qu'en ce moment, — dix heures ayant sonné, — la dame de la maison était venue prier M. le maréchal à souper; mais le vigilant polémarque, qui se lève régulièrement à trois heures du matin, s'excusait, se retirait; — et c'était à qui des auditeurs de Cloots admirerait le plus le général allant dormir.

Il y eut pourtant un incrédule : le cousin Jacques. Il prétendit que les conversations lucknériennes n'étaient que fictions, et que le maréchal n'avait en tout prononcé que quatre monosyllabes : « Oui, le reste n'est qu'un jeu de l'imagination de M. de Cloots ! Or, on dit qu'elle en a, la Bourbonnaise ! » s'écriait le vaudevilliste (1). Mais, comme il criait, l'Orateur clama de tous ses poumons : « Luckner est pour la république universelle, il m'a dit ce matin : Anacharsis, j'approuve fort votre idée de la nation unique !... » Et l'on n'entendit pas le cousin.

Alors Anacharsis eut un sourire immuable, olympien. Il atteignit à l'optimisme de Candide. Tout lui sembla près de s'accomplir selon sa parole. La premier des prédicants, le premier des Juifs, le premier d'entre les soldats avait attesté la république universelle !...

Mais la nouvelle arrive... Hélas, quelle nouvelle ! — Anacharsis va pleurer : plus de guerre ! Léopold empereur est mort. C'est l'Europe désorientée, c'est le fil de

(1) *Le Consolateur.*

la coalition rompu; c'est la paix : adieu les rêves de propagande!... O surprise! Anacharsis ne pleure pas. Son sourire éclate toujours : « L'oracle du paganisme se renouvelle dans le sein du christianisme, s'écrie-t-il; le grand Pan est mort! Citoyens, couvrez-vous de fleurs; aristocrates, couvrez-vous de cendres!... » Et le voilà heureux encore de voir la France débloquée, et le voilà qui renonce sans regrets à la propagande armée, et le voilà qui compte sur ses doigts : « Il faut six mois pour l'élection d'un empereur; à partir du mois de mars un trimestre en vaut deux; la mort de Léopold nous donne un an devant nous. Or, dans un an, à la troisième législature, nous serons plus forts que jamais. Tout est pour le mieux : le grand Pan est mort! »

O bon Prussien, reprends ton cri de guerre : « Philadelphie! » L'alerte est fausse, l'empereur est mort, mais sa mort n'a servi de rien, n'était qu'à montrer ta belle âme. Tout va comme devant. La France est toujours bloquée, les rois toujours unis, les criminels toujours à Coblentz; et comme rien ne change au dehors, au dedans le ministère change : Brissot gouverne; c'est la guerre.

Brissot, en effet, se produisait ministre en trois personnes : Clavière, Roland et Dumouriez. Clavière, Genevois comme Necker, mais proscrit de Genève, c'est le financier; banquier, sinon des patriotes, au moins du *Patriote*. Roland le quaker, que Brissot va chercher au troisième étage, rue Guénégaud, chez sa femme, — c'est une vertu lyonnaise et qui vaut bien l'incorruptibilité parisienne de Robespierre. Il entre au ministère sans oublier sa femme ni quitter ses souliers. Quant à Dumouriez, voilà un général ministre! mieux qu'une trouvaille! c'est un trésor. Brissot le reçoit de la main d'un député de la Gironde, Gen-

sonné. Dumouriez est Luckner, Narbonne et Lafayette ensemble. Roué comme l'un, routier comme l'autre, il est de cour, il est de camp. S'il n'a pas été comme Lafayette en Amérique, il a compté en Pologne et en Corse ; aussi a-t-il des principes à embarrasser ou plutôt à embrasser Robespierre, comme il l'embrasse, en effet, à l'exemple de Brissot, en pleine Jacobinière, et bonnet rouge en tête. Un ministre du roi venant aux Jacobins, coiffant le bonnet rouge, embrassant Robespierre! quel spectacle nouveau! Ah! confiance cette fois : Clavière-journal, Roland-souliers, Dumouriez-bonnet rouge; c'est bien le ministère sans-culotte, à juger sur l'enseigne. L'harmonie va régner entre les gouvernants et les gouvernés. « Et vite! de la célérité, de la publicité ! s'écrie Anacharsis tout heureux. Les cours de l'Europe sont déjouées! Les Jacobins triomphent! Nous pouvons être ministériels et nous allons devenir royalistes. Camarades, ça ira ! »

Et tout le monde crut avec Anacharsis que ça irait, grâce aux camarades philosophes. Il est vrai que l'entrée au ministère de Collot-d'Herbois, le catéchiseur parisien constitutionnel, eût donné plus de relief encore au nouveau cabinet ; et que le choix de Billaud-Varennes, un de ceux qui avaient en juin happé Louis le Fuyard au passage, eût d'autre sorte rassuré la France que la nomination de Roland de Lyon (1). Mais on se consolait en voyant Pétion trôner à la mairie. Va donc pour le trio Roland, Clavière et Dumouriez!

Anacharsis oublia même son Luckner pour le général ministre, et d'autant mieux qu'il put aussi lui toucher mot de la nation unique, grâce à l'ami Bonne-Carrère, ami

(1) *Révolutions de Paris.*

lui-même du général. — « Anacharsis, lui fit dire le général, j'approuve fort votre nation unique. » — Tout comme Luckner! Va donc pour Dumouriez!...

Un seul cria : « Va pour aucun! » — Robespierre. Oh! le sectaire! — A peine Dumouriez l'a-t-il embrassé que, vite, d'une phrase il s'essuie. — Oh! c'est lui, l'insolite! — Brissot met en place tous les Jacobins qui demandent; l'Incorruptible proteste contre la mesure et quitte le siége d'accusateur public où l'avaient appelé les Parisiens. — Oh! le charlatan! — Et c'est quand les républicains de principe sont au pouvoir afin de mettre en jeu la Constitution, qu'il s'annonce, lui, comme seul défenseur de cette Constitution, justement parce qu'il n'est pas ministre, et comme franc royaliste, justement parce qu'il est du peuple. — Oh! le sophiste! — Enfin, à la veille de la propagande des droits, quand les hommes sans Dieu, ayant rationnellement conscience de l'espèce, vont appliquer par toute l'Europe l'*homo homini Deus*, Robespierre invoque, lui, comme le prêtre à la veille d'un anéantissement, — ô damnation! — la Providence!

Jamais Fauchet, avec son évangile, n'avait appliqué plus rude soufflet à la raison humaine que, ce jour-là, de sa main sèche, Robespierre. Depuis 89, le Dieu du passé avait été banni des affaires de ce monde; — l'incorruptible ramène l'immuable, le Dieu de la loi, punissant, rectiligne, l'adoré du Juif et du janséniste, le Dieu juste. Ah! plutôt ton Verbe d'amour, maître Claude! Homme de gouvernement, le myope n'a d'yeux que pour le jeu de Brissot; il hait les protecteurs, il craint les polycrates, et, comme la foudre populaire lui fait défaut, il conjure contre eux la vengeance céleste : pour la première fois, l'ex-constituant dictatorise. C'est en vain que le député Guadet proteste

contre le mandement jacobin qu'a rédigé le sire. Le sire riposte avec l'accent d'un inspiré par une capucinade.

Ah! si Anacharsis l'eût entendu!... Mais le pouvait-il! — Le coup de pistolet d'Ankastrom, le Brutus suédois, a retenti! Après Léopold mort, on dit : Gustave de Suède assassiné. C'est la nouvelle nouvelle! — Oui, les rois ont encore perdu leur généralissime. En avant! les tyrans sont mûrs; car la raison les quitte quand ce n'est pas la vie. Le roi d'Angleterre est la moitié de l'année en démence, la reine de Portugal est folle à lier aussi, le roi de Prusse est toujours ivre de vin, le grand Turc se meurt de peur, et Catherine la meurtrière, menacée de mort par son fils, perd la tête de rage. Sans-culottes, la raison est notre apanage : nous triompherons. Et l'idée parisienne s'épanouit tout entière, a comme une floraison de printemps.

La ville célèbre la Liberté, à l'honneur de quarante pauvres diables, étrangers, soldats, galériens, les martyrs de Châteauvieux. C'est la seconde fête municipale. Combien multiple en son symbole, combien plus humaine que la Pâque chrétienne, qu'au reste n'ont garde de célébrer les législateurs philosophes! Ni piques, ni baïonnettes; pour croix, un épi de blé; pour Christ, la statue de la Liberté, et c'est sur le char de Voltaire qu'elle s'avance du faubourg Antoine au Champ de la fédération, avec un cortége de femmes et de jeunes filles qui chantent pour les délivrés, qui pleurent sur les victimes. Bourgeois et ouvriers fraternisent à la veille de la guerre. Prêchant d'exemple à l'Europe, tous semblent dire : « Voici le Dieu que nous vous apportons, Philadelphie! Voilà le peuple de factieux qu'on vous annonce, Philadelphie! »

Cinq jours après, le roi, contraint, forcé, se rendait à l'Assemblée pour déclarer enfin : LA GUERRE !

Quarante-huit heures après le roi l'Orateur du genre humain se présentait à la barre.

Que veut-il donc? — Fidèle à l'engagement tacite qu'il a pris au jour de la fédération, engagement qu'il a renouvelé par écrit le 20 janvier dernier, il vient commencer le sacrifice de sa fortune pécuniaire. Aux applaudissements de l'Assemblée et des tribunes, il dépose dans le sanctuaire du Dieu constitutionnel la somme de douze mille livres pour habiller, équiper, armer et solder quarante à cinquante combattants dans la guerre sacrée des hommes contre les couronnes (1). « Il faut, s'écrie-t-il. que les riches se mettent au régime du pauvre, que tous les mouvements du luxe se convertissent en mouvements guerriers; oui, que nos victoires soient nos festins. Soyons sobres un an et le monde sera libre à jamais. » Et quand il eut dit, à la fraction de sa fortune pécuniaire dont il faisait offrande il ajouta encore portion de sa fortune littéraire, son dernier ouvrage : *La République universelle.* Il aidait aux moyens et signalait le but. — Ah! Fauchet n'eut garde ce jour-là de protester contre le philosophe. Quand Anacharsis, tout glorieux, traversa la salle, — si quelqu'un se leva, ce fut bien un député de Paris, le bel Hérault de Séchelles, qui, montrant les douze mille livres : « Cette offrande, dit-il, nous vient d'un homme qui a pris le titre sublime d'Orateur du genre humain. Il faut donner à cet hommage civique une destination digne de lui. Je demande que cette somme soit consacrée aux soldats qui quitteront les camps du despotisme pour venir se ranger

(1) *Moniteur*, — et *Courrier* de Gorsas.

sous les drapeaux de la liberté. » C'était lire dans l'âme même de l'Orateur. Sur l'heure, Anacharsis fit d'Hérault son ami.

Dès le lendemain une foule de patriotes donateurs suivirent l'exemple du philosophe; mais dès le lendemain aussi aboyèrent les insulteurs. — Non!... Avant l'insulte ce fut une plainte. Plainte en vers, une lamentation, et de l'inévitable cousin Jacques (1). Étourdi par les cris de: Guerre, République universelle, Propagande armée, — le vaudevilliste exhalait son humeur, non pas en trois couplets, mais en cinquante strophes — les temps sont héroïques! — et pindarisant, il disait:

Anacharsis, plus d'une bouche
M'atteste que ton cœur est pur.
Mais crois qu'une vertu farouche
Ne fut jamais un guide sûr.
L'ignorant ne séduit personne,
Mais l'homme instruit qui déraisonne
N'est qu'un sophiste dangereux,
Et la couleur trop attrayante
Des rêves que ta tête enfante
Te rend plus coupable à nos yeux.

Que peut le fougueux démagogue
Entouré d'un futile éclat
Avec son ton de pédagogue
Pour le vrai bonheur de l'État?
J'aime un loyal aristocrate
Qui vient à sa patrie ingrate
Tendre une secourable main,
Et le bienfaiteur de la France
Flatte bien plus mon espérance
Que l'Orateur du genre humain.

Mais l'Orateur du genre humain ne paraissait guère

(1) *Le Consolateur.*

entendre ; et quand, indigné, Jacques s'écria, après cinq cents vers de gémissements :

> **Français, si des brigands despotes**
> **Masqués du nom de patriotes**
> **Font triompher leur faction, —**
> **Eh bien ! que notre affront s'efface !**
> **Et de Brutus ayons l'audace**
> **Ou le désespoir de Caton.**

Anacharsis, en dépit de la beauté du trait, n'écoutait pas davantage. Il souriait, et c'était à l'insulte (1). Un journal qu'il avait vu naître, l'an passé, chez Lameth, et dont il avait failli, ma foi, être le parrain, *le Logographe*, du Feuillant Barnave, avait travesti gravement son discours, à l'exemple des *Actes des Apôtres*, qui, en 90, se plaisaient à vandaliser ses lettres : « Ah ! je rougirais de m'exprimer *logographiquement*, » fit Anacharsis, par allusion au feuillantisme du journal. Mais comme il souriait encore, une voix s'élève qu'on dirait souterraine (2). « Quelques fripons mis en jeu avec l'ex-Prussien Anacharsis Cloots renouvellent l'exemple des dons patriotiques que leur criminel emploi aurait dû proscrire sans retour. Aussitôt la troupe moutonnière des amis de la patrie accourt, moins impatiente de consommer son dernier sacrifice que jalouse de recueillir les premiers applaudissements des pères conscrits qui veulent la dépouiller... » Anacharsis ne rit plus. Se voir mis en compagnie des fripons quand c'est lui qui se dépouille ! Être donné pour instrument d'une intrigue quand il agit selon la nation ? Enfin, toujours flétri comme mouchard, même s'il paye, non de pa-

(1) *La Chronique.*
(2) *L'Ami du peuple.*

roles, mais bien d'écus, c'est chose étrange! Or le trait ne vient pas d'un Bonneville, ni d'un Duquesnoy, ni de Gorsas; il part d'une bouche qui fait autorité dans le quartier de l'idée, qui depuis cinq mois restait muette, qui a repris langue à la prière des Cordeliers et qui, pour la première fois, prononce le nom de l'Orateur : c'est l'Ami du peuple qui parle. Quoi! Cassandre-Marat? — Oui, Jean-Paul lui-même, avec toute sa naïveté d'enfant.

En décembre, ce grand homme de police révolutionnaire, qui depuis 89 se tenait en sentinelle tantôt à la cave et tantôt au grenier, avait abandonné sa guérite par esprit d'ordre, et tout l'hiver, comme avaient presque toujours fait Camille et Fréron depuis l'affaire du Champ de Mars, il s'était tu, laissant l'homme d'Arras, Robespierre, seul en surveillance à la tribune jacobine, et le seul Tallien afficher, sans crier, un journal patriote. Mais aujourd'hui il ressuscite, et Camille et Fréron avec lui, tous écrivant, criant, faisant tapage; et le club des Cordeliers, s'installant au Musée, rue Dauphine, bruit aussi haut que les électeurs de 89 bruissaient audit lieu, à la veille de la prise de la Bastille. — Ne vont-ils plus aux Jacobins? — Jamais ils n'y sont allés plus nombreux, plus ardents. — Songent-ils à infliger un blâme à Robespierre, leur porte-esprit qui s'est fait porte-Dieu? — Hé donc! Camille lui-même capucinise, mettant un *distinguo* entre Dieu et bon Dieu. — Diront-ils : Guerre! aujourd'hui avec la nation, avec les faubourgs? — Bast! le coup de fouet qu'en passant Marat vient d'appliquer à Cloots témoigne assez que le cœur des factieux ne bat pas plus la charge que celui des Feuillants. Oui, en dépit des enrôlements, et de la fête de Châteauvieux, et de la déclaration de guerre, tous chaussent encore les lunettes du myope, comme au

lendemain du massacre. Ils attestent à hauts cris le civisme de Robespierre, que les cosmopolites trouvent quelque peu feuillant; ils mêlent leurs voix à celle de Robespierre, que les philosophes ministériels trouvent trop d'un dictateur; enfin, pour appuyer Robespierre, qui dit : « Je suis le peuple ! » ils s'écrient tous : « Nous sommes majorité ! » et cela quand Marat n'a pas deux mille lecteurs, quand la feuille de Camille ne doit durer que quelques jours, quand Robespierre lui-même ne peut faire mordre au journal qu'il annonce. Mais c'est une folie? — Non; c'est une fièvre ! Aussi quel spectacle dans la Jacobinière, où Anacharsis se rua tout furieux de la piqûre maratiste (1) ! brissotins et robespierrots étaient aux prises. Déclarations de principes, dénonciations de personnes. — Guerre aux tribuns ! criaient les brissotins.—Guerre aux protecteurs ! criaient les robespierrots. — Guerre aux tyrans ! cria à son tour Anacharsis, équivoquant à dessein. — Du calme, mes amis ! cria majestueusement Pétion, voulant accommoder tout le monde. Mais toutes les voix, et des barbes longues, et des têtes rondes, et des femmes des tribunes, se dominaient l'une par l'autre. On se prenait à la gorge, on se jetait à la porte, on s'arrachait ses cartes jacobines; le chroniqueur Millin, défenseur des lettrés et pourfendeur de Robespierre, cherche refuge auprès du président; Anacharsis veut le défendre (2) : « Agent du roi de Prusse ! » s'écrie Sébastien Lacroix, un énergumène cordelier qui se fait l'écho de Marat. Le mot est répété ; et Millin l'opprimé, et Anacharsis, son bouclier, se sentaient écrasés, quand soudain une voix : « N'entendez-vous pas le canon

(1) *Journal des Jacobins.*
(2) Cloots, *A mon tour la parole !* Brochure.

qui gronde?... » A ce cri-là tous les cris cessèrent. On s'arrêta. On se regarda. Quel rappel! Ah! c'était bien le démon de la patrie qui les possédait tous. D'un bond toutes les consciences furent aux frontières.

Oui, à cette heure en effet, 29 avril, pour la première fois sur terre, le canon gronda au nom du genre humain vers la Belgique. — Oh! nous serons vainqueurs! murmurèrent les brissotins. — Oh! nous serons vaincus! soupirèrent les robespierrots. —Le 1er mai arrive la nouvelle... Eh bien? défaite? — Non. — Victoire? — Non. — Embrassade? —Point. — Il y avait eu échec!... — Avons-nous eu raison de faire la petite guerre? crièrent les brissotins; les soldats ont fui.—Les chefs ont trahi, crièrent les robespierrots; nous l'avions bien dit. —Les échecs aguerrissent, reprirent les premiers. — Autant eût valu une défaite complète, reprirent les seconds. — Et les seconds avaient raison : autant eût valu une défaite complète, car la panique n'eût pas été plus grande dans Paris. Quand on apprit qu'effectivement les soldats avaient fui et massacré un général; que les chefs avaient trahi, passant à l'ennemi, emportant la caisse et criant : « Sauve qui peut (1)! » que les mesures, ayant été mal prises, manquaient d'ensemble; que les généraux, de si bonne volonté qu'ils fussent, n'avaient pu exécuter les ordres; que les régiments n'avaient ni vivres ni munitions; enfin que le peuple brabançon ne s'était pas ébranlé à l'approche des hommes libres, — il y eut abêtissement. Quelqu'un se fût avisé de crier par les rues : « Vive York ou Vive Brunswick! » que les bourgeois eussent répété le cri. On n'attendait qu'un signal pour courir sus aux idéologues et

(1) *Chronique*, — *le Patriote*.

aux factieux. Sur tous les murs s'étalèrent des placards antijacobins : « Haro sur les Jacobins! Plus de Jacobins (1)! » Et de maison en maison des hommes colportèrent des listes pour demander la fermeture du club. Toutes les filles de joie du Palais-Royal furent en joie; et le noble faubourg disait des patriotes : « On va donc les pendre! » A Coblentz, on dansa. Quant aux vieilles puissances : « Plus de doute! comme nous l'écrit la reine. Paris est la proie de quelques factieux. Marchons! »

« . . . . . Mon très-cher fils (2)!

« La déroute totale de l'armée près de Tournay va, dit-on, ouvrir le chemin de Paris à vos adversaires. On prétend que votre club des Jacobins inspire une haine furieuse à toute l'Europe; ainsi, quoique je sois malade à mourir, il est de mon devoir de vous dire que, pour éviter un malheur irréparable, et peut-être votre mort, je vous conseille de partir pour l'Angleterre! vous y serez en toute sûreté. Vous sentez quel désordre causera à Paris, entre tant de gens de sentiments opposés, une révolution qui armera citoyen contre citoyen. Pour moi, je tremble pour vous. Adieu, c'est ma dernière exhortation. »

« Ma très-chère mère,

« Rassurez-vous, nos ennemis sont trop aveugles pour trouver le chemin de Paris; et nous sommes trop clairvoyants pour ne pas profiter de nos fautes. C'est un feu

(1) Catalogue de la Bibliothèque impériale.
(2) *Chronique.* — et *Trompette du père Duchesne.*

de paille que la fureur de toute l'Europe contre un club. Nous sommes tous Jacobins, mais non pas à la manière d'un Robespierre et des robespierrots. La France entière, si vous en exceptez un certain palais et certains démagogues, est digne de la haine de ce qu'on appelle toute l'Europe. Le désordre que vous craignez dans Paris n'arrivera pas, car les contre-révolutionnaires et les anarchistes forment une minorité très-méprisable.

« Démosthènes après la défaite de Chéronée était moins affligé que moi. A qui s'en prendre?... Les yeux s'ouvrent. Il fallait cent mille hommes pour marcher sur Liége et Bruxelles huit jours après, et non avoir trois petites armées.

« Jamais je ne quitterai la France!... jamais on ne prendra Paris, à moins que les conquérants ne soient invulnérables. Notre vallée de Montmorency contient un échantillon de quinze mille gardes nationaux complétement équipés, vigoureusement constitués, et régulièrement exercés. Il n'y a pas en France jusqu'aux femmes et aux écoliers qui ne s'armassent d'une lance et d'une fronde. Nous romprions les ponts et les chemins, nous inonderions les plaines... On s'imagine que le citoyen s'armera contre le citoyen, et moi, je vous dis que la minorité délirante fera comme les mécontents de Lille qui, pour se préserver du pillage, coururent sur les remparts avec la masse des honnêtes gens. Et si nous manquions de bras, nous saurions faire marcher *nos petits messieurs*, ne fût-ce que pour apporter des vivres au camp et pour traîner le canon. Les esclaves nous serviront de bêtes de somme. Les ânes, les mulets et les aristocrates ne seront pas des bouches inutiles... Un nouveau genre de punition nous assure le maintien de la plus exacte discipline. On congédie les gar-

nements. Cette punition est nulle chez les despotes, elle est effrayante chez nous.

« Voici ce que vient de m'apprendre le maire d'Auteuil. Deux jeunes gens de cette commune avaient quitté leur bataillon pour retourner dans leurs foyers paternels. Aucun parent ne voulut les recevoir, aucun ne voulut les hanter. La garde nationale d'Auteuil refusa de les inscrire sur les registres. Plainte à M. le maire qui approuve, et les deux étourdis regagnent la Flandre. Le maire d'Auteuil est la perle des maires (1). Savant bénédictin et ami d'Helvétius, l'uniforme national et l'écharpe municipale relèvent sa taille avantageuse et donnent un nouveau prix à son cœur citoyen et à sa tête philosophique. Je ne demanderais qu'un pareil maire par canton pour déniaiser les dupes et pour soulager les contribuables de cent millions tournois et de trente millions tournois. Le maire d'Auteuil a un bras aussi bon que la tête; et, si le projet s'exécute de fournir un homme et un cheval par municipalité, je ne serais pas surpris de le voir caracoler au-devant de la pospolite française.

« Je vous prie, ma chère mère, au nom du ciel, ou pour mieux dire, au nom de la terre, de ne pas croire un mot de ce qu'on vous assure et de ce qu'on vous permet de lire. Jamais le mensonge ne s'est tant démené. Pas un patriote n'a le sens commun, nous n'avons ni talents, ni moyens, ni vertus; nous sommes des fripons, ou des sots, ou des fous, à ce que vous répéteront sérieusement les plats raisonneurs de la lourde aristocratie.

« C'est ici la lutte de la vérité contre toutes les impostures sacrées et profanes. L'erreur est la guillotine de la

(1) Delaroche.

liberté, mais le peuple se garde bien d'y exposer sa nuque, grâce aux hommes éclairés qui, bravant les haines et les noirceurs, déjouent toutes les infamies sacerdotales, nobiliaires, financières et robinesques. Adieu, ma tendre mère. Tranquillisez-vous. Votre santé m'inquiète plus que nos ennemis. »

La première de ces lettres venait de Clèves. Comme à la veille de la fuite du roi, la vieille baronne avertissait le très-cher fils. Mais ce n'était pas cette fois par élan de tendresse qu'elle s'écriait. A quoi son cri de mère avait-il servi l'an passé? N'était-ce pas à un incorrigible qu'elle s'adressait? Elle ne céda vraiment qu'aux instances du chanoine philosophe; et quand elle écrivit : « Adieu, c'est ma dernière exhortation, » elle sentit bien qu'elle traçait là sa dernière phrase maternelle. La réponse qu'elle reçut de Paris, huit ou dix jours après, lui prouva, du reste, qu'elle n'avait plus de fils selon son cœur.

Quelle réponse! La vieille baronne crut qu'elle ne survivrait pas à la lecture. Son Jean-Baptiste avait-il sa raison? Et la langue dont il usait, était-ce bien celle qu'on lui avait apprise, enfant, par esprit d'aristocratie? « Au nom de la terre, la guillotine, le maire d'Auteuil, les deux volontaires, et tranquillisez-vous!... » Qu'est-ce cela? C'en est fait : mon très-cher fils est fou! — Eh! que diriez-vous donc, madame, si vous aviez pu voir sa joie à vous écrire ainsi? Dès qu'il eut jeté la phrase : « L'erreur est la guillotine de la liberté, mais le peuple se garde bien d'y exposer sa nuque, » il eut comme une bouffée d'orgueil. Le premier, il brassait image avec la guillotine. N'avait pas quinze jours que le couteau triangulaire du docteur Louis avait effectivement joué pour la première fois sur la nuque d'un voleur.

Cependant, malgré l'apparence, Anacharsis était peut-être de tous les patriotes le seul qui, à cette heure, eût encore toute sa tête. Depuis la défaite, Brissotins et Robespierrots agissaient en hallucinés. — Une cour prévôtale pour juger les volontaires ! une loi de police pour contenir Paris ! un décret de prise de corps contre Marat — et justement pour l'article où ton nom figure, Anacharsis (1) ! — voilà ce qu'imaginent, ou veulent, ou votent les philosophes cosmopolites législateurs, frappant ainsi à la fois dans l'armée, dans Paris, dans la presse, l'idée-action, c'est-à-dire la révolution tout entière. Et comme ils ajoutent, mais bien bas, qu'ils se réfugieront, s'il le faut, en Auvergne, dans les montagnes, voici les Robespierrots qui vont dénonçant sur les toits cet étrange moyen de sauver la France et la Constitution, sans plus s'inquiéter s'ils empêchent par leurs cris d'alarme les patriotes de s'enrôler.

Anacharsis, lui, ne pousse qu'un cri : « Ça ira ! » — le cri de Franklin pendant la guerre d'Amérique; puis il court au *Moniteur*, que rédige maintenant son admirateur Rabaut (2), et, dans une longue adresse aux Français, il leur prêche, non point la paix, mais la grande guerre. Et vite en Savoie ! Et vite en Toscane ! Et vite cent mille, deux cent mille hommes ! Un bataillon de traducteurs, que commandera Thomas Payne ! Qu'on distribue des cartes, sur lesquelles la Toscane, la Savoie, la Belgique se verront départementalisées, — rien de souverain comme le langage des yeux ! — enfin, qu'on inscrive sur les drapeaux, non plus : « Vive la nation ! » autant crier : « Vive

(1) *Moniteur*, — et *le Journal des Jacobins*.
(2) *Moniteur*.

Pontoise! » mais : « Vive le genre humain! » — Mais quelles imaginations est-ce là? Que voulez-vous donc? — Soulever les paysans derrière l'ennemi, répondait-il. L'insurrection au dehors! Ça ira! ça ira! que ce cri soit notre ranz des vaches! — Et, miracle! ce cri est aussi le premier que poussent les faubourgs, qui, les premiers aussi, reprennent courage. N'ayant souci ni des Brissotins ni des Robespierrots, les ouvriers équipent un camarade par atelier, et les femmes elles-mêmes parlent de s'armer pour garder les villes.

Soit! les femmes pour garder, pour conserver, dit encore l'Orateur, c'est leur rôle. — Et aussitôt il leur improvise un général, tout comme elles, sans culotte, mais ayant du mâle. Est-ce Reine Audu, l'héroïne du 6 octobre, qu'il choisit? Non; le maire Pétion vient de l'armer d'un sabre : assez pour elle. Est-ce sœur Théroigne, la martyre des Autrichiens, et qui a retiré naguère son estime à Robespierre? En vérité, le supplice qu'elle a subi a été si doux qu'elle n'a nulle envie de montrer les dents à l'ennemi (1). Laissons-la au bras de Basire le député! Olympe de Gouges alors, une convertie qui a figuré à la fête de Châteauvieux? Fi donc! royaliste et parente de Rivarol. Mais Palm Ælders? Qu'elle aille à Creil, celle-là, revêtir l'uniforme à parements bleus! Mais Pasquel Salaignac? Qu'elle reste aux tribunes jacobines!

La protégée d'Anacharsis, sa Jeanne d'Arc, sa Talestris, sa Minerve gauloise est bien d'une autre trempe. Jamais elle n'a pleuré aux prêches de Fauchet, ni fait ses dévotions à Robespierre. Fille d'esprit autant qu'homme de poigne, habile à manier le caducée, la plume et la

(1) *Patriote*, — *Chronique*, — et *Lettre* inédite de Théroigne.

lance, cinquante ans, jurant au besoin, casque en tête et brûle-gueule aux dents, voilà la Geneviève sans-culotte. Bien fin le pandour qui voudrait la violer malgré sa laideur, car c'est Geneviève d'Éon, — chevalière, disent les uns, — chevalier, disent les autres : un hermaphrodite !

La chevalière était à Londres, où Anacharsis l'avait autrefois rencontrée. Anacharsis lui écrivit (1) : « Tu dors, d'Éon, et les despotes veillent. Tu préfères les atours d'une toilette aux armes victorieuses d'Achille. Rougis!... Ton épisode manque à notre poëme épique. Viens commander une phalange d'Amazones. » — « Vite ! mon cheval, mon casque et ma lance ! s'écrie l'homme-femelle au signal de la trompette centrale. On m'attaque par l'amitié. Je ne suis pas femme à reculer. » Et voilà que la femme-mâle envoie à l'Orateur son portrait en grand, vingt-quatre autres portraits en petit, et son neveu qui veut se faire tuer pour les Droits de l'homme. Avant quinze jours elle débarquera lui-même et pétitionnera auprès de l'Assemblée par l'entremise du député Carnot.

A la vue de cet érétisme humanitaire, les bicaméristes feuillants, d'une part, — les pacifiques Robespierrots, de l'autre, éclatèrent au nez de l'Orateur.

« — Quant à ceux qui, depuis deux ans, rêvent tous les matins la régénération universelle et la fraternité universelle, gouailla La Harpe dans *le Mercure* (2), il faut renvoyer ces grands missionnaires aux visions béatifiques de l'abbé Fauchet, qui appelait de toute la force de sa voix tous les habitants des quatre coins du globe au Cirque

(1) *Chronique*, — et Brochure de Cloots.
(2) *Mercure de France*.

du Palais-Royal pour les réunir par l'amour, ou bien aux prophéties apocalyptiques de l'Orateur du genre humain, qui, trois ou quatre fois par semaine, met tous les rois à nos pieds. C'est un singulier personnage que cet Anacharsis, et qui ne se doute pas que son grand sérieux est grandement plaisant. On serait tenté de s'égayer un peu sur son compte, et il y aurait de quoi. Il nous a donné douze mille francs pour la guerre, et, à deux sous la ligne, cela peut faire pardonner douze mille folies. L'Arétin dirait peut-être que c'est bien peu, mais l'argent est rare et les sottises sont bien communes : ce n'est pas le moment de se rendre si difficile. »

« — La grande colère du généreux La Harpe est sans doute désintéressée, répliqua sur l'heure Anacharsis (1). Il insulte *gratuitement* un citoyen qui consacre toutes ses facultés à la propagation des Droits de l'homme. Brutus et Hampden furent moins indignés contre les tyrans que La Harpe ne l'est contre moi, contre celui, dit-il, qui met tous les rois sous ses pieds. Vous avouerez que mon adversaire est un Scævola sens dessus dessous. Français, hommes libres, qui lisez mes ouvrages révolutionnaires, jugez entre les saillies d'un littérateur courtisan et les argumentations philanthropiques de l'Orateur du genre humain. »

« — Nous avons, aux Jacobins, M. le baron d'Anacharsis, le Prussien Cloots, tantôt Feuillant et tantôt Cordelier, selon qu'il convient aux intérêts de la Prusse, premier pétitionnaire de la guerre et qui a épuisé son esprit et son imagination pour persuader aux patriotes que Paris allait devenir le chef-lieu du globe. Déjà Brissot se voit

(1) Cloots, *Étrennes aux Cosmopolites.*

tout au moins le président du Congrès de l'Europe, et je ne doute pas que, dans peu, il ne se fasse peindre un globe à la main, comme Charlemagne (1). »

Ainsi gouaillèrent, à leur tour, les Robespierrots, et c'était par la bouche de Camille. Quoi ! Camille qui, hier encore, saluait avec enthousiasme le cosmopolitisme du Prussien ? — Oui, Camille, embrigadé pour la campagne anti-brissotine, et qui doit prendre mot de Robespierre, a ordre du myope de pointer au Prussien. Un bel esprit-femelle, une amie du Prussien Bitaubé, — madame Chalabre, a signalé à l'Incorruptible, qu'elle vénère, la suffisance risible du grand Orateur du genre humain, et ce qu'elle appelle ses jongleries ministérielles : « C'est le compère polichinelle des ministres, » avait sifflé gaiement la dame (2). Et c'était pour lui complaire que l'homme-vertu, qui non moins que Fauchet, l'homme d'amour, tenait les femmes pour oracles, avait dit à Camille : « Écorche Cloots ! » — Mais le mot de Camille ne suffit pas sans doute au galant démagogue, car les Robespierrots ayant répandu des listes de prétendus fugitifs, pour faire pièce aux Brissotins, le nom d'Anacharsis y fut à lire.

Non content de répliquer à ses calomniateurs en publiant sa réponse à la lettre de sa bonne maman, l'Orateur voulut les confondre tous par un acte de civisme, unique peut-être dans l'histoire (3). Lui qui, en se déclarant à la barre le défenseur des souverains opprimés, avait dû renoncer à toutes ses espérances testamentaires d'outre-Rhin; lui qui, par amour pour Paris, avait placé sur

(1) Camille Desmoulins, *Tribune des patriotes.*
(2) Courtois, *Papiers trouvés chez Robespierre.*
(3) Carra, *Annales patriotiques.*

l'Hôtel de ville ce qu'il avait de fortune en poche; lui qui estimait à l'égal des écus les assignats, monnaie patriotique; lui, enfin, qui, la guerre déclarée, offrait volontairement douze mille livres pour la défense, — quelques insensés l'accusent aujourd'hui de faire ses malles pour se cacher dans le Midi, ou chercher refuge en Angleterre; eh bien! au rebours d'Annibal et de Guillaume, qui brûlaient leurs vaisseaux pour conquérir, il s'attachera, lui, au sol même de la France à la veille d'être conquis; et il achète en effet, non pour spéculer mais, à la paysanne, pour cultiver, de beaux biens nationaux; — non des châteaux, mais bien des fermes; — non point au delà de la Loire, comme le ferait un brissotin, mais — tant il a foi dans l'immortalité sociale de Paris! — au Nord, en avant même de la capitale, sur la route, oui, des armées liberticides, à Crépy en Valois, dans le voisinage de Compiègne, aux portes mêmes du château de son ami Villette, qui tremble de peur, celui-là. Et ce fut merveille alors d'entendre le nouveau propriétaire français s'écrier en énergumène au moment même du déluge : « Les coteaux de Crépy seront les dortoirs de ma vieillesse bienheureuse! » — comme si le déluge ne dût éclater.

« Mais c'est un fou! Mais c'est un furieux! » s'écria cette fois encore le cousin Jacques (1), qui, devenant fou lui-même, s'enhardissait aux injures. « Mon pauvre Anacharsis, mais tu n'as plus le sens commun! » — Anacharsis, en effet, devenait pour toujours insaisissable au sens commun des Feuillants, car il donnait en plein dans le sens commun du peuple. Son âme se sans-culottisait d'heure en heure, on peut dire. En s'attachant au sol,

(1) *Le Consolateur.*

il venait d'instinct d'agir encore selon le peuple en sabots. Ces faubouriens, qui en 89 coiffaient la cocarde comme signe cosmopolite, voulurent, en face de la conquête, témoigner par un autre symbole qu'ils ne nationalisaient pas la guerre et qu'ils n'allaient défendre la terre de France que comme berceau des Droits de l'homme. C'est pourquoi, de toutes parts, ils plantèrent l'arbre de liberté. — Ah ! pauvre cousin Jacques, t'expliques-tu bien maintenant l'optimisme du Prussien, et pourquoi, toi qui sautes pour le roi, tu restes toujours triste malgré la défaite de la nation ; si triste et si désespéré que l'Orateur, sourd jusqu'alors à tes plaintes même poétiques, dresse enfin l'oreille à tes injures ? — Oui. M. de Cloots eut enfin pitié. Anacharsis pria Lamourette d'inviter Jacques à dîner (1). Jacques sortit de son cabinet, où, depuis deux mois et plus, il s'était claquemuré pour pleurer tout à l'aise sur le roi, sur ses amis, sur tous ; et le voilà qui tombe, lui, si accablé, au milieu de cinq démocrates, dont Hérault, Lamourette, Anacharsis, tous gais, tous buvant, tous en fête. L'Orateur venant à lui : « Allons, mon cher cousin, vous avez donc perdu votre gaieté ; les aristocrates sont toujours taciturnes et inquiets, et vous l'êtes un peu, là, convenez-en. Au lieu que nous autres patriotes, nous sommes toujours des Roger-Bontemps. » — Et l'Orateur allait poursuivre, croyant par de telles paroles guérir le malade, quand, à cette voix, à ce ton, à ces mots, tout le cousin, au contraire, fond en larmes, en sanglots, en hélas ! — « Mais qu'avez-vous donc ? » s'écrièrent-ils tous. — « Hélas ! » — Quelle sinistre pensée lui vient à l'esprit ! Comme il les regarde ! Que va-t-il

(1) *Testament du cousin Jacques.*

dire! — « Hélas! je pleure de ce que de braves gens comme vous seront victimes de leurs erreurs, l'enthousiasme vous égare. Vous serez tous guillotinés! » — Ce fut un silence... Tous les futurs guillotinés se turent, non qu'ils crussent à la prédiction sanglante du cousin, mais par égard pour ses larmes, qui redoublèrent encore. — Lorsque leurs têtes tomberont, une autre aura tombé; ainsi continuait de penser, bien malgré lui, le vaudevilliste visionnaire, aussi continuait-il de pleurer. Quelle tête ? — Quelle ? — Celle du Jacques des Français, parbleu! et, ma foi, le vaudevilliste pense bien selon le roi lui-même.

Chose étrange, en effet! — Près d'être délivré par la conquête, Louis, dans son palais-prison, a des rages d'enfant, se confesse, fait son testament, enfouit ses secrets dans les murs; hier il disait : « Je suis prisonnier! » Aujourd'hui il s'écrie : « Je suis mort! » Qu'a-t-il donc? Se sent-il coupable? Coupable, il l'est. Louis a trahi la nation, payé l'ennemi au dehors, les conspirateurs au dedans et maintenu ses *veto* malgré la guerre. Mais qu'il se sente en faute, non. Amené par les faubourgs, ramené par la France, il vit dans Paris même hors Paris, étranger à l'idée mère, isolé dans son palais comme dans un ciel; sa conscience est toujours selon Dieu; aussi ment-il consciencieusement aux hommes, de par Dieu! Pouvoir exécutif, il n'exécute pas, toujours il empêche. C'est en vain que mister Brissot s'est vanté que le sire bégayerait à son école le *Ça ira!* des faubourgs; l'homme aux vingt-cinq millions, ainsi que l'a prédit Robespierre, n'en continue pas moins de crier: *Veto!* non du cœur, par énergie, mais de tête, pour s'étourdir. Il cède à sa femme et résiste à la nation. Il cède

à sa femme, et voilà ses frères qui s'avancent, le méprisant, de compagnie avec la Prusse, avec l'Autriche, avec tous : Mangé par la conquête ! il a peur. Il résiste à la nation, et voilà les faubourgs qui se lèvent, lentement, longuement, trois semaines, un mois après la défaite, les faubourgs, le quartier de l'idée, la garde nationale même, tout Paris, sans colère, dans sa justice : Mangé par l'insurrection, il a peur. *Veto! veto!* Et d'autant plus peur cette fois qu'un cri s'élève, qui n'est ni de secte, ni de coterie; écoutez : A bas le comité autrichien !

Quelle synthèse que ce cri ! Il rappelle ceux des temps héroïques. Aussi tout Paris le répète dès que le journaliste Carra l'a poussé. La défaite a ramené tous les yeux sur la cour. Pour vaincre au dehors, il ne faut plus de Coblentz intérieur. Donc : A bas le comité autrichien !

Alors entre le *ça ira* parisien et le *veto* royal s'engage une lutte patiente, redoublée, continue, naïve dans sa loyauté d'une part, dans sa malice de l'autre.

— Oui, à bas le comité autrichien! répètent, cette fois, selon les faubourgs, tous les législateurs philosophes. Et vite, faisant application de l'idée parisienne, ils font rafle des conspirateurs tonsurés. Qu'on transporte les réfractaires !

— *Veto!* dit le roi, que sa garde aussitôt enveloppe, et dont les Suisses à Rueil et à Courbevoie prennent la cocarde blanche.

— *Ça ira!* crie Paris tout entier et debout, piques et baïonnettes.

— *Ça ira!* répond l'Assemblée à Paris. Et la garde constitutionnelle est dissoute.

— *Veto!* dit le roi, qui conserve à ses coupe-jarrets leur paye et l'uniforme.

— *Ça ira!* fait alors l'Assemblée tout d'elle-même. Et elle demande vingt mille hommes à la France pour défendre Paris.

— *Ça ira! ça ira!* répète alors Paris par manière de salut aux fédérés départementaux, quoique les faubourgs eussent préféré pour défenseurs les gardes-françaises des temps héroïques, et les quarante mille soldats chassés des régiments pour cause de patriotisme.

— *Veto! veto!* redit le roi, que les ci-devant de province accourent défendre comme en février.

Et la lutte, logique inflexible, rectiligne, ainsi va! Et l'Orateur la suit, s'y mêle, acteur ou spectateur, suivant le jour ou l'heure, toute son âme au dehors comme en 89. Et comme en 89 le bon sens révolutionnaire des masses le transporte encore; il n'hésite bientôt plus à ranger de pair avec les beaux esprits de la tribune tous les passifs de la constitution; il écrit donc : « La Constitution est fondée sur les intérêts respectifs. Qui a plus d'intérêt à une chose a plus de vues sur elle. Or, qui a plus d'intérêt à la révolution que la multitude? Elle y trouve son intérêt pécuniaire avec l'élévation de sa dignité personnelle! » Et il clame pour la première fois : « Vivent les Sans-Culottes! » C'était crier : A bas la Constitution!

En ce moment le roi ne se contentait plus de dire : *Veto!* il exécutait. Danton, reprenant langue, avait demandé, selon les faubourgs, le renvoi de la Louve autrichienne, comme gage de la rupture du roi avec son passé; mais le roi, au contraire, chassant les ministres philosophes, rompait avec l'avenir. Hors de cour, Clavière! hors de cour, Roland! Dumouriez lui-même, le général ministre, hors de cour! Et voilà que, du milieu de son armée, Lafayette Champ de Mars, oubliant l'ennemi

du dehors, se fait entendre à la ville et la menace. Sans-Culottes, garde à vous : la mine est prête!

— Vite! un comité de salut public! disent les uns; — un tribun militaire! crient les autres. Et les Brissotins s'agitent dans les comités de l'Assemblée, et les Robespierrots pérorent dans la jacobinière. Anacharsis, lui, fit appel au tribunal de l'Opinion publique! — « Le tribunal de l'Opinion est aujourd'hui chez les Sans-Culottes, » avait dit l'Orateur. Laissant donc *la Chronique*, il s'empara du supplément des *Annales* de Carra.

Le tocsin de Carra, autrefois tocsin de l'extérieur, était maintenant aussi tocsin de l'intérieur, tintant selon l'idée parisienne-cosmopolite. Si ce journaliste avait, en janvier, proposé le duc d'York pour roi de France, afin d'allécher l'Angleterre et d'empêcher l'alliance austro-prussienne, il n'avait pas moins poussé à la fabrication des piques insurrectionnelles, crié : Guerre! presque aussi haut qu'Anacharsis et signalé enfin l'existence du comité autrichien des Tuileries. Son tocsin était devenu celui des faubourgs. Qui disait Carra disait Marat, mieux encore le Père Duchesne; car le peuple, dans son naïf engouement, s'imaginait que c'était également lui qui donnait langue au marchand de fourneaux, tant le marchand avait la langue bonne. Pour compléter Carra, déjà Marat, déjà Duchesne, manquait Anacharsis. Le 18 juin, ils s'accouplèrent.

« Hommes libres, je viens vous parler en homme libre! Le char de la Constitution ne marche point. Il roulerait à merveille si le conducteur n'était pas intéressé à l'embourber, à le renverser... Je demande que le Corps législatif se forme en grand comité... Louis XVI est-il incapable, traître ou fou?... Convoquons les assemblées

primaires; qu'on nomme un régent pour cinq ans, dont le salaire annuel sera de cent mille écus, et qui choisisse lui-même ses ministres... — le vénérable Roland, par exemple. La royauté pèse depuis neuf mois sur nos têtes débonnaires : ne regrettons pas cette épreuve longue, turbulente, indispensable. Il fallait une leçon pareille aux hommes grossiers et novices, qui, semblables aux apprentis nageurs, s'enveloppent d'une corde pour ne pas se noyer. Le moment est venu de nous attacher au câble de la loi éternelle. Français, levons-nous constitutionnellement!... »

Le lendemain matin, tous les journaux feuillantins, *la Gazette universelle* en tête (1), crièrent haro! sur le factieux; et, le soir, le prétendu factieux était dénoncé comme intrigant, à la tribune des Jacques, par les factieux eux-mêmes. En effet, toujours soufflé par Robespierre-Chalabre, Camille, toujours Camille! s'écriait sans vergogne (2) :

« J'ai vu dans un journal jacobin un fait assez dangereux sorti de la main d'un homme qui a sali *la Gazette universelle* de plusieurs articles. C'est un Prussien qui propose de confier la régence à M. Roland. Vous sentez, Messieurs, quels avantages peuvent tirer nos ennemis d'une proposition aussi étrange! »

Hein? que d'accusations! que de soupçons dans ces quatre lignes, dans ces deux phrases si lestement troussées et si sérieusement bégayées par Camille-sainte-Nitouche. Mais le gamin n'avait lu qu'à l'étourdie — si encore il avait lu! Car l'Orateur avait bien parlé selon

(1) *La Gazette universelle* de Cerisier.
(2) *Journal des Jacobins.*

l'esprit parisien, en prononçant même le nom de Roland. Ce n'était pas comme vertueux qu'il donnait l'homme, c'était comme vénérable. Roland pour le philosophe n'était qu'une négation. Il ne voyait en lui que le sexagénaire, le vieillard, l'impuissant, rien qu'un nom signe de ralliement pour les départements, et qui ne pût faire ombre à Paris. Chef du pouvoir exécutif? Non; — mais président d'un conseil exécutif; en un mot, plus soliveau encore que le Louis XVI des anciens jours. Ah! le Prussien, puisque ainsi le nomme Camille, laisse bien à d'autres le rêve d'un président homme d'action et d'idée parisienne: — un tribun militaire, comme va criant Marat à l'heure même où Paris s'insurge. Quel blasphème! Autant vaut la dictature civile que tu brigueras un jour, ô myope incorruptible!... Quand le peuple français, n'ayant plus de Paris — action, jeunesse, idée, mangées par les bourgeois, — voudra d'un homme!... son dictateur, ô Marat, sera militaire, ô Robespierre; — rien du tribun, rien de civil: il sera force, il sera sabre!

Mais Anacharsis se moquait bien, ce jour-là, des injures feuillantines et de la dénonciation jacobine: quelles misères! Ce jour-là était l'anniversaire du 19 juin 1790. Or, toute la journée, il resta sur la place Vendôme à voir brûler les archives du Saint-Esprit, les titres de noblesse, six cents volumes in-folio, en présence du peuple debout et de Louis XIV à cheval: quelle joie! Puis, le soir (1), au lieu de s'enfermer entre quatre murs, comme les Robespierrots dans leur jacobinière, il alla s'attabler, avec Brissot, Guadet, Gensonné et autres députés patriotes aux Champs-Elysées, en pleines lumières,

(1) *Annales patriotiques.*

au milieu du peuple, et célébrer — deux cents le verre en main — l'anniversaire de la fameuse nuit : quel triomphe !

Ah ! comment ne pas saluer les Souverains opprimés dont on rêvait la délivrance, quand chaque jour, et depuis l'échec même, nombre de leurs ambassadeurs volontaires accouraient offrir leur aide aux sans-culottes menacés par les rois !

C'étaient des Savoisiens qui venaient s'écrier à la barre : « Législateurs du genre humain, étrangers à la France nous ne sommes pas étrangers aux principes du genre humain, » — et qui versaient en oblation patriotique six cent vingt-six livres en assignats, vingt-quatre livres en argent, douze pistoles et le denier de la veuve, un picaillon.

C'étaient des Anglais, jouissant chacun de deux mille livres sterling de rente, et qui s'embarquaient à Neuwry pour Bordeaux dans l'intention de prendre service comme volontaires (1).

C'était le comité insurrecteur belge qui se portait aux frontières, à Lille, pour mieux se faire entendre de ses compatriotes.

C'était la nouvelle que Washington lui-même allait traverser l'Océan, et que le congrès américain votait des fonds à Thomas Payne, qui, toujours en Angleterre, y prêchait l'unité représentative à la française.

Et les clubs de Manchester, de Sheffield, de Londres, correspondaient plus activement que jamais avec Paris, soit par députés, soit par adresses ; tous souhaitant le triomphe de la cause.

(1) *Chronique*, — *le Patriote*.

Et Priestley l'unitaire envoyait son fils en terre libre : « Va, disait le père à son fils, cours habiter chez ce peuple courageux et hospitalier. » Français de Nantes présentait le jeune homme à l'Assemblée, et Lacépède appuyait la demande en naturalisation (1).

Enfin, comme les Anglais et les Américains abordaient sur les côtes du Nord et de l'Ouest, les Allemands et les Italiens envahissaient par l'Est, se rencontraient à Strasbourg. Hier, le marquis de Vivaldi, émigrant de Rome comme complice de Cagliostro, traversait cette ville pour se rendre à Paris. Aujourd'hui, c'est un Allemand, ami de Lacépède aussi et disciple de Kant, le baron d'empire Eschine Portock, qui s'y fait acclamer comme Jacobin — titre que la société mère parisienne s'empresse de lui confirmer dès qu'il arrive dans la grand'ville (2).

Donc, ce furent des acclamations, tant des convives que du peuple environnant, quand, après l'acteur Dugazon, qui chanta l'abolition de la noblesse, Anacharsis porta le quinzième et dernier toast : « A la liberté du genre humain ! la souveraineté du genre humain ! la république des hommes ! la nation unique ! »

Mais, qui le croirait ? l'éclat de cette fête fut effacé par un lendemain plus solennel encore et qui la couronnait bien. Si le 19 juin avait été au genre humain : l'idée célébrée dans son expansion ! — le 20 juin fut aux Sans-Culottes des faubourgs : l'idée célébrée dans sa profondeur ! Anacharsis, le 18 juin, en avait appelé des trahisons de la cour au tribunal de l'opinion publique. Or, le tribunal qu'il avait invoqué s'écrie : « Me voilà ! » L'Orateur

---

(1) *Le Moniteur.*
(2) Gorsas, *Courrier.*

avait clamé aux sans-culottes : « Levez-vous constitutionnellement ! » Or, constitutionnellement, sans colère, dans leur force, tout-puissants comme un flot d'Océan, tous immergent la ville entière, poussent jusqu'à l'Assemblée, se déversent sur les Tuileries, les enveloppent, forcent les portes, et montent, montent jusqu'au roi. Jamais royauté n'avait reçu visite pareille.

C'est Duchesne, le père Duchesne, f....., le dieu des faubourgs, qui, armé, vient tendre sa large main, son verre et son bonnet à ce roi des aristocrates, que sa femme, que ses frères, que ses bons cousins d'Europe bernent tous, — et qui lui dit : « Au nom du serment du Jeu de Paume qui créa la nation, reviens à nous et fie-toi à nous, pauvre homme ! » Et Louis, aux yeux de tous, prit le bonnet, prit le verre, prit la main. Oh ! ce fut une joie étrange quand il but à la nation ! — joie si grande, si naïve, que, le lendemain, tout heureux, le faubourg coupait en deux le bonnet-signe d'alliance que son gros Louis avait coiffé, et, nouvelles reliques, il en portait processionnellement une moitié, — gardant l'autre, — au club électoral de l'Evêché, au cœur de la ville, là même où ses législateurs avaient été choisis. Mais, hélas ! la relique n'était pas encore arborée que des affiches paraissent : le roi proteste contre la violence ! — La violence ? — Oui ; M. Véto met à profit l'occasion pour asseoir enfin l'hypothèse qui depuis un an, depuis sa fuite, le relève de tous ses actes aux yeux de sa conscience : il est prisonnier ! Sa royauté n'était qu'une comédie ; il a joué toute la nation. — Et c'est à l'heure où, sans vergogne, le masque lui tombe que, s'enhardissant encore, le soliveau ose — en vérité, les vieilles puissances sont proches ! — ose attenter à la représentation naturelle de

la France, à Paris, dans la personne du maire, qu'il fait suspendre, le bonhomme Pétion.

— Ah! Pétion ou la mort! font à ce coup toutes les consciences parisiennes, qui s'insurgent.

— Pétion ou la mort! répète la France. — Oui, la France entière! Et c'est dire : Paris libre ou la mort!

Et les fédérés, déjà en marche, — qui de Marseille, qui de Bretagne, qui du Centre, qui de l'Est — hâtent le pas, se précipitent vers la ville où n'est plus ni roi patriote, ni ministres patriotes, ni maire patriote, et qui leur apparaît déjà comme aux mains des brigands couronnés. La France est décapitée! Pétion ou la mort!

En vain, La Fayette Champ de Mars accourt en personne dans Paris, qui bouillonne, qui gronde, près d'éclater. Trente hommes ne vont pas même au-devant du complice de Bouillé. Qu'il tourne bride! Pétion ou la mort!...

En vain retentit enfin le coup de foudre suprême, prévu, prédit par Anacharsis dès le premier cri de guerre, et dont on ménageait l'explosion sur la ville pour l'heure de l'affolement : « Le César n'est pas seul à venir ; il y a coalition de tous les liberticides couronnés ; et c'est le tyran de Prusse qui, le premier, envahira. La patrie est en danger!... »

— Eh bien! soit, la patrie est en danger, clament tous les patriotes. Et solennellement ils dénoncent le péril, — s'emparant ainsi de la terreur dont on veut les foudroyer, pour engendrer l'enthousiasme de la bataille. — Oui, bataille! — et, s'il le faut, insurrection d'abord! Pétion ou la mort!...

Et c'est à ce cri que, le 14 juillet, pour fêter la prise de la Bastille, le sire fut traîné au Champ de Mars. Les La Fayette rôdaient autour de la capitale, comptant sur

un coup de main, sur un massacre même, pendant lequel le roi pourrait fuir; mais tout Paris et les fédérés sont debout, — ceinture de piques et baïonnettes infranchissable ! — Sans prêtres ni messe, sous l'orage de : Pétion ou la mort ! le sacrilége se parjura encore une fois; mais ce jour-là, l'individu-roi disparut si bien en face de la majesté souveraine de la nation, que, le soir, à la lueur flamboyante de l'arbre de la féodalité en feu, un homme s'élanca sur le terre-plein de l'autel de la Patrie, et là, de tous ses poumons, de toutes les puissances de son être, il cria : « Le peuple français est émancipé ! Il s'est passé d'une messe, il pourrait bien aussi se passer d'un roi (1) ! »

C'était Anacharsis ! — Le premier, il demandait la déchéance, en plein Champ de Mars, la main tendue vers l'autel de la Patrie, à cette heure, colonne tronquée !

Quoi ! le grand constitutionnel renie le pacte? — Il renie le pacte dont le roi fait fi. Quoi ! il attente au roi lui-même? Oui, puisque le roi lui-même a attenté à la ville elle-même; et il irait au besoin jusqu'à l'insurrection, pour le salut de Paris, comme le roi, lui, pour l'anéantir, va jusqu'à la conquête.

Oh ! qu'il avait couvé de pensées pendant quinze jours pour arriver à pareille explosion (2) ! « Plus de doute ! Il faut toucher à la Constitution, c'est un marché de dupes !... Mais l'Assemblée peut-elle quelque chose par elle-même? Non, pas plus qu'une seule section, qui ne peut rien. Aurons-nous alors la guerre civile? Non. Il s'agit de compter les voix de seize millions de paysans et des Sans-

(1) Carra, *Annales patriotiques*.
(2) Carra, *Annales patriotiques*.

Culottes des villes. Bourgs et faubourgs ont un instinct antiroyaliste. Pour eux, qui dit roi dit gabelle, comme qui disait prêtre disait la dîme... La cité de France est une vaste jacobinière; et partout où se trouvent dix ou douze bons patriotes, là se trouve un club de Jacobins... Or Jean-Jacques Rousseau disait : « Otez les miracles de « l'Évangile, et toute la terre est aux pieds de Jésus-« Christ! » Je dis, moi : « Otez la royauté de l'acte cons-« titutionnel, et tous les aristocrates de la terre sont aux « pieds du genre humain ! »

Sur ce, il était allé clamer : la déchéance! dans le champ de fédération; et le lendemain il soufflait à pleins poumons de sa trompette résurrectionnelle, et Carra, son compère, à tour de bras tintait de son tocsin d'alarme. Jusques à quand sonneront-ils, tinteront-ils? — Jusqu'à ce qu'il tombe, lui, l'Orateur, ou lui, le roi?

« Entendez-vous le bruit de la chaîne immense des trahisons qui nous enveloppent? Il faut rompre la chaîne infernale, ou vous êtes perdus ! — La déchéance !... »

Oui, la déchéance! répéta Paris. — Oui, la déchéance! répéta encore la France, toujours en marche sur la ville. C'était dire cette fois : « Paris ne peut plus être libre que sans roi. »

En ce moment, passant le Rhin, Brunswick lance, pour terroriser, un manifeste de sang approuvé aux Tuileries. La ville y répond par son refrain plus formidable que jamais : « La déchéance ! »

Mais, chose étrange! l'Assemblée n'entend plus. Les Brissotins eux-mêmes, qui hier encore faisaient chorus avec la ville quand on criait : « Pétion ou la mort ! » ne répondent au cri de Déchéance ! qu'en bégayant : « La suspension, d'accord! — Non la déchéance, entendez-vous?

— Eh! mon Dieu! que le roi rappelle les ministres patriotes, qu'on mette en accusation La Fayette, — la multitude ne sera-t-elle pas satisfaite? — Il s'agit bien des personnes, fussent-elles Roland, Clavière, Pétion lui-même! Il s'agit de l'idée qui s'affirme et vient d'éclore : « l'Égalité! » — Plus de citoyens passifs, et plus de rois! Question intérieure, question extérieure ne font plus qu'une. Au nom des droits de l'homme, — debout, citoyens! Il y a Révolution!... »

Et Anacharsis laissa là les Brissotins, — qui ne voulaient agir qu'avec l'Assemblée seule, — qui avaient rêvé petite insurrection aussi bien que petite guerre, — qui croyaient à la raison sublimisée dans quelques têtes, au lieu de s'inspirer de l'esprit de justice qui se dégageait d'heure en heure des consciences clubées toutes.

Et, oubliant les insultes de la veille, Anacharsis embrassa les Cordeliers qui, s'affranchissant soudain de la tutelle de Robespierre, allaient enfin d'eux-mêmes, et organisaient sans phrases leur revanche du Champ de Mars, d'accord avec le souverain en sabots des faubourgs et les fédérés des départements.

Étranger de fait, l'Orateur ne pouvait mettre la main à l'action parisienne : il laissa cette besogne à Carra. Mais sonnant la charge sur Brunswick, il étendit la flamme insurrectionnelle jusqu'aux frontières et par delà (1). — « Debout, Sans-Culottes des faubourgs! » criait Carra. — « Aux armes, souverains opprimés! » fit Anacharsis. Et pendant que Carra allait tenir conseil au *Soleil d'or* avec Gorsas, cinq fédérés, deux électeurs, un constituant et les généraux faubouriens, — Anacharsis, lui, courait au comité

(1) *Chronique*, — *le Patriote*, — *Annales patriotiques*.

des réfugiés belges et liégeois pour leur dire : « Unissez-vous. Plus de divisions ! En marche vite contre les tyrans ! » — Et pendant que Carra discutait chez Léonard Bourdon, chez Antoine, le jour à prendre pour s'insurger, — Anacharsis, lui, s'abouchait avec les réfugiés bataves, Abbema, de Cock, de Witt, de Boetzlaer, qui venaient de passer marché avec le ministre Lajard pour une légion franche : « L'heure est venue ! leur disait-il aussi. Votre légion doit être à la nation. Entre vous tous, plus de nuances. Fraternisez ! Vite, en marche ! » — Et pendant que Carra, au *Cadran bleu*, traçait avec ses amis le plan d'attaque du château, — Anacharsis, lui, allait trouver le conseil d'administration des Allobroges : « La légion grossit-elle ? Les Vaudois, les Genevois, les Valaisans partent-ils pour Grenoble ? En marche donc ! » — Et à tout Écossais qu'il rencontrait, il disait : « Une légion ! — à tout Irlandais : Une légion ! — à tout Polonais : Une légion ! — à tout Américain : Une légion ! » Enfin, réunissant autour de lui tous les Allemands de bonne volonté, il se fit centre de la Légion Prussienne.

On le vit aussi, pendant ces jours d'angoisses, courir les bourgs et les villages environnant Paris. Sur les routes, dans les rues, sur les places, dans les carrefours, il criait : « Aux armes ! » Et voyant la majorité imposante qui l'écoutait, qui l'applaudissait et qui, avec lui, répétait : « Aux armes ! » il souriait. « En vérité, disait-il, le règne des braves Sans-Culottes est arrivé. Les honnêtes gens sont clair-semés, mais les gens honnêtes sont si nombreux, que véritablement le genre humain n'est composé que de Sans-Culottes dont je suis l'Orateur indigne ! »

Mais aussi quelle guerre prêchait-il ! — Une croisade ! La croisade civique !

« Français, levons-nous tous ! Crions unanimement : — Vivre libre ou mourir ! — Ne discontinuons pas nos armements jusqu'à ce que tous les trônes soient transformés en autels de la Patrie. La dernière guerre des tyrans sera suivie de la première paix du genre humain. — Guerre courte ! Paix perpétuelle ! Fixons nos yeux, étendons nos bras sur ce grand œuvre, et nous aurons bien mérité de la génération présente et de toutes celles qui couvriront à jamais les deux hémisphères. Français, votre mission politique surpasse tous les apostolats religieux. Je ne vous offrirai pas le choix entre la liberté et l'esclavage, entre la gloire et l'opprobre.

« Chefs d'ateliers, négociants, artistes de toutes professions, invitez vos commis, vos ouvriers à s'enrôler, en leur promettant un bon accueil, leurs mêmes occupations après la guerre et en remplaçant les garçons par des pères de famille.

« Camarades, amis, citoyens, promenons-nous avec des armes à feu et des armes blanches vers le nord et le sud-est ; nous serons dans Bruxelles, dans Liége et dans Chambéry avant la Toussaint. Un déplacement national de trois mois remettra l'Europe à sa place naturelle. Tous les tyrans réunis ne sauraient résister à l'impulsion de la France libre, qui dirigerait *elle-même* tous ses mouvements vers un seul et unique but. Comptons pour rien nos camps et nos places, nos garnisons et nos forces disponibles ; rassemblons encore cent cinquante mille voyageurs armés pour émanciper les Belges, les Liégeois et les Allobroges ; nous aurons le loisir de nous reposer après cette diversion salutaire, cette visite amicale. Français, il s'agit d'un coup décisif. Partons avec du plomb dans la giberne, du biscuit dans le havre-sac et du fer à la main ! »

Cependant les Brissotins en étaient encore à vouloir triompher législativement, et, le 9 août, ils ne pouvaient pas même obtenir de l'Assemblée la simple mise en accusation de La Fayette! — Les Cordeliers vinrent à la barre et dirent :

« Si, à minuit, la déchéance n'est pas prononcée, le tocsin sonnera!... » Or, à minuit, écoute, Anacharsis, quelle voix dans l'air? C'est le tocsin qui tinte, le tocsin du quartier de l'idée, et quel autre lui répond bientôt, au loin, vers le nord-est? Le tocsin du faubourg de gloire et de liberté. Puis c'est un bruit qui vient de terre, qui se perd, qui renaît, qui marche, serpente, grandit. Debout! C'est le rappel. Il éveille les consciences. Une porte s'ouvre, une autre, des pas, des voix, un homme se hâte, une pique brille : Paris se rassemble. Et les rappels et les tocsins multipliés, se confondant, ébranlaient au lever du jour ciel et terre de la grande ville insurgée tout entière. Si bien qu'à sept heures, Bretons, Marseillais, faubouriens et bourgeois, — piques, baïonnettes et canons, — s'avançaient massés en colonnes, criant par intervalles : « Vive la nation! » — s'avançaient, drapeau rouge en tête, tant du midi que de l'est, le long des quais, — s'avançaient vers le *nid à tyrans*, les Tuileries, — pour appliquer la loi martiale du peuple souverain au pouvoir exécutif en rébellion. — « Vive le Genre Humain! Vive la Sans-Culotterie universelle! fit Anacharsis. L'heure de la justice a sonné! » Et ne pouvant s'armer lui-même, il lança ses deux domestiques sans-culottes à titre de mandataires dans le flot insurrectionnel. Quant à lui, il courut à l'Assemblée, pour n'être qu'à deux pas de la fête, pour en avoir au moins le bruit, peut-être même pour respirer l'odeur de la poudre, s'il y avait bataille, et

recevoir le baptême du feu en cas qu'un boulet égaré trouât la voûte de la salle. Ah! comme il se rua dans le pêle-mêle des groupes, aux tribunes, dans les couloirs, dans les cours et jusque sur les bancs, criant à celui-ci, à celui-là, à tous les députés anxieux : « Les Sans-Culottes triompheront! » En effet, voici le roi qui vient chercher refuge au sein du Corps législatif, il veut échapper aux mains des faubouriens et des fédérés. S'il y a tumulte, il n'y a point bataille; — et le prophète Anacharsis déjà se glorifiait... Mais le sire n'était pas assis, qu'une décharge effroyable se fit entendre. Il n'y avait pas bataille, c'est vrai; il y avait massacre. Au Souverain criant : « Vive la nation! » Suisses, banquiers, chevaliers du poignard, tous fraternisant, venaient d'envoyer le salut de mort, comme si Brunswick eût commandé le feu. Oh! quelles angoisses pendant quelques minutes, — minutes d'éternité! — Le canon grondait!... Enfin des Suisses accourent fuyant, désarmés, demandant grâce! Les Sans-Culottes étaient vainqueurs.

Pendant tout le jour, pendant toute la nuit; au lendemain le jour, et toute la nuit encore, — quoi qu'on réclamât, proclamât, décrétât dans cette salle recevant et vomissant sans cesse des cuvées de peuple souverain, — malgré le délire des vœux, des plaintes et des applaudissements, — Anacharsis, perdu dans cette houle d'hommes, d'armes, d'écharpes, d'uniformes, de carmagnoles, ne perdit pas des yeux une minute la loge du logographe, où le *tigre royal* était avec sa *louve*. On décrète une Convention nationale. — Vivat! Mais veillons au découronné! — Danton, du quartier de l'idée, est nommé ministre de la justice. — Bravo! Mais voyez donc ces députés qui se glissent pour baiser encore la main du monstre. — On

proclame la suppression du marc d'argent. Tous les Sans-Culottes vont être citoyens, ou plutôt tous les citoyens seront désormais Sans-Culottes.—Hourra! Mais que dites-vous de ces grenadiers des Filles-Saint-Thomas qui font presse autour de la loge, ainsi que les chevaliers de Saint-Louis? Je vous le dis : « Au milieu du tumulte, on veut enlever Capet. Veillons! » — Et le veilleur Anacharsis ne sortit, en effet, de la salle qu'au moment même où Louis XVI en sortit, pendant la nuit du 11 au 12 (1). Un décret envoyait dormir le ci-devant roi tout contre le Manége, dans une cellule des ci-devant Feuillants. Anacharsis suivit, et dans la cour monta la garde.

Oui, l'enlèvement de leur maître fut encore pendant deux jours l'espoir des aristocrates vaincus, et ce fut bien la crainte de tous les Sans-Culottes vainqueurs. Dans la matinée du 12, les terreurs augmentèrent. — Qu'on transporte l'ex-tyran dans la tour du Temple, sous nos yeux, non loin des faubourgs, étaient venus dire les officiers municipaux parisiens; et l'Assemblée était restée sourde à la demande. — Alors mettons-le à l'Évêché, au centre de la ville, accoururent proposer d'autres braves Sans-Culottes; et l'Assemblée, comme pour échapper encore, offrit le Luxembourg. N'est-ce pas au quartier de l'idée? — Le Luxembourg? Mais on en peut fuir. Ils veulent nous endormir. Et les Sans-Culottes se voyaient de plus en plus disputer leur proie, surtout à la nouvelle que l'Assemblée visait à loger le gros Louis bien loin d'eux, place Vendôme, — quand Grangeneuve, effrayé, s'élance à la tribune (2) : « Cinquante hommes suspects,

(1) Gorsas, *Courrier*, — et *le Patriote*.
(2) *Moniteur* — Gorsas, *Courrier*, — *le Patriote*.

vêtus d'habits de gardes nationaux, encombrent les corridors qui mènent à la cellule du roi! » Puis, un autre député : « Le prisonnier s'est entouré de ses anciens ministres. A notre barbe, on va, on vient, sans consigne, les fidèles portant des ordres. » Puis c'est Albitte : « On doit mettre le feu aux quatre coins de Paris; on distribue de l'argent dans les groupes! » Enfin, un tumulte plus grand que les autres se produit à la barre; un particulier haletant, accompagné de plusieurs citoyens, tient au collet un garde national grenadier qu'il traîne. Il s'écrie qu'il a aperçu cet homme rôdant sous les arbres des Feuillants, que cet homme cherchait à s'introduire quelque part; il l'a arrêté, il l'amène; cet homme ne peut être qu'un espion ou un intrigant de La Fayette. Le particulier qui parlait ainsi tenant l'homme était Anacharsis en personne. Sa surveillance n'avait pas été vaine. Il avait pris... Ah! quel étonnement quand le président interrogea son prisonnier!.. un aide de camp de La Fayette? oui; riche de cent cinquante mille livres de rente? oui; qui avait été au château pendant la nuit du 10 et qui n'avait plus quitté son roi? oui; mais il se nommait : le prince Rohan-Chabot. Or, ce prince, Anacharsis l'avait vu maintes fois jadis à l'hôtel de la Rochefoucauld, rue de Tournon; peut-être même lui avait-il bien souvent serré la main; mais, sous le bonnet à poil, il n'avait pu surprendre ses traits. — Quoi donc! s'il l'eût reconnu, il aurait hésité à appréhender ce criminel de lèse-sans-culotterie? — Non pas. A l'Abbaye, Rohan-Chabot! — Et Louis le Dernier à la tour du Temple! crièrent les tribunes. Ah! le vœu est trop unanime, le danger trop imminent, pour que l'Assemblée ne doive céder enfin. Anacharsis, tu peux aller dormir. Avant vingt-quatre heures,



Louis mangera, reposera sous la garde des Sans-Culottes.

Dormir? A d'autres, s'il vous plaît. Il n'y a que l'armée des coalisés qui puisse maintenant enlever Louis de nos mains; d'accord. Mais savez-vous bien que cette armée s'avance, et qu'en ce jour peut-être elle souille la terre de liberté? Vite! en bataille!...

Depuis vingt-quatre heures, en effet, la vieille Europe était en France. Les esclaves avaient envahi. A coups de knout, bien alignés, silencieux, sous la pluie, dans la boue, ils marchaient, précédés des hussards de la mort, vers le point le plus vivant, le plus sacré, le plus humain du globe à cette heure. Et leurs chefs étaient bien les plus parfaits représentants du droit divin : Frédéric-Guillaume, un illuminé; Brunswick, Kalkreuth, les héros du sabre, et les princes français pour introducteurs.

C'est pourquoi, la nuit suivante, à une heure du matin, l'Orateur du genre humain réapparut à la barre, entouré, cette fois, de fédérés prussiens, parmi lesquels on distinguait le colonel Guerresheim. Il n'est plus haletant, mais calme. Ce qu'il dit, il ne le crie plus, il le récite. Écoutez (1) :

« Législateurs, il n'y aurait plus d'esclaves sur la terre, si le texte de nos lois était compris par les troupeaux d'hommes qui gémissent sous la verge de quelques individus appelés *rois*... Un porte-couronne, un pouvoir exécutif couronné fut toujours un pouvoir désorganisateur.

« Le délire des tyrans nous oblige de répandre la lumière les armes à la main. Vous avez sagement conçu le projet de former différentes légions étrangères... Les pétitionnaires qui fixent dans ce moment votre attention

(1) Cloots, Brochure.

ont juré la délivrance de leurs pénates. Prussiens, ils promettent d'attirer à eux les satellites d'un Sardanapale brandebourgeois. Législateurs, nous vous offrons une *Légion prussienne.*

« Ce brave Vandale, que vous voyez couvert de cicatrices honorables, est un colonel dont Frédéric le Grand a su distinguer le mérite dans des guerres longues et fameuses. L'insouciance et l'ingratitude de Frédéric-Guillaume, la haine que nous portons héréditairement à la maison d'Autriche, l'amour que nous avons héréditairement pour les Français, l'horreur naturelle du despotisme inspirent la plus juste des vengeances à ce guerrier, dont le nom est cher aux conquérants de la Silésie.

« Tous les Prussiens éclairés partagent les sentiments du prince Henri, des généraux Mollendorf, Kalkreuth et Sheffen. L'opinion du ministre Hertzberg, d'abord flottante, est décidément favorable à la France. Berlin et Paris s'accordent parfaitement dans l'aversion des tyrans lorrains.

« La philosophie de Voltaire et de Rousseau a jeté de trop profondes racines sous un règne glorieux de quarante-six années pour que la patrie de Copernic, le chef-lieu et le refuge des réformateurs de l'Allemagne et de la France s'alliàt cordialement avec l'Autriche pour le rétablissement du papisme et du machiavélisme sur les rives de la Seine. Un murmure sourd se fait entendre dans toutes les contrées protestantes. Le duc de Brunswick lui-même est accablé de pensées sinistres sur le sort de sa religion et de sa principauté. Le roi de Prusse, plus galant que son prédécesseur, persistera-t-il à se ruiner pour deux femmes, pour Antoinette de Lorraine et Catherine de Russie? Les officiers prussiens sont trop raison-

nables et trop instruits pour ignorer le véritable intérêt de Brandebourg ; ils déplorent l'ineptie d'un roi illuminé, en invoquant les mânes d'un roi philosophe, et en tournant leurs regards vers l'héritier présomptif, qui proteste franchement contre l'absurde ligue de Pilnitz. Le soldat prussien combattra mollement pour des Impériaux qu'il abhorre et pour des émigrés qu'il méprise. Il n'y a pas une seule famille en Prusse qui n'ait à se venger de la politique barbare de Vienne, de Versailles et de Pétersbourg... »

Eh! mais, pardon! Quelle est cette langue? Et sur quel air chante l'Orateur? Le Sans-Culotte argumente en diplomate à la veille de la bataille? Est-ce le sommeil qui le fait brissoter? — Non, Anacharsis ne brissote pas, et son esprit est bien ouvert. Ce n'est point pour les Sans-Culottes qui sont là, mais pour les esclaves qui s'avancent que sa harangue est ainsi faite. Voyez! l'Assemblée le comprend si bien qu'applaudissant à toutes mains elle décrète l'envoi du discours non-seulement aux quatre-vingt-trois départements, mais à l'armée. C'est-à-dire que, dès demain, la harangue traduite, imprimée, sera distribuée par poignées aux fédérés nationaux, qui traversent Paris pour gagner les plaines de la Champagne; que par ballots aussi elle sera voiturée à l'armée des Ardennes; que les soldats des avant-postes en auront les poches pleines, et qu'à la première vue des esclaves, au lieu de les saluer d'une balle, — eux, les braves Sans-Culottes leur jetteront les Droits de l'homme traduits en allemand, le beau discours d'Anacharsis et le décret qui assure cent francs de pension à tout déserteur de la cause des tyrans. Ah! ils seront séduits, ils ne résisteront pas, ces bons sauvages! comme les appelle Fauchet.

Et, vraiment, c'est à souhaiter que la parole d'Anacharsis opère un tel miracle. Car la France est tellement ébranlée par la secousse du 10 août, que les hasards de la bataille seraient à craindre : les complices des émigrés et de la ci-devant cour grondent dans les départements; les prêtres réfractaires soufflent la révolte parmi les simples; sur la route même que l'ennemi peut suivre, de notables commerçants des villes osent mettre la main sur les membres de l'Assemblée envoyés en mission; dans les armées, les chefs Arthur Dillon, Luckner, —oui, Luckner! —et le cousin Montesquiou — oui, le cousin!—protestent, à l'exemple de La Fayette, contre la glorieuse insurrection, et marcheraient même en Prussiens sur la ville; enfin, et c'est le pire, l'Assemblée nationale, dédaignant toujours le souffle parisien, parlementerait volontiers avec Brunswick.— Comment ? Mais les amis de Brissot ne cessent de crier : « Aux armes! » — Oui, mais uniquement pour obtenir de meilleures conditions. Ils ne voulaient point du roi; encore moins veulent-ils de la ville. Brunswick, au reste, est d'autre jugement que Marat, Robespierre, Danton et autres braillards de club. C'est un philosophe que Brunswick. Aussi, pour ne pas se compromettre à ses yeux, on affecte de juger à contre-cœur et comme par force quelques criminels du 10 août; on dit en parlant de Louis XVI: « Respectons le malheur! » on ose avancer qu'à la fameuse journée le devoir du peuple eût été plutôt d'obéir à l'Assemblée que d'envahir le château; enfin Roland, réinstallé ministre, ne s'assied qu'en grognant à côté de Danton, et propose encore qu'on fuie loin de Paris, sous prétexte de fuir loin de Brunswick; les commissaires envoyés auprès de La Fayette annoncent aussi que cette mesure serait bien la seule qui ramenât ce général; et tout naïve-

ment Vergniaud conseille bien bas de mettre en état de siége la ville qui vient de crier au monde : « Liberté ! Égalité ! »

Eh bien! non. Quoi qu'intriguent les isolistes timorés, la révolution du 10 août ne se changera pas en catastrophe; on ne la dira pas l'œuvre de quelques factieux. Bon gré mal gré, l'Assemblée sera l'écho de la ville, et quant aux généraux, ils feront face à l'ennemi, sinon qu'ils passent hors frontières, comme La Fayette. Rien n'étouffera l'idée parisienne-cosmopolite. Le 24, en effet, en pleine Assemblée, sous l'impulsion de la ville, au moment même où venait d'arriver la nouvelle de l'investissement de Longwi par les barbares disciplinés, la révolution fut proclamée par tous, universelle, philosophique, humaine. Accours vite, Anacharsis, pour voir et pour entendre. Il s'agit de toi. Avant le roi de Prusse, Clévois, tu triompheras.

Le 24, nombre de sections parisiennes se présentèrent à la barre. Le tragique Marie-Joseph *Gracchus* Chénier, président de la section de la Bibliothèque, était l'orateur des pétitionnaires (1). Il expliqua que la coalition d'une douzaine de brigands, qui s'étaient partagé l'Europe, mettait le monde dans un état perpétuel de guerre ; que la sainte réunion des peuples pouvait seule donner aux choses une face nouvelle; que, malgré les bastilles et les échafauds, des génies supérieurs, des cosmopolites ardents, des philosophes éclairés avaient fait sentir aux nations qu'il était de leur intérêt et de leur gloire de se liguer pour exterminer les tyrans. « Nous demandons que l'on décerne le titre de citoyens français à tous les écrivains étrangers

1) Gorsas, *Courrier des départements.*

qui ont élevé leur âme à la hauteur des principes de la liberté et de l'égalité, et qui ont ainsi jeté les fondements de la république universelle. »

Le président Lacroix se leva et répondit :

« L'orgueilleuse bienfaisance de Louis XIV allait chercher des adulateurs parmi les savants des cours de l'Europe, et leur payait l'encens qu'il en recevait avec les sueurs et le sang de son peuple. La France libre ne mendie pas les éloges. Satisfaite d'associer à sa gloire des grands hommes qui ont osé parler le langage de la liberté au milieu de leurs concitoyens esclaves, elle leur déclare son estime, et l'Assemblée leur dira sans doute : Vous êtes citoyens français ! »

Oh ! pendant la demande et pendant la réponse que de palpitations au cœur, que de rayonnements dans les yeux d'Anacharsis, et comme il dut se mêler en esprit à la discussion qui commença, la plus longue qu'on eût encore ouïe depuis le 10 août, et la plus solennelle (1) !

Le député jacobin Basire demande le renvoi de la pétition à une commission extraordinaire. — « Oui, reprend un autre membre, qu'une commission spéciale soit nommée pour dresser une liste. Les philosophes étrangers nous sont consanguins. Ils sont véritablement Français. Associons-les à notre gloire. Que les Payne, les Priestley, les Horne-Took, les Pauw, les Cloots (entends-tu, Anacharsis !) et tant d'autres écrivains qui ont immortalisé leurs noms dans des écrits qui promettent le triomphe de la liberté sous tous les climats de notre globe ; — que ces hommes précieux et dignes des bénédictions du siècle soient appelés par vous à s'associer à la grandeur des

(1) *Moniteur.*

Français. Ils seront candidats dans les assemblées primaires. — Oui, dit Vergniaud, mais pas de commission extraordinaire; ne balançons pas. Votons tout de suite le principe. Ce n'est pas pour cette petite portion du globe qu'on appelle la France, ce n'est pas pour nous seuls que nous avons fait la conquête de la liberté. — Ah! prenez garde, s'écrie Lasource, le droit de citoyen romain donné aux peuples voisins de Rome perdit l'empire. Je demande qu'on n'accorde le titre de citoyens français qu'aux écrivains, et encore à ceux-là seuls qui le demanderont. — Mais, réplique Basire, ce titre ne doit pas être seulement dévolu aux talents, il doit être surtout le prix des vertus privées. Si un étranger écrivain, mais de très-mauvais cœur, allait être nommé à la Convention nationale et trahir la chose publique? Prenez garde!... — Mais ce n'est pas en donnant le titre de citoyens romains aux étrangers que Rome s'est perdue, dit alors l'ex-capucin député Hilarion Chabot. La république s'est perdue par l'aristocratie et les richesses concentrées dans Rome même. Les Américains ont fait partager le droit de cité à ceux qui avaient combattu pour eux, faisons de même. — Est-ce que le sanctuaire de la liberté, crie à son tour Guadet, répondant à Basire, est une académie, pour qu'il faille en demander entrée? Est-ce qu'on peut douter de la bonté de cœur de Priestley, de Payne, etc.? J'appuie la motion de Vergniaud, et je demande l'impression de la sublime pétition qu'on a lue. » Et déjà l'Assemblée se levait tout entière aux applaudissements des Sans-Culottes, quand Thuriot monte à la tribune. Il parle de l'inconvénient d'admettre les philosophes étrangers. Il suppose qu'on soit en guerre avec l'Angleterre, la Prusse et l'Allemagne, et que la Conven-

tion dans laquelle on aurait admis un Anglais, un Prussien, un Allemand, ait à prendre une mesure pour repousser ces puissances. — Eh bien? — Eh bien! croyez-vous que ces trois philosophes pussent concourir à cette mesure? Je demande donc que les philosophes étrangers aient le titre de citoyens français, mais qu'ils ne soient pas éligibles à la Convention nationale. » — Ah! de quelles huées fut salué ce discours d'écloppé. Personne ne s'avisa d'appuyer la proposition restrictive. Vite! protestons contre ces paroles réfrigérantes. Et à l'unanimité on vote le principe, comme l'avait demandé Vergniaud, et l'on renvoie à une commission extraordinaire le soin de dresser la liste des grands philosophes à proclamer comme l'avait proposé Basire. — Ah! mon pauvre Gallophile, n'applaudis pas si fort à ces préparatifs de ton apothéose philosophique; car, avant dix-huit mois, presque tous ces mêmes hommes, si pleins à cette heure de l'esprit cosmopolite, fêteront ce même Thuriot, qui proclamera les mêmes principes, et le décret qu'ils voteront, corollaire de celui qu'ils portent aujourd'hui, te préparera une apothéose plus certaine, hélas! — celle d'outre-tombe!

En attendant, Anacharsis, qui n'est pas prévoyant comme la Providence, rit, et c'est de Thuriot. Oser concevoir des Français non éligibles, au lendemain même de la victoire sans-culottine, mais n'est-ce pas là une réminiscence antédiluvienne? A peine fut-il rentré chez lui pourtant que cette monstruosité lui apparut dans la personne de ses deux domestiques. Encore quelques heures, les Assemblées primaires allaient s'ouvrir, et le bruit courait dans la ville que les domestiques n'y auraient pas entrée. Pourquoi? Parce que les domestiques ne sont pas libres; parce qu'assurément ils choisiront pour électeurs leurs

maîtres, qui presque tous sont aristocrates; jugez alors de la Convention future! Ainsi criaient les Jacobins, et surtout dans la section d'Anacharsis, où le faubourg Saint-Germain faisait pointe. En retour, les beaux esprits et les aristocrates, avisant les Sans-Culottes des faubourgs Saint-Antoine, Saint-Marceau et des quartiers de petite bourgeoisie, acceptaient le thème jacobin et faisaient chœur en disant: « Soit! proscrivons les domestiques, puisqu'ils sont salariés, mais soyons logiques, et, pour le même motif, écartons les ouvriers et les gens de bureaux. » En face de tant de sottise et de coquinisme, Anacharsis, laissant là l'esprit de parti, et s'armant des droits de l'homme, répliqua : « Oui, soyons logiques! » Et, le 25, pendant qu'on enterrait les victimes du massacre de la Saint-Laurent, il rédigea une pétition en faveur des domestiques. Mieux qu'en suivant leurs cercueils, il honora les morts de la grande journée, puisqu'il revendiquait les fruits de leur martyre (1).

« Les bornes qui séparaient les prolétaires des citoyens actifs, écrivit-il, disparaissent avec les barrières du Louvre. L'honorable sans-culotterie a montré autant de sagesse que de bravoure. Le patriotisme du pauvre a triomphé des séductions du riche et de tous les dégoûts d'une loi marâtre... Des législateurs scolastiques, des escobars courtisans soutenaient qu'il fallait avoir des propriétés locales pour aimer la patrie. Plus on est pauvre et mieux on sait apprécier les droits de l'homme. Tout individu qui a des bras est un riche propriétaire sur le sol de la loi universelle. »

Et il présenta les domestiques comme les gardiens de la vie et des propriétés dans l'intérieur des maisons.

---

(1) *Chronique de Paris.*

Et par sa bouche, ou plutôt par sa plume, les domestiques crièrent : « Nous sommes des Sans-Culottes enragés. Nous sommes dans la garde nationale, nous étions à la Bastille et aux Tuileries. Il n'y a pas de sot métier, dit le proverbe, mais il y a de sottes lois. Les Français régénérés seraient-ils moins raisonnables que les Français d'autrefois, qui se vantaient d'avoir des barons allemands dans leurs écuries, pendant qu'en Allemagne on se vantait d'avoir des marquis français dans les cuisines ? La nature, notre mère, nous rend serviteurs les uns des autres. Un homme vaut un homme : tous les patriotes sont citoyens actifs, tous les Sans-Culottes sont frères. »

Et après avoir noté que la proscription des domestiques entraînait la proscription des gens d'atelier et des gens de bureau :

« Un domestique, formula-t-il, est un artisan domicilié avec l'ordonnateur de ses travaux. C'est un locataire qui paye son loyer avec sa main-d'œuvre et qui paye les impôts par la main d'autrui... Législateurs, vous voyez parmi nous des hommes qui ont joui de quinze à vingt mille livres de rente. Ils servent maintenant ceux qui les servirent jadis. Jean-Jacques Rousseau n'a jamais rougi d'avoir été domestique ! » Et il terminait en assimilant bravement le décret qu'il fallait rendre en leur faveur à celui qu'on avait proposé en faveur des Priestley, des Payne et de lui-même.

Ah ! comment refuser le titre de citoyen français à l'afficheur de pareilles doctrines ? Aussi Guadet, président de la commission extraordinaire, inscrivait sans conteste le nom d'Anacharsis Cloots sur la liste des philosophes d'élection, et l'Orateur s'y trouva en belle

compagnie (1). Les amis de Brissot avaient bien essayé de mettre en avant les noms des Polonais Poniatowski, Pillawtoski, Malakowski, défenseurs héroïques mais constitutionnels de la république monarchique du traître Stanislas. En les acclamant, Brissot voulait protester contre les aventures de la révolution du 10 août ; mais il y eut des murmures au sein même de la commission, et les noms polonais furent jetés au panier. Un seul fut repêché aux applaudissements de tous : Kosciusko ! Après avoir épluché et scruté, quarante-huit heures durant, toutes les têtes philosophiques de l'Europe et du monde, on compta : dix-huit noms composèrent la liste. Six Anglais, trois Américains, un Anglo-Américain, un Italien, un Polonais et six Allemands. L'Allemagne faisait équilibre à l'Angleterre, grâce à l'influence de frère Bonneville, qui était venu réclamer pour Schiller, et à celle de Claude Fauchet, qui avait parlé pour Klopstock. Les poëtes sont les plus grands d'entre les philosophes, ne cessaient de dire Claude et Nicolas. Cependant les Brissotins firent donner le pas à Messieurs les Anglais, qu'ils tenaient pour les pères de la liberté. A cela près, tout fut au mieux.

Forster

— Ah ! dites plutôt que tout est au pire ! — Quelle nouvelle donc ? — Longwy est pris ! Encore quelques étapes, et les hommes de sang seront ici. — Ici ? Nous verrons bien. Quoi qu'il arrive, jurons de ne pas déserter notre poste, de ne pas abandonner Paris... — On jura. —... et que Guadet monte à la tribune pour apprendre au monde que la France est désormais la patrie des hommes de l'idée. — Guadet monta et dit :

(1) Gorsas, *Courrier*, — et *le Patriote*.

à Mr. Sillé
publiciste en Allemagne
Santon

« L'Assemblée, considérant que les hommes qui par leurs écrits et par leur courage ont servi la cause de la liberté et préparé l'affranchissement des peuples ne peuvent être regardés comme étrangers par une nation que ses lumières et son courage ont rendue libre;

« Considérant que, si cinq ans de domicile en France suffisent à un étranger pour obtenir le titre de citoyen français, ce titre est bien plus justement dû à ceux qui, quel que soit le sol qu'ils habitent, ont consacré leurs bras et leurs veilles à défendre la cause des peuples contre le despotisme des rois, à bannir les préjugés de la terre et à reculer les bornes des connaissances humaines;

« Considérant que, s'il n'est pas permis d'espérer que les hommes ne forment un jour devant la loi comme devant la nature qu'une seule famille, une seule association, les amis de la liberté, de la fraternité universelle n'en doivent pas être moins chers à une nation qui a proclamé sa renonciation à toute conquête, et son désir de fraterniser avec tous les peuples;

« Considérant enfin qu'au moment où une Convention nationale va fixer les destinées de la France et préparer peut-être celles du genre humain, il appartient à un peuple généreux et libre d'appeler toutes les lumières et de déférer le droit de concourir à ce grand acte de raison à des hommes qui, par leurs sentiments, leurs écrits et leur courage, s'en sont montrés si éminemment dignes,

« Déclare déférer le titre de citoyens français à Joseph Priestley, Thomas Payne, Bentham — le jurisconsulte,— Vilberforce — l'ami des noirs, — Clarkson, Makintosh — l'apologiste de la révolution française, — Gorani — le philosophe milanais, — Cloots et l'oncle de Pauw — bravo! — Campe et Pestalozzi — les deux grands institu-

teurs de l'enfance, — Washington, le major Hamilton et Madisson — deux Américains coauteurs avec Gay du livre : *le Fédéraliste*, ouvrage antifédéraliste qu'on traduisait à l'heure même en français, — le poëte Klopstock, Kosciusko, enfin l'auteur dramatique allemand Charles Schiller. »

De quelles acclamations chacun de ces noms fut salué ! Quelle fête de l'esprit, et presque sous les sabres de la vieille Europe ! Les Sans-Culottes entendaient pour la première fois proclamer les consanguins de Voltaire et de Rousseau. Aussi y eut-il bien des naïvetés d'enfant dans cet essai de cosmopolitisme. On écorcha les noms, tant de la plume que de la langue, comme à plaisir. Mais le plus maltraité des Français d'adoption fut assurément le compatriote de naissance d'Anacharsis, Charles Schiller (1). Lorsque Guadet le nomma, les uns crurent ouïr Gilleers et d'autres Childebert. Brissot lui-même, qui savait couramment son auteur des *Brigands*, ne put s'empêcher de donner de l'y grec à l'Allemand, en écrivant son nom : Schyler. Quant à Cloots, qui ne cessait pourtant depuis quatre ans de s'orthographier dans tous les journaux, il ne put échapper encore un z final (Clootz) et ce fut même à grand'peine qu'on lui fit grâce du k majuscule (Klootz).

Cependant, l'adoption décrétée, tout ne fut pas dit encore pour ce jour-là. Un décret non moins solennel, non moins sauveur, complémentaire du premier, suivit aussitôt. Les Sans-Culottes venaient d'appeler à eux les hommes de tous pays qui ne relèvent que de la raison universelle, les philosophes ; — ils chassèrent, par contre,

(1) *Révolutions de Paris*, — *le Patriote*, etc.

les conspirateurs, quoique de France, qui ne relevaient que de la sottise universelle, les prêtres réfractaires. Déjà nombre de départements avaient débusqué ces ennemis de la loi, les avaient embarqués et attendaient un décret pour les transporter au loin. Le département du Var n'avait pas même attendu (1). Impatient, il avait charitablement renvoyé les siens vers l'homme dont ils se réclamaient, l'Italien-pape Braschi. Mais voici la loi : qu'ils partent, qu'ils aillent, ces renégats de la nature, qu'ils voguent, soit vers l'Afrique, soit vers l'Amérique, mais hors du continent ! Car le continent tout entier est à la révolution de par ces grands hommes que la Sans-culotterie, à la barbe des porte-glaives qui s'avancent, vient d'acclamer citoyens dans la Rome philosophique et militante du monde régénéré.

Il fallut voir comme Anacharsis, le nouveau Français, en sortant de la grande séance, se précipita vers la ci-devant église de Saint-Germain des Prés. C'était le 26. Les assemblées primaires venaient d'ouvrir pour nommer les électeurs, et la ci-devant église était le lieu où se réunissaient les Sans-Culottes de la section des Quatre-Nations, — Ma section ! disait déjà Anacharsis. Avide de faire sur l'heure acte de citoyen français, il voulait que les braves patriotes de son quartier confirmassent aussi son adoption décrétée. — On ne me croisera pas la baïonnette, j'imagine, comme en 89? — Non; car si les bras s'ouvrirent à sa vue, ce ne fut point pour lui barrer passage, mais pour lui donner l'accolade. Il fut embrassé par Villette, embrassé par Cubières, embrassé par l'acteur Dugazon, par le libraire Prudhomme, par le

(1) *Révolutions de Paris, — Chronique, — Patriote.*

marchand Bereytter, par Delaconté, par tous enfin. Et, à sa sortie, dans la rue, il fut embrassé par des hommes qui n'avaient pas entrée au sanctuaire : les domestiques. Moins heureux qu'Anacharsis, ces Français n'avaient pu reconquérir leurs droits. L'Assemblée, après les avoir entendus, s'était gardée d'agréer leur demande. — « Alors j'imprimerai la pétition, moi, leur dit Anacharsis. Consolez-vous : votre tour viendra. »

Il ne pouvait mieux dire ni faire davantage. Ce n'était pas à lui de donner du blâme à l'Assemblée, quand il lui devait, au contraire, un remercîment et que déjà il en méditait la forme. Aussi, loin de se laisser distraire, il s'employa tout à son discours complimenteur. Il tenait à relever certaines hérésies que Guadet s'était permises dans les considérants du décret adopté. Le 27 au soir, il vint seul à la barre (1) :

« Législateurs, dit-il, la sagesse de vos décrets et la bravoure de vos armées élèvent chaque jour la nation française à une hauteur effrayante pour les tyrans et consolante pour les opprimés. Vous ébranlez tous les trônes en réunissant sous votre oriflamme et ceux qui combattent l'erreur et ceux qui combattent les errants (les émigrés). Les philosophes cosmopolites étaient associés à vos travaux et à vos dangers, vous les associez à votre gloire en les déclarant citoyens français. Les rigueurs de l'Assemblée constituante et les horreurs de la royauté constitutionnelle formaient un mur de séparation dont la mémorable journée du 10 ne laisse que les décombres, qui seront bientôt déblayés par la Convention nationale. Charles IX eut un successeur : Louis XVI n'en aura point.

(1) *Le Moniteur*.

Législateurs, vous savez apprécier la tête des philosophes, il ne vous reste plus qu'à mettre à prix la tête des tyrans. L'humanité vous conjure de pousser un cri tyrannicide contre Frédéric-Guillaume, contre le cannibal Brunswick... Quant à moi, pénétré de reconnaissance pour votre dernier décret philosophique, je sens, Législateurs, combien il m'honore et combien il vous est honorable. Je prononce le serment d'être fidèle à la nation universelle, à l'égalité, à la liberté. Gallophile de tout temps, mon cœur est français, mon âme est sans-culotte. »

C'était bien là le vrai commentaire du décret philosophique de la veille. Les considérants de Guadet parurent fades dès qu'on eut savouré les épices d'Anacharsis. Guadet avait dit « qu'il n'est pas permis d'espérer que les hommes forment jamais une même famille. » — Anacharsis lui répond net, au nom de la souveraineté du genre humain : « Mon âme est sans-culotte ! » Chargé d'applaudissements, l'Orateur fut encore baigné d'encens par son ami Hérault, qui présidait ce jour-là ; et Lasource, qui, le 24, s'était montré si tiède pour l'adoption, demanda, cette fois, avec enthousiasme, qu'on décrétât la légion requise par Anacharsis. Elle fut décrétée, mais *Vandale* et non *Prussienne* (1). Cette dernière dénomination n'avait été mise en avant, dans la pétition du 12, qu'à l'intention des bons sauvages que l'on voulait gagner. Toutefois, le nom de Vandale ne plut guère encore à l'Orateur. Il voulut que sa légion eût bien, comme lui, un titre universel. — « Elle sera la légion des frères, des Germains, dit-il, elle sera la *Légion Germanique!* » C'est pourquoi, sans tenir compte des propres termes du dé-

(1) *Le Moniteur.*



cret, il fit afficher dans Paris l'appel suivant, dès qu'il eut obtenu pour caserne le ci-devânt couvent des Bénédictins, rue des Blancs-Manteaux (1) :

« Les Allemands qui ont adopté la France pour patrie, entièrement dévoués aux principes de la liberté et de l'égalité, se sont tous réunis de cœur et d'esprit, non-seulement pour soutenir et défendre les droits de l'homme, mais aussi pour les propager dans leur pays natal, qui gémit encore sous le joug du despotisme. En attendant, ces mêmes Allemands ont obtenu le consentement de la nation, en vertu des décrets des 12 et 26 août, de se former en légion franche sous le titre de *Légion des Germains*. En conséquence, ils invitent tous leurs compatriotes, qu'ils aient servi ou non, ainsi que les ci-devant Suisses, Bâlois ou Tyroliens, à venir se ranger sous leurs drapeaux pour combattre et vaincre les ennemis de la France... Ce corps jouira des mêmes avantages accordés aux légions franches, etc. Le ministre de la guerre déterminera incessamment la garnison, qui sera près des frontières ; et, en attendant, chaque homme enrôlé au dépôt de Paris recevra pour sa subsistance vingt-cinq sous par jour... On peut s'adresser au citoyen Hayden, commandant en second de ladite légion, hôtel de Montpensier, au Palais-Royal, nº 160. »

— Et maintenant, électeur de la section des Quatre-Nations... — Comment? — Oui, brave Anacharsis, tu viens d'être appelé par tes nouveaux concitoyens à élire les députés pour la Convention future (2). — Moi? — Mais ne nous dois-tu pas le tribut de tes lumières? Et

(1) *Le Patriote*.
(2) *Appel au genre humain*.

pourquoi, après tout, ne serais-tu pas candidat toi-même? — Vous voulez rire. Qui me connaît, hors de Paris? — Mais tous les lecteurs de la *Chronique*, parbleu ! Tous les paysans de tes fermes de Crépy en Valois, vint lui crier Charles Villette. Oui, tu seras député de l'Oise, et mon collègue, je l'espère. Voisin de campagne ! voisin de ville ! voisin de chambrée législative ! — Et en effet, dans les lettres de recommandation qu'on expédia du ministère de l'intérieur aux électeurs de l'Oise réunis à Chaumont en Vexin pour faire choix de leurs mandataires, figura en première ligne le nom d'Anacharsis Cloots. — Mais si, de par la *Chronique*, te voilà candidat dans l'Oise, pourquoi ne pas être aussi candidat dans Saône-et-Loire, de par les *Annales patriotiques* (1) ? — Hé ! je n'ai point de fermes à Châlon. — Mais c'est la ville d'élection de Carra, ton collègue aux *Annales*, et son nom t'y patronne. Va donc encore pour Saône-et-Loire ! — Et le nom d'Anacharsis arrivait, en effet, aux oreilles des électeurs réunis à Châlon.

— Mais, au fait, si nous le portions à Paris même ? — Dans le chef-lieu du globe? — Anacharsis faillit s'évanouir. — On parle bien de nommer ici les Anglais : Priestley, Thomas Payne, David Williams. N'est-ce pas plutôt le jeu, aujourd'hui que le tyran de Prusse s'avance, d'élire un ex-Prussien comme toi ? Quelle protestation ! Quel défi ! Au reste, Roland, que tu as proposé naguère pour chef d'un conseil exécutif, t'appuiera également par reconnaissance. — Je l'inscris sur ma liste, dit Louvet; et en effet, à l'heure où l'assemblée électorale allait s'ouvrir, voilà que sur les murailles de la ville par excel-

(1) *Les Annales patriotiques.*

lençe s'étale le journal-affiche *la Sentinelle*, que patronnait Roland, et l'on put lire (1): Candidats recommandés: Barère, Boutidoux, Garat le jeune, Durand-Maillane, Kersaint, Lepaux (La Réveillère), Rabaut Saint-Étienne, Sieyès, Sillery, Vadier, Audoin, l'abbé Audoin, Boisguyon, Bonneville, L. Bourdon, Carra, Champfort, Chépy, *J.-B. Cloots*, Collin jeune, J. Deflers, Girey-Dupré, Gorsas, Lanthenas, Louvet, Milcent, Poullenot, Réal.

— Ah! j'avoue que, si j'accepte pareil honneur, observait Anacharsis, mon principal motif est le péril où se trouve la chose publique!

Hélas! comme il observait ainsi, la chose publique arrivait à un péril tel que cette liste de candidats va devenir, que dis-je? n'est plus déjà qu'une liste de martyrs. — Tu as un grade de plus, Anacharsis, mais les Prussiens ont fait une étape de plus. Votre anéantissement, à tous, est assuré, — et le tien d'abord!... En 1790, tout à la crainte que les sujets du roi son maître ne prissent exemple sur toi, le ministre d'État, Hertzberg, avait renié pour Prussien l'Orateur du genre humain; — il y a trois mois, l'ambassadeur de Prusse, Goltz, déclarait à son tour, en quittant Paris, qu'il n'avait jamais vu le visage de ce prétendu Prussien qui donnait douze mille livres pour la bataille (2); — eh bien! aujourd'hui que tu viens d'être naturalisé Français, le roi de Prusse te revendique comme son sujet, et dans son camp, à la vue de ses soldats, il te pend en effigie haut et court, toi qui as renié ta patrie, toi qui payes pour la combattre, toi qui prêches la trahison jusqu'aux avant-postes, toi, enfin, prétendu Français,

(1) *Affiches électorales* de Marat.
(2) *Gazette universelle.*



qui organises pour tes ex-compatriotes déserteurs la Légion Germanique!... — Or, demain ce ne sera pas en effigie que Frédéric-Guillaume t'étranglera, mais en chair et en os. Oui, encore une journée, une heure, une minute, et il te tiendra!... car c'en sera fait de la sans-culotterie et de la ville par excellence, et de la France et de l'Humanité même! — Verdun s'est rendu; la route de Paris est grande ouverte aux brigands couronnés. Tous, vous êtes morts; ils veulent du sang!...

— Que Paris sauve la France! articula encore l'Orateur, — mais, cette fois, foudroyé, n'ayant plus tête.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DU TOME PREMIER

Paris, imp. Poupart-Davyl et Ce, 30, rue du Bac.

qui
gio
ef

